


VITAM
IMPENDERE
VERO.


VELUT ÆVO
ARBOR



ÉMILE,

OU

DE L'ÉDUCATION.

TOME IV.

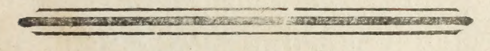
EMILE
OU
DE L'ÉDUCATION;

Par J. J. ROUSSEAU,
Citoyen de Genève.

TOME QUATRIEME.



A AMSTERDAM,
Chez JEAN NÉAULME, Libraire.



M. DCC. LXII.
Avec Privilége de Nosseign. les Etats de Hollande & de Westfrise.



ÉMILE,
OU
DE L'ÉDUCATION.

LIVRE CINQUIÉME.

NOUS voici parvenus au dernier acte de la Jeunesse ; mais nous ne sommes pas encore au dénouement.

Il n'est pas bon que l'homme soit seul. Émile est homme ; nous lui avons promis une compagne ; il faut la lui donner. Cette compagne est Sophie. En quels lieux est son asyle ? Où la trouverons-nous? Pour la trouver, il la faut connoître. Sachons premierement ce qu'elle est; nous juge-

rons mieux des lieux qu'elle habite ; & quand nous l'aurons trouvée, encore tout ne ſera-t-il pas fait. *Puiſque notre jeune Gentilhomme*, a dit Locke, *eſt prêt à ſe marier, il eſt tems de le laiſſer auprès de ſa Maitreſſe.* Et là-deſſus il finit ſon ouvrage. Pour moi qui n'ai pas l'honneur d'élever un Gentilhomme, je me garderai d'imiter Locke en cela.

SOPHIE,

OU

LA FEMME.

SOPHIE doit être femme, comme Emile eſt homme ; c'eſt-à-dire, avoir tout ce qui convient à la conſtitution de ſon eſpece & de ſon ſexe, pour remplir ſa place dans l'ordre phyſique & moral. Commençons donc par examiner les conformités & les différences de ſon ſexe & du nôtre.

En tout ce qui ne tient pas au ſexe la femme eſt homme ; elle a les mêmes organes, & les mêmes beſoins, les mêmes facultés; la machine eſt conſtruite de la même maniere, les pièces en ſont les mêmes, le jeu de l'une eſt celui de l'autre, la figure eſt ſemblable, & ſous quelque rapport qu'on les conſidere, ils ne different entr'eux que du plus au moins.

En tout ce qui tient au ſexe la femme & l'homme ont par-tout des rapports & par-tout des différences ; la difficulté de les comparer vient de celle de déterminer dans la conſtitution de l'un & de l'autre ce qui eſt du ſexe & ce qui n'en eſt pas. Par l'anatomie comparée, & même à la ſeule inſpection, l'on trouve entr'eux des différences générales qui paroiſſent ne point tenir au ſexe ; elles y tiennent pourtant, mais par des liaiſons que nous ſommes hors d'état d'appercevoir : nous ne ſavons juſqu'où ces liai-

ſons peuvent s'étendre; la ſeule choſe que nous ſavons avec certitude, eſt que tout ce qu'ils ont de commun eſt de l'eſpece, & que tout ce qu'ils ont de différent eſt du ſexe; ſous ce double point de vue, nous trouvons entr'eux tant de rapports & tant d'oppoſitions, que c'eſt peut être une des merveilles de la Nature d'avoir pu faire deux êtres ſi ſemblables en les conſtituant ſi différemment.

Ces rapports & ces différences doivent influer ſur le moral; cette conſéquence eſt ſenſible, conforme à l'expérience, & montre la vanité des diſputes ſur la préférence ou l'égalité des ſexes; comme ſi chacun des deux allant aux fins de la Nature, ſelon ſa deſtination particuliere, n'étoit pas plus parfait en cela que s'il reſſembloit davantage à l'autre. En ce qu'ils ont de commun ils ſont égaux; en ce qu'ils ont de différent ils ne ſont pas comparables: une femme parfaite &

un homme parfait, ne doivent pas plus ſe reſſembler d'eſprit que de viſage, & la perfection n'eſt pas ſuſceptible de plus & de moins.

Dans l'union des ſexes chacun concourt également à l'objet commun, mais non pas de la même maniere. De cette diverſité naît la premiere différence aſſignable entre les rapports moraux de l'un & de l'autre. L'un doit être actif & fort, l'autre paſſif & foible; il faut néceſſairement que l'un veuille & puiſſe; il ſuffit que l'autre réſiſte peu.

Ce principe établi, il s'enſuit que la femme eſt faite ſpécialement pour plaire à l'homme: ſi l'homme doit lui plaire à ſon tour, c'eſt d'une néceſſité moins directe: ſon mérite eſt dans ſa puiſſance: il plaît par cela ſeul qu'il eſt fort. Ce n'eſt pas ici la loi de l'amour, j'en conviens; mais c'eſt celle de la Nature, antérieure à l'amour même.

Si la femme eſt faite pour plaire & pour être ſubjuguée, elle doit ſe rendre agréable à l'homme, au-lieu de le provoquer : ſa violence à elle eſt dans ſes charmes ; c'eſt par eux qu'elle doit le contraindre à trouver ſa force & à en uſer. L'art le plus sûr d'animer cette force, eſt de le rendre néceſſaire par la réſiſtance. Alors l'amour-propre ſe joint au deſir, & l'un triomphe de la victoire que l'autre lui fait remporter. De-là naiſſent l'attaque & la défenſe, l'audace d'un ſexe & la timidité de l'autre, enfin la modeſtie & la honte dont la Nature arma le foible pour aſſervir le fort.

Qui eſt-ce qui peut penſer qu'elle ait preſcrit indifféremment les mêmes avances aux uns & aux autres, & que le premier à former des deſirs, doive être auſſi le premier à les témoigner? Quelle étrange dépravation de jugement ! L'entrepriſe ayant des conſéquences ſi différentes pour les deux

ſexes, eſt-il naturel qu'ils aient la même audace à s'y livrer? Comment ne voit-on pas qu'avec une ſi grande inégalité dans la miſe commune, ſi la réſerve n'impoſoit à l'un la modération que la Nature impoſe à l'autre, il en réſulteroit bien-tôt la ruine de tous deux, & que le genre humain périroit par les moyens établis pour le conſerver? Avec la facilité qu'ont les femmes d'émouvoir les ſens des hommes, & d'aller réveiller au fond de leurs cœurs les reſtes d'un tempérament preſque éteint, s'il étoit quelque malheureux climat ſur la terrre, où la Philoſophie eût introduit cet uſage, ſur-tout dans les pays chauds où il naît plus de femmes que d'hommes, tyranniſés par elles ils ſeroient enfin leurs victimes, & ſe verroient tous traîner à la mort ſans qu'ils puſſent jamais s'en défendre.

Si les femelles des animaux n'ont pas la même honte, que s'enſuit-il?

Ont-elles comme les femmes les desirs illimités auxquels cette honte sert de frein? Le desir ne vient pour elles qu'avec le besoin; le besoin satisfait, le desir cesse; elles ne repoussent plus le mâle par feinte (1), mais tout de bon: elles font tout le contraire de ce que faisoit la fille d'Auguste; elles ne reçoivent plus de passagers, quand le navire a sa cargaison. Même quand elles sont libres leurs tems de bonne volonté sont courts & bientôt passés, l'instinct les pousse & l'instinct les arrête; où sera le supplément de cet instinct négatif dans les femmes, quand vous leur aurez ôté la pudeur? Attendre qu'elles ne se soucient plus des hommes, c'est attendre qu'ils ne soient plus bons à rien.

---

(1) J'ai déja remarqué que les refus de simagrée & d'agacerie sont communs à presque toutes les femelles, même parmi les animaux, & même quand elles sont le plus disposées à se rendre; il faut n'avoir jamais observé leur manége pour disconvenir de cela.

L'Être ſuprême a voulu faire en tout honneur à l'eſpece humaine ; en donnant à l'homme des penchans ſans meſure, il lui donne en même tems la loi qui les regle, afin qu'il ſoit libre & ſe commande à lui-même : en le livrant à des paſſions immodérées, il joint à ces paſſions la raiſon pour les gouverner : en livrant la femme à des deſirs illimités, il joint à ces deſirs la pudeur pour les contenir. Pour ſurcroît, il ajoûte encore une récompenſe actuelle au bon uſage de ſes facultés, ſavoir le goût qu'on prend aux choſes honnêtes, lorſqu'on en fait la regle de ſes actions. Tout cela vaut bien, ce me ſemble, l'inſtinct des bêtes.

Soit donc que la femelle de l'homme partage ou non ſes deſirs, & veuille ou non les ſatisfaire, elle le repouſſe & ſe défend toujours, mais non pas toujours avec la même force, ni par conſéquent avec le même ſuccès : pour que l'attaquant ſoit victorieux, il faut

que l'attaqué le permette ou l'ordonne ; car que de moyens adroits n'a-t-il pas pour forcer l'aggreſſeur d'uſer de force ? Le plus libre & le plus doux de tous les actes n'admet point de violence réelle ; la Nature & la raiſon s'y oppoſent : la Nature en ce qu'elle a pourvu le plus foible d'autant de force qu'il en faut pour réſiſter, quand il lui plaît ; la raiſon, en ce qu'une violence réelle eſt non-ſeulement le plus brutal de tous les actes, mais le plus contraire à ſa fin ; ſoit parce que l'homme déclare ainſi la guerre à ſa compagne & l'autoriſe à défendre ſa perſonne & ſa liberté aux dépens même de la vie de l'aggreſſeur ; ſoit parce que la femme ſeule eſt juge de l'état où elle ſe trouve, & qu'un enfant n'auroit point de pere, ſi tout homme en pouvoit uſurper les droits.

Voici donc une troiſieme conſéquence de la conſtitution des ſexes ; c'eſt que le plus fort ſoit le maître en

apparence & dépende en effet du plus foible ; & cela, non par un frivole usage de galanterie, ni par une orgueilleuse générosité de protecteur, mais par une invariable loi de la Nature, qui, donnant à la femme plus de facilité d'exciter les desirs qu'à l'homme de les satisfaire, fait dépendre celui-ci, malgré qu'il en ait, du bon plaisir de l'autre, & le contraint de chercher à son tour à lui plaire, pour obtenir qu'elle consente à le laisser être le plus fort. Alors ce qu'il y a de plus doux pour l'homme dans sa victoire, est de douter si c'est la foiblesse qui céde à la force, ou si c'est la volonté qui se rend ; & la ruse ordinaire de la femme est de laisser toujours ce doute entre elle & lui. L'esprit des femmes répond en ceci parfaitement à leur constitution : loin de rougir de leur foiblesse, elles en font gloire ; leurs tendres muscles sont sans résistance, elles affectent de ne pouvoir soulever les plus légers

fardeaux ; elles auroient honte d'être fortes : pourquoi cela ? ce n'eſt pas ſeulement pour paroître délicates, c'eſt par une précaution plus adroite ; elles ſe ménagent de loin des excuſes, & le droit d'être foibles au beſoin.

Le progrès des lumieres acquiſes par nos vices, a beaucoup changé ſur ce point les anciennes opinions parmi nous, & l'on ne parle plus gueres de violences, depuis qu'elles ſont ſi peu néceſſaires, & que les hommes n'y croient plus (2); au-lieu qu'elles ſont très-communes dans les hautes Antiquités Grecques & Juives, parce que ces mêmes opinions ſont dans la ſimplicité de la Nature, & que la ſeule expérience du libertinage a pu les déraciner. Si l'on cite de nos jours moins

(2) Il peut y avoir une telle diſproportion d'âge & de force qu'une violence réelle ait lieu : mais traitant ici de l'état relatif des ſexes ſelon l'ordre de la Nature, je les prends tous deux dans le rapport commun qui conſtitue cet état.

d'actes de violence, ce n'est sûrement pas que les hommes soient plus tempérans, mais c'est qu'ils ont moins de crédulité, & que telle plainte qui jadis eût persuadé des peuples simples, ne feroit de nos jours qu'attirer les ris des moqueurs; on gagne davantage à se taire. Il y a dans le Deuteronome une loi, par laquelle une fille abusée étoit punie avec le séducteur, si le délit avoit été commis dans la ville; mais s'il avoit été commis à la campagne, ou dans des lieux écartés, l'homme seul étoit puni : *car*, dit la Loi, *la fille a crié, & n'a point été entendue*. Cette bénigne interprétation apprenoit aux filles à ne pas se laisser surprendre en des lieux fréquentés.

L'effet de ces diversités d'opinions sur les mœurs est sensible. La galanterie moderne en est l'ouvrage. Les hommes, trouvant que leurs plaisirs dépendoient plus de la volonté du

beau ſexe qu'ils n'avoient cru, ont captivé cette volonté par des complaiſances dont il les a bien dédommagés.

Voyez comment le phyſique nous amène inſenſiblement au moral, & comment, de la groſſière union des ſexes, naîſſent peu-à-peu les plus douces loix de l'amour. L'empire des femmes n'eſt point à elles parce que les hommes l'ont voulu, mais parce qu'ainſi le veut la Nature; il étoit à elles avant qu'elles paruſſent l'avoir: ce même Hercule qui crut faire violence aux cinquante filles de Theſpitius, fut pourtant contraint de filer près d'Omphale; & le fort Samſom n'étoit pas ſi fort que Dalila. Cet empire eſt aux femmes & ne peut leur être ôté, même quand elles en abuſent; ſi jamais elles pouvoient le perdre, il y a long-tems qu'elles l'auroient perdu.

Il n'y a nulle parité entre les deux

ſexes, quant à la conſéquence du ſexe. Le mâle n'eſt mâle qu'en certains inſtans; la femelle eſt femelle toute ſa vie, ou du moins toute ſa jeuneſſe : tout la rappelle ſans ceſſe à ſon ſexe, &, pour en bien remplir les fonctions, il lui faut une conſtitution qui s'y rapporte. Il lui faut du ménagement durant ſa groſſeſſe, il lui faut du repos dans ſes couches, il lui faut une vie molle & ſédentaire pour allaiter ſes enfans ; il lui faut, pour les élever, de la patience & de la douceur, un zèle, une affection que rien ne rebute ; elle ſert de liaiſon entre eux & leur père, elle ſeule les lui fait aimer & lui donne la confiance de les appeller ſiens. Que de tendreſſe & de ſoins ne lui faut-il point pour maintenir dans l'union toute la famille ! Et enfin tout cela ne doit pas être des vertus, mais des goûts, ſans quoi l'eſpèce humaine ſeroit bien-tôt éteinte.

La rigidité des devoirs relatifs des

deux ſexes n'eſt, ni ne peut être la même. Quand la femme ſe plaint là-deſſus de l'injuſte inégalité qu'y met l'homme, elle a tort; cette inégalité n'eſt point une inſtitution humaine, ou du moins elle n'eſt point l'ouvrage du préjugé, mais de la raiſon: c'eſt à celui des deux que la Nature a chargé du dépôt des enfans d'en répondre à l'autre. Sans doute, il n'eſt permis à perſonne de violer ſa foi, & tout mari infidèle, qui prive ſa femme du ſeul prix des auſtères devoirs de ſon ſexe, eſt un homme injuſte & barbare: mais la femme infidelle fait plus: elle diſſout la famille, & briſe tous les liens de la Nature; en donnant à l'homme des enfans qui ne ſont pas à lui, elle trahit les uns & les autres; elle joint la perfidie à l'infidélité. J'ai peine à voir quel déſordre & quel crime ne tient pas à celui-là. S'il eſt un état affreux au monde, c'eſt celui d'un malheureux père, qui, ſans confiance

en ſa femme, n'ôſe ſe livrer aux plus doux ſentimens de ſon cœur, qui doute, en embraſſant ſon enfant, s'il n'embraſſe point l'enfant d'un autre, le gage de ſon déshonneur, le raviſſeur du bien de ſes propres enfans. Qu'eſt-ce alors que la famille, ſi ce n'eſt une ſociété d'ennemis ſecrets qu'une femme coupable arme l'un contre l'autre en les forçant de feindre de s'entre-aimer ?

Il n'importe donc pas ſeulement que la femme ſoit fidelle, mais qu'elle ſoit jugée telle par ſon mari, par ſes proches, par tout le monde ; il importe qu'elle ſoit modeſte, attentive, réſervée, & qu'elle porte aux yeux d'autrui, comme en ſa propre conſcience, le témoignage de ſa vertu : s'il importe qu'un père aime ſes enfans, il importe qu'il eſtime leur mère. Telles ſont les raiſons qui mettent l'apparence même au nombre des devoirs des femmes, & leur rendent l'honneur & la répu-

tation non moins indiſpenſables que la chaſteté. De ces principes dérive, avec la différence morale des ſexes, un motif nouveau de devoir & de convenance, qui preſcrit ſpécialement aux femmes l'attention la plus ſcrupuleuſe ſur leur conduite, ſur leurs manières, ſur leur maintien. Soutenir vaguement que les deux ſexes ſont égaux & que leurs devoirs ſont les mêmes, c'eſt ſe perdre en déclamations vaines; c'eſt ne rien dire, tant qu'on ne répondra pas à cela.

N'eſt-ce pas une manière de raiſonner bien ſolide, de donner des exceptions pour réponſe à des loix générales auſſi bien fondées? Les femmes, dites-vous, ne font pas toujours des enfans. Non; mais leur deſtination propre eſt d'en faire. Quoi! parce-qu'il y a dans l'Univers une centaine de grandes villes, où les femmes, vivant dans la licence, font peu d'enfans, vous prétendez que l'état des femmes

est d'en faire peu ! Et que deviendroient vos villes, si les campagnes éloignées, où les femmes vivent plus simplement & plus chastement, ne réparoient la stérilité des Dames ? Dans combien de Provinces les femmes qui n'ont fait que quatre ou cinq enfans passent pour peu fécondes (3) ! Enfin, que telle ou telle femme fasse peu d'enfans, qu'importe ? L'état de la femme est-il moins d'être mère, & n'est-ce pas par des loix générales, que la Nature & les mœurs doivent pourvoir à cet état ?

Quand il y auroit entre les grossesses d'aussi longs intervalles qu'on le suppose, une femme changera-t-elle ainsi brusquement & alternativement de

(3) *Sans* cela, l'espèce dépériroit nécessairement : pour qu'elle se conserve, il faut, tout compensé, que chaque femme fasse, à-peu-près quatre enfans : car des enfans qui naissent, il en meurt près de la moitié avant qu'ils puissent en avoir d'autres, & il en faut deux restans pour représenter le père & la mère. Voyez si les villes vous fourniront cette population-là.

manière de vivre ſans péril & ſans riſque ? Sera-t-elle aujourd'hui nourrice & demain guerrière ? Changera-t-elle de tempérament & de goûts, comme un caméléon de couleurs ? Paſſera-t-elle tout-à-coup de l'ombre de la clôture, & des ſoins domeſtiques, aux injures de l'air, aux travaux, aux fatigues, aux périls de la guerre ? Sera-t-elle tantôt craintive (4) & tantôt brave, tantôt délicate & tantôt robuſte ? Si les jeunes gens élevés dans Paris ont peine à ſupporter le métier des armes, des femmes qui n'ont jamais affronté le ſoleil, & qui ſavent à peine marcher, le ſupporteront-elles après cinquante ans de molleſſe ? Prendront-elles ce dur métier à l'âge où les hommes le quittent ?

Il y a des pays où les femmes accouchent preſque ſans peine, & nourriſ-

(4) La timidité des femmes eſt encore un inſtinct de la Nature contre le double riſque qu'elles courent durant leur groſſeſſe.

ſent leurs enfans preſque ſans ſoins ; j'en conviens : mais dans ces mêmes pays les hommes vont demi-nuds en tout tems, terraſſent les bêtes féroces, portent un canot comme un havre-ſac, font des chaſſes de ſept ou huit-cents lieues, dorment à l'air à plate-terre, ſupportent des fatigues incroyables, & paſſent pluſieurs jours ſans manger. Quand les femmes deviennent robuſtes, les hommes le deviennent encore plus; quand les hommes s'amolliſſent, les femmes s'amolliſſent davantage : quand les deux termes changent également, la différence reſte la même.

Platon, dans ſa République, donne aux femmes les mêmes exercices qu'aux hommes; je le crois bien. Ayant ôté de ſon Gouvernement les familles particulières, & ne ſachant plus que faire des femmes, il ſe vit forcé de les faire hommes. Ce beau génie avoit tout combiné, tout prévu : il alloit au-devant d'une objection que per-

ſonne peut-être n'eût ſongé à lui faire ; mais il a mal réſolu celle qu'on lui fait. Je ne parle point de cette prétendue communauté de femmes, dont le reproche, tant répété, prouve que ceux qui le lui font ne l'ont jamais lu : je parle de cette promiſcuité civile qui confond par-tout les deux ſexes dans les mêmes emplois, dans les mêmes travaux, & ne peut manquer d'engendrer les plus intolérables abus ; je parle de cette ſubverſion des plus doux ſentimens de la Nature, immolés à un ſentiment artificiel qui ne peut ſubſiſter que par eux ; comme s'il ne falloit pas une priſe naturelle pour former des liens de convention ; comme ſi l'amour qu'on a pour ſes proches, n'étoit pas le principe de celui qu'on doit à l'Etat ; comme ſi ce n'étoit pas par la petite patrie, qui eſt la famille, que le cœur s'attache à la grande ; comme ſi ce n'étoient pas le bon fils, le bon mari, le bon père, qui font le bon Citoyen.

Dès qu'une fois il est démontré que l'homme & la femme ne sont ni ne doivent être constitués de même, de caractère ni de tempérament, il s'ensuit qu'ils ne doivent pas avoir la même éducation. En suivant les directions de la Nature, ils doivent agir de concert, mais ils ne doivent pas faire les mêmes choses; la fin des travaux est commune, mais les travaux sont différens, & par conséquent les goûts qui les dirigent. Après avoir tâché de former l'homme naturel, pour ne pas laisser imparfait notre ouvrage, voyons comment doit se former aussi la femme qui convient à cet homme.

Voulez-vous toujours être bien guidé? suivez toujours les indications de la Nature. Tout ce qui caractérise le sexe, doit être respecté comme établi par elle. Vous dites sans cesse: les femmes ont tel & tel défaut que nous n'avons pas. Votre orgueil vous trom-

pe ; ce feroient des défauts pour vous, ce font des qualités pour elles ; tout iroit moins bien, fi elles ne les avoient pas. Empêchez ces prétendus défauts de dégénérer ; mais gardez-vous de les détruire.

Les femmes, de leur côté, ne ceffent de crier que nous les élevons pour être vaines & coquettes, que nous les amufons fans ceffe à des puérilités pour refter plus facilement les maîtres ; elles s'en prennent à nous des défauts que nous leur reprochons. Quelle folie ! Et depuis quand font-ce les hommes qui fe mêlent de l'éducation des filles ? Qui eft-ce qui empêche les mères de les élever comme il leur plaît ? Elles n'ont point de Collèges : grand malheur ! Eh ! plût à Dieu qu'il n'y en eût point pour les garçons ! ils feroient plus fenfément & plus honnêtement élevés. Force-t-on vos filles à perdre leur tems en niaiferies ? Leur fait-on, malgré elles, paffer la moitié de

de leur vie à leur toilette à votre exemple ? Vous empêche-t-on de les inſtruire & faire inſtruire à votre gré ? Eſt-ce notre faute ſi elles nous plaiſent quand elles ſont belles, ſi leurs minauderies nous ſéduiſent, ſi l'art qu'elles apprennent de vous nous attire & nous flatte, ſi nous aimons à les voir miſes avec goût, ſi nous leur laiſſons affiler à loiſir les armes dont elles nous ſubjuguent ? Eh ! prenez le parti de les élever comme des hommes ; ils y conſentiront de bon cœur. Plus elles voudront leur reſſembler, moins elles les gouverneront ; & c'eſt alors qu'ils ſeront vraiment les maîtres.

Toutes les facultés communes aux deux ſexes ne leur ſont pas également partagées ; mais, priſes en tout, elles ſe compenſent ; la femme vaut mieux comme femme, & moins comme homme ; par-tout où elle fait valoir ſes droits, elle a l'avantage ; par-tout où elle veut uſurper les nôtres, elle reſte

au-dessous de nous. On ne peut répondre à cette vérité générale que par des exceptions; constante maniere d'argumenter des galans partisans du beau-sexe.

Cultiver dans les femmes les qualités de l'homme & négliger celles qui leur sont propres, c'est donc visiblement travailler à leur préjudice : les rusées le voient trop bien pour en être les dupes : en tâchant d'usurper nos avantages, elles n'abandonnent pas les leurs; mais il arrive de-là que, ne pouvant bien ménager les uns & les autres, parce qu'ils sont incompatibles, elles restent au-dessous de leur portée sans se mettre à la nôtre, & perdent la moitié de leur prix. Croyez-moi, mere judicieuse, ne faites point de votre fille un honnête-homme, comme pour donner un démenti à la Nature; faites-en une honnête femme, & soyez sûre qu'elle en vaudra mieux pour elle & pour nous.

S'enſuit-il qu'elle doive être élevée dans l'ignorance de toute choſe, & bornée aux ſeules fonctions du ménage ? L'homme fera-t-il ſa ſervante de ſa compagne, ſe privera-t-il auprès d'elle du plus grand charme de la ſociété ? Pour mieux l'aſſervir, l'empêchera-t-il de rien ſentir, de rien connoître ? En fera-il un véritable automate ? Non, ſans doute : ainſi ne l'a pas dit la Nature, qui donne aux femmes un eſprit agréable & ſi délié ; au contraire, elle veut qu'elles penſent, qu'elles jugent, qu'elles aiment, qu'elles connoiſſent, qu'elles cultivent leur eſprit comme leur figure ; ce ſont les armes qu'elle leur donne pour ſuppléer à la force qui leur manque, & pour diriger la nôtre. Elles doivent apprendre beaucoup de choſes, mais ſeulement celles qu'il leur convient de ſavoir.

Soit que je conſidere la deſtination particuliere du ſexe, ſoit que j'obſerve

ſes penchans, ſoit que je compte ſes devoirs, tout concourt également à m'indiquer la forme d'éducation qui lui convient. La femme & l'homme ſont faits l'un pour l'autre, mais leur mutuelle dépendance n'eſt pas égale : les hommes dépendent des femmes par leurs deſirs ; les femmes dépendent des hommes, & par leurs deſirs & par leurs beſoins ; nous ſubſiſterions plutôt ſans elles, qu'elles ſans nous. Pour qu'elles aient le néceſſaire, pour qu'elles ſoient dans leur état, il faut que nous le leur donnions, que nous voulions le leur donner, que nous les en eſtimions dignes ; elles dépendent de nos ſentimens, du prix que nous mettons à leur mérite, du cas que nous faiſons de leurs charmes & de leurs vertus. Par la loi même de la Nature, les femmes, tant pour elles que pour leurs enfans, ſont à la merci des jugemens des hommes : il ne ſuffit pas qu'elles ſoient eſtimables, il faut qu'elles ſoient eſtimées ; il ne leur ſuffit pas d'être

belles, il faut qu'elles plaisent; il ne leur suffit pas d'être sages, il faut qu'elles soient reconnues pour telles; leur honneur n'est pas seulement dans leur conduite, mais dans leur réputation, & il n'est pas possible que celle qui consent à passer pour infâme puisse jamais être honnête. L'homme, en bien faisant, ne dépend que de lui-même, & peut braver le jugement public, mais la femme, en bien faisant, n'a fait que la moitié de sa tâche, & ce que l'on pense d'elle ne lui importe pas moins que ce qu'elle est en effet. Il suit de-là que le systême de son éducation doit être, à cet égard, contraire à celui de la nôtre: l'opinion est le tombeau de la vertu parmi les hommes, & son trône parmi les femmes.

De la bonne constitution des meres dépend d'abord celle des enfans; du soin des femmes dépend la premiere éducation des hommes; des femmes dépendent encore leurs mœurs, leurs

paſſions, leurs goûts, leurs plaiſirs, leur bonheur même. Ainſi toute l'éducation des femmes doit être relative aux hommes. Leur plaire, leur être utiles, ſe faire aimer & honorer d'eux, les élever jeunes, les ſoigner grands, les conſeiller, les conſoler, leur rendre la vie agréable & douce; voilà les devoirs des femmes dans tous les tems, & ce qu'on doit leur apprendre dès leur enfance. Tant qu'on ne remontera pas à ce principe, on s'écartera du but, & tous les préceptes qu'on leur donnera ne ſerviront de rien pour leur bonheur ni pour le nôtre.

Mais quoique toute femme veuille plaire aux hommes & doive le vouloir, il y a bien de la différence entre vouloir plaire à l'homme de mérite, à l'homme vraiment aimable, & vouloir plaire à ces petits agréables qui déshonorent leur ſexe & celui qu'ils imitent. Ni la Nature, ni la raiſon ne peuvent porter la femme à aimer dans

les hommes ce qui lui reſſemble, & ce n'eſt pas non plus en prenant leurs manieres qu'elle doit chercher à s'en faire aimer.

Lors donc que, quittant le ton modeſte & poſé de leur ſexe, elles prennent les airs de ces étourdis, loin de ſuivre leur vocation, elles y renoncent; elles s'ôtent à elles-mêmes les droits qu'elles penſent uſurper : ſi nous étions autrement, diſent-elles, nous ne plairions point aux hommes; elles mentent. Il faut être folle pour aimer les foux; le deſir d'attirer ces gens-là, montre le goût de celle qui s'y livre. S'il n'y avoit point d'hommes frivoles, elle ſe preſſeroit d'en faire, & leurs frivolités ſont bien plus ſon ouvrage, que les ſiennes ne ſont la leur. La femme qui aime les vrais hommes, & qui veut leur plaire, prend des moyens aſſortis à ſon deſſein. La femme eſt coquette par état, mais ſa coquetterie change de forme & d'objet ſelon

ſes vues ; règlons ces vues ſur celles de la Nature, la femme aura l'éducation qui lui convient.

Les petites filles, preſque en naiſſant, aiment la parure : non contentes d'être jolies, elles veulent qu'on les trouve telles ; on voit dans leurs petits airs que ce ſoin les occupe déja, & à peine ſont-elles en état d'entendre ce qu'on leur dit qu'on les gouverne en leur parlant de ce qu'on penſera d'elles. Il s'en faut bien que le même motif, très-indiſcrettement propoſé aux petits garçons, ait ſur eux le même empire. Pourvu qu'ils ſoient indépendans & qu'ils aient du plaiſir, ils ſe ſoucient fort peu de ce qu'on pourra penſer d'eux. Ce n'eſt qu'à force de tems & de peine qu'on les aſſujettit à la même loi.

De quelque part que vienne aux filles cette premiere leçon, elle eſt très-bonne. Puiſque le corps naît, pour ainſi dire, avant l'ame, la premiere

culture doit être celle du corps : cet ordre eſt commun aux deux ſexes, mais l'objet de cette culture eſt différent ; dans l'un cet objet eſt le développement des forces, dans l'autre il eſt celui des agrémens : non que ces qualités doivent être excluſives dans chaque ſexe ; l'ordre ſeulement eſt renverſé : il faut aſſez de force aux femmes pour faire tout ce qu'elles font avec grace ; il faut aſſez d'adreſſe aux hommes pour faire tout ce qu'ils font avec facilité.

Par l'extrême molleſſe des femmes commence celle des hommes. Les femmes ne doivent pas être robuſtes comme eux, mais pour eux ; pour que les hommes qui naîtront d'elles le ſoient auſſi. En ceci les Couvens, où les Penſionnaires ont une nourriture groſſiere, mais beaucoup d'ébats, de courſes, de jeux en plein air & dans des jardins, ſont à préférer à la maiſon paternelle où une fille délicatement nour-

rie, toujours flattée ou tancée, toujours assise sous les yeux de sa mere dans une chambre bien close, n'ôse se lever, ni marcher, ni parler, ni souffler, & n'a pas un moment de liberté pour jouer, sauter, courir, crier, se livrer à la pétulance naturelle à son âge. Toujours ou relâchement dangereux, ou sévérité mal entendue ; jamais rien selon la raison. Voilà comment on ruine le corps & le cœur de la Jeunesse.

Les filles de Sparte s'exerçoient comme les garçons aux jeux militaires, non pour aller à la guerre, mais pour porter un jour des enfans capables d'en soutenir les fatigues. Ce n'est pas-là ce que j'approuve : il n'est point nécessaire, pour donner des soldats à l'État, que les meres aient porté le mousquet & fait l'exercice à la Prussienne ; mais je trouve qu'en général l'éducation grecque étoit très-bien entendue en cette partie. Les jeunes filles pa-

roiſſoient ſouvent en public, non pas mêlées avec les garçons, mais raſſemblées entr'elles. Il n'y avoit preſque pas une fête, pas un ſacrifice, pas une cérémonie où l'on ne vît des bandes de filles des premiers Citoyens couronnées de fleurs, chantant des hymnes, formant des chœurs de danſes, portant des corbeilles, des vaſes, des offrandes, & préſentant aux ſens dépravés des Grecs un ſpectacle charmant & propre à balancer le mauvais effet de leur indécente gymnaſtique. Quelque impreſſion que fît cet uſage ſur les cœurs des hommes, toujours étoit-il excellent pour donner au ſexe une bonne conſtitution dans la jeuneſſe, par des exercices agréables, modérés, ſalutaires; & pour aiguiſer & former ſon goût par le deſir continuel de plaire, ſans jamais expoſer ſes mœurs.

Si-tôt que ces jeunes perſonnes étoient mariées, on ne les voyoit plus en public; renfermées dans leurs maiſons,

elles bornoient tous leurs ſoins à leur ménage & à leur famille. Telle eſt la maniere de vivre que la Nature & la raiſon preſcrivent au ſexe; auſſi de ces meres-là naiſſoient les hommes les plus ſains, les plus robuſtes, les mieux faits de la terre: & malgré le mauvais renom de quelques Iſles, il eſt conſtant que de tous les Peuples du monde, ſans en excepter même les Romains, on n'en cite aucun où les femmes aient été à la fois plus ſages & plus aimables, & aient mieux réuni les mœurs & la beauté, que l'ancienne Grèce.

On ſait que l'aiſance des vêtemens qui ne gênoient point le corps, contribuoit beaucoup à lui laiſſer dans les deux ſexes ces belles proportions qu'on voit dans leurs ſtatues, & qui ſervent encore de modèle à l'art, quand la Nature défigurée a ceſſé de lui en fournir parmi nous. De toutes ces entraves gothiques, de ces multitudes de ligatures qui tiennent de

toutes parts nos membres en presse, ils n'en avoient pas une seule. Leurs femmes ignoroient l'usage de ces corps de baleine, par lesquels les nôtres contrefont leur taille plutôt qu'elles ne la marquent. Je ne puis concevoir que cet abus, poussé en Angleterre à un point inconcevable, n'y fasse pas à la fin dégénérer l'espèce, & je soutiens même que l'objet d'agrément qu'on se propose en cela est de mauvais goût. Il n'est point agréable de voir une femme coupée en deux comme une guêpe; cela choque la vue & fait souffrir l'imagination. La finesse de la taille a, comme tout le reste, ses proportions, sa mesure, passé laquelle, elle est certainement un défaut: ce défaut seroit même frappant à l'œil sur le nû; pourquoi seroit-il une beauté sous le vêtement?

Je n'ôse presser les raisons sur lesquelles les femmes s'obstinent à s'encuirasser ainsi: un sein qui tombe, un

ventre qui grossit, &c. cela déplaît fort, j'en conviens, dans une personne de vingt ans, mais cela ne choque plus à trente; & comme il faut en dépit de nous, être en tout tems ce qu'il plaît à la Nature, & que l'œil de l'homme ne s'y trompe point, ces défauts sont moins déplaisans à tout âge, que la sotte affectation d'une petite fille de quarante ans.

Tout ce qui gêne & contraint la Nature est de mauvais goût; cela est vrai des parures du corps comme des ornemens de l'esprit : la vie, la santé, la raison, le bien-être doivent aller avant tout; la grace ne va point sans l'aisance; la délicatesse n'est pas la langueur, & il ne faut pas être mal-saine pour plaire. On excite la piété quand on souffre : mais le plaisir & le desir cherchent la fraîcheur de la santé.

Les enfans des deux sexes ont beaucoup d'amusemens communs, & cela doit-être, n'en ont-ils pas de même

étant grands ? Ils ont auſſi des goûts propres qui les diſtinguent. Les garçons cherchent le mouvement & le bruit, des tambours, des ſabots, de petits carroſſes : les filles aiment mieux ce qui donne dans la vue & ſert à l'ornement ; des miroirs, des bijoux, des chiffons, ſur-tout des poupées ; la poupée eſt l'amuſement ſpécial de ce ſexe ; voilà très-évidemment ſon goût déterminé ſur ſa deſtination. Le phyſique de l'art de plaire eſt dans la parure ; c'eſt tout ce que des enfans peuvent cultiver de cet art.

Voyez une petite fille paſſer la journée autour de ſa poupée, lui changer ſans ceſſe d'ajuſtement, l'habiller, la déshabiller cent & cent fois, chercher continuellement de nouvelles combinaiſons d'ornemens bien ou mal aſſortis, il n'importe : les doigts manquent d'adreſſe, le goût n'eſt pas formé, mais déja le penchant ſe montre ; dans cette éternelle occupation le tems

coule ſans qu'elle y ſonge, les heures paſſent, elle n'en ſait rien, elle oublie les repas mêmes, elle a plus faim de parure que d'aliment : mais, direz-vous, elle pare ſa poupée & non ſa perſonne ; ſans doute, elle voit ſa poupée & ne ſe voit pas, elle ne peut rien faire pour elle-même, elle n'eſt pas formée, elle n'a ni talent ni force, elle n'eſt rien encore ; elle eſt toute dans ſa poupée, elle y met toute ſa coquetterie, elle ne l'y laiſſera pas toujours ; elle attend le moment d'être ſa poupée elle-même.

Voilà donc un premier goût bien decidé : vous n'avez qu'à le ſuivre & le régler. Il eſt ſûr que la petite voudroit de tout ſon cœur ſavoir orner ſa poupée, faire ſes nœuds de manche, ſon fichu, ſon falbala, ſa dentelle, en tout cela on la fait dépendre ſi durement du bon plaiſir d'autrui, qu'il lui ſeroit bien plus commode de tout devoir à ſon induſtrie. Ainſi vient la

raiſon des premieres leçons qu'on lui donne ; ce ne ſont pas des tâches qu'on lui preſcrit, ce ſont des bontés qu'on a pour elle. Et en effet preſque toutes les petites filles apprennent avec répugnance à lire & à écrire ; mais, quant à tenir l'aiguille, c'eſt ce qu'elles apprennent toujours volontiers. Elles s'imaginent d'avance être grandes, & ſongent avec plaiſir que ces talens pourront un jour leur ſervir à ſe parer.

Cette premiere route ouverte, eſt facile à ſuivre : la coûture, la broderie, la dentelle viennent d'elles-mêmes : la tapiſſerie n'eſt plus ſi fort à leur gré. Les meubles ſont trop loin d'elles, ils ne tiennent point à la perſonne, ils tiennent à d'autres opinions. La tapiſſerie eſt l'amuſement des femmes ; de jeunes filles n'y prendront jamais un fort grand plaiſir.

Ces progrès volontaires s'étendront aiſément juſqu'au deſſin ; car cet art n'eſt pas indifférent à celui de ſe met-

tre avec goût : mais je ne voudrois point qu'on les appliquât au payſage ; encore moins à la figure. Des feuillages, des fruits, des fleurs, des draperies, tout ce qui peut ſervir à donner un contour élégant aux ajuſtemens, & à faire ſoi-même un patron de broderie quand on n'en trouve pas à ſon gré, cela leur ſuffit. En général, s'il importe aux hommes de borner leurs études à des connoiſſances d'uſage, cela importe encore plus aux femmes, parce que la vie de celles-ci, bien que moins laborieuſe, étant ou devant être plus aſſidue à leurs ſoins & plus entrecoupée de ſoins divers, ne leur permet pas de ſe livrer par choix à aucun talent au préjudice de leurs devoirs.

Quoi qu'en diſent les plaiſans, le bon ſens eſt également des deux ſexes. Les filles, en général, ſont plus dociles que les garçons, & l'on doit même uſer ſur elles de plus d'autorité, comme je le dirai tout-à-l'heure : mais il ne

s'ensuit pas que l'on doive exiger d'elles rien dont elles ne puissent voir l'utilité ; l'art des meres est de la leur montrer dans tout ce qu'elles leur prescrivent, & cela est d'autant plus aisé que l'intelligence dans les filles, est plus précoce que dans les garçons. Cette regle bannit de leur sexe, ainsi que du nôtre , non-seulement toute les études oisives qui n'aboutissent à rien de bon; & ne rendent pas même plus agréables aux autres ceux qui les ont faites, mais mêmes toutes celles dont l'utilité n'est pas de l'âge, & où l'enfant ne peut la prévoir dans un âge plus avancé. Si je ne veux pas qu'on presse un garçon d'apprendre à lire , à plus forte raison je ne veux pas qu'on y force de jeunes filles avant de leur bien faire sentir à quoi sert la lecture , & dans la maniere dont on leur montre ordinairement cette utilité , on suit bien plus sa propre idée que la leur. Après tout , où est la

néceſſité qu'une fille ſache lire & écrire de ſi bonne heure ? Aura-t-elle ſi-tôt un ménage à gouverner ? Il y en a bien peu qui ne faſſent plus d'abus que d'uſage de cette fatale ſcience, & toutes ſont un peu trop curieuſes pour ne pas l'apprendre ſans qu'on les y force, quand elles en auront le loiſir & l'occaſion. Peut-être devroient-elles apprendre à chiffrer avant tout ; car rien n'offre une utilité plus ſenſible en tout tems, ne demande un plus long uſage, & ne laiſſe tant de priſe à l'erreur que les comptes. Si la petite n'avoit les ceriſes de ſon goûter que par une opération d'arithmétique, je vous réponds qu'elle ſauroit bien-tôt calculer.

Je connois une jeune perſonne qui apprit à écrire plutôt qu'à lire, & qui commença d'écrire avec l'aiguille, avant que d'écrire avec la plume. De toute l''écriture elle ne voulut d'abord faire que des O. Elle faiſoit inceſ-

ſamment des O grands & petits, des O de toutes les tailles, des O les uns dans les autres, & toujours tracés à rebours. Malheureuſement, un jour qu'elle étoit occupée à cet utile exercice, elle ſe vit dans un miroir, & trouvant que cette attitude contrainte lui donnoit mauvaiſe grace, comme une autre Minerve, elle jetta la plume & ne voulut plus faire des O. Son frere n'aimoit pas plus à écrire qu'elle, mais ce qui le fâchoit étoit la gêne, & non pas l'air qu'elle lui donnoit. On prit un autre tour pour la ramener à l'écriture; la petite fille étoit délicate & vaine, elle n'entendoit point que ſon linge ſervît à ſes ſœurs: on le marquoit, on ne voulut plus le marquer; il fallut apprendre à marquer elle-même: on conçoit le reſte du progrès.

Juſtifiez toujours les ſoins que vous impoſez aux jeunes filles; mais impoſez-leur-en toujours. L'oiſiveté &

l'indocilité font les deux défauts les plus dangereux pour elles, & dont on guérit le moins, quand on les a contractés. Les filles doivent être vigilantes & laborieuses; ce n'est pas tout, elles doivent être gênées de bonne heure. Ce malheur, si c'en est un pour elles, est inséparable de leur sexe, & jamais elles ne s'en délivrent que pour en souffrir de bien plus cruels. Elles seront toute leur vie asservies à la gêne la plus continuelle & la plus sévere, qui est celle des bienséances : il faut les exercer d'abord à la contrainte, afin qu'elle ne leur coûte jamais rien; à dompter toutes leurs fantaisies pour les soumettre aux volontés d'autrui. Si elles vouloient toujours travailler, on devroit quelquefois les forcer à ne rien faire. La dissipation, la frivolité, l'inconstance, sont des défauts qui naissent aisément de leurs premiers goûts corrompus & toujours suivis. Pour prévenir cet abus, appre-

nez leur ſur-tout à ſe vaincre. Dans nos inſenſés établiſſemens, la vie de l'honnête femme eſt un combat perpétuel contre elle-même ; il eſt juſte que ce ſexe partage la peine des maux qu'il nous a cauſés.

Empêchez que les filles ne s'ennuyent dans leurs occupations & ne ſe paſſionnent dans leurs amuſemens, comme il arrive toujours dans les éducations vulgaires, où l'on met, comme dit Fenelon, tout l'ennui d'un côté & tout le plaiſir de l'autre. Le premier de ces deux inconvéniens n'aura lieu, ſi on ſuit les règles précédentes, que quand les perſonnes qui ſeront avec elles leur déplairont. Une petite fille qui aimera ſa mere ou ſa mie travaillera tout le jour à ſes côtés ſans ennui : le babil ſeul la dédommagera de toute ſa gêne. Mais ſi celle qui la gouverne lui eſt inſupportable, elle prendra dans le même dégoût tout ce qu'elle fera ſous ſes yeux. Il eſt très-difficile

que celles qui ne ſe plaiſent pas avec leur mere plus qu'avec perſonne au monde, puiſſent un jour tourner à bien : mais pour juger de leurs vrais ſentimens, il faut les étudier, & non pas ſe fier à ce qu'elles diſent ; car elles ſont flatteuſes, diſſimulées, & ſavent de bonne heure ſe déguiſer. On ne doit pas non plus leur preſcrire d'aimer leur mere; l'affection ne vient point par devoir, & ce n'eſt pas ici que ſert la contrainte. L'attachement, les ſoins, la ſeule habitude feront aimer la mere de la fille, ſi elle ne fait rien pour s'attirer ſa haîne. La gêne même où elle la tient, bien dirigée, loin d'affoiblir cet attachement, ne fera que l'augmenter, parce que, la dépendance étant un état naturel aux femmes, les filles ſe ſentent faites pour obéir.

Par la même raiſon qu'elles ont ou doivent avoir peu de liberté, elles portent à l'excès celle qu'on leur laiſſe.

laisse. Extrêmes en tout, elles se livrent à leurs jeux avec plus d'emportement encore que les garçons : c'est le second des inconvéniens dont je viens de parler. Cet emportement doit être moderé ; car il est la cause de plusieurs vices particuliers aux femmes, comme, entr'autres, le caprice & l'engouement, par lesquels une femme se transporte aujourd'hui pour tel objet qu'elle ne regardera pas demain. L'inconstance des goûts leur est aussi funeste que leur excès, & l'un & l'autre leur vient de la même source. Ne leur ôtez pas la gaieté, les ris, le bruit, les folâtres jeux : mais empêchez qu'elles ne se rassasient de l'un pour courir à l'autre ; ne souffrez pas qu'un seul instant dans leur vie elles ne connoissent plus de frein. Accoutumez-les à se voir interrompre au milieu de leurs jeux, & ramener à d'autres soins sans murmurer. La seule habitude suffit encore en ceci,

parce qu'elle ne fait que ſeconder la nature.

Il réſulte de cette contrainte habituelle une docilité dont les femmes ont beſoin toute leur vie, puiſqu'elles ne ceſſent jamais d'être aſſujetties ou à un homme, ou aux jugemens des hommes, & qu'il ne leur eſt jamais permis de ſe mettre au-deſſus de ces jugemens. La premiere & la plus importante qualité d'une femme, eſt la douceur: faite pour obéir à un être auſſi imparfait que l'homme, ſouvent ſi plein de vices & toujours ſi plein de défauts, elle doit apprendre de bonne heure à ſouffrir même l'injuſtice, & à ſupporter les torts d'un mari ſans ſe plaindre; ce n'eſt pas pour lui, c'eſt pour elle qu'elle doit être douce: l'aigreur & l'opiniâtreté des femmes ne font jamais qu'augmenter leurs maux & les mauvais procédés des maris; ils ſentent que ce n'eſt pas avec

ces armes-là qu'elles doivent les vaincre. Le ciel ne les fit point insinuantes & persuasives pour devenir acariâtres; il ne les fit point foibles pour être impérieuses; il ne leur donna point une voix si douce pour dire des injures; il ne leur fit point des traits si délicats pour les défigurer par la colere. Quand elles se fâchent, elles s'oublient; elles ont souvent raison de se plaindre: mais elles ont toujours tort de gronder. Chacun doit garder le ton de son sexe; un mari trop doux peut rendre une femme impertinente; mais, à moins qu'un homme ne soit un monstre, la douceur d'une femme le ramene, & triomphe de lui tôt ou tard.

Que les filles soient toujours soumises, mais que les mêres ne soient pas toujours inexorables. Pour rendre docile une jeune personne, il ne faut pas la rendre malheureuse; pour la rendre modeste, il ne faut pas l'a-

brutir. Au contraire, je ne ſerois pas fâché qu'on lui laiſsât mettre un peu d'adreſſe, non pas à éluder la punition dans ſa déſobéiſſance, mais à ſe faire exempter d'obéir. Il n'eſt pas queſtion de lui rendre ſa dépendance pénible, il ſuffit de la lui faire ſentir. La ruſe eſt un talent naturel au ſexe; &, perſuadé que tous les penchans naturels ſont bons & droits par eux-mêmes, je ſuis d'avis qu'on cultive celui-là comme les autres: il ne s'agit que d'en prévenir l'abus.

Je m'en rapporte ſur la vérité de cette remarque à tout obſervateur de bonne foi. Je ne veux point qu'on examine là-deſſus les femmes mêmes; nos gênantes inſtitutions peuvent les forcer d'aiguiſer leur eſprit. Je veux qu'on examine les filles, les petites filles qui ne font, pour ainſi dire, que de naître; qu'on les compare avec les petits garçons du même âge; & ſi ceux-ci ne paroiſſent lourds, étourdis, bêtes au-

près d'elles, j'aurai tort inconteſtablement. Qu'on me permette un ſeul exemple pris dans toute la naïveté puérile.

Il eſt très-commun de défendre aux enfans de rien demander à table ; car on ne croit jamais mieux réuſſir dans leur éducation qu'en les ſurchargeant de préceptes inutiles ; comme ſi un morceau de ceci ou de cela n'étoit pas bientôt accordé ou refuſé (5), ſans faire mourir ſans ceſſe un pauvre enfant d'une convoitiſe aiguiſée par l'eſpérance. Tout le monde ſait l'adreſſe d'un jeune garçon ſoumis à cette loi, lequel ayant été oublié à table s'aviſa de demander du ſel, &c. Je ne dirai pas qu'on pouvoit le chicaner pour avoir demandé directement du ſel, & indirectement de la viande ; l'omiſſion

(5) Un enfant ſe rend importun, quand il trouve ſon compte à l'être : mais il ne demandera jamais deux fois la même choſe, ſi la première réponſe eſt toujours irrévocable.

étoit ſi cruelle, que, quand il eût enfreint ouvertement la loi & dit ſans détour qu'il avoit faim, je ne puis croire qu'on l'en eût puni. Mais voici comment s'y prit en ma préſence une petite fille de ſix ans dans un cas beaucoup plus difficile; car, outre qu'il lui étoit rigoureuſement défendu de demander jamais rien ni directement ni indirectement, la déſobéiſſance n'eût pas été graciable, puiſqu'elle avoit mangé de tous les plats hormis un ſeul, dont on avoit oublié de lui donner, & qu'elle convoitoit beaucoup.

Or pour obtenir qu'on réparât cet oubli ſans qu'on pût l'accuſer de déſobéiſſance, elle fit, en avançant ſon doigt, la revue de tous les plats, diſant tout haut, à meſure qu'elle les montroit, *j'ai mangé de ça, j'ai mangé de ça:* mais elle affecta ſi viſiblement de paſſer ſans rien dire celui dont elle n'avoit point mangé, que quelqu'un, s'en appercevant, lui dit; & de cela, en avez-vous

mangé ? *Oh ! non*, reprit doucement la petite gourmande, en baissant les yeux. Je n'ajoûterai rien; comparez : ce tour-ci est une ruse de fille; l'autre est une ruse de garçon.

Ce qui est, est bien, & aucune loi générale n'est mauvaise. Cette adresse particuliere donnée au sexe, est un dédommagement très-équitable de la force qu'il a de moins, sans quoi la femme ne seroit pas la compagne de l'homme; elle seroit son esclave : c'est par cette supériorité de talent qu'elle se maintient son égale, & qu'elle le gouverne, en lui obéissant. La femme a tout contre elle; nos défauts, sa timidité, sa foiblesse; elle n'a pour elle que son art & sa beauté. N'est-il pas juste qu'elle cultive l'un & l'autre ? Mais la beauté n'est pas générale; elle périt par mille accidens, elle passe avec les années, l'habitude en détruit l'effet. L'esprit seul est la véritable ressource du sexe; non ce sot esprit

auquel on donne tant de prix dans le monde, & qui ne ſert à rien pour rendre la vie heureuſe ; mais l'eſprit de ſon état, l'art de tirer parti du nôtre, & de ſe prévaloir de nos propres avantages. On ne ſait pas combien cette adreſſe des femmes nous eſt utile à nous-mêmes, combien elle ajoute de charme à la ſociété des deux ſexes, combien elle ſert à réprimer la pétulance des enfans, combien elle contient de maris brutaux, combien elle maintient de bons ménages que la diſcorde troubleroit ſans cela. Les femmes artificieuſes & méchantes en abuſent, je le ſais bien : mais de quoi le vice n'abuſe-t-il pas ? Ne détruiſons point les inſtrumens du bonheur, parce que les méchans s'en ſervent quelquefois à nuire.

On peut briller par la parure, mais on ne plaît que par la perſonne ; nos ajuſtemens ne ſont point nous : ſouvent ils déparent à force d'être recherchés,

& ſouvent ceux qui ſont le plus remarquer celle qui les porte, ſont ceux qu'on remarque le moins. L'éducation des jeunes filles eſt en ce point tout-à-fait à contre-ſens. On leur promet des ornemens pour récompenſe, on leur fait aimer les atours recherchés; *qu'elle eſt belle!* leur dit-on, quand elles ſont fort parées: & tout au contraire, on devroit leur faire entendre que tant d'ajuſtement n'eſt fait que pour cacher des défauts, & que le vrai triomphe de la beauté eſt de briller par elle-même. L'amour des modes eſt de mauvais goût, parce que les viſages ne changent pas avec elles, & que, la figure reſtant la même, ce qui lui ſied une fois lui ſied toujours.

Quand je verrois la jeune fille ſe pavaner dans ſes atours, je paroîtrois inquiet de ſa figure ainſi déguiſée, & de ce qu'on en pourra penſer: je dirois; tous ces ornemens la parent trop, c'eſt dommage; croyez-vous qu'elle

en pût ſupporter de plus ſimples ? Eſt-elle aſſez belle pour ſe paſſer de ceci ou de cela ? Peut-être ſera-t-elle alors la premiere à prier qu'on lui ôte cet ornement, & qu'on juge : c'eſt le cas de l'applaudir, s'il y a lieu. Je ne la louerois jamais tant que quand elle ſeroit le plus ſimplement miſe. Quand elle ne regardera la parure que comme un ſupplément aux graces de la perſonne, & comme un aveu tacite qu'elle a beſoin de ſecours pour plaire, elle ne ſera point fiere de ſon ajuſtement, elle en ſera humble ; & ſi, plus parée que de coutume, elle s'entend dire, *qu'elle eſt belle !* elle en rougira de dépit.

Au reſte, il y a des figures qui ont beſoin de parure : mais il n'y en a point qui exigent de riches atours. Les parures ruineuſes ſont la vanité du rang, & non de la perſonne, elles tiennent uniquement au préjugé. La véritable coquetterie eſt quelquefois re-

cherchée : mais elle n'eſt jamais faſtueuſe, & Junon ſe mettoit plus ſuperbement que Vénus. *Ne pouvant la faire belle, tu la fais riche*, diſoit Apelle à un mauvais Peintre, qui peignoit Hélene fort chargée d'atours. J'ai auſſi remarqué que les plus pompeuſes parures annonçoient le plus ſouvent de laides femmes : on ne ſauroit avoir une vanité plus mal-adroite. Donnez à une jeune fille qui ait du goût & qui mépriſe la mode, des rubans, de la gaze, de la mouſſeline & des fleurs ; ſans diamans, ſans pompons, ſans dentelle (6), elle va ſe faire un ajuſtement qui la rendra cent fois plus charmante, que n'euſſent fait tous les brillans chiffons de la Duchap.

---

(6) Les femmes qui ont la peau aſſez blanche pour ſe paſſer de dentelle, donneroient bien du dépit aux autres, ſi elles n'en portoient pas. Ce ſont preſque toujours de laides perſonnes qui amenent les modes, auxquelles les belles ont la bêtiſe de s'aſſujettir.

Comme ce qui eſt bien eſt toujours bien, & qu'il faut être toujours le mieux qu'il eſt poſſible, les femmes qui ſe connoiſſent en ajuſtemens choiſiſſent les bons, s'y tiennent; &, n'en changeant pas tous les jours, elles en ſont moins occupées que celles qui ne ſavent à quoi ſe fixer. Le vrai ſoin de la parure demande peu de toilette: les jeunes Demoiſelles ont rarement des toilettes d'appareil: le travail, les leçons rempliſſent leur journée; cependant en général elles ſont miſes, au rouge près, avec autant de ſoin que les Dames, & ſouvent de meilleur goût. L'abus de la toilette n'eſt pas ce qu'on penſe; il vient bien plus d'ennui que de vanité. Une femme qui paſſe ſix heures à ſa toilette, n'ignore point qu'elle n'en ſort pas mieux miſe que celle qui n'y paſſe qu'une demi-heure; mais c'eſt autant de pris ſur l'aſſommante longueur du tems, & il vaut mieux s'amuſer de ſoi que de s'ennuyer de

tout. Sans la toilette que feroit-on de la vie depuis midi jusqu'à neuf heures ? En rassemblant des femmes autour de soi, on s'amuse à les impatienter, c'est déja quelque chose ; on évite les tête-à-têtes avec un mari qu'on ne voit qu'à cette heure-là, c'est beaucoup plus ; & puis viennent les Marchandes, les Brocanteurs, les petits Messieurs, les petits Auteurs, les vers, les chansons, les brochures sans la toilette, on ne réuniroit jamais si bien tout cela. Le seul profit réel qui tienne à la chose est le prétexte de s'étaler un peu plus que quand on est vétue ; mais ce profit n'est peut-être pas si grand qu'on pense, & les femmes à toilette n'y gagnent pas tant qu'elles diroient bien. Donnez sans scrupule une éducation de femme aux femmes, faites qu'elles aiment les soins de leur sexe, qu'elles aient de la modestie, qu'elles sachent veiller à leur ménage & s'occuper dans leur

maison, la grande toilette tombera d'elle-même, & elles n'en seront mises que de meilleur goût.

La premiere chose que remarquent, en grandissant, les jeunes personnes, c'est que tous ces agrémens étrangers ne leur suffisent pas, si elles n'en ont qui soient à elles. On ne peut jamais se donner la beauté, & l'on n'est pas si-tôt en état d'acquérir la coquetterie; mais on peut déja chercher à donner un tour agréable à ses gestes, un accent flatteur à sa voix, à composer son maintien, à marcher avec légereté, à prendre des attitudes gracieuses & à choisir par-tout ses avantages. La voix s'étend, s'affermit & prend du timbre; les bras se développent, la démarche s'assure, & l'on s'apperçoit que, de quelque maniere qu'on soit mise, il y a un art de se faire regarder. Dès-lors il ne s'agit plus seulement d'aiguille & d'industrie; de nouveaux talens se présentent, & font déja sentir leur utilité.

Je sais que les séveres Instituteurs veulent qu'on n'apprenne aux jeunes filles ni chant, ni danse, ni aucun des arts agréables. Cela me paroit plaisant! & à qui veulent-ils donc qu'on les apprenne? aux garçons? A qui, des hommes ou des femmes, appartient-il d'avoir ces talens par préférence? A personne, répondront-ils. Les chansons profanes sont autant de crimes; la danse est une invention du Démon; une jeune fille ne doit avoir d'amusement que son travail & la priere. Voilà d'étranges amusemens pour un enfant de dix ans! Pour moi, j'ai grand'peur que toutes ces petites Saintes qu'on force de passer leur enfance à prier Dieu, ne passent leur jeunesse à toute autre chose, & ne réparent de leur mieux, étant mariées, le tems qu'elles pensent avoir perdu filles. J'estime qu'il faut avoir égard à ce qui convient à l'âge aussi bien qu'au sexe, qu'une jeune fille ne doit pas

vivre comme ſa grand'-mere, qu'elle doit être vive, enjouée, folâtre, chanter, danſer autant qu'il lui plait, & goûter tous les innocens plaiſirs de ſon âge: le tems ne viendra que trop tôt d'être poſée, & de prendre un maintien plus ſérieux.

Mais la neceſſité de ce changement même eſt-elle bien réelle? N'eſt-elle point peut-être encore un fruit de nos préjugés? En n'aſſerviſſant les honnêtes femmes qu'à de triſtes devoirs, on a banni du mariage tout ce qui pouvoit le rendre agréable aux hommes. Faut-il s'étonner ſi la taciturnité qu'ils voient régner chez eux les en chaſſe, ou s'ils ſont peu tentés d'embraſſer un état ſi déplaiſant? A force d'outrer tous les devoirs, le Chriſtianiſme les rend impraticables & vains; à force d'interdire aux femmes le chant, la danſe & tous les amuſemens du monde, il les rend mauſſades, grondeuſes, inſupportables dans leurs maiſons. Il

n'y a point de religion où le mariage soit soumis à des devoirs si séveres, & point où un engagement si saint soit si méprisé. On a tant fait pour empêcher les femmes d'être aimables, qu'on a rendu les maris indifférens. Cela ne devroit pas être... J'entends fort bien : mais moi, je dis que cela devoit être, puisqu'enfin les Chrétiens sont hommes. Pour moi, je voudrois qu'une jeune Angloise cultivât avec autant de soin les talens agréables pour plaire au mari qu'elle aura, qu'une jeune Albanoise les cultive pour le Harem d'Ispahan. Les maris, dira-t-on, ne se soucient point trop de tous ces talens. Vraiment je le crois, quand ces talens, loin d'être employés à leur plaire, ne servent que d'amorce pour attirer chez eux de jeunes impudens qui les déshonorent. Mais pensez-vous qu'une femme aimable & sage, ornée de pareils talens, & qui les consacreroit à l'amusement de son mari, n'ajouteroit

pas au bonheur de sa vie, & ne l'empêcheroit pas, sortant de son cabinet la tête épuisée, d'aller chercher des récréations hors de chez lui? Personne n'a-t-il vû d'heureuses familles ainsi réunies, où chacun sait fournir du sien aux amusemens communs? Qu'il dise si la confiance & la familiarité qui s'y joint, si l'innocence & la douceur des plaisirs qu'on y goûte, ne rachetent pas bien ce que les plaisirs publics ont de plus bruyant.

On a trop réduit en art les talens agréables. On les a trop généralisés; on a tout fait maxime & précepte, & l'on a rendu fort ennuyeux aux jeunes personnes ce qui ne doit être pour elles qu'amusement & folâtres jeux. Je n'imagine rien de plus ridicule que de voir un vieux maître à danser, ou à chanter, aborder, d'un air refrogné, de jeunes personnes qui ne cherchent qu'à rire, & prendre, pour leur enseigner sa frivole science, un ton plus pédantes-

que & plus magiſtral que s'il s'agiſſoit de leur catéchiſme. Eſt-ce, par exemple, que l'art de chanter tient à la muſique écrite? Ne ſauroit-on rendre ſa voix flexible & juſte, apprendre à chanter avec goût, même à s'accompagner, ſans connoître une ſeule note? Le même genre de chant va t-il à toutes les voix? La même méthode va-t-elle à tous les eſprits? On ne me fera jamais croire que les mêmes attitudes, les mêmes pas, les mêmes mouvemens, les mêmes geſtes, les mêmes danſes conviennent à une petite brune vive & piquante, & à une grande & belle blonde aux yeux languiſſans. Quand donc je vois un maître donner exactement à toutes deux les mêmes leçons, je dis: cet homme ſuit ſa routine, mais il n'entend rien à ſon art.

On demande s'il faut aux filles des maîtres ou des maitreſſes? Je ne ſais; je voudrois bien qu'elles n'euſſent beſoin ni des uns ni des autres, qu'elles

apprissent librement ce qu'elles ont tant de penchant à vouloir apprendre, & qu'on ne vît pas sans cesse errer dans nos villes tant de baladins chamarrés. J'ai quelque peine à croire que le commerce de ces gens-là ne soit pas plus nuisible à de jeunes filles que leurs leçons ne leur sont utiles ; & que leur jargon, leur ton, leurs airs ne donnent pas à leurs écolieres le premier goût des frivolités, pour eux si importantes, dont elles ne tarderont guère, à leur exemple, de faire leur unique occupation.

Dans les arts qui n'ont que l'agrément pour objet, tout peut servir de maître aux jeunes personnes. Leur pere, leur mere, leur frere, leur sœur, leurs amies, leurs gouvernantes, leur miroir, & sur-tout leur propre goût. On ne doit point offrir de leur donner leçon, il faut que ce soient elles qui la demandent : on ne doit point faire une tâche d'une récompense, & c'est

ſur-tout dans ces ſortes d'études que le premier ſuccès eſt de vouloir réuſſir. Au reſte, s'il faut abſolument des leçons en regle, je ne déciderai point du ſexe de ceux qui les doivent donner. Je ne ſais s'il faut qu'un maître à danſer prenne une jeune écoliere par ſa main délicate & blanche, qu'il lui faſſe accourcir la jupe, lever les yeux, déployer les bras, avancer un ſein palpitant; mais je ſais bien que, pour rien au monde, je ne voudrois être ce maître-là.

Par l'induſtrie & les talens, le goût ſe forme; par le goût l'eſprit s'ouvre inſenſiblement aux idées du beau dans tous les genres, & enfin aux notions morales qui s'y rapportent. C'eſt peut-être une des raiſons pourquoi le ſentiment de la décence & de l'honnêteté s'inſinue plutôt chez les filles que chez les garçons; car pour croire que ce ſentiment précoce ſoit l'ouvrage des

Gouvernantes, il faudroit être fort mal inſtruit de la tournure de leurs leçons & de la marche de l'eſprit humain. Le talent de parler tient le premier rang dans l'art de plaire; c'eſt par lui ſeul qu'on peut ajouter de nouveaux charmes à ceux auxquels l'habitude accoutume les ſens. C'eſt l'eſprit qui non-ſeulement vivifie le corps, mais qui le renouvelle en quelque ſorte; c'eſt par la ſucceſſion des ſentimens & des idées, qu'il anime & varie la phyſionomie; & c'eſt par les diſcours qu'il inſpire, que l'attention, tenue en haleine, ſoutient long-tems le même intérêt ſur le même objet. C'eſt, je crois, par toutes ces raiſons que les jeunes filles acquierent ſi vîte un petit babil agréable, qu'elles mettent de l'accent dans leurs propos, même avant que de les ſentir, & que les hommes s'amuſent ſi-tôt à les écouter, même avant qu'elles puiſſent les enten-

dre ; ils épient le premier moment de cette intelligence pour pénétrer ainſi celui du ſentiment.

Les femmes ont la langue flexible ; elles parlent plutôt, plus aiſément & plus agréablement que les hommes ; on les accuſe auſſi de parler d'avantage : cela doit être, & je changerois volontiers ce reproche en éloge : la bouche & les yeux ont chez elles la même activité, & par la même raiſon. L'homme dit ce qu'il ſait ; la femme dit ce qui plaît : l'un, pour parler, a beſoin de connoiſſances ; & l'autre, de goût : l'un doit avoir pour objet principal les choſes utiles ; l'autre, les agréables. Leurs diſcours ne doivent avoir de formes communes que celle de la vérité.

On ne doit donc pas contenir le babil des filles comme celui des garçons, par cette interrogation dure ; *à quoi cela eſt-il bon ?* mais par cette autre, à laquelle il n'eſt pas plus aiſé de ré-

pondre; *quel effet cela ſera-t-il?* Dans ce premier âge où, ne pouvant diſcerner encore le bien & le mal, elles ne ſont les juges de perſonne, elles doivent s'impoſer pour loi de ne jamais rien dire que d'agréable à ceux à qui elles parlent; & ce qui rend la pratique de cette règle plus difficile, eſt qu'elle reſte toujours ſubordonnée à la premiere, qui eſt de ne jamais mentir.

J'y vois bien d'autres difficultés encore; mais elles ſont d'un âge plus avancé. Quant à préſent, il n'en peut coûter aux jeunes filles, pour être vraies, que de l'être ſans groſſiereté, & comme naturellement cette groſſiereté leur répugne, l'éducation leur apprend aiſément à l'éviter. Je remarque en général dans le commerce du monde que la politeſſe des hommes eſt plus officieuſe, & celle des femmes plus careſſante. Cette différence n'eſt point d'inſtitution; elle eſt naturelle. L'homme

me

me paroît chercher davantage à vous ſervir, & la femme à vous agréer. Il ſuit de-là que, quoi qu'il en ſoit du caractère des femmes, leur politeſſe eſt moins fauſſe que la nôtre, elle ne fait qu'étendre leur premier inſtinct; mais quand un homme feint de préférer mon intérêt au ſien propre, de quelque démonſtration qu'il colore ce menſonge, je ſuis très-ſûr qu'il en fait un. Il n'en coûte donc guère aux femmes d'être polies, ni par conſéquent aux filles d'apprendre à le devenir. La premiere leçon vient de la Nature; l'art ne fait plus que la ſuivre, & déterminer, ſuivant nos uſages, ſous quelle forme elle doit ſe montrer. A l'égard de leur politeſſe entre elles, c'eſt toute autre choſe. Elles y mettent un air ſi contraint, & des attentions ſi froides, qu'en ſe gênant mutuellement elles n'ont pas grand ſoin de cacher leur gêne, & ſemblent ſinceres dans leur menſonge, en ne

cherchant guère à le déguiser. Cependant les jeunes personnes se font quelquefois tout de bon des amitiés plus franches. A leur âge la gaieté tient lieu de bon naturel, & contentes d'elles, elles le sont de tout le monde. Il est constant aussi qu'elles se baisent de meilleur cœur, & se caressent avec plus de grace devant les hommes, fieres d'aiguiser impunément leur convoitise par l'image des faveurs qu'elles savent leur faire envier.

Si l'on ne doit pas permettre aux jeunes garçons des questions indiscrettes, à plus forte raison doit-on les interdire à de jeunes filles, dont la curiosité satisfaite, ou mal éludée, est bien d'une autre conséquence, vû leur pénétration à pressentir les mystères qu'on leur cache, & leur adresse à les découvrir. Mais sans souffrir leurs interrogations, je voudrois qu'on les interrogeât beaucoup elles-mêmes, qu'on eût soin de les faire causer,

qu'on les agaçât pour les exciter à parler aiſément, pour les rendre vives à la ripoſte, pour leur délier l'eſprit & la langue, tandis qu'on le peut ſans danger. Ces converſations, toujours tournées en gaieté, mais ménagées avec art & bien dirigées, ſ oient un amuſement charmant pour cet âge, & pourroient porter dans les cœurs innocens de ces jeunes perſonnes les premieres, & peut-être les plus utiles leçons de Morale qu'elles prendront de leur vie, en leur apprenant, ſous l'attrait du plaiſir & de la vanité, à quelles qualités les hommes accordent véritablement leur eſtime, & en quoi conſiſtent la gloire & le bonheur d'une honnête femme.

On comprend bien que, ſi les enfans mâles ſont hors d'état de ſe former aucune véritable idée de religion, à plus forte raiſon la même idée eſt elle au-deſſus de la conception des filles. C'eſt pour cela même que je

voudrois en parler à celles-ci de meilleure heure; car s'il falloit attendre qu'elles fussent en état de discuter méthodiquement ces questions profondes, on courroit risque de ne leur en parler jamais. La raison des femmes est une raison pratique, qui leur fait trouver très-habilement les moyens d'arriver à une fin connue, mais qui ne leur fait pas trouver cette fin. La relation sociale des sexes est admirable. De cette société résulte une personne morale dont la femme est l'œil & l'homme le bras, mais avec une telle dépendance l'un de l'autre, que c'est de l'homme que la femme apprend ce qu'il faut voir, & de la femme que l'homme apprend ce qu'il faut faire. Si la femme pouvoit remonter aussi bien que l'homme aux principes, & que l'homme eût aussi bien qu'elle l'esprit des détails, toujours indépendans l'un de l'autre, ils vivroient dans une discorde éternelle, & leur société ne

pourroit ſubſiſter. Mais dans l'harmonie qui regne entr'eux, tout tend à la fin commune; on ne ſait lequel met le plus du ſien; chacun ſuit l'impulſion de l'autre; chacun obéit, & tous deux ſont les maîtres.

Par cela même que la conduite de la femme eſt aſſervie à l'opinion publique, ſa croyance eſt aſſervie à l'autorité. Toute fille doit avoir la religion de ſa mere, & toute femme celle de ſon mari. Quand cette religion ſeroit fauſſe, la docilité qui ſoumet la mere & la fille à l'ordre de la Nature, efface auprès de Dieu le péché de l'erreur. Hors d'état d'être juges elles-mêmes, elles doivent recevoir la déciſion des peres & des maris comme celle de l'Égliſe.

Ne pouvant tirer d'elles ſeules la regle de leur foi, les femmes ne peuvent lui donner pour bornes celles de l'évidence & de la raiſon: mais, ſe

laiſſant entraîner par mille impulſions étrangeres, elles ſont toujours au-deçà ou au-delà du vrai. Toujours extrêmes, elles ſont toutes libertines ou dévotes; on n'en voit point ſavoir réunir la ſageſſe à la piété. La ſource du mal n'eſt pas ſeulement dans le caractère outré de leur ſexe, mais auſſi dans l'autorité mal réglée du nôtre : le libertinage des mœurs la fait mépriſer, l'effroi du repentir la rend tyrannique; & voilà comment on en fait toujours trop ou trop peu.

Puiſque l'autorité doit régler la religion des femmes, il ne s'agit pas tant de leur expliquer les raiſons qu'on a de croire, que de leur expoſer nettement ce qu'on croit : car la foi qu'on donne à des idées obſcures eſt la premiere ſource du fanatiſme, & celle qu'on exige pour des choſes abſurdes mène à la folie ou à l'incrédulité. Je ne ſais à quoi nos cathéchiſmes por-

tant le plus, d'être impie ou fanatique : mais je ſais bien qu'ils ſont néceſſairement l'un ou l'autre.

Premierement, pour enſeigner la religion à de jeunes filles, n'en faites jamais pour elles un objet de triſteſſe & de gêne, jamais une tâche ni un devoir; par conſéquent ne leur faites jamais rien apprendre par cœur qui s'y rapporte, pas même les prieres. Contentez-vous de faire réguliere-ment les vôtres devant elles, ſans les forcer pourtant d'y aſſiſter. Faites-les courtes ſelon l'inſtruction de Jéſus-Chriſt. Faites-les toujours avec le recueillement & le reſpect convenables; ſongez qu'en demandant à l'Être ſuprême de l'attention pour nous écouter, cela vaut bien qu'on en mette à ce qu'on va lui dire.

Il importe moins que de jeunes filles ſachent ſi-tôt leur religion, qu'il n'importe qu'elles la ſachent bien, & ſur-tout qu'elles l'aiment. Quand vous

la leur rendez onéreuſe, quand vous leur peignez toujours Dieu fâché contr'elles, quand vous leur impoſez en ſon nom, mille devoirs pénibles qu'elles ne vous voient jamais remplir, que peuvent elles penſer, ſinon que ſavoir ſon catéchiſme & prier Dieu, ſont les devoirs des petites filles; & deſirer d'être grandes pour s'exempter comme vous de tout cet aſſujettiſſement? L'exemple, l'exemple! ſans cela jamais on ne réuſſit à rien auprès des enfans.

Quand vous leur expliquez des articles de foi, que ce ſoit en forme d'inſtruction directe, & non par demandes & par réponſes. Elles ne doivent jamais répondre que ce qu'elles penſent & non ce qu'on leur a dicté. Toutes les réponſes du catéchiſme ſont à contre-ſens : c'eſt l'Écolier qui inſtruit le Maître; elles ſont même des menſonges dans la bouche des enfans; puiſqu'ils expliquent ce qu'ils n'en-

tendent point, & qu'ils affirment ce qu'ils ſont hors d'état de croire. Parmi les hommes les plus intelligens, qu'on me montre ceux qui ne mentent pas en diſant leur catéchiſme.

La premiere queſtion que je vois dans le nôtre eſt celle-ci : *Qui vous a créée & miſe au monde ?* A quoi la petite fille, croyant bien que c'eſt ſa mere, dit pourtant ſans héſiter que c'eſt Dieu. La ſeule choſe qu'elle voit là, c'eſt qu'à une demande qu'elle n'entend guères, elle fait une réponſe qu'elle n'entend point du tout.

Je voudrois qu'un homme, qui connoîtroit bien la marche de l'eſprit des enfans, voulût faire pour eux un catéchiſme. Ce ſeroit peut-être le livre le plus utile qu'on eût jamais écrit, & ce ne ſeroit pas, à mon avis, celui qui feroit le moins d'honneur à ſon Auteur. Ce qu'il y a de bien ſûr, c'eſt que, ſi ce livre étoit bon, il ne reſſembleroit guère aux nôtres.

Un tel catéchiſme ne ſera bon que quand ſur les ſeules demandes l'enfant ſera de lui même les réponſes ſans les apprendre. Bien entendu qu'il ſera quelquefois dans le cas d'interroger à ſon tour. Pour faire entendre ce que je veux dire, il faudroit une eſpèce de modèle, & je ſens bien ce qui me manque pour le tracer. J'eſſaierai du moins d'en donner quelque légere idée.

Je m'imagine donc que, pour venir à la premiere queſtion de notre catéchiſme, il faudroit que celui-là commençât-à-peu près ainſi.

La Bonne.

Vous ſouvenez-vous du tems que votre mere étoit fille?

La Petite.

Non, ma Bonne.

La Bonne.

Pourquoi, non? vous qui avez ſi bonne mémoire.

La Petite.

C'eſt que je n'étois pas au monde.

La Bonne.

Vous n'avez donc pas toujours vécu?

La Petite.

Non.

La Bonne.

Vivrez-vous toujours?

La Petite.

Oui.

La Bonne.

Etes-vous jeune ou vieille?

La Petite.

Je ſuis jeune.

La Bonne.

Et votre grand'-maman, eſt-elle jeune ou vieille?

La Petite.

Elle eſt vieille.

La Bonne.

A-t-elle été jeune?

La Petite.

Oui.

La Bonne.

Pourquoi ne l'eſt-elle plus?

La Petite.

C'eſt qu'elle a vieilli.

La Bonne.

Vieillirez-vous auſſi comme elle?

La Petite.

Je ne ſais (7).

La Bonne.

Où ſont vos robes de l'année paſſée?

La Petite.

On les a défaites.

La Bonne.

Et pourquoi les a-t-on défaites?

La Petite.

Parce qu'elles m'étoient trop petites.

La Bonne.

Et pourquoi vous étoient-elles trop petites.

La Petite.

Parce que j'ai grandi.

La Bonne.

Grandirez-vous encore?

(7) Si par-tout où j'ai mis, *je ne ſais*, la Petite répond autrement, il faut ſe défier de ſa réponſe, & la lui faire expliquer avec ſoin.

La Petite.

Oh! oui.

La Bonne.

Et que deviennent les grandes filles?

La Petite.

Elles deviennent femmes.

La Bonne.

Et que deviennent les femmes?

La Petite.

Elles deviennent meres.

La Bonne.

Et les meres, que deviennent-elles?

La Petite.

Elles deviennent vieilles.

La Bonne.

Vous deviendrez donc vieille?

La Petite.

Quand je ferai mere.

La Bonne.

Et que deviennent les vieilles gens?

La Petite.

Je ne fais.

La Bonne.

Qu'eft devenu votre grand-papa?

La Petite.

Il eſt mort (8).

La Bonne.

Et pourquoi eſt-il mort?

La Petite.

Parce qu'il étoit vieux.

La Bonne.

Que deviennent donc les vieilles gens?

La Petite.

Ils meurent.

La Bonne.

Et vous, quand vous ſerez vieille; que......

La Petite, l'interrompant.

Oh! ma Bonne, je ne veux pas mourir.

La Bonne.

Mon enfant, perſonne ne veut mourir, & tout le monde meurt.

---

(8) La Petite dira cela, parce qu'elle l'a entendu dire; mais il faut vérifier ſi elle a quelque juſte idée de la mort; car cette idée n'eſt pas ſi ſimple ni ſi à la portée des enfans que l'on penſe. On peut voir dans le petit poëme d'Abel un exemple de la maniere dont on doit la leur donner. Ce charmant ouvrage reſpire une ſimplicité délicieuſe, dont on ne peut trop ſe nourrir, pour converſer avec les enfans.

La Petite.

Comment! eſt-ce que Maman mourra auſſi ?

La Bonne.

Comme tout le monde. Les femmes vieilliſſent ainſi que les hommes, & la vieilleſſe mene à la mort.

La Petite.

Que faut-il faire pour vieillir bien tard ?

La Bonne.

Vivre ſagement, tandis qu'on eſt jeune.

La Petite.

Ma Bonne, je ſerai toujours ſage.

La Bonne.

Tant mieux pour vous. Mais, enfin, croyez-vous de vivre toujours?

La Petite.

Quand je ſerai bien vieille, bien vieille......

La Bonne.

Hé bien ?

La Petite.

Enfin, quand on eſt ſi vieille, vous dites qu'il faut bien mourir.

La Bonne.

Vous mourrez donc une fois?

La Petite.

Hélas! oui.

La Bonne.

Qui eſt-ce qui vivoit avant vous?

La Petite.

Mon pere & ma mere.

La Bonne.

Qui eſt-ce qui vivoit avant eux?

La Petite.

Leurs peres & leurs meres.

La Bonne.

Qui eſt-ce qui vivra après vous?

La Petite.

Mes enfans.

La Bonne.

Qui eſt-ce qui vivra après eux?

La Petite.

Leurs enfans, &c.

En ſuivant cette route, on trouve à

la race humaine, par des inductions ſenſibles, un commencement & une fin, comme à toutes choſes; c'eſt-à-dire, un pere & une mere qui n'ont eu ni pere ni mere, & des enfans qui n'auront point d'enfans (9). Ce n'eſt qu'après une longue ſuite de queſtions pareilles, que la premiere queſtion du catéchiſme eſt ſuffiſamment préparée. Alors ſeulement on peut la faire, & l'enfant peut l'entendre. Mais de-là juſqu'à la deuxieme réponſe, qui eſt, pour aiuſi dire, la définition de l'eſſence divine, quel ſaut immenſe! Quand cet intervalle ſera-t-il rempli? Dieu eſt un eſprit! Et qu'eſt-ce qu'un eſprit? Irai-je embarquer celui d'un enfant dans cette obſcure Métaphyſique dont les hommes ont tant de peine à ſe tirer? Ce n'eſt pas à une petite

---

(9) L'idée de l'éternité ne ſauroit s'appliquer aux générations humaines avec le conſentement de l'eſprit. Toute ſucceſſion numérique, réduite en acte, eſt incompatible avec cette idee.

fille à réſoudre ces queſtions, c'eſt tout au plus à elle à les faire. Alors je lui répondrois ſimplement ; vous me demandez ce que c'eſt que Dieu : cela n'eſt pas facile à dire. On ne peut entendre, ni voir, ni toucher Dieu ; on ne le connoît que par ſes œuvres. Pour juger ce qu'il eſt, attendez de ſavoir ce qu'il a fait.

Si nos dogmes ſont tous de la même vérité, tous ne ſont pas pour cela de la même importance. Il eſt fort indifférent à la gloire de Dieu qu'elle nous ſoit connue en toutes choſes : mais il importe à la ſociété humaine & à chacun de ſes membres, que tout homme connoiſſe & rempliſſe les devoirs que lui impoſe la loi de Dieu envers ſon prochain & envers ſoi - même. Voilà ce que nous devons inceſſamment nous enſeigner les uns aux autres, & voilà ſur-tout de quoi les peres & les meres ſont tenus d'inſtruire leurs enfans. Qu'une Vierge ſoit la mere de ſon

Créateur, qu'elle ait enfanté Dieu ou ſeulement un homme auquel Dieu s'eſt joint, que la ſubſtance du Pere & du Fils ſoit la même ou ne ſoit que ſemblable, que l'eſprit procede de l'un des deux qui ſont le même, ou de tous deux conjointement, je ne vois pas que la déciſion de ces queſtions en apparence eſſentielles, importe plus à l'eſpece humaine, que de ſavoir quel jour de la lune on doit célebrer la Pâque, s'il faut dire le chapelet, jeûner, faire maigre, parler Latin ou François à l'Egliſe, orner les murs d'images, dire ou entendre la Meſſe, & n'avoir point de femme en propre. Que chacun penſe là-deſſus comme il lui plaira; j'ignore en quoi cela peut intéreſſer les autres: quant à moi cela ne m'intéreſſe point du tout. Mais ce qui m'intéreſſe, moi & tous mes ſemblables, c'eſt que chacun ſache qu'il exiſte un arbitre du ſort des humains, duquel nous ſommes tous les enfans, qui nous

prescrit à tous d'être justes, de nous aimer les uns les autres, d'être bienfaisans & miséricordieux, de tenir nos engagemens envers tout le monde, même envers nos ennemis & les siens; que l'apparent bonheur de cette vie n'est rien; qu'il en est une autre après elle, dans laquelle cet Être suprême sera le rémunérateur des bons & le juge des méchans. Ces dogmes & les dogmes semblables sont ceux qu'il importe d'enseigner à la Jeunesse & de persuader à tous les Citoyens. Quiconque les combat mérite châtiment, sans doute; il est le perturbateur de l'ordre & l'ennemi de la société. Quiconque les passe, & veut nous asservir à ses opinions particulieres, vient au même point par une route opposée. Pour établir l'ordre à sa maniere, il trouble la paix; dans son téméraire orgueil il se rend l'interprete de la Divinité, il exige en son nom les hommages & les respects des hommes; il se fait Dieu,

tant qu'il peut, à ſa place: on devroit le punir comme ſacrilége, quand on ne le puniroit pas comme intolérant.

Négligez donc tous ces dogmes myſtérieux qui ne ſont pour nous que des mots ſans idées, toutes ces doctrines biſarres dont la vaine étude tient lieu de vertus à ceux qui s'y livrent, & ſert plutôt à les rendre foux que bons. Maintenez toujours vos enfans dans le cercle étroit des dogmes qui tiennent à la Morale. Perſuadez-leur bien qu'il n'y a rien pour nous d'utile à ſavoir que ce qui nous apprend à bien faire. Ne faites point de vos filles des Théologiennes & des raiſonneuſes, ne leur apprenez des choſes du Ciel que ce qui ſert à la ſageſſe humaine: accoutumez-les à ſe ſentir toujours ſous les yeux de Dieu, à l'avoir pour témoin de leurs actions, de leurs penſées, de leur vertu, de leurs plaiſirs; à faire le bien ſans oſtentation, parce qu'il l'aime; à ſouffrir le mal ſans murmure, parce qu'il

les en dédommagera ; à être, enfin, tous les jours de leur vie, ce qu'elles seront bien-aises d'avoir été, lorsqu'elles comparoîtront devant lui. Voilà la véritable religion, voilà la seule qui n'est susceptible ni d'abus, ni d'impiété, ni de fanatisme. Qu'on en prêche tant qu'on voudra de plus sublimes ; pour moi, je n'en reconnois point d'autre que celle-là.

Au reste, il est bon d'observer que jusqu'à l'âge où la raison s'éclaire & où le sentiment naissant fait parler la conscience, ce qui est bien ou mal pour les jeunes personnes, est ce que les gens qui les entourent ont décidé tel. Ce qu'on leur commande est bien, ce qu'on leur défend est mal ; elles n'en doivent pas savoir davantage ; par où l'on voit de quelle importance est, encore plus pour elles que pour les garçons, le choix des personnes qui doivent les approcher & avoir quelque autorité sur elles. Enfin, le moment

vient où elles commencent à juger des choſes par elles-mêmes, & alors il eſt tems de changer le plan de leur éducation.

J'en ai trop dit juſqu'ici peut-être. A quoi réduirons-nous les femmes, ſi nous ne leur donnons pour loi que les préjugés publics ? N'abaiſſons pas à ce point le ſexe qui nous gouverne, & qui nous honore quand nous ne l'avons pas avili. Il exiſte pour toute l'eſpece humaine une regle antérieure à l'opinion. C'eſt à l'infléxible direction de cette regle que ſe doivent rapporter toutes les autres ; elle juge le préjugé même, & ce n'eſt qu'autant que l'eſtime des hommes s'accorde avec elle, que cette eſtime doit faire autorité pour nous.

Cette regle eſt le ſentiment intérieur. Je ne répéterai point ce qui en a été dit ci-devant : il me ſuffit de remarquer que, ſi ces deux regles ne concourent à l'éducation des femmes,

elle ſera toujours défectueuſe. Le ſentiment, ſans l'opinion, ne leur donnera point cette délicateſſe d'ame qui pare les bonnes mœurs de l'honneur du monde ; & l'opinion, ſans le ſentiment, n'en fera jamais que des femmes fauſſes & déshonnêtes, qui mettent l'apparence à la place de la vertu.

Il leur importe donc de cultiver une faculté qui ſerve d'arbitre entre les deux guides, qui ne laiſſe point égarer la conſcience, & qui redreſſe les erreurs du préjugé. Cette faculté eſt la raiſon : mais, à ce mot, que de queſtions s'élevent ! les femmes ſont-elles capables d'un ſolide raiſonnement? Importe-t-il qu'elles le cultivent ? Le cultiveront-elles avec ſuccès ? Cette culture eſt-elle utile aux fonctions qui leur ſont impoſées ? Eſt-elle compatible avec la ſimplicité qui leur convient ?

Les diverſes manieres d'enviſager & de réſoudre ces queſtions ſont que,

donnant

donnant dans les excès contraires, les uns bornent la femme à coudre & filer dans ſon ménage avec ſes ſervantes, & n'en font ainſi que la premiere ſervante du maître : les autres, non contens d'aſſurer ſes droits, lui font encore uſurper les nôtres; car, la laiſſer au-deſſus de nous dans les qualités propres à ſon ſexe, & la rendre notre égale dans les qualités communes aux deux, qu'eſt-ce autre choſe que tranſporter à la femme la primauté que la Nature donne au mari ?

La raiſon qui mene l'homme à la connoiſſance de ſes devoirs, n'eſt pas fort compoſée; la raiſon qui mene la femme à la connoiſſance des ſiens, eſt plus ſimple encore. L'obéiſſance & la fidélité qu'elle doit à ſon mari, la tendreſſe & les ſoins qu'elle doit à ſes enfans, ſont des conſéquences ſi naturelles & ſi ſenſibles de ſa condition, qu'elle ne peut ſans mauvaiſe foi refuſer ſon conſentement au ſentiment intérieur

qui la guide, ni méconnoître le devoir dans le penchant qui n'eſt point encore alteré.

Je ne blâmerois pas ſans diſtinction qu'une femme fût bornée aux ſeuls travaux de ſon ſexe, & qu'on la laiſſât dans une profonde ignorance ſur tout le reſte ; mais il faudroit pour cela des mœurs publiques très-ſimples, très-ſaines, ou une maniere de vivre très-retirée. Dans de grandes villes & parmi des hommes corrompus, cette femme ſeroit trop facile à ſéduire ; ſouvent ſa vertu ne tiendroit qu'aux occaſions ; dans ce ſiecle philoſophe il lui en faut une à l'épreuve. Il faut qu'elle ſache d'avance, & ce qu'on lui peut dire, & ce qu'elle en doit penſer.

D'ailleurs, ſoumiſe au jugement des hommes, elle doit mériter leur eſtime ; elle doit ſur-tout obtenir celle de ſon époux ; elle ne doit pas ſeulement lui faire aimer ſa perſonne, mais lui faire

approuver sa conduite ; elle doit justifier devant le public le choix qu'il a fait, & faire honorer le mari, de l'honneur qu'on rend à la femme. Or comment s'y prendra-t-elle pour tout cela, si elle ignore nos institutions, si elle ne sait rien de nos usages, de nos bienséances, si elle ne connoît ni la source des jugemens humains, ni les passions qui les déterminent ? Des-là qu'elle dépend à la fois de sa propre conscience & des opinions des autres, il faut qu'elle apprenne à comparer ces deux regles, à les concilier, & à ne préferer la premiere que quand elles sont en opposition. Elle devient le juge de ses juges, elle décide quand elle doit s'y soumettre & quand elle doit les recuser. Avant de rejetter ou d'admettre leurs préjugés, elle les pèse; elle apprend à remonter à leur source, à les prévenir, à se les rendre favorables; elle a soin de ne jamais s'attirer le blâme, quand son devoir lui per-

met de l'éviter. Rien de tout cela ne peut bien ſe faire ſans cultiver ſon eſprit & ſa raiſon.

Je reviens toujours au principe, & il me fournit la ſolution de toutes mes difficutés. J'étudie ce qui eſt, j'en recherche la cauſe, & je trouve enfin que ce qui eſt, eſt bien. J'entre dans des maiſons ouvertes dont le maître & la maîtreſſe font conjointement les honneurs. Tous deux ont eu la meme éducation, tous deux ſont d'une égale politeſſe, tous deux également pourvus de goût & d'eſprit, tous deux animés du même deſir de bien recevoir leur monde & de renvoyer chacun content d'eux. Le mari n'omet aucun ſoin pour être attentif à tout : il va, vient, fait la ronde & ſe donne mille peines ; il voudroit être tout attention. La femme reſte à ſa place ; un petit cercle ſe raſſemble autour d'elle & ſemble lui cacher le reſte de l'aſſemblée ; cependant il ne s'y paſſe

rien qu'elle n'apperçoive, il n'en ſort perſonne à qui elle n'ait parlé ; elle n'a rien omis de ce qui pouvoit intéreſſer tout le monde, elle n'a rien dit à chacun qui ne lui ſoit agréable, &, ſans rien troubler à l'ordre, le moindre de la compagnie n'eſt pas plus oublié que le premier. On eſt ſervi, l'on ſe met à table ; l'homme, inſtruit des gens qui ſe conviennent, les placera ſelon ce qu'il ſait ; la femme, ſans rien ſavoir, ne s'y trompera pas. Elle aura déja lu dans les yeux, dans le maintien, toutes les convenances, & chacun ſe trouvera placé comme il veut l'être. Je ne dis point qu'au ſervice perſonne n'eſt oublié. Le maître de la maiſon en faiſant la ronde, aura pu n'oublier perſonne. Mais la femme devine ce qu'on regarde avec plaiſir, & vous en offre ; en parlant à ſon voiſin elle a l'œil au bout de la table ; elle diſcerne celui qui ne mange point, parce qu'il n'a pas faim, & celui qui n'ôſe ſe ſervir

ou demander, parce qu'il eſt mal-adroit ou timide. En ſortant de table chacun croit qu'elle n'a ſongé qu'à lui; tous ne penſent pas qu'elle ait eu le tems de manger un ſeul morceau : mais la vérité eſt qu'elle a mangé plus que perſonne.

Quand tout le monde eſt parti, l'on parle de ce qui s'eſt paſſé. L'homme rapporte ce qu'on lui a dit, ce qu'ont dit & fait ceux avec leſquels il s'eſt entretenu. Si ce n'eſt pas toujours là-deſſus que la femme eſt le plus exacte, en revanche elle a vu ce qui s'eſt dit tout bas à l'autre bout de la ſalle; elle ſait ce qu'un tel a penſé, à quoi tenoit tel propos ou tel geſte; il s'eſt fait à peine un mouvement expreſſif, dont elle n'ait l'interprétation toute prête & preſque toujours conforme à la vérité.

Le même tour d'eſprit qui fait exceller une femme du monde dans l'art de tenir la maiſon, fait exceller une

coquette dans l'art d'amuſer pluſieurs ſoupirans. Le manége de la coquetterie exige un diſcernement encore plus fin que celui de la politeſſe ; car pourvu qu'une femme polie le ſoit envers tout le monde, elle a toujours aſſez bien fait ; mais la coquette perdroit bien-tôt ſon empire par cette uniformité mal-adroite. A force de vouloir obliger tous ſes amans, elle les rebuteroit tous. Dans la ſociété les manières qu'on prend avec tous les hommes ne laiſſent pas de plaire à chacun : pourvu qu'on ſoit bien traité, l'on n'y regarde pas de ſi près ſur les préférences : mais en amour, une faveur qui n'eſt pas excluſive eſt une injure. Un homme ſenſible aimeroit cent fois mieux être ſeul mal-traité que careſſé avec tous les autres, & ce qui peut arriver de pis eſt de n'être point diſtingué. Il faut donc qu'une femme qui veut conſerver pluſieurs amans, perſuade à chacun d'eux qu'elle le préfere ;

& qu'elle le lui perſuade ſous les yeux de tous les autres, à qui elle en perſuade autant ſous les ſiens.

Voulez-vous voir un perſonnage embarraſſé? placez un homme entre deux femmes avec chacune deſquelles il aura des liaiſons ſecrettes, puis obſervez quelle ſotte figure il y fera. Placez en même cas une femme entre deux hommes, (& sûrement l'exemple ne ſera pas plus rare), vous ſerez émerveillé de l'adreſſe avec laquelle elle donnera le change à tous deux, & fera que chacun ſe rira de l'autre. Or ſi cette femme leur témoignoit la même confiance & prenoit avec eux la même familiarité, comment ſeroient-ils un inſtant ſes dupes? En les traitant également ne montreroit-elle pas qu'ils ont les mêmes droits ſur elle? Oh! qu'elle s'y prend bien mieux que cela! Loin de les traiter de la même maniere, elle affecte de mettre entr'eux de l'inégalité; elle fait ſi bien que ce-

lui qu'elle flatte, croit que c'est par tendresse, & que celui qu'elle maltraite croit que c'est par dépit. Ainsi chacun, content de son partage, la voit toujours s'occuper de lui, tandis qu'elle ne s'occupe en effet que d'elle seule.

Dans le desir général de plaire, la coquetterie suggere de semblables moyens; les caprices ne feroient que rebuter, s'ils n'étoient sagement ménagés; & c'est en les dispensant avec art qu'elle en fait les plus fortes chaînes de ses esclaves.

Usa ogn'arte la Donna, onde sia colto
Nella sua rete alcun novello amante;
Ne con tutti, ne sempre un stesso volto
Serba; ma cangia a tempo atto e sembiante.

A quoi tient tout cet art, si ce n'est à des observations fines & continuelles qui lui font voir à chaque instant ce qui se passe dans les cœurs des hommes, & qui la disposent à porter à chaque mouvement secret qu'elle apperçoit la force qu'il faut pour le suf-

pendre ou l'accélerer ? Or cet art s'apprend-il ? Non : il naît avec les femmes ; elles l'ont toutes, & jamais les hommes ne l'ont au même dégré. Tel est un des caracteres distinctifs du sexe. La présence d'esprit, la pénétration, les observations fines sont la science des femmes ; l'habileté de s'en prévaloir est leur talent.

Voilà ce qui est, & l'on a vu pourquoi cela doit être. Les femmes sont fausses, nous dit-on. Elles le deviennent. Le don qui leur est propre est l'adresse & non pas la fausseté ; dans les vrais penchans de leur sexe, même en mentant, elles ne sont point fausses. Pourquoi consultez-vous leur bouche, quand ce n'est pas elle qui doit parler ? Consultez leurs yeux, leur teint, leur respiration, leur air craintif, leur molle résistance : voilà le langage que la Nature leur donne pour vous répondre. La bouche dit toujours non, & doit le dire : mais l'accent qu'elle y

joint n'eſt pas toujours le même, & cet accent ne ſait point mentir. La femme n'a-t-elle pas les mêmes beſoins que l'homme, ſans avoir le même droit de les témoigner ? Son ſort ſeroit trop cruel, ſi, même dans les deſirs légitimes, elle n'avoit un langage équivalant à celui qu'elle n'ôſe tenir ? Faut-il que ſa pudeur la rende malheureuſe ? Ne lui faut-il pas un art de communiquer ſes penchans ſans les découvrir ? De quelle adreſſe n'a-t-elle pas beſoin pour faire qu'on lui dérobe ce qu'elle brûle d'accorder ? Combien ne lui importe-t-il point d'apprendre à toucher le cœur de l'homme ſans paroître ſonger à lui ? Quel diſcours charmant n'eſt-ce pas que la pomme de Galathée & ſa fuite mal-adroite ? Que faudra-t-il qu'elle ajoûte à cela ? Ira-t-elle dire au Berger qui la ſuit entre les ſaules qu'elle n'y fuit, qu'à deſſein de l'attirer ? Elle mentiroit, pour ainſi dire ; car alors elle ne l'attireroit plus. Plus

une femme a de reſerve, plus elle doit avoir d'art, même avec ſon mari. Oui, je ſoutiens qu'en tenant la coquetterie dans ſes limites, on la rend modeſte & vraie, on en fait une loi de l'honnêteté.

La vertu eſt une, diſoit très-bien un de mes adverſaires: on ne la décompoſe pas pour admettre une partie & rejetter l'autre. Quand on l'aime, on l'aime dans toute ſon intégrité, & l'on refuſe ſon cœur quand on peut, & toujours ſa bouche aux ſentimens qu'on ne doit point avoir. La vérité morale n'eſt pas ce qui eſt, mais ce qui eſt bien; ce qui eſt mal ne devroit point être, & ne doit point être avoué, ſur-tout quand cet aveu lui donne un effet qu'il n'auroit pas eu ſans cela. Si j'étois tenté de vôler, & qu'en le diſant je tentaſſe un autre d'être mon complice, lui déclarer ma tentation, ne ſeroit-ce pas y ſuccomber? Pourquoi dites-vous que la pu-

deur rend les femmes fauſſes ? Celles qui la perdent le plus, ſont-elles, au reſte, plus vraïes que les autres ? Tant s'en faut ; elles ſont plus fauſſes mille fois. On n'arrive à ce point de dépravation qu'à force de vices qu'on garde tous, & qui ne règnent qu'à la faveur de l'intrigue & du menſonge (10). Au contraire, celles qui ont encore de la honte, qui ne s'enorgueilliſſent point de leur fautes, qui ſavent cacher leurs deſirs à ceux-mêmes qui les inſpirent, celles dont ils en arrachent les aveux avec le plus de peine,

(10) Je ſais que les femmes qui ont ouvertement pris leur parti ſur un certain point, prétendent bien ſe faire valoir de cette franchiſe, & jurent qu'à cela près il n'y a rien d'eſtimable qu on ne trouve en elles ; mais je ſais bien auſſi qu'elles n'ont jamais perſuadé cela qu'à des ſots. Le plus grand frein de leur ſexe ôté, que reſte-t-il qui les retienne, & de quel honneur feront-elles cas, après avoir renoncé à celui qui leur eſt propre ? Ayant mis une fois leurs paſſions à l'aiſe, elles n'ont plus aucun intérêt d'y réſiſter : *nec fæmina, amiſſâ pudicitiâ, alia abnuerit.* Jamais Auteur connut-il mieux le cœur humain dans les deux ſexes, que celui qui a dit cela ?

ſont d'ailleurs les plus vraies, les plus ſinceres, les plus conſtantes dans tous leurs engagemens, & celles ſur la foi deſquelles on peut généralement le plus compter.

Je ne ſache que la ſeule Mademoiſelle de l'Enclos qu'on ait pu citer pour exception connue à ces remarques. Auſſi Mademoiſelle de l'Enclos a-t-elle paſſé pour un prodige. Dans le mépris des vertus de ſon ſexe, elle avoit, dit-on, conſervé celles du nôtre : on vante ſa franchiſe, ſa droiture, la ſûreté de ſon commerce, ſa fidélité dans l'amitié. Enfin, pour achever le tableau de ſa gloire, on dit qu'elle s'étoit faite homme : à la bonne heure. Mais avec toute ſa haute réputation, je n'aurois pas plus voulu de cet homme-là pour mon ami que pour ma maitreſſe.

Tout ceci n'eſt pas ſi hors de propos qu'il paroît l'être. Je vois où tendent les maximes de la Philoſophie mo-

derne, en tournant en dérision la pudeur du sexe & sa fausseté prétendue; & je vois que l'effet le plus assuré de cette philosophie, sera d'ôter aux femmes de notre siécle le peu d'honneur qui leur est resté.

Sur ces considérations je crois qu'on peut déterminer en général quelle espèce de culture convient à l'esprit des femmes, & sur quels objets on doit tourner leurs réflexions dès leur jeunesse.

Je l'ai déja dit; les devoirs de leur sexe sont plus aisés à voir qu'à remplir. La premiere chose qu'elles doivent apprendre, est à les aimer, par la considération de leurs avantages; c'est le seul moyen de les leur rendre faciles. Chaque état & chaque âge a ses devoirs. On connoît bien-tôt les siens, pourvu qu'on les aime. Honorez votre état de femme; &, dans quelque rang que le Ciel vous place, vous serez toujours une femme de bien. L'essentiel est d'être ce que nous fit la Nature;

on n'eſt toujours que trop ce que les hommes veulent que l'on ſoit.

La recherche des vérités abſtraites & ſpéculatives des principes, des axiômes dans les ſciences, tout ce qui tend à généraliſer les idées n'eſt point du reſſort des femmes; leurs études doivent ſe rapporter toutes à la pratique; c'eſt à elles à faire l'application des principes que l'homme a trouvés; & c'eſt à elles de faire les obſervations qui mènent l'homme à l'établiſſement des principes. Toutes les réflexions des femmes, en ce qui ne tient pas immédiatement à leurs devoirs, doivent tendre à l'étude des hommes ou aux connoiſſances agréables qui n'ont que le goût pour objet; car, quant aux ouvrages de génie, ils paſſent leur portée; elles n'ont pas, non plus, aſſez de juſteſſe & d'attention pour réuſſir aux ſciences exactes; &, quant aux connnoiſſances phyſiques, c'eſt à celui des deux qui eſt le plus agiſſant, le plus allant, qui

voit le plus d'objets; c'eſt à celui qui a le plus de force, & qui l'exerce davantage, à juger des rapports des êtres ſenſibles & des loix de la Nature. La femme, qui eſt foible & qui ne voit rien au-dehors, apprécie & juge les mobiles qu'elle peut mettre en œuvre pour ſuppléer à ſa foibleſſe, & ces mobiles ſont les paſſions de l'homme. Sa méchanique à elle eſt plus forte que la nôtre; tous ſes lèviers vont ébranler le cœur humain. Tout ce que ſon ſexe ne peut faire par lui-même & qui lui eſt néceſſaire ou agréable, il faut qu'il ait l'art de nous le faire vouloir: il faut donc qu'elle étudie à fond l'eſprit de l'homme, non par abſtraction l'eſprit de l'homme en général, mais l'eſprit des hommes qui l'entourent, l'eſprit des hommes auxquels elle eſt aſſujettie, ſoit par la loi, ſoit par l'opinion. Il faut qu'elle apprenne à pénétrer leurs ſentimens par leurs diſcours, par leurs actions, par leurs re-

gards, par leurs geſtes. Il faut que par ſes diſcours, par ſes actions, par ſes regards, par ſes geſtes, elle ſache leur donner les ſentimens qu'il lui plaît, ſans même paroître y ſonger. Ils philoſopheront mieux qu'elle ſur le cœur humain ; mais elle lira mieux qu'eux dans les cœurs des hommes. C'eſt aux femmes à trouver, pour ainſi dire, la morale expérimentale ; à nous, à la réduire en ſyſtême. La femme a plus d'eſprit, & l'homme plus de génie ; la femme obſerve, & l'homme raiſonne : de ce concours réſulte la lumiere la plus claire & la ſcience la plus complette que puiſſe acquérir de lui-même l'eſprit humain, la plus ſûre connoiſſance, en un mot, de ſoi & des autres qui ſoit à la portée de notre eſpèce ; & voilà comment l'art peut tendre inceſſamment à perfectionner l'inſtrument donné par la Nature.

Le monde eſt le livre des femmes ; quand elles y liſent mal, c'eſt leur

faute, ou quelque paſſion les aveugle. Cependant la véritable mere de famille, loin d'être une femme du monde, n'eſt guères moins recluſe dans ſa maiſon, que la Religieuſe dans ſon cloître. Il faudroit donc faire, pour les jeunes perſonnes qu'on marie, comme on fait ou comme on doit faire pour celles qu'on met dans des Couvens; leur montrer les plaiſirs qu'elles quittent avant de les y laiſſer renoncer, de peur que la fauſſe image de ces plaiſirs qui leur ſont inconnus, ne vienne un jour égarer leurs cœurs & troubler le bonheur de leur retraite. En France, les filles vivent dans des Couvens, & les femmes courent le monde. Chez les Anciens, c'étoit tout le contraire: les filles avoient, comme je l'ai dit, beaucoup de jeux & de fêtes publiques: les femmes vivoient retirées. Cet uſage étoit plus raiſonnable & maintenoit mieux les mœurs. Une ſorte de coquetterie eſt permiſe aux filles à marier; s'amuſer eſt leur

grande affaire. Les femmes ont d'autres ſoins chez elles, & n'ont plus de maris à chercher; mais elles ne trouveroient pas leur compte à cette réforme, & malheureuſement elles donnent le ton. Meres, faites du moins vos compagnes de vos filles. Donnez-leur un ſens droit & une ame honnête, puis ne leur cachez rien de ce qu'un œil chaſte peut regarder. Le bal, les feſtins, les jeux, même le théâtre; tout ce qui, mal vu, fait le charme d'une imprudente Jeuneſſe, peut être offert ſans riſque à des yeux ſains. Mieux elles verront ces bruyans plaiſirs, plutôt elles en ſeront dégoûtées.

J'entends la clameur qui s'élève contre moi. Quelle fille réſiſte à ce dangereux exemple? A peine ont-elles vu le monde que la tête leur tourne à toutes; pas une d'elles ne veut le quitter. Cela peut être; mais avant de leur offrir ce tableau trompeur, les avez-vous bien préparées à le voir ſans

émotion? Leur avez-vous bien annoncé les objets qu'il repréſente? Les leur avez-vous bien peints tels qu'ils ſont Les avez-vous bien armées contre les illuſions de la vanité? Avez-vous porté dans leurs jeunes cœurs le goût des vrais plaiſirs, qu'on ne trouve point dans ce tumulte? Quelles précautions, quelles meſures avez-vous priſes pour les préſerver du faux goût qui les égare? Loin de rien oppoſer dans leur eſprit à l'empire des préjugés publics, vous les y avez nourries. Vous leur avez fait aimer d'avance tous les frivoles amuſemens qu'elles trouvent. Vous les leur faites aimer encore en s'y livrant. De jeunes perſonnes, entrant dans le monde, n'ont d'autre gouvernante que leur mere, ſouvent plus folle qu'elles, & qui ne peut leur montrer les objets autrement qu'elle ne les voit. Son exemple, plus fort que la raiſon même, les juſtifie à leurs propres yeux, & l'autorité de la mere eſt

pour la fille une excuse sans réplique. Quand je veux qu'une mere introduise sa fille dans le monde, c'est en supposant qu'elle le lui fera voir tel qu'il est.

Le mal commence plutôt encore. Les Couvens sont de véritables écoles de coquetterie; non de cette coquetterie honnête dont j'ai parlé, mais de celle qui produit tous les travers des femmes, & fait les plus extravagantes petites-maitresses. En sortant de-là, pour entrer tout d'un coup dans des sociétés bruyantes, de jeunes femmes s'y sentent d'abord à leur place. Elles ont été élevées pour y vivre; faut-il s'étonner qu'elles s'y trouvent bien. Je n'avancerai point ce que je vais dire sans crainte de prendre un préjugé pour une observation; mais il me semble qu'en général dans les pays Protestans il y a plus d'attachement de famille, de plus dignes épouses & de plus tendres meres que dans les pays Catho-

liques ; & si cela est, on ne peut douter que cette différence ne soit dûe en partie à l'éducation des Couvens.

Pour aimer la vie paisible & domestique, il faut la connoître ; il faut en avoir senti les douceurs dès l'enfance. Ce n'est que dans la maison paternelle qu'on prend du goût pour sa propre maison, & toute femme que sa mere n'a point élevée, n'aimera point à élever ses enfans. Malheureusement il n'y a plus d'éducation privée dans les grandes villes. La société y est si générale & si mélée qu'il ne reste plus d'asyle pour la retraite, & qu'on est en public jusques chez soi. A force de vivre avec tout le monde, on n'a plus de famille, à peine connoît-on ses parens ; on les voit en étrangers, & la simplicité des mœurs domestiques s'éteint avec la douce familiarité qui en faisoit le charme. C'est ainsi qu'on suce, avec le lait, le goût des plaisirs du siècle & des maximes qu'on y voit regner.

On impose aux filles une gêne apparente pour trouver des dupes qui les épousent sur leur maintien. Mais étudiez un moment ces jeunes personnes ; sous un air contraint elles déguisent mal la convoitise qui les dévore ; & déja on lit dans leurs yeux l'ardent desir d'imiter leurs meres. Ce qu'elles convoitent n'est pas un mari, mais la licence du mariage. Qu'a-t-on besoin d'un mari avec tant de ressources pour s'en passer ? Mais on a besoin d'un mari pour couvrir ces ressources (11). La modestie est sur leur visage, & le libertinage est au fond de leur cœur; cette feinte modestie elle-même en est un signe. Elles ne l'affectent que pour pouvoir s'en débarrasser plutôt. Femmes de Paris & de

---

(11) La voie de l'homme dans sa jeunesse étoit une des quatre choses que le Sage ne pouvoit comprendre : la cinquième étoit l'impudence de la femme adultere, *quæ comedit, & tergens os suum, dicit: non sum operata malum*. Prov. XXX. 20.

de Londres, pardonnez-le moi, je vous ſupplie. Nul ſéjour n'exclut les miracles : mais pour moi je n'en connois point ; & ſi une ſeule d'entre vous à l'ame vraiment honnête, je n'entends rien à nos inſtitutions.

Toutes ces éducations diverſes livrent également les jeunes perſonnes au goût des plaiſirs du grand monde, & aux paſſions qui naiſſent bientôt de ce goût. Dans les grandes villes la dépravation commence avec la vie, & dans les petites elle commence avec la raiſon. De jeunes provinciales, inſtruites à mépriſer l'heureuſe ſimplicité de leurs mœurs, s'empreſſent à venir à Paris partager la corruption des nôtres ; les vices ornés du beau nom de talens ſont l'unique objet de leur voyage ; & honteuſes, en arrivant, de ſe trouver ſi loin de la noble ſcience des femmes du pays, elles ne tardent pas à mériter d'être auſſi de la Capitale. Où commence le mal à votre avis ? Dans les

lieux où l'on le projette, ou dans ceux ou l'on l'accomplit ?

Je ne veux pas que de la province une mere sensée amène sa fille à Paris pour lui montrer ces tableaux si pernicieux pour d'autres; mais je dis que, quand cela seroit, ou cette fille est mal élevée, ou ces tableaux seront peu dangereux pour elle. Avec du goût, du sens, & l'amour des choses honnêtes, on ne les trouve pas si attrayans qu'ils le sont pour ceux qui s'en laissent charmer. On remarque à Paris les jeunes écervelées qui viennent se hâter de prendre le ton du pays, & se mettre à la mode six mois durant, pour se faire siffler le reste de leur vie; mais qui est-ce qui remarque celles qui, rebutées de tout ce fracas, s'en retournent dans leur province, contentes de leur sort, après l'avoir comparé à celui qu'envient les autres? Combien j'ai vu de jeunes femmes amenées dans la Capitale par des maris complaisans

& maître de s'y fixer, les en détourner elles-mêmes; repartir plus volontiers qu'elles n'étoient venues, & dire avec attendriſſement la veille de leur départ: ah! retournons dans notre chaumière: on y vit plus heureux que dans les palais d'ici. On ne ſait pas combien il reſte encore de bonnes gens qui n'ont point fléchi le genou devant l'idole, & qui mépriſent ſon culte inſenſé. Il n'y a de bruyantes que les folles; les femmes ſages ne font point de ſenſation.

Que ſi, malgré la corruption générale, malgré les préjugés univerſels, malgré la mauvaiſe éducation des filles, pluſieurs gardent encore un jugement à l'épreuve, que ſera-ce quand ce jugement aura été nourri par des inſtructions convenables, ou, pour mieux dire, quand on ne l'aura point altéré par des inſtructions vicieuſes? car tout conſiſte toujours à conſerver ou rétablir les ſentimens naturels. Il ne s'a-

git point pour cela d'ennuyer de jeunes filles de vos longs prônes, ni de leur débiter vos ſèches moralités. Les moralités pour les deux ſexes ſont la mort de toute bonne éducation. De triſtes leçons ne ſont bonnes qu'à faire prendre en haîne, & ceux qui les donnent & tout ce qu'ils diſent. Il ne s'agit point, en parlant à de jeunes perſonnes, de leur faire peur de leurs devoirs, ni d'aggraver le joug qui leur eſt impoſé par la Nature. En leur expoſant ces devoirs ſoyez préciſe & facile, ne leur laiſſez pas croire qu'on eſt chagrine quand on les remplit; point d'air fâché, point de morgue. Tout ce qui doit paſſer au cœur, doit en ſortir; leur catéchiſme de morale doit être auſſi court & auſſi clair que leur catéchiſme de religion, mais il ne doit pas être auſſi grave. Montrez-leur dans les mêmes devoirs la ſource de leurs plaiſirs & le fondement de leurs droits. Eſt-il ſi pénible d'aimer pour être ai-

mée, de se rendre aimable pour être heureuse, de se rendre estimable pour être obéie, de s'honorer pour se faire honorer? Que ces droits sont beaux! qu'ils sont respectables! qu'ils sont chers au cœur de l'homme, quand la femme sait les faire valoir! Il ne faut point attendre les ans ni la vieillesse pour en jouir. Son empire commence avec ses vertus; à peine ses attraits se développent, qu'elle règne déja par la douceur de son caractère & rend sa modestie imposante. Quel homme insensible & barbare n'adoucit pas sa fierté, & ne prend pas des manières plus attentives près d'une fille de seize ans, aimable & sage, qui parle peu, qui écoute, qui met de la décence dans son maintien & de l'honnêteté dans ses propos, à qui sa beauté ne fait oublier ni son sexe, ni sa jeunesse, qui sait intéresser par sa timidité même, & s'attirer le respect qu'elle porte à tout le monde?

Ces témoignages, bien qu'extérieurs, ne ſont point frivoles; ils ne ſont point fondés ſeulement ſur l'attrait des ſens; ils partent de ce ſentiment intime que nous avons tous, que les femmes ſont les juges naturels du mérite des hommes. Qui eſt-ce qui veut être mépriſé des femmes? Perſonne au monde; non pas même celui qui ne veut plus les aimer. Et moi qui leur dis des vérités ſi dures, croyez vous que leurs jugemens me ſoient indifférens? Non; leurs ſuffrages me ſont plus chers que les vôtres, Lecteurs ſouvent plus femmes qu'elles. En mépriſant leurs mœurs, je veux encore honorer leur juſtice. Peu m'importe qu'elles me haïſſent, ſi je les force à m'eſtimer.

Que de grandes choſes on feroit avec ce reſſort, ſi l'on ſavoit le mettre en œuvre! Malheur au ſiècle où les femmes perdent leur aſcendant, & où leurs jugemens ne font plus rien aux

hommes ! C'eſt le dernier dégré de la dépravation. Tous les Peuples qui ont eu des mœurs, ont reſpecté les femmes. Voyez Sparte, voyez les Germains, voyez Rome; Rome le ſiége de la gloire & de la vertu, ſi jamais elles en eurent un ſur la terre. C'eſt-là que les femmes honoroient les exploits des grands Généraux, qu'elles pleuroient publiquement les peres de la patrie, que leurs vœux ou leur deuil étoient conſacrés comme le plus ſolemnel jugement de la République. Toutes les grandes révolutions y vinrent des femmes; par une femme Rome acquit la liberté, par une femme les Plébéïens obtinrent le Conſulat, par une femme finit la tyrannie des Décemvirs, par les femmes Rome aſſiégée fut ſauvée des mains d'un Proſcrit. Galans François, qu'euſſiez-vous dit, en voyant paſſer cette proceſſion ſi ridicule à vos yeux moqueurs? Vous l'euſſiez accompagnée de vos huées.

Que nous voyons d'un œil différent les mêmes objets ! & peut-être avons-nous tous raiſons. Formez ce cortége de belles Dames Françoiſes ; je n'en connois point de plus indécent : mais compoſez-le de Romaines, vous aurez tous, les yeux des Volſques, & le cœur de Coriolan.

Je dirai davantage, & je ſoutiens que la vertu n'eſt pas moins favorable à l'amour qu'aux autres droits de la Nature, & que l'autorité des maitreſſes n'y gagne pas moins que celle des femmes & des meres. Il n'y a point de véritable amour ſans enthouſiaſme, & point d'enthouſiaſme ſans un objet de perfection réel ou chimérique, mais toujours exiſtant dans l'imagination. De quoi s'enflammeront des amans pour qui cette perfection n'eſt plus rien, & qui ne voient dans ce qu'ils aiment que l'objet du plaiſir des ſens ? Non ; ce n'eſt pas ainſi que l'ame s'échauffe, & ſe livre à ces tranſports ſublimes

qui font le délire des amans & le charme de leur passion. Tout n'est qu'illusion dans l'amour, je l'avoue; mais ce qui est réel, ce sont les sentimens dont il nous anime pour le vrai beau qu'il nous fait aimer. Ce beau n'est point dans l'objet qu'on aime, il est l'ouvrage de nos erreurs. Eh! qu'importe? En sacrifie-t-on moins tous les sentimens bas à ce modèle imaginaire? En pènetre-t-on moins son cœur des vertus qu'on prête à ce qu'il chérit? S'en détache-t-on moins de la bassesse du moi humain? Où est le véritable amant qui n'est pas prêt à immoler sa vie à sa maitresse, & où est la passion sensuelle & grossière dans un homme qui veut mourir? Nous nous moquons des Paladins! c'est qu'ils connoissoient l'amour, & que nous ne connoissons plus que la débauche. Quand ces maximes romanesques commencèrent à devenir ridicules, ce changement fut

moins l'ouvrage de la raiſon que celui des mauvaiſes mœurs.

Dans quelque ſiecle que ce ſoit les relations naturelles ne changent point; la convenance ou diſconvenance qui en réſulte reſte la même; les préjugés, ſous le vain nom de raiſon, n'en changent que l'apparence. Il ſera toujours grand & beau de regner ſur ſoi, fût-ce pour obéir à des opinions fantaſtiques; & les vrais motifs d'honneur parleront toujours au cœur de toute femme de jugement, qui ſaura chercher dans ſon état le bonheur de la vie. La chaſteté doit être une vertu délicieuſe pour une belle femme qui a quelque élévation dans l'ame. Tandis qu'elle voit toute la terre à ſes pieds, elle triomphe de tout & d'elle-même: elle s'élève dans ſon propre cœur un trône auquel tout vient rendre hommage; les ſentimens tendres ou jaloux, mais toujours reſpectueux, des deux ſexes; l'eſtime univerſelle & la ſienne propre,

lui paient sans cesse en tribut de gloire les combats de quelques instans. Les privations sont passagères, mais le prix en est permanent; quelle jouissance pour une ame noble, que l'orgueil de la vertu jointe à la beauté! Réalisez une héroïne de Roman, elle goûtera des voluptés plus exquises que les Laïs & les Cléopâtres; & quand sa beauté ne sera plus, sa gloire & ses plaisirs resteront encore; elle seule saura jouir du passé.

Plus les devoirs sont grands & pénibles, plus les raisons sur lesquelles on les fonde doivent être sensibles & fortes. Il y a un certain langage dévot, dont, sur les sujets les plus graves, on rebat les oreilles des jeunes personnes sans produire la persuasion. De ce langage trop disproportionné à leurs idées, & du peu de cas qu'elles en font en secret, naît la facilité de céder à leurs penchans, faute de raisons d'y résister tirées des choses mêmes. Une

fille élevée ſagement & pieuſement, a ſans doute de fortes armes contre les tentations : mais celle dont on nourrit uniquement le cœur, ou plutôt les oreilles, du jargon myſtique, devient infailliblement la proie du premier ſéducteur adroit qui l'entreprend. Jamais une jeune & belle perſonne ne mépriſera ſon corps, jamais elle ne s'affligera de bonne-foi des grands péchés que ſa beauté fait commettre, jamais elle ne pleurera ſincèrement & devant Dieu d'être un objet de convoitiſe, jamais elle ne pourra croire en elle-même que le plus doux ſentiment du cœur ſoit une invention de Satan. Donnez-lui d'autres raiſons en-dedans & pour elle-même ; car celles-là ne pénetreront pas. Ce ſera pis encore, ſi l'on met, comme on n'y manque guères, de la contradiction dans ſes idées, & qu'après l'avoir humiliée en aviliſſant ſon corps & ſes charmes comme la ſouillure du péché, on lui faſſe en-

ſuite reſpecter comme le temple de Jéſus-Chriſt, ce même corps qu'on lui a rendu ſi mépriſable. Les idées trop ſublimes & trop baſſes ſont également inſuffiſantes & ne peuvent s'aſſocier : il faut une raiſon à la portée du ſexe & de l'âge. La conſidération du devoir n'a de force qu'autant qu'on y joint des motifs qui nous portent à le remplir :

Quæ, quià non liceat, non facit, illa facit.

On ne ſe douteroit pas que c'eſt Ovide qui porte un jugement ſi ſévère.

Voulez-vous donc inſpirer l'amour des bonnes mœurs aux jeunes perſonnes : ſans leur dire inceſſamment, ſoyez ſages, donnez-leur un grand intérêt à l'être ; faites-leur ſentir tout le prix de la ſageſſe, & vous la leur ferez aimer. Il ne ſuffit pas de prendre cet intérêt au loin dans l'avenir ; montrez-le leur dans le moment même, dans les relations de leur âge, dans le caractère de leurs amans. Dépeignez-

leur l'homme de bien, l'homme de mérite; apprenez-leur à le reconnoître, à l'aimer, & à l'aimer pour elles; prouvez-leur qu'amies, femmes ou maitresses, cet homme seul peut les rendre heureuses. Amenez la vertu par la raison: faites-leur sentir que l'empire de leur sexe & tous ses avantages ne tiennent pas seulement à sa bonne conduite, à ses mœurs, mais encore à celles des hommes; qu'elles ont peu de prise sur des ames viles & basses, & qu'on ne sait servir sa maitresse que comme on sait servir la vertu. Soyez sûrs qu'alors, en leur dépeignant les mœurs de nos jours, vous leur en inspirerez un dégoût sincère: en leur montrant les gens à la mode, vous les leur ferez mépriser, vous ne leur donnerez qu'éloignement pour leurs maximes, aversion pour leurs sentimens, dédain pour leurs vaines galanteries; vous leur ferez naître une ambition plus noble, celle de regner sur des

ames grandes & fortes, celle des femmes de Sparte, qui étoit de commander à des hommes. Une femme hardie, effrontée, intrigante, qui ne ſait attirer ſes amans que par la coquetterie, ni les conſerver que par les faveurs, les fait obéir comme des valets dans les choſes ſerviles & communes; dans les choſes importantes & graves elle eſt ſans autorité ſur eux. Mais la femme à la fois honnête, aimable & ſage, celle qui force les ſiens à la reſpecter, celle qui a de la réſerve & de la modeſtie, celle, en un mot, qui ſoutient l'amour par l'eſtime, les envoie d'un ſigne au bout du monde, au combat, à la gloire, à la mort, où il lui plaît; cet empire eſt beau, ce me ſemble, & vaut bien la peine d'être acheté (12).

---

(12) Brantôme dit que, du tems de François Premier, une jeune perſonne ayant un amant babillard, lui impoſa un ſilence abſolu & illimité, qu'il garda ſi fidelement deux ans entiers, qu'on le crut devenu muet par

Voilà dans quel eſprit Sophie a été élevée avec plus de ſoin que de peine, & plutôt en ſuivant ſon goût qu'en le gênant. Diſons maintenant un mot de ſa perſonne, ſelon le portrait que j'en ai fait à Emile, & ſelon qu'il imagine lui-même l'épouſe qui peut le rendre heureux.

Je ne redirai jamais trop que je laiſſe à part les prodiges. Emile n'en eſt pas un, Sophie n'en eſt pas un non plus. Emile eſt homme, & Sophie eſt femme; voilà toute leur gloire. Dans la confuſion des ſexes qui règne entre nous, c'eſt preſque un prodige d'être du ſien.

Sophie eſt bien née, elle eſt d'un

maladie. Un jour, en pleine aſſemblée, ſa maitreſſe, qui, dans ces tems où l'amour ſe faiſoit avec myſtère, n'étoit point connue pour telle, ſe vanta de le guérir ſur-le-champ, & le fit avec ce ſeul mot; *parlez*. N'y a-t-il pas quelque choſe de grand & d'héroïque dans cet amour-là? Qu'eût fait de plus la Philoſophie de Pythagore avec tout ſon faſte? Quelle femme aujourd'hui pourroit compter ſur un pareil ſilence un ſeul jour, dût-elle le payer de tout le prix qu'elle y peut mettre?

bon naturel ; elle a le cœur très-sensible , & cette extrême sensibilité lui donne quelquefois une activité d'imagination difficile à moderer. Elle a l'esprit moins juste que pénétrant , l'humeur facile & pourtant inégale ; la figure commune , mais agréable ; une physionomie qui promet une ame , & qui ne ment pas : on peut l'aborder avec indifférence , mais non pas la quitter sans émotion. D'autres ont de bonnes qualités qui lui manquent ; d'autres ont à plus grande mesure celles qu'elle a ; mais nulle n'a des qualités mieux assorties pour faire un heureux caractere. Elle sait tirer parti de ses défauts même ; & si elle étoit plus parfaite , elle plairoit beaucoup moins.

Sophie n'est pas belle; mais auprès d'elle les hommes oublient les belles femmes , & les belles femmes sont mécontentes d'elles-mêmes. A peine est-elle jolie au premier aspect; mais plus on la voit & plus elle s'embellit ; elle gagne où tant

d'autres perdent, & ce qu'elle gagne elle ne le perd plus. On peut avoir de plus beaux yeux, une plus belle bouche, une figure plus imposante; mais on ne sçauroit avoir une taille mieux prise, un plus beau teint, une main plus blanche, un pied plus mignon, un regard plus doux, une physionomie plus touchante. Sans éblouir elle intéresse, elle charme, & l'on ne sauroit dire pourquoi.

Sophie aime la parure & s'y connoît; sa mere n'a point d'autres femmes de chambre qu'elle: elle a beaucoup de goût pour se mettre avec avantage: mais elle hait les riches habillemens; on voit toujours dans le sien la simplicité jointe à l'élégance; elle n'aime point ce qui brille, mais ce qui sied. Elle ignore quelles sont les couleurs à la mode; mais elle sait à merveille celles qui lui sont favorables. Il n'y a pas une jeune personne qui paroisse mise avec moins de recherche, & dont

l'ajuſtement ſoit plus recherché ; pas une piece du ſien n'eſt priſe au haſard, & l'art ne paroît d'ans aucune. Sa parure eſt très-modeſte en apparence, & très-coquette en effet ; elle n'étale point ſes charmes, elle les couvre : mais en les couvrant, elle ſait les faire imaginer. En la voyant, on dit : voilà une fille modeſte & ſage : mais tant qu'on reſte auprès d'elle, les yeux & le cœur errent ſur toute ſa perſonne, ſans qu'on puiſſe les en détacher, & l'on diroit que tout cet ajuſtement ſi ſimple, n'eſt mis à ſa place, que pour en être ôté pièce à pièce par l'imagination.

Sophie a des talens naturels ; elle les ſent & ne les a pas négligés ; mais, n'ayant pas été à portée de mettre beaucoup d'art à leur culture, elle s'eſt contentée d'exercer ſa jolie voix à chanter juſte & avec goût, ſes petits pieds à marcher légerement, facilement, avec grace, à faire la révérence en toutes ſortes de ſituations ſans gêne

& ſans mal-adreſſe. Du reſte, elle n'a eu de maître à chanter que ſon pere, de maitreſſe à danſer que ſa mere, & un organiſte du voiſinage lui a donné ſur le claveſſin quelques leçons d'accompagnement qu'elle a depuis cultivé ſeule. D'abord elle ne ſongeoit qu'à faire paroître ſa main avec avantage ſur les touches noires; enſuite elle trouva que le ſon aigre & ſec du claveſſin rendoit plus doux le ſon de la voix, peu-à-peu elle devint ſenſible à l'harmonie; enfin, en grandiſſant, elle a commencé de ſentir les charmes de l'expreſſion, & d'aimer la muſique pour elle-même. Mais c'eſt un goût plutôt qu'un talent; elle ne ſait point déchiffrer un air ſur la note.

Ce que Sophie ſait le mieux & qu'on lui a fait apprendre avec le plus de ſoin, ce ſont les travaux de ſon ſexe, même ceux dont on ne s'aviſe point, comme de tailler & coudre ſes robes. Il n'y a pas un ouvrage à l'aiguille

qu'elle ne ſache faire & qu'elle ne faſſe avec plaiſir ; mais le travail qu'elle préfere à tout autre eſt la dentelle, parce qu'il n'y en a pas un qui donne une attitude plus agréable, & où les doigts s'exercent avec plus de grace & de légereté. Elle s'eſt appliquée auſſi à tous les détails du ménage. Elle entend la cuiſine & l'office ; elle ſait les prix des denrées, elle en connoît les qualités ; elle ſait fort bien tenir les comptes, elle ſert de maître-d'hôtel à ſa mere. Faite pour être un jour mere de famille elle-même, en gouvernant la maiſon paternelle, elle apprend à gouverner la ſienne ; elle peut ſuppléer aux fonctions des domeſtiques & le fait toujours volontiers. On ne ſait jamais bien commander que ce qu'on ſait éxécuter ſoi-même ; c'eſt la raiſon de ſa mere pour l'occuper ainſi ; pour Sophie, elle ne va pas ſi loin. Son premier devoir eſt celui de fille, & c'eſt maintenant le ſeul qu'elle ſonge à

remplir. Son unique vue eſt de ſervir ſa mere & de la ſoulager d'une partie de ſes ſoins. Il eſt pourtant vrai qu'elle ne les remplit pas tous avec un plaiſir égal. Par exemple, quoiqu'elle ſoit gourmande, elle n'aime pas la cuiſine: le détail en a quelque choſe qui la dégoûte; elle n'y trouve jamais aſſez de propreté. Elle eſt là-deſſus d'une délicateſſe extrême, & cette délicateſſe, pouſſée à l'excès, eſt devenue un de ſes défauts: elle laiſſeroit plutôt aller tout le dîner par le feu que de tacher ſa manchette. Elle n'a jamais voulu de l'inſpection du jardin par la même raiſon. La terre lui paroît mal-propre; ſi-tôt qu'elle voit du fumier, elle croit en ſentir l'odeur.

Elle doit ce défaut aux leçons de ſa mere. Selon elle, entre les devoirs de la femme, un des premiers eſt la propreté: devoir ſpécial, indiſpenſable, impoſé par la Nature; il n'y a pas au monde un objet plus dégoûtant qu'une

femme mal-propre, & le mari qui s'en dégoûte n'a jamais tort. Elle a tant prêché ce devoir à sa fille dès son enfance ; elle en a tant exigé de propreté sur sa personne, tant pour ses hardes, pour son appartement, pour son travail, pour sa toilette, que toutes ces attentions tournées en habitude, prennent une assez grande partie de son tems, & président encore à l'autre ; en sorte que bien faire ce qu'elle fait n'est que le second de ses soins ; le premier est toujours de le faire proprement.

Cependant tout cela n'a point dégénéré en vaine affectation ni en mollesse ; les rafinemens du luxe n'y sont pour rien. Jamais il n'entra dans son appartement que de l'eau simple ; elle ne connoît d'autre parfum que celui des fleurs, & jamais son mari n'en respirera de plus doux que son haleine. Enfin l'attention qu'elle donne à l'extérieur ne lui fait pas oublier qu'elle doit sa vie & son tems à des soins plus nobles : elle ignore ou dédaigne cette

exceſſive propreté du corps qui ſouille l'ame; Sophie eſt bien plus que propre, elle eſt pure.

J'ai dit que Sophie étoit gourmande. Elle l'étoit naturellement; mais elle eſt devenue ſobre par habitude, & maintenant elle l'eſt par vertu. Il n'en eſt pas des filles comme des garçons, qu'on peut juſqu'à certain point gouverner par la gourmandiſe. Ce penchant n'eſt point ſans conſéquence pour le ſexe; il eſt trop dangereux de le lui laiſſer. La petite Sophie, dans ſon enfance, entrant ſeule dans le cabinet de ſa mere, n'en revenoit pas toujours à vuide, & n'étoit pas d'une fidélité à toute épreuve ſur les dragées & ſur les bonbons. Sa mere la ſurprit, la reprit, la punit, la fit jeûner. Elle vint enfin à bout de lui perſuader que les bonbons gâtoient les dents, & que de trop manger groſſiſſoit la taille. Ainſi Sophie ſe corrigea; en grandiſſant elle a pris d'autre goûts qui

l'ont

l'ont détournée de cette ſenſualité baſſe. Dans les femmes, comme dans les hommes, ſitôt que le cœur s'anime, la gourmandiſe n'eſt plus un vice dominant. Sophie a conſervé le goût propre de ſon ſexe; elle aime le laitage & les ſucreries; elle aime la pâtiſſerie & les entre-mets; mais fort peu la viande; elle n'a jamais goûté ni vin ni liqueurs fortes. Au ſurplus elle mange de tout très-médiocrement; ſon ſexe, moins laborieux que le nôtre, a moins beſoin de réparation. En toute choſe elle aime ce qui eſt bon, & le ſait goûter; elle ſait auſſi s'accommoder de ce qui ne l'eſt pas, ſans que cette privation lui coûte.

Sophie a l'eſprit agréable ſans être brillant, & ſolide ſans être profond; un eſprit dont on ne dit rien, parce qu'on ne lui en trouve jamais ni plus ni moins qu'à ſoi. Elle a toujours celui qui plaît aux gens qui lui parlent, quoiqu'il ne ſoit pas fort

orné, ſelon l'idée que nous avons de la culture de l'eſprit des femmes : car le ſien ne s'eſt point formé par la lecture ; mais ſeulement par la converſation de ſon pere & de ſa mere, par ſes propres réflexions, & par les obſervations qu'elle a faites dans le peu de monde qu'elle a vu. Sophie a naturellement de la gaieté ; elle étoit même folâtre dans ſon enfance ; mais peu-à-peu ſa mere a pris ſoin de réprimer ſes airs évaporés, de peur que bien-tôt un changement trop ſubit n'inſtruiſît du moment qui l'avoit rendu néceſſaire. Elle eſt donc devenue modeſte & réſervée même avant le tems de l'être ; & maintenant que ce tems eſt venu, il lui eſt plus aiſé de garder le ton qu'elle a pris, qu'il ne lui ſeroit de le prendre ſans indiquer la raiſon de ce changement ; c'eſt une choſe plaiſante de la voir ſe livrer quelquefois par un reſte d'habitude à des vivacités de l'enfance, puis tout d'un coup ren-

trer en elle-même, ſe taire, baiſſer les yeux & rougir ; il faut bien que le terme intermédiaire entre les deux âges participe un peu de chacun des deux.

Sophie eſt d'une ſenſibilité trop grande pour conſerver une parfaite égalité d'humeur : mais elle a trop de douceur pour que cette ſenſibilité ſoit fort importune aux autres ; c'eſt à elle ſeule qu'elle fait du mal. Qu'on diſe un ſeul mot qui la bleſſe, elle ne boude pas, mais ſon cœur ſe gonfle ; elle tâche de s'échapper pour aller pleurer. Qu'au milieu de ſes pleurs ſon pere ou ſa mere la rappellent & diſent un ſeul mot, elle vient à l'inſtant jouer & rire, en s'eſſuyant adroitement les yeux, & tâchant d'étouffer ſes ſanglots.

Elle n'eſt pas, non plus, tout-à-fait exempte de caprice. Son humeur, un peu trop pouſſée, dégénere en mutinerie, & alors elle eſt ſujette à s'oublier. Mais laiſſez-lui le tems de re-

venir à elle, & ſa maniere d'effacer ſon tort lui en fera preſque un mérite. Si on la punit, elle eſt docile & ſoumiſe, & l'on voit que ſa honte ne vient pas tant du châtiment que de la faute. Si on ne lui dit rien, jamais elle ne manque de la réparer d'elle-même, mais ſi franchement & de ſi bonne grace, qu'il n'eſt pas poſſible d'en garder la rancune. Elle baiſeroit la terre devant le dernier domeſtique, ſans que cet abaiſſement lui fît la moindre peine; & ſi-tôt qu'elle eſt pardonnée, ſa joie & ſes careſſes montrent de quel poids ſon bon cœur eſt ſoulagé. En un mot, elle ſouffre avec patience les torts des autres, & répare avec plaiſir les ſiens. Tel eſt l'aimable naturel de ſon ſexe, avant que nous l'ayons gâté. La femme eſt faite pour céder à l'homme & pour ſupporter même ſon injuſtice; vous ne réduirez jamais les jeunes garçons au même point. Le ſentiment intérieur s'élève & ſe révolte

en eux contre l'injuſtice ; la Nature ne les fit pas pour la tolérer.

Gravem
Pelidæ ſtomachum cedere neſcii.

Sophie a de la religion, mais une religion raiſonnable & ſimple; peu de dogmes & moins de pratiques de dévotion ; ou plutôt, ne connoiſſant de pratique eſſentiel que la Morale, elle dévoue ſa vie entiere à ſervir Dieu, en faiſant le bien. Dans toutes les inſtructions que ſes parens lui ont données ſur ce ſujet, ils l'ont accoutumée à une ſoumiſſion reſpectueuſe en lui diſant toujours : « Ma fille, ces connoiſſances ne ſont » pas de votre âge ; votre mari vous » en inſtruira, quand il ſera tems ». Du reſte, au-lieu de longs diſcours de piété, ils ſe contentent de la lui prêcher par leur exemple ; & cet exemple eſt gravé dans ſon cœur.

Sophie aime la vertu ; cet amour eſt devenu ſa paſſion dominante. Elle l'aime, parce qu'il n'y a rien de ſi beau

que la vertu ; elle l'aime, parce que la vertu fait la gloire de la femme, & qu'une femme vertueuse lui paroît presque égale aux anges ; elle l'aime comme la seule route du vrai bonheur, & parce qu'elle ne voit que misere, abandon, malheur, ignominie dans la vie d'une femme déshonnête ; elle l'aime enfin comme chere à son respectable pere, à sa tendre & digne mere ; non contens d'être heureux de leur propre vertu, ils veulent l'être aussi de la sienne ; & son premier bonheur à elle-même est l'espoir de faire le leur. Tous ces sentimens lui inspirent un enthousiasme qui lui élève l'ame, & tient tous ses petits penchans asservis à une passion si noble. Sophie sera chaste & humaine jusqu'à son dernier soupir ; elle l'a juré dans le fond de son ame, & elle l'a juré dans un tems où elle sentoit déjà tout ce qu'un tel serment coûte à tenir : elle l'a juré, quand elle en auroit dû révoquer l'en-

gagement, si ses sens étoient faits pour regner sur elle.

Sophie n'a pas le bonheur d'être une aimable Françoise, froide par tempérament & coquette par vanité, voulant plutôt briller que plaire, cherchant l'amusement & non le plaisir. Le seul besoin d'aimer la dévore, il vient la distraire & troubler son cœur dans les fêtes; elle a perdu son ancienne gaieté; les folâtres jeux ne sont plus faits pour elle; loin de craindre l'ennui de la solitude, elle la cherche: elle y pense à celui qui doit la lui rendre douce; tous les indifférens l'importunent; il ne lui faut pas une Cour, mais un amant; elle aime mieux plaire à un seul honnête-homme, & lui plaire toujours, que d'élever en sa faveur le cri de la mode qui dure un jour, & le lendemain se change en huée.

Les femmes ont le jugement plutôt formé que les hommes; étant sur la défensive presque dès leur enfance, &

chargées d'un dépôt difficile à garder, le bien & le mal leur ſont néceſſairement plutôt connus. Sophie, précoce en tout, parce que ſon tempérament la porte à l'être, à auſſi le jugement plutôt formé que d'autres filles de ſon âge. Il n'y a rien à cela de fort extraordinaire : la maturité n'eſt pas par-tout la même en même tems.

Sophie eſt inſtruite des devoirs & des droits de ſon ſexe & du nôtre. Elle connoît les défauts des hommes & les vices des femmes ; elle connoît auſſi les qualités, les vertus contraires, & les a toutes empreintes au fond de ſon cœur. On ne peut pas avoir une plus haute idée de l'honnête femme que celle qu'elle en a conçue, & cette idée ne l'épouvante point : mais elle penſe avec plus de complaiſance à l'honnête-homme, à l'homme de mérite ; elle ſent qu'elle eſt faite pour cet homme-là, qu'elle en eſt digne, qu'elle peut lui rendre le bonheur qu'elle re-

cevra de lui ; elle ſent qu'elle ſaura bien le reconnoître : il ne s'agit que de le trouver.

Les femmes ſont les juges naturels du mérite des hommes, comme ils le ſont du mérite des femmes ; cela eſt de leur droit réciproque, & ni les uns ni les autres ne l'ignorent. Sophie connoît ce droit & en uſe, mais avec la modeſtie qui convient à ſa jeuneſſe, à ſon inexpérience, à ſon état ; elle ne juge que des choſes qui ſont à ſa portée, & elle n'en juge que quand cela ſert à développer quelque maxime utile. Elle ne parle des abſens qu'avec la plus grande circonſpection, ſur-tout ſi ce ſont des femmes. Elle penſe que ce qui les rend médiſantes & ſatyriques, eſt de parler de leur ſexe : tant qu'elles ſe bornent à parler du nôtre, elles ne ſont qu'équitables. Sophie s'y borne donc. Quant aux femmes, elle n'en parle jamais que pour en dire le bien qu'elle ſait : c'eſt un honneur

qu'elle croit devoir à ſon ſexe ; & pour celles dont elle ne ſait aucun bien à dire, elle n'en dit rien du tout ; & cela s'entend.

Sophie a peu d'uſage du monde ; mais elle eſt obligeante, attentive, & met de la grace à tout ce qu'elle fait. Un heureux naturel la ſert mieux que beaucoup d'art. Elle a une certaine politeſſe à elle, qui ne tient point aux formules, qui n'eſt point aſſervie aux modes, qui ne change point avec elle, qui ne fait rien par uſage, mais qui vient d'un vrai deſir de plaire, & qui plaît. Elle ne ſait point les complimens triviaux, & n'en invente point de plus recherchés ; elle ne dit pas qu'elle eſt très-obligée, qu'on lui fait beaucoup d'honneur, qu'on ne prenne pas la peine, &c. elle s'aviſe encore moins de tourner des phraſes. Pour une attention, pour une politeſſe établie, elle répond par une révérence ou par un ſimple, *je vous remercie* ; mais ce

mot dit de sa bouche en vaut bien un autre. Pour un vrai service elle laisse parler son cœur, & ce n'est pas un compliment qu'il trouve. Elle n'a jamais souffert que l'usage François l'asservît au joug des simagrées, comme d'étendre sa main, en passant d'une chambre à l'autre, sur un bras sexagénaire, qu'elle auroit grande envie de soutenir. Quand un galant musqué lui offre cet impertinent service, elle laisse l'officieux bras sur l'escalier, & s'élance en deux sauts dans sa chambre, en disant qu'elle n'est pas boiteuse. En effet, quoiqu'elle ne soit pas grande, elle n'a jamais voulu de talons hauts : elle a les pieds assez petits pour s'en passer.

Non-seulement elle se tient dans le silence & dans le respect avec les femmes, mais même avec les hommes mariés, ou beaucoup plus âgés qu'elle; elle n'acceptera jamais de place au-dessus d'eux que par obéissance, & re-

prendra la ſienne au-deſſous, ſi-tôt qu'elle le pourra ; car elle ſait que les droits de l'âge vont avant ceux du ſexe, comme ayant pour eux le prejugé de la ſageſſe, qui doit être honorée avant tout.

Avec les jeunes gens de ſon âge, c'eſt autre choſe ; elle a beſoin d'un ton différent pour leur impoſer, & elle ſait le prendre, ſans quitter l'air modeſte qui lui convient. S'ils ſont modeſtes & réſervés eux-mêmes, elle gardera volontiers avec eux l'aimable familiarité de la jeuneſſe ; leurs entretiens pleins d'innocence ſeront badins, mais décens ; s'ils deviennent ſérieux, elle veut qu'ils ſoient utiles ; s'ils dégénerent en fadeurs, elle les fera bien-tôt ceſſer : car elle mépriſe ſur-tout le petit jargon de la galanterie, comme très-offenſant pour ſon ſexe. Elle ſait bien que l'homme qu'elle cherche n'a pas ce jargon-là, & jamais elle ne ſouffre volontiers d'un autre

ce qui ne convient pas à celui dont elle a le caractère empreint au fond du cœur. La haute opinion qu'elle a des droits de son sexe, la fierté d'ame que lui donne la pureté de ses sentimens, cette énergie de la vertu qu'elle sent en elle-même, & qui la rend respectable à ses propres yeux, lui font écouter avec indignation les propos doucereux dont on prétend l'amuser. Elle ne les reçoit point avec une colere apparente, mais avec un ironique applaudissement qui déconcerte, ou d'un ton froid auquel on ne s'attend point. Qu'un beau Phébus lui débite ses gentillesses, la loue avec esprit sur le sien, sur sa beauté, sur ses graces, sur le prix du bonheur de lui plaire, elle est fille à l'interrompre en lui disant poliment : « Monsieur, j'ai grand'peur de savoir ces » choses-là mieux que vous ; si nous » n'avons rien de plus curieux à dire, » je crois que nous pouvons finir ici

» l'entretien ». Accompagner ces mots d'une grande révérence, & puis se trouver à vingt pas de lui, n'est pour elle que l'affaire d'un instant. Demandez à vos agréables s'il est aisé d'étaler son caquet avec un esprit aussi rebours que celui-là.

Ce n'est pas pourtant qu'elle n'aime fort à être louée, pourvu que ce soit tout de bon, & qu'elle puisse croire qu'on pense en effet le bien qu'on lui dit d'elle. Pour paroître touché de son mérite, il faut commencer par en montrer. Un hommage fondé sur l'estime peut flatter son cœur altier; mais tout galant persiflage est toujous rebuté; Sophie n'est pas faite pour exercer les petits talens d'un baladin.

Avec une si grande maturité de jugement, & formée, à tous égards, comme une fille de vingt ans, Sophie, à quinze, ne sera point traitée en enfant par ses parens. A peine appercevront-ils en elle la premiere inquiétude de la jeu-

neſſe, qu'avant le progrès ils ſe hâteront d'y pourvoir ; ils lui tiendront des diſcours tendres & ſenſés. Les diſcours tendres & ſenſés ſont de ſon âge & de ſon caractère. Si ce caractère eſt tel que je l'imagine, pourquoi ſon pere ne lui parleroit-il pas à-peu-près ainſi ? « Sophie, vous voilà grande fille, » & ce n'eſt pas pour l'être toujours » qu'on le devient. Nous voulons que » vous ſoyez heureuſe ; c'eſt pour nous » que nous le voulons, parce que notre » bonheur dépend du vôtre. Le bon- » heur d'une honnête fille eſt de faire » celui d'un honnête-homme : il faut » donc penſer à vous marier ; il y faut » penſer de bonne heure : car du ma- » riage dépend le ſort de la vie, & » l'on n'a jamais trop de tems pour y » penſer.

» Rien n'eſt plus difficile que le » choix d'un bon mari, ſi ce n'eſt » peut être celui d'une bonne femme. » Sophie, vous ſerez cette femme

» rare, vous ſerez la gloire de notre
» vie & le bonheur de nos vieux jours;
» mais de quelque mérite que vous
» ſoyez pourvue, la Terre ne manque
» pas d'hommes qui en ont encore
» plus que vous. Il n'y en a pas un
» qui ne dût s'honorer de vous ob-
» tenir; il y en a beaucoup qui vous
» honoreroient davantage. Dans ce
» nombre, il s'agit d'en trouver un
» qui vous convienne, de le connoî-
» tre & de vous faire connoître à lui.

» Le plus grand bonheur du maria-
» ge dépend de tant de convenances,
» que c'eſt une folie de les vouloir
» toutes raſſembler. Il faut d'abord
» s'aſſurer des plus importantes; quand
» les autres s'y trouvent, on s'en pré-
» vaut; quand elles manquent, on s'en
» paſſe. Le bonheur parfait n'eſt pas
» ſur la Terre; mais le plus grand des
» malheurs, & celui qu'on peut tou-
» jours éviter, eſt d'être malheureux
» par ſa faute.

» Il y a des convenances naturelles, » il y en a d'inſtitution, il y en a qui » ne tiennent qu'à l'opinion ſeule. Les » parens ſont juges des deux dernie» res eſpèces, les enfans ſeuls le ſont » de la premiere. Dans les mariages » qui ſe font par l'autorité des peres, » on ſe regle uniquement ſur les con» venances d'inſtitution & d'opinion; » ce ne ſont pas les perſonnes qu'on » marie, ce ſont les conditions & les » biens; mais tout cela peut changer, » les perſonnes ſeules reſtent toujours, » elles ſe portent par-tout avec elles, » en dépit de la fortune : ce n'eſt que » par les rapports perſonnels qu'un » mariage peut être heureux ou mal» heureux.

» Votre mere étoit de condition, » j'étois riche; voilà les ſeules con» ſidérations qui porterent nos pa» rens à nous unir. J'ai perdu mes » biens, elle a perdu ſon nom; ou» bliée de ſa famille, que lui ſert au-

» jourd'hui d'être née Demoiſelle ?
» Dans nos déſaſtres, l'union de nos
» cœurs nous a conſolés de tout ; la
» conformité de nos goûts nous a fait
» choiſir cette retraite ; nous y vi-
» vons heureux dans la pauvreté,
» nous nous tenons lieu de tout l'un
» à l'autre : Sophie eſt notre tréſor
» commun ; nous béniſſons le ciel de
» nous avoir donné celui-là, & de
» nous avoir ôté tout le reſte. Voyez,
» mon enfant, où nous a conduit
» la Providence ! Les convenances
» qui nous firent marier ſont éva-
» nouies ; nous ne ſommes heureux
» que par celles que l'on compta pour
» rien.

» C'eſt aux époux à s'aſſortir. Le
» penchant mutuel doit être leur pre-
» mier lien : leurs yeux, leurs cœurs
» doivent être leurs premiers guides ;
» car comme leur premier devoir, étant
» unis, eſt de s'aimer, & qu'aimer ou
» n'aimer pas ne dépend point de

» nous-mêmes, ce devoir en emporte » néceſſairement un autre, qui eſt de » commencer par s'aimer avant de » s'unir. C'eſt-là le droit de la Nature » que rien ne peut abroger : ceux qui » l'ont gênée par tant de loix civiles, » ont eu plus d'égard à l'ordre appa- » rent qu'au bonheur du mariage & » aux mœurs des Citoyens. Vous » voyez, ma Sophie, que nous ne » vous prêchons pas une Morale dif- » ficile. Elle ne tend qu'à vous rendre » maitreſſe de vous-même, & à nous » en rapporter à vous ſur le choix de » votre époux.

» Après vous avoir dit nos raiſons » pour vous laiſſer une entiere liber- » té, il eſt juſte de vous parler auſſi » des vôtres pour en uſer avec ſageſſe. » Ma fille, vous êtes bonne & rai- » ſonnable, vous avez de la droiture » & de la piété, vous avez les talens » qui conviennent à d'honnêtes fem- » mes, & vous n'êtes pas dépourvue

» d'agrément ; mais vous êtes pauvre,
» vous avez les biens les plus eſtima-
» bles, & vous manquez de ceux qu'on
» eſtime le plus. N'aſpirez donc qu'à
» ce que vous pouvez obtenir, & re-
» glez votre ambition, non ſur vos
» jugemens ni ſur les nôtres, mais
» ſur l'opinion des hommes. S'il n'é-
» toit queſtion que d'une égalité de
» mérite, j'ignore à quoi je devrois
» borner vos eſpérances : mais ne les
» élevez point au-deſſus de votre for-
» tune, & n'oubliez pas qu'elle eſt
» au plus bas rang. Bien qu'un hom-
» me digne de vous ne compte pas
» cette inégalité pour un obſtacle,
» vous devez faire alors ce qu'il ne
» fera pas : Sophie doit imiter ſa
» mere, & n'entrer que dans une fa-
» mille qui s'honore d'elle. Vous n'a-
» vez point vu notre opulence, vous
» êtes née durant notre pauvreté;
» vous nous la rendez douce & vous
» la partagez ſans peine. Croyez-moi,

» Sophie ; ne cherchez point des biens » dont nous béniſſons le Ciel de nous » avoir délivrés : nous n'avons goûté » le bonheur qu'après avoir perdu la » richeſſe.

» Vous êtes trop aimable pour ne » plaire à perſonne, & votre miſere » n'eſt pas telle qu'un honnête-homme » ſe trouve embarraſſé de vous. Vous » ſerez recherchée, & vous pourrez » l'être de gens qui ne vous vaudront » pas. S'ils ſe montroient à vous tels » qu'ils ſont, vous les eſtimeriez ce » qu'ils valent : tout leur faſte ne vous » en impoſeroit pas long-tems ; mais, » quoique vous ayez le jugement » bon, & que vous vous connoiſſiez » en mérite, vous manquez d'expé- » rience, & vous ignorez juſqu'où les » homme peuvent ſe contrefaire. Un » fourbe adroit peut étudier vos goûts » pour vous ſéduire, & feindre au- » près de vous des vertus qu'il n'aura » point. Il vous perdroit, Sophie,

» avant que vous vous en fussiez ap-
» perçue, & vous ne connoîtriez vo-
» tre erreur que pour la pleurer. Le
» plus dangereux de tous les pièges,
» & le seul que la raison ne peut évi-
» ter, est celui des sens; si jamais vous
» avez le malheur d'y tomber, vous
» ne verrez plus qu'illusions & chi-
» meres, vos yeux se fascineront,
» votre jugement se troublera, votre
» volonté sera corrompue, votre er-
» reur même vous sera chere, &
» quand vous seriez en état de la
» connoître, vous n'en voudriez pas
» revenir. Ma fille, c'est à la raison
» de Sophie que je vous livre; je ne
» vous livre point au penchant de son
» cœur. Tant que vous serez de sang-
» froid, restez votre propre juge; mais
» si-tôt que vous aimerez, rendez à
» votre mere le soin de vous.

» Je vous propose un accord qui vous
» marque notre estime, & rétablisse
» entre nous l'ordre naturel. Les pa-

» rens choisissent l'époux de leur fille, » & ne la consultent que pour la » forme ; tel est l'usage. Nous fe» rons entre nous tout le contraire ; » vous choisirez, & nous serons con» sultés. Usez de votre droit, Sophie » usez-en librement & sagement. L'é» poux qui vous convient doit être » de votre choix & non pas du nôtre : » mais c'est à nous de juger si vous » ne vous trompez pas sur les conve» nances, & si, sans le savoir, vous » ne faites point autre chose que ce que » vous voulez. La naissance, les biens, » le rang, l'opinion n'entreront pour » rien dans nos raisons. Prenez un » honnête-homme dont la personne » vous plaise, & dont le caractère vous » convienne : quel qu'il soit d'ail» leurs, nous l'acceptons pour notre » gendre. Son bien sera toujours assez » grand, s'il a des bras, des mœurs, » & qu'il aime sa famille. Son rang » sera toujours assez illustre, s'il l'an-

» noblit par la vertu. Quand toute la
» Terre nous blâmeroit, qu'importe ?
» nous ne cherchons pas l'approbation
» publique ; il nous ſuffit de votre bon-
» heur ».

Lecteur, j'ignore quel effet feroit un pareil diſcours ſur les filles élevées à votre maniere. Quant à Sophie, elle pourra n'y pas répondre par des paroles. La honte & l'attendriſſement ne la laiſſeroient pas aiſément s'exprimer : mais je ſuis bien ſûr qu'il reſtera gravé dans ſon cœur le reſte de ſa vie, & que, ſi l'on peut compter ſur quelque réſolution humaine, c'eſt ſur celle qu'il lui fera faire d'être digne de l'eſtime de ſes parens.

Mettons la choſe au pis, & donnons-lui un tempérament ardent, qui lui rende pénible une longue attente. Je dis que ſon jugement, ſes connoiſſances, ſon goût, ſa délicateſſe, & ſurtout les ſentimens dont ſon cœur a été nourri dans ſon enfance, oppoſeront

à l'impétuosité des sens un contrepoids qui lui suffira pour les vaincre, ou du moins pour leur résister long-tems. Elle mourroit plutôt martyre de son état, que d'affliger ses parens, d'épouser un homme sans mérite, & de s'exposer aux malheurs d'un mariage mal assorti. La liberté même qu'elle a reçue ne fait que lui donner une nouvelle élévation d'ame, & la rendre plus difficile sur le choix de son maître. Avec le tempérament d'une Italienne & la sensibilité d'une Angloise, elle a, pour contenir son cœur & ses sens, la fierté d'une Espagnole, qui, même en cherchant un amant, ne trouve pas aisément celui qu'elle estime digne d'elle.

Il n'appartient pas à tout le monde de sentir quel ressort l'amour des choses honnêtes peut donner à l'ame, & quelle force on peut trouver en soi, quand on veut être sincerement vertueux. Il y a des gens à qui tout ce qui

eſt grand paroît chimérique, & qui, dans leur baſſe & vile raiſon, ne connoîtront jamais ce que peut ſur les paſſions humaines la folie même de la vertu. Il ne faut parler à ces gens-là que par des exemples: tant-pis pour eux, s'ils s'obſtinent à les nier. Si je leur diſois que Sophie n'eſt point un être imaginaire, que ſon nom ſeul eſt de mon invention, que ſon éducation, ſes mœurs, ſon caractère, ſa figure même, ont réellement exiſté, & que ſa mémoire coûte encore des larmes à toute une honnête famille, ſans doute ils n'en croiroient rien: mais enfin, que riſquerai-je d'achever ſans détour l'hiſtoire d'une fille ſi ſemblable à Sophie, que cette hiſtoire pourroit être la ſienne, ſans qu'on dût en être ſurpris. Qu'on la croye véritable ou non, peu importe; j'aurai, ſi l'on veut, raconté des fictions; mais j'aurai toujours expliqué ma méthode, & j'irai toujours à mes fins.

La jeune perſonne, avec le tempérament dont je viens de charger Sophie, avoit d'ailleurs avec elle toutes les conformités qui pouvoient lui en faire mériter le nom, & je le lui laiſſe. Après l'entretien que j'ai rapporté, ſon pere & ſa mere, jugeant que les partis ne viendroient pas s'offrir dans le hameau qu'ils habitoient, l'envoyerent paſſer un hiver à la ville, chez une tante qu'on inſtruiſit en ſecret du ſujet de ce voyage. Car la fiere Sophie portoit au fond de ſon cœur le noble orgueil de ſavoir triompher d'elle, & quelque beſoin qu'elle eût d'un mari, elle fût morte fille plutôt que de ſe réſoudre à l'aller chercher.

Pour répondre aux vues de ſes parens, ſa tante la préſenta dans les maiſons, la mena dans les ſociétés, dans les fêtes; lui fit voir le monde ou plutôt l'y fit voir: car Sophie ſe ſoucioit peu de tout ce fracas. On remarqua pourtant qu'elle ne fuyoit pas les jeu-

nes gens d'une figure agréable qui paroiſſoient décens & modeſtes. Elle avoit dans ſa réſerve même un certain art de les attirer, qui reſſembloit aſſez à de la coquetterie : mais, après s'être entretenue avec eux deux ou trois fois, elle s'en rebutoit. Bien-tôt à cet air d'autorité, qui ſemble accepter les hommages, elle ſubſtituoit un maintien plus humble & une politeſſe plus repouſſante. Toujours attentive ſur elle-même, elle ne leur laiſſoit plus l'occaſion de lui rendre le moindre ſervice : c'étoit dire aſſez qu'elle ne vouloit pas être leur maitreſſe.

Jamais les cœurs ſenſibles n'aimerent les plaiſirs bruyans, vain & ſtérile bonheur des gens qui ne ſentent rien, & qui croient qu'étourdir ſa vie, c'eſt en jouir. Sophie, ne trouvant point ce qu'elle cherchoit, & déſeſpérant de le trouver ainſi, s'ennuya de la ville. Elle aimoit tendrement ſes parens, rien ne la dédommageoit d'eux, rien n'étoit

propre à les lui faire oublier ; elle retourna les joindre long-tems avant le terme fixé pour son retour.

A peine eut-elle repris ses fonctions dans la maison paternelle, qu'on vit qu'en gardant la même conduite elle avoit changé d'humeur. Elle avoit des distractions, de l'impatience, elle étoit triste & rêveuse, elle se cachoit pour pleurer. On crut d'abord qu'elle aimoit & qu'elle en avoit honte : on lui en parla, elle s'en défendit. Elle protesta n'avoir vu personne qui pût toucher son cœur, & Sophie ne mentoit point.

Cependant sa langueur augmentoit sans cesse, & sa santé commençoit à s'altérer. Sa mere, inquiette de ce changement, résolut enfin d'en savoir la cause. Elle la prit en particulier, & mit en œuvre auprès d'elle ce langage insinuant, & ces caresses invincibles que la seule tendresse maternelle sait employer. Ma fille, toi que j'ai portée dans

mes entrailles, & que je porte incessamment dans mon cœur, verse les secrets du tien dans le sein de ta mere. Quels sont donc ces secrets qu'une mere ne peut savoir? Qui est-ce qui plaint tes peines? Qui est-ce qui les partage? Qui est-ce qui veut les soulager, si ce n'est ton pere & moi? Ah! mon enfant, veux-tu que je meure de ta douleur sans la connoître?

Loin de cacher ses chagrins à sa mere, la jeune fille ne demandoit pas mieux que de l'avoir pour consolatrice & pour confidente. Mais la honte l'empêchoit de parler, & sa modestie ne trouvoit point de langage, pour décrire un état si peu digne d'elle, que l'émotion qui troubloit ses sens malgré qu'elle en eût. Enfin, sa honte même servant d'indice à la mere, elle lui arracha ces humilians aveux. Loin de l'affliger par d'injustes réprimandes, elle la consola, la plaignit, pleura sur elle; elle étoit trop sage pour lui faire

un crime d'un mal que ſa vertu ſeule rendoit ſi cruel. Mais pourquoi ſupporter ſans néceſſité un mal dont le remede étoit ſi facile & ſi légitime ? Que n'uſoit-elle de la liberté qu'on lui avoit donnée ? Que n'acceptoit-elle un mari, que ne le choiſiſſoit-elle ? Ne ſavoit-elle pas que ſon ſort dépendoit d'elle ſeule, & que, quel que fût ſon choix, il ſeroit confirmé, puiſqu'elle n'en pouvoit faire un qui ne fût honnête ? On l'avoit envoyée à la ville, elle n'y avoit point voulu reſter; pluſieurs partis s'étoient préſentés, elle les avoit tous rebutés. Qu'attendoit-elle donc ? Que vouloit elle ? Quelle inexplicable contradiction !

La réponſe étoit ſimple. S'il ne s'agiſſoit que d'un ſecours pour la jeuneſſe, le choix ſeroit bien-tôt fait : mais un maître pour toute la vie n'eſt pas ſi facile à choiſir ; & puiſqu'on ne peut ſéparer ces deux choix, il faut bien attendre, & ſouvent perdre ſa jeuneſſe,

avant de trouver l'homme avec qui l'on veut passer ses jours. Tel étoit le cas de Sophie : elle avoit besoin d'un amant ; mais cet amant devoit être un mari, & pour le cœur qu'il falloit au sien, l'un étoit presque aussi difficile à trouver que l'autre. Tous ces jeunes gens si brillans n'avoient avec elle que la convenance de l'âge, les autres leur manquoient toujours ; leur esprit superficiel, leur vanité, leur jargon, leurs mœurs sans regle, leurs frivoles imitations la dégoûtoient d'eux. Elle cherchoit un homme & ne trouvoit que des singes ; elle cherchoit une ame & n'en trouvoit point.

Que je suis malheureuse, disoit-elle à sa mere ! J'ai besoin d'aimer, & ne vois rien qui me plaise. Mon cœur repousse tous ceux qu'attirent mes sens. Je n'en vois pas un qui n'excite mes desirs, & pas un qui ne les réprime ; un goût sans estime ne peut durer. Ah ! ce n'est pas-là l'homme qu'il faut

à votre Sophie : ſon charmant modèle eſt empreint trop avant dans ſon ame. Elle ne peut aimer que lui, elle ne peut rendre heureux que lui, elle ne peut être heureuſe qu'avec lui ſeul. Elle aime mieux ſe conſumer & combattre ſans ceſſe, elle aime mieux mourir malheureuſe & libre, que déſeſpérée auprès d'un homme qu'elle n'aimeroit pas, & qu'elle rendroit malheureux lui-même ; il vaut mieux n'être plus que de n'être que pour ſouffrir.

Frappée de ces ſingularités, ſa mere les trouva trop biſarres pour n'y pas ſoupçonner quelque myſtère. Sophie n'étoit ni précieuſe ni ridicule. Comment cette délicateſſe outrée avoit-elle pu lui convenir, à elle à qui l'on n'avoit rien tant appris dès ſon enfance qu'à s'accommoder des gens avec qui elle avoit à vivre, & à faire de néceſſité vertu ? Ce modèle de l'homme aimable, duquel elle étoit ſi enchantée, & qui revenoit ſi ſouvent dans tous ſes en-

H 5

tretiens, fit conjecturer à sa mere que ce caprice avoit quelque autre fondement qu'elle ignoroit encore, & que Sophie n'avoit pas tout dit. L'infortunée, surchargée de sa peine secrette, ne cherchoit qu'à s'épancher. Sa mere la presse; elle hésite, elle se rend enfin, &, sortant sans rien dire, elle rentre un moment après un livre à la main. Plaignez votre malheureuse fille, sa tristesse est sans remede, ses pleurs ne peuvent tarir. Vous en voulez savoir la cause : eh! bien la voilà, dit-elle, en jetant le livre sur la table. La mere prend le livre & l'ouvre; c'étoient les aventures de Télémaque. Elle ne comprend rien d'abord à cette énigme : à force de questions & de réponses obscures, elle voit enfin avec une surprise facile à concevoir, que sa fille est la rivale d'Eucharis.

Sophie aimoit Télémaque, & l'aimoit avec une passion dont rien ne put la guérir. Si-tôt que son pere & sa mere

connurent ſa manie, ils en rirent & crurent la ramener par la raiſon. Ils ſe tromperent : la raiſon n'étoit pas toute de leur côté ; Sophie avoit auſſi la ſienne & ſavoit la faire valoir. Combien de fois elle les réduiſit au ſilence en ſe ſervant contr'eux de leurs propres raiſonnemens, en leur montrant qu'ils avoient fait tout le mal eux-mêmes, qu'ils ne l'avoient point formée pour un homme de ſon ſiècle, qu'il faudroit néceſſairement qu'elle adoptât les manieres de penſer de ſon mari, ou qu'elle lui donnât les ſiennes ; qu'ils lui avoient rendu le premier moyen impoſſible par la maniere dont ils l'avoient élevée, & que l'autre étoit préciſément ce qu'elle cherchoit. Donnez-moi, diſoit-elle, un homme imbu de mes maximes, ou que j'y puiſſe amener, & je l'épouſe ; mais juſques-là pourquoi me grondez-vous ? Plaignez-moi. Je ſuis malheureuſe & non pas folle. Le cœur dépend-il de la volonté ? Mon

pere ne l'a-t-il pas dit lui-même? Eſt-ce ma faute ſi j'aime ce qui n'eſt pas? Je ne ſuis point viſionnaire; je ne veux point un Prince, je ne cherche point Télémaque, je ſais qu'il n'eſt qu'une fiction: je cherche quelqu'un qui lui reſſemble; & pourquoi ce quelqu'un ne peut-il exiſter, puiſque j'exiſte, moi qui me ſens un cœur ſi ſemblable au ſien? Non, ne déshonorons pas ainſi l'Humanité; ne penſons pas qu'un homme aimable & vertueux ne ſoit qu'une chimere. Il exiſte, il vit, il me cherche peut-être; il cherche une ame qui le ſache aimer. Mais qu'eſt-il? Où eſt-il? Je l'ignore; il n'eſt aucun de ceux que j'ai vus; ſans doute il n'eſt aucun de ceux que je verrai. O ma mere! pourquoi m'avez-vous rendu la vertu trop aimable? Si je ne puis aimer qu'elle, le tort en eſt moins à moi qu'à vous.

Amenerai-je ce triſte récit juſqu'à ſa cataſtrophe? Dirai-je les longs débats

qui la précéderent ? Représenterai - je une mere impatientée changeant en rigueurs ses premieres caresses ? Montrerai - je un pere irrité, oubliant ses premiers engagemens, & traitant comme une folle la plus vertueuse des filles ? Peindrai - je enfin l'infortunée, encore plus attachée à sa chimere par la persécution qu'elle lui fait souffrir, marchant à pas lents vers la mort, & descendant dans la tombe au moment qu'on croit l'entraîner à l'autel ? Non; j'écarte ces objets funestes. Je n'ai pas besoin d'aller si loin pour montrer par un exemple assez frappant, ce me semble, que, malgré les préjugés qui naissent des mœurs du siecle, l'enthousiasme de l'honnête & du beau n'est pas plus étranger aux femmes qu'aux hommes, & qu'il n'y a rien que, sous la direction de la Nature, on ne puisse obtenir d'elles comme de nous.

On m'arrête ici pour me demander si c'est la Nature qui nous prescrit de

prendre tant de peines pour réprimer des desirs immodérés ? Je réponds que non ; mais qu'aussi ce n'est point la Nature qui nous donne tant de desirs immoderés. Or tout ce qui n'est pas d'elle est contr'elle ; j'ai prouvé cela mille fois.

Rendons à notre Émile sa Sophie ; ressuscitons cette aimable fille pour lui donner une imagination moins vive & un destin plus heureux. Je voulois peindre une femme ordinaire, & à force de lui élever l'ame, j'ai troublé sa raison ; je me suis égaré moi-même. Revenons sur nos pas. Sophie n'a qu'un bon naturel dans une ame commune ; tout ce qu'elle a de plus que les autres, est l'effet de son éducation.



JE me ſuis propoſé dans ce Livre de dire tout ce qui ſe pouvoit faire, laiſſant à chacun le choix de ce qui eſt à ſa portée dans ce que je puis avoir dit de bien. J'avois penſé dès le commencement à former de loin la compagne d'Émile, & à les élever l'un pour l'autre & l'un avec l'autre. Mais en y réfléchiſſant, j'ai trouvé que tous ces arrangemens trop prématurés étoient mal-entendus, & qu'il étoit abſurde de deſtiner deux enfans à s'unir, avant de pouvoir connoître ſi cette union étoit dans l'ordre de la Nature, & s'ils auroient entr'eux les rapports convenables pour la former. Il ne faut pas confondre ce qui eſt naturel à l'état ſauvage, & ce qui eſt naturel à l'état civil. Dans le premier état, toutes les femmes conviennent à tous les hommes, parce que les uns & les autres n'ont encore que la forme primitive

& commune; dans le ſecond, chaque caractère étant développé par les inſtitutions ſociales, & chaque eſprit ayant reçu ſa forme propre & déterminée, non de l'éducation ſeule, mais du concours bien ou mal ordonné du naturel & de l'éducation, on ne peut plus les aſſortir qu'en les préſentant l'un à l'autre, pour voir s'ils ſe conviennent à tous égards, ou pour préférer, au moins, le choix qui donne le plus de ces convenances.

Le mal eſt qu'en développant les caractères, l'état ſocial diſtingue les rangs, & que, l'un de ces deux ordres n'étant point ſemblable à l'autre, plus on diſtingue les conditions, plus on confond les caractères. De-là les mariages mal aſſortis & tous les déſordres qui en dérivent; d'où l'on voit, par une conſéquence évidente, que, plus on s'éloigne de l'égalité, plus les ſentimens naturels s'alterent; plus l'intervalle des grands aux petits s'accroît,

plus le lien conjugal se relâche ; plus il y a de riches & de pauvres, moins il y a de peres & de maris. Le maître ni l'esclave n'ont plus de famille : chacun des deux ne voit que son état.

Voulez-vous prévenir les abus & faire d'heureux mariages ? Étouffez les préjugés, oubliez les institutions humaines, & consultez la Nature. N'unissez pas des gens qui ne se conviennent que dans une condition donnée, & qui ne se conviendront plus, cette condition venant à changer ; mais des gens qui se conviendront dans quelque situation qu'ils se trouvent, dans quelque pays qu'ils habitent, dans quelque rang qu'ils puissent tomber. Je ne dis pas que les rapports conventionnels soient indifférens dans le mariage : mais je dis que l'influence des rapports naturels l'emporte tellement sur la leur, que c'est elle seule qui décide du sort de la vie, & qu'il y a telle convenance de goûts, d'humeurs, de

ſentimens, de caractères qui devroit engager un pere ſage, fût-il Prince, fût-il Monarque, à donner ſans balancer à ſon fils la fille avec laquelle il auroit toutes ces convenances, fût-elle née dans une famille déshonnête, fût-elle la fille du Bourreau. Oui, je ſoutiens que, tous les malheurs imaginables duſſent-ils tomber ſur deux époux bien unis, ils jouiront d'un plus vrai bonheur à pleurer enſemble, qu'ils n'en auroient dans toutes les fortunes de la terre empoiſonnées par la déſunion des cœurs.

Au-lieu donc de deſtiner dès l'enfance une épouſe à mon Émile, j'ai attendu de connoître celle qui lui convient. Ce n'eſt point moi qui fais cette deſtination, c'eſt la Nature; mon affaire eſt de trouver le choix qu'elle a fait: mon affaire, je dis la mienne & non celle du pere; car, en me confiant ſon fils, il me cède ſa place, il ſubſtitue mon droit au ſien; c'eſt moi qui

ſuis le vrai pere d'Émile, c'eſt moi qui l'ait fait homme. J'aurois refuſé de l'élever, ſi je n'avois pas été le maître de le marier à ſon choix, c'eſt-à-dire au mien. Il n'y a que le plaiſir de faire un heureux, qui puiſſe payer ce qu'il en coûte pour mettre un homme en état de le devenir.

Mais ne croyez pas, non plus, que j'aie attendu pour trouver l'épouſe d'Émile, que je le miſſe en devoir de la chercher. Cette feinte recherche n'eſt qu'un prétexte pour lui faire connoître les femmes, afin qu'il ſente le prix de celle qui lui convient. Dès long-tems Sophie eſt trouvée ; peut-être Émile l'a-t-il déja vue ; mais il ne la reconnoîtra que quand il en ſera tems.

Quoique l'égalité des conditions ne ſoit pas néceſſaire au mariage, quand cette égalité ſe joint aux autres convenances, elle leur donne un nouveau prix ; elle n'entre en balance avec au-

cune, mais la fait pencher, quand tout eſt égal.

Un homme, à moins qu'il ne ſoit Monarque, ne peut pas chercher une femme dans tous les états; car les préjugés qu'il n'aura pas, il les trouvera dans les autres, & telle fille lui conviendroit peut-être, qu'il ne l'obtiendroit pas pour cela. Il y a donc des maximes de prudence qui doivent borner les recherches d'un pere judicieux. Il ne doit point vouloir donner à ſon éleve un établiſſement au-deſſus de ſon rang; car cela ne dépend pas de lui. Quand il le pourroit, il ne devroit pas le vouloir encore; car qu'importe le rang au jeune homme, du moins au mien? & cependant, en montant, il s'expoſe à mille maux réels qu'il ſentira toute ſa vie. Je dis même qu'il ne doit pas vouloir compenſer des biens de différente nature, comme la nobleſſe & l'argent, parce que chacun des deux ajoûte moins de prix à

l'autre qu'il n'en reçoit d'altération; que de plus on ne s'accorde jamais sur l'estimation commune; qu'enfin la préférence que chacun donne à sa mise prépare la discorde entre deux familles, & souvent entre deux époux.

Il est encore fort différent pour l'ordre du mariage, que l'homme s'allie au-dessus ou au-dessous de lui. Le premier cas est tout-à-fait contraire à la raison, le second y est plus conforme; comme la famille ne tient à la société que par son chef, c'est l'état de ce chef qui regle celui de la famille entiere. Quand il s'allie dans un rang plus bas, il ne descend point, il éleve son épouse; au contraire, en prenant une femme au-dessus de lui, il l'abbaisse sans s'élever: ainsi, dans le premier cas, il y a du bien sans mal; & dans le second, du mal sans bien. De plus, il est dans l'ordre de la nature que la femme obéisse à l'homme. Quand donc il la prend dans un rang infé-

rieur, l'ordre naturel & l'ordre civil s'accordent, & tout va bien. C'eſt le contraire, quand, s'alliant au-deſſus de lui, l'homme ſe met dans l'alternative de bleſſer ſon droit ou ſa reconnoiſſance, & d'être ingrat ou mépriſé. Alors la femme, prétendant à l'autorité, ſe rend le tyran de ſon chef; & le maître devenu l'eſclave ſe trouve la plus ridicule & la plus miſérable des créatures. Tels ſont ces malheureux favoris que les Rois de l'Aſie honorent & tourmentent de leur alliance, & qui, dit-on, pour coucher avec leurs femmes, n'ôſent entrer dans le lit que par le pied.

Je m'attends que beaucoup de Lecteurs, ſe ſouvenant que je donne à la femme un talent naturel pour gouverner l'homme, m'accuſeront ici de contradiction; ils ſe tromperont pourtant. Il y a bien de la différence entre s'arroger le droit de commander, & gouverner celui qui commande. L'empire

de la femme eſt un empire de douceur, d'adreſſe & de complaiſance; ſes ordres ſont des careſſes, ſes menaces ſont des pleurs. Elle doit regner dans la maiſon comme un Miniſtre dans l'Etat, en ſe faiſant commander ce qu'elle veut faire. En ce ſens, il eſt conſtant que les meilleurs ménages ſont ceux où la femme a le plus d'autorité. Mais quand elle méconnoît la voix du chef, qu'elle veut uſurper ſes droits & commander elle même, il ne réſulte jamais de ce déſordre que miſere, ſcandale & déshonneur.

Reſte le choix entre ſes égales & ſes inférieures, & je crois qu'il y a encore quelque reſtriction à faire pour ces dernieres; car il eſt difficile de trouver dans la lie du peuple une épouſe capable de faire le bonheur d'un honnête-homme : non qu'on ſoit plus vicieux dans les derniers rangs que dans les premiers, mais parce qu'on y a peu d'idée de ce qui eſt beau & honnête,

& que l'injuſtice des autres états fait voir à celui-ci la juſtice dans ſes vices même.

Naturellement l'homme ne penſe guères. Penſer eſt un art qu'il apprend comme tous les autres, & même plus difficilement. Je ne connois pour les deux ſexes que deux claſſes réellement diſtinguées ; l'une des gens qui penſent, l'autre des gens qui ne penſent point ; & cette différence vient preſque uniquement de l'éducation. Un homme de la premiere de ces deux claſſes ne doit point s'allier dans l'autre ; car le plus grand charme de la ſociété manque à la ſienne, lorſqu'ayant une femme il eſt réduit à penſer ſeul. Les gens qui paſſent exactement la vie entiere à travailler pour vivre, n'ont d'autre idée que celle de leur travail ou de leur intérêt, & tout leur eſprit ſemble être au bout de leurs bras. Cette ignorance ne nuit ni à la probité, ni aux mœurs ; ſouvent même elle

elle y ſert; ſouvent on compoſe avec ſes devoirs à force d'y réfléchir, & l'on finit par mettre un jargon à la place des choſes. La conſcience eſt le plus éclairé des Philoſophes : on n'a pas beſoin de ſavoir les offices de Ciceron pour être homme de bien; & la femme du monde la plus honnête ſait peut-être le moins ce que c'eſt qu'honnêteté. Mais il n'en eſt pas moins vrai qu'un eſprit cultivé rend ſeul le commerce agréable, & c'eſt une triſte choſe pour un pere de famille qui ſe plaît dans ſa maiſon, d'être forcé de s'y renfermer en lui-même, & de ne pouvoir s'y faire entendre à perſonne.

D'ailleurs, comment une femme qui n'a nulle habitude de réfléchir, élevera-t-elle ſes enfans? Comment diſcernera-t-elle ce qui leur convient? Comment les diſpoſera-t-elle aux vertus qu'elle ne connoît pas, au mérite dont elle n'a nulle idée? Elle ne ſaura que les flatter ou les menacer, les

rendre insolens ou craintifs; elle en fera des singes manierés ou d'étourdis polissons, jamais de bons esprits ni des enfans aimables.

Il ne convient donc pas à un homme qui a de l'éducation de prendre une femme qui n'en ait point, ni par conséquent dans un rang où l'on ne sauroit en avoir. Mais j'aimerois encore cent fois mieux une fille simple & grossierement élevée, qu'une fille savante & bel-esprit, qui viendroit établir dans ma maison un tribunal de Littérature dont elle se feroit la présidente. Une femme bel-esprit est le fléau de son mari, de ses enfans, de ses amis, de ses valets, de tout le monde. De la sublime élévation de son beau génie, elle dédaigne tous ses devoirs de femme, & commence toujours par se faire homme à la maniere de Mademoiselle de l'Enclos. Au-dehors elle est toujours ridicule & très-justement critiquée, parce qu'on ne

peut manquer de l'être auſſi-tôt qu'on ſort de ſon état, & qu'on n'eſt point fait pour celui qu'on veut prendre. Toutes ces femmes à grands talens n'en impoſent jamais qu'aux ſots. On ſait toujours quel eſt l'artiſte ou l'ami qui tient la plume ou le pinceau, quand elles travaillent. On ſait quel eſt le diſcret homme de lettres qui leur dicte en ſecret leurs oracles. Toute cette charlatannerie eſt indigne d'une honnête femme. Quand elle auroit de vrais talens, ſa prétention les aviliroit. Sa dignité eſt dêtre ignorée : ſa gloire eſt dans l'eſtime de ſon mari; ſes plaiſirs ſont dans le bonheur de ſa famille. Lecteur, je m'en rapporte à vous-même; ſoyez de bonne-foi. Lequel vous donne meilleure opinion d'une femme, en entrant dans ſa chambre, lequel vous la fait aborder avec plus de reſpect, de la voir occupée des travaux de ſon ſexe, des ſoins de ſon ménage, environnée des hardes de

ses enfans, ou de la trouver écrivant des vers sur sa toilette, entourée de brochures de toutes les sortes, & de petits billets peints de toutes les couleurs? Toute fille lettrée restera fille toute sa vie, quand il n'y aura que des hommes sensés sur la terre:

Quæris cur nolim te ducere, Galla? diserta es.

Après ces considérations vient celle de la figure; c'est la premiere qui frappe, & la derniere qu'on doit faire, mais encore ne la faut-il pas compter pour rien. La grande beauté me paroît plutôt à fuir qu'à rechercher dans le mariage. La beauté s'use promptement par la possession; au bout de six semaines elle n'est plus rien pour le possesseur; mais ses dangers durent autant qu'elle. A moins qu'une belle femme ne soit un ange, son mari est le plus malheureux des hommes; & quand elle seroit un ange, comment empêchera-t-elle qu'il ne soit sans cesse entouré d'ennemis? Si l'extrême laideur n'étoit pas dégoûtante, je la pré-

fererois à l'extrême beauté ; car en peu de tems l'une & l'autre étant nulle pour le mari, la beauté devient un inconvénient, & la laideur un avantage : mais la laideur qui produit le dégoût eſt le plus grand des malheurs; ce ſentiment, loin de s'effacer, augmente ſans ceſſe & ſe tourne en haîne. C'eſt un enfer qu'un pareil mariage ; il vaudroit mieux être morts qu'unis ainſi.

Deſirez en tout la médiocrité, ſans en excepter la beauté même. Une figure agréable & prévenante, qui n'inſpire pas l'amour, mais la bienveuillance, eſt ce qu'on doit préférer ; elle eſt ſans préjudice pour le mari, & l'avantage en tourne au profit commun. Les grâces ne s'uſent pas comme la beauté ; elles ont de la vie, elles ſe renouvellent ſans ceſſe ; & au bout de trente ans de mariage, une honnête femme avec des graces, plaît à ſon mari comme le premier jour.

Telles ſont les réflexions qui m'ont

déterminé dans le choix de Sophie. Éleve de la Nature, ainſi qu'Émile, elle eſt faite pour lui plus qu'aucune autre; elle ſera la femme de l'homme. Elle eſt ſon égale par la naiſſance & par le mérite, ſon inférieure par la fortune. Elle n'enchante pas au premier coup-d'œil, mais elle plaît chaque jour davantage. Son plus grand charme n'agit que par dégrés, il ne ſe déploie que dans l'intimité du commerce, & ſon mari le ſentira plus que perſonne au monde; ſon éducation n'eſt ni brillante ni négligée; elle a du goût ſans étude, des talens ſans art, du jugement ſans connoiſſances. Son eſprit ne ſait pas, mais il eſt cultivé pour apprendre; c'eſt une terre bien préparée qui n'attend que le grain pour rapporter. Elle n'a jamais lu de livre que Barrême, & Télémaque qui lui tomba par hazard dans les mains; mais une fille capable de ſe paſſionner pour Télémaque, a-t-elle un cœur ſans ſentiment

& un esprit sans délicatesse ? O l'aimable ignorance ! Heureux celui qu'on destine à l'instruire ! Elle ne sera point le Professeur de son mari ; mais son disciple ; loin de vouloir l'assujettir à ses goûts, elle prendra les siens. Elle vaudra mieux pour lui que si elle étoit savante : il aura le plaisir de lui tout enseigner. Il est tems, enfin, qu'ils se voyent ; travaillons à les rapprocher.

Nous partons de Paris tristes & rêveurs. Ce lieu de babil n'est pas notre centre. Emile tourne un œil de dédain vers cette grande ville & dit avec dépit ; que de jours perdus en vaines recherches ! Ah ! ce n'est pas là qu'est l'épouse de mon cœur : mon ami, vous le saviez bien ; mais mon tems ne vous coûte guère, & mes maux vous font peu souffrir. Je le regarde fixement & lui dis sans m'émouvoir : Émile, croyez-vous ce que vous dites ? A l'instant il me saute au cou tout confus, & me serre dans ses bras

ſans répondre. C'eſt toujours ſa réponſe, quand il a tort.

Nous voici par les champs en vrais Chevaliers errans ; non pas comme eux cherchant les aventures : nous les fuyons, au contraire, en quittant Paris ; mais imitant aſſez leur allure errante, inégale, tantôt piquant des deux, & tantôt marchant à petits pas. A force de ſuivre ma pratique, on en aura pris enfin l'eſprit ; & je n'imagine aucun Lecteur encore aſſez prévenu par les uſages, pour nous ſuppoſer tous deux endormis dans une bonne chaiſe de poſte bien fermée, marchant ſans rien voir, ſans rien obſerver, rendant nul pour nous l'intervalle du départ à l'arrivée, &, dans la viteſſe de notre marche, perdant le tems pour le ménager.

Les hommes diſent que la vie eſt courte, & je vois qu'ils s'efforcent de la rendre telle. Ne ſachant pas l'employer, ils ſe plaignent de la rapidité

du tems; & je vois qu'il coule trop lentement a leur gré. Toujours pleins de l'objet auquel ils tendent, ils voient à regret l'intervalle qui les en ſépare: l'un voudroit être à demain, l'autre au mois prochain, l'autre à dix ans de-là; nul ne veut vivre aujourd'hui; nul n'eſt content de l'heure préſente, tous la trouvent trop lente à paſſer. Quand ils ſe plaignent que le tems coule trop vîte, ils mentent; ils paieroient volontiers le pouvoir de l'accélerer. Ils emploieroient volontiers leur fortune à conſumer leur vie entiere; & il n'y en a peut-être pas un qui n'eût réduit ſes ans à très-peu d'heures, s'il eût été le maître d'en ôter au gré de ſon ennui celles qui lui étoient à charge, & au gré de ſon impatience celles qui le ſéparoient du moment déſiré. Tel paſſe la moitié de ſa vie à ſe rendre de Paris à Verſailles, de Verſailles à Paris, de la ville à la campagne, de la campagne à la ville,

& d'un quartier à l'autre, qui ſeroit fort embarraſſé de ſes heures, s'il n'avoit le ſecret de les perdre ainſi, & qui s'éloigne exprès de ſes affaires pour s'occuper à les aller chercher : il croit gagner le tems qu'il y met de plus, & dont autrement il ne ſauroit que faire, ou bien, au contraire, il court pour courir, & vient en poſte ſans autre objet que de retourner de même. Mortels, ne ceſſerez-vous jamais de calomnier la Nature ? Pourquoi vous plaindre que la vie eſt courte, puiſqu'elle ne l'eſt pas encore aſſez à votre gré ? S'il eſt un ſeul d'entre vous qui ſache mettre aſſez de tempérance à ſes deſirs pour ne jamais ſouhaiter que le tems s'écoule, celui-là ne l'eſtimera point trop courte. Vivre & jouir ſeront pour lui la même choſe ; & dût-il mourir jeune, il ne mourra que raſſaſié de jours.

Quand je n'aurois que cet avantage dans ma méthode, par cela ſeul il la

faudroit préférer à toute autre. Je n'ai point élevé mon Émile pour désirer ni pour attendre, mais pour jouir; & quand il porte ses desirs au-delà du présent, ce n'est point avec une ardeur assez impétueuse pour être importuné de la lenteur du tems. Il ne jouira pas seulement du plaisir de désirer, mais de celui d'aller à l'objet qu'il désire; & ses passions sont tellement modérées, qu'il est toujours plus où il est, qu'où il sera.

Nous ne voyageons donc point en couriers, mais en voyageurs. Nous ne songeons pas seulement aux deux termes, mais à l'intervalle qui les sépare. Le voyage même est un plaisir pour nous. Nous ne le faisons point tristement assis & comme emprisonnés dans une petite cage bien fermée. Nous ne voyageons point dans la mollesse & dans le repos des femmes. Nous ne nous ôtons ni le grand air, ni la vue des objets qui nous environnent, ni la commodité

de les contempler à notre gré, quand il nous plaît. Émile n'entra jamais dans une chaise de poste, & ne court guère en poste, s'il n'est pressé. Mais de quoi jamais Émile peut-il être pressé? D'une seule chose, de jouir de la vie. Ajouterai-je, & de faire du bien, quand il le peut? Non; car cela même est jouir de la vie.

Je ne conçois qu'une maniere de voyager plus agréable que d'aller à cheval; c'est d'aller à pied. On part à son moment, on s'arrête à sa volonté, on fait tant & si peu d'exercice qu'on veut. On observe tout le pays; on se détourne à droite, à gauche; on examine tout ce qui nous flatte; on s'arrête à tous les points de vue. Apperçois-je une riviere, je la côtoie: un bois touffu, je vais sous son ombre: une grotte, je la visite: une carriere, j'examine les minéraux. Par-tout où je me plais, j'y reste. A l'instant que je m'ennuie, je m'en vais. Je ne dépends

ni des chevaux ni du poſtillon. Je n'ai pas beſoin de choiſir des chemins tout faits, des routes commodes, je paſſe par-tout où un homme peut paſſer; je vois tout ce qu'un homme peut voir, &, ne dépendant que de moi-même, je jouis de toute la liberté dont un homme peut jouir. Si le mauvais tems m'arrête & que l'ennui me gagne, alors je prends des chevaux. Si je ſuis las.... mais Emile ne ſe laſſe guère; il eſt robuſte. Et pourquoi ſe laſſeroit-il? Il n'eſt point preſſé. S'il s'arrête, comment peut-il s'ennuyer? Il porte partout de quoi s'amuſer. Il entre chez un maître, il travaille; il exerce ſes bras pour repoſer ſes pieds.

Voyager à pied, c'eſt voyager comme Thalès, Platon, Pythagore. J'ai peine à comprendre comment un Philoſophe peut ſe réſoudre à voyager autrement, & s'arracher à l'examen des richeſſes qu'il foule aux pieds, & que la terre prodigue à ſa vue. Qui eſt-ce qui,

aimant un peu l'Agriculture, ne veut pas connoître les productions particulieres au climat des lieux qu'il traverſe, & la maniere de les cultiver? Qui eſt-ce qui, ayant un peu de goût pour l'hiſtoire naturelle, peut ſe résoudre à paſſer un terrein ſans l'examiner, un rocher ſans l'écorner, des montagnes ſans herboriſer, des cailloux ſans chercher des foſſiles? Vos Philoſophes de ruelles étudient l'hiſtoire naturelle dans des cabinets; ils ont des colifichets, ils ſavent des noms & n'ont aucune idée de la Nature. Mais le cabinet d'Emile eſt plus riche que ceux des Rois; ce cabinet eſt la terre entiere. Chaque choſe y eſt à ſa place: le Naturaliſte qui en prend ſoin a rangé le tout dans un fort bel ordre; d'Aubenton ne feroit pas mieux.

Combien de plaiſirs différens on raſſemble par cette agréable maniere de voyager! ſans compter la ſanté qui s'affermit, l'humeur qui s'égaye. J'ai

toujours vu ceux qui voyageoient dans de bonnes voitures bien douces, rêveurs, triſtes, grondans ou ſouffrans; & les piétons toujours gais, légers, & contens de tout. Combien le cœur rit, quand on approche du gîte! Combien un repas groſſier paroît ſavoureux! Avec quel plaiſir on ſe repoſe à table! Quel bon ſommeil on fait dans un mauvais lit! Quand on ne veut qu'arriver, on peut courir en chaiſe de poſte; mais quand on veut voyager, il faut aller à pied.

Si, avant que nous ayons fait cinquante lieues de la maniere que j'imagine, Sophie n'eſt pas oubliée, il faut que je ne ſois guère adroit, ou qu'Émile ſoit bien peu curieux: car avec tant de connoiſſances élémentaires, il eſt difficile qu'il ne ſoit pas tenté d'en acquérir davantage. On n'eſt curieux qu'à proportion qu'on eſt inſtruit; il ſait précisément aſſez pour vouloir apprendre.

Cependant un objet en attire un autre, & nous avançons toujours. J'ai mis à notre premiere course un terme éloigné : le prétexte en est facile ; en sortant de Paris, il faut aller chercher une femme au loin.

Quelque jour, après nous être égarés plus qu'à l'ordinaire dans des vallons, dans des montagnes où l'on n'apperçoit aucun chemin, nous ne savons retrouver le nôtre. Peu nous importe, tous chemins sont bons, pourvu qu'on arrive : mais encore faut-il arriver quelque part, quand on a faim. Heureusement nous trouvons un paysan qui nous mène dans sa chaumiere ; nous mangeons de grand appétit son maigre dîner. En nous voyant si fatigués, si affamés, il nous dit : si le bon Dieu vous eût conduits de l'autre côté de la colline, vous eussiez été mieux reçus..... vous auriez trouvé une maison de paix.... des gens si charitables.... de si bonnes gens !... Ils

n'ont pas meilleur cœur que moi; mais ils ſont plus riches, quoiqu'on diſe qu'ils l'étoient bien plus autrefois.... Ils ne pâtiſſent pas, Dieu merci; & tout le pays ſe ſent de ce qui leur reſte.

A ce mot de bonnes gens, le cœur du bon Émile s'épanouit. Mon ami, dit-il en me regardant, allons à cette maiſon, dont les maîtres ſont bénis dans le voiſinage : je ſerois bien aiſe de les voir; peut-être ſeront-ils bien aiſes de nous voir auſſi. Je ſuis ſûr qu'ils nous recevront bien : s'ils ſont des nôtres, nous ſerons des leurs.

La maiſon bien indiquée, on part, on erre dans les bois; une grande pluie nous ſurprend en chemin, elle nous retarde ſans nous arrêter. Enfin l'on ſe retrouve, & le ſoir nous arrivons à la maiſon déſignée. Dans le hameau qui l'entoure, cette ſeule maiſon, quoique ſimple, a quelque apparence; nous nous préſentons, nous

demandons l'hoſpitalité : l'on nous fait parler au maître ; il nous queſtionne, mais poliment : ſans dire le ſujet de notre voyage, nous diſons celui de notre détour. Il a gardé de ſon ancienne opulence la facilité de connoître l'état des gens dans leurs manieres : quiconque a vécu dans le grand monde ſe trompe rarement là-deſſus ; ſur ce paſſeport nous ſommes admis.

On nous montre un appartement fort petit, mais propre & commode ; on y fait du ſeu, nous y trouvons du linge, des nippes, tout ce qu'il nous faut. Quoi ! dit Émile tout ſurpris, on diroit que nous étions attendus. O que le payſan avoit bien raiſon ! Quelle attention, quelle bonté, quelle prévoyance, & pour des inconnus ! Je crois être au tems d'Homere. Soyez ſenſible à tout cela, lui dis-je : mais ne vous en étonnez pas ; par-tout où les étrangers ſont rares, ils ſont bien venus ; rien ne rend plus hoſpitalier

que de n'avoir pas ſouvent beſoin de l'être : c'eſt l'affluence des hôtes qui détruit l'hoſpitalité. Du tems d'Homere on ne voyageoit guère, & les voyageurs étoient bien reçus par-tout. Nous ſommes peut-être les ſeuls paſſagers qu'on ait vus ici de toute l'année. N'importe, reprend-il, cela même eſt un éloge, de ſavoir ſe paſſer d'hôtes, & de les recevoir toujours bien.

Séchés & rajuſtés, nous allons rejoindre le maître de la maiſon ; il nous préſente à ſa femme ; elle nous reçoit, non pas ſeulement avec politeſſe, mais avec bonté. L'honneur de ſes coups-d'œil eſt pour Émile. Une mere dans le cas où elle eſt, voit rarement ſans inquiétude, ou du moins ſans curioſité, entrer chez elle un homme de cet âge.

On fait hâter le ſouper pour l'amour de nous. En entrant dans la ſalle à manger nous voyons cinq couverts ; nous nous plaçons, il en reſte

un vuide. Une jeune perſonne entre, fait une grande révérence, & s'aſſied modeſtement ſans parler. Emile, occupé de ſa faim ou de ſes réponſes, la ſalue, parle & mange. Le principal objet de ſon voyage eſt auſſi loin de ſa penſée, qu'il ſe croit lui-même encore loin du terme. L'entretien roule ſur l'égarement de nos voyageurs. Monſieur, lui dit le maître de la maiſon, vous me paroiſſez un jeune homme aimable & ſage; & cela me fait ſonger que vous êtes arrivé ici, votre Gouverneur & vous, las & mouillés, comme Télémaque & Mentor dans l'Iſle de Calypſo. Il eſt vrai, répond Émile, que nous trouvons ici l'hoſpitalité de Calypſo. Son Mentor ajoûte; & les charmes d'Eucharis. Mais Émile connoît l'Odyſſée, & n'a point lu Télémaque; il ne ſait ce que c'eſt qu'Eucharis. Pour la jeune perſonne, je la vois rougir juſqu'aux yeux, les baiſſer ſur ſon aſſiette, & n'ôſer ſouffler. La

mere, qui remarque ſon embarras, fait ſigne au pere, & celui-ci change de converſation. En parlant de ſa ſolitude, il s'engage inſenſiblement dans le récit des évènemens qui l'y ont confiné; les malheurs de ſa vie, la conſtance de ſon épouſe, les conſolations qu'ils ont trouvées dans leur union, la vie douce & paiſible qu'ils mènent dans leur retraite, & toujours ſans dire un mot de la jeune perſonne; tout cela forme un récit agréable & touchant, qu'on ne peut entendre ſans intérêt. Emile ému, attendri, ceſſe de manger pour écouter. Enfin, à l'endroit où le plus honnête des hommes, s'étend avec plus de plaiſir ſur l'attachement de la plus digne des femmes, le jeune voyageur, hors de lui, ſerre une main du mari qu'il a ſaiſie, & de l'autre prend auſſi la main de la femme, ſur laquelle il ſe penche avec tranſport, en l'arroſant de pleurs. La naïve vivacité du jeune

homme enchante tout le monde : mais la fille, plus senfible que personne à cette marque de son bon cœur, croît voir Télémaque affecté des malheurs de Philoctete. Elle porte à la dérobée les yeux sur lui pour mieux examiner sa figure, elle n'y trouve rien qui démente la comparaison. Son air aisé a de la liberté sans arrogance ; ses manieres sont vives sans étourderie ; sa sensibilité rend son regard plus doux, sa physionomie plus touchante : la jeune personne, le voyant pleurer, est prête à mêler ses larmes aux siennes. Dans un si beau prétexte, une honte secrette la retient : elle se reproche déja les pleurs prêts à s'échapper de ses yeux, comme s'il étoit mal d'en verser pour sa famille.

La mere, qui, dès le commencement du souper, n'a cessé de veiller sur elle, voit sa contrainte, & l'en délivre, en l'envoyant faire une commission. Une minute après, la jeune fille rentre, mais si mal remise que

ſon déſordre eſt viſible à tous les yeux. La mere lui dit avec douceur : Sophie, remettez-vous ; ne ceſſerez-vous point de pleurer les malheurs de vos parens ? Vous qui les en conſolez, n'y ſoyez pas plus ſenſible qu'eux-mêmes.

A ce nom de Sophie, vous euſſiez vu tréſſaillir Émile. Frappé d'un nom ſi cher, il ſe réveille en ſurſaut, & jette un regard avide ſur celle qui l'ôſe porter. Sophie, ô Sophie ! eſt-ce vous que mon cœur cherche ? Eſt-ce vous que mon cœur aime ? Il l'obſerve, il la contemple avec une ſorte de crainte & de défiance. Il ne voit point exactement la figure qu'il s'étoit peinte ; il ne ſait ſi celle qu'il voit vaut mieux ou moins. Il étudie chaque trait, il épie chaque mouvement, chaque geſte, il trouve à tout mille interprétations confuſes ; il donneroit la moitié de ſa vie pour qu'elle voulût dire un ſeul mot. Il me regarde inquiet & troublé ; ſes yeux me font à

la fois cent questions, cent reproches. Il semble me dire à chaque regard : guidez-moi, tandis qu'il est tems : si mon cœur se livre & se trompe, je n'en reviendrai de mes jours.

Emile est l'homme du monde qui sait le moins se déguiser. Comment se déguiseroit-il dans le plus grand trouble de sa vie, entre quatre spectateurs qui l'examinent, & dont le plus distrait en apparence, est en effet le plus attentif? Son désordre n'échappe point aux yeux pénétrans de Sophie ; les siens l'instruisent de reste qu'elle en est l'objet : elle voit que cette inquiétude n'est pas de l'amour encore, mais qu'importe? Il s'occupe d'elle, & cela suffit ; elle sera bien malheureuse, s'il s'en occupe impunément.

Les meres ont des yeux comme leurs filles, & l'expérience de plus. La mere de Sophie sourit du succès de nos projets. Elle lit dans les cœurs des deux jeunes gens ; elle voit qu'il est tems de

fixer

fixer celui du nouveau Télémaque ; elle fait parler sa fille. Sa fille, avec sa douceur naturelle, répond d'un ton timide, qui ne fait que mieux son effet. Au premier son de cette voix, Émile est rendu ; c'est Sophie, il n'en doute plus. Ce ne la seroit pas, qu'il seroit trop tard pour s'en dédire.

C'est alors que les charmes de cette fille enchanteresse vont par torrens à son cœur, & qu'il commence d'avaler à longs traits le poison dont elle l'enivre. Il ne parle plus, il ne répond plus, il ne voit que Sophie, il n'entend que Sophie : si elle dit un mot, il ouvre la bouche ; si elle baisse les yeux, il les baisse ; s'il la voit respirer, il soupire ; c'est l'ame de Sophie qui paroît l'animer. Que la sienne a changé dans peu d'instans ! Ce n'est plus le tour de Sophie de trembler ; c'est celui d'Emile. Adieu la liberté, la naïveté, la franchise. Confus, embarrassé, craintif, il n'ôse plus regarder autour de lui, de peur de

voir qu'on le regarde. Honteux de se laisser pénétrer, il voudroit se rendre invisible à tout le monde, pour se rassasier de la contempler sans être observé. Sophie, au contraire, se rassûre de la crainte d'Emile; elle voit son triomphe, elle en jouit.

Nol mostra già, benche in suo cor ne rida.

Elle n'a pas changé de contenance; mais, malgré cet air modeste, & ces yeux baissés, son tendre cœur palpite de joie, & lui dit que Télémaque est trouvé.

Si j'entre ici dans l'histoire trop naïve & trop simple, peut-être, de leurs innocentes amours, on regardera ces détails comme un jeu frivole; & l'on aura tort. On ne considere pas assez l'influence que doit avoir la premiere liaison d'un homme avec une femme dans le cours de la vie de l'un & de l'autre. On ne voit pas qu'une premiere impression, aussi vive que celle de l'amour ou du penchant qui tient

ſa place, a de longs effets dont on n'apperçoit point la chaîne dans le progrès des ans, mais qui ne ceſſent d'agir juſqu'à la mort. On nous donne dans les Traités d'éducation de grands verbiages inutiles & pédanteſques ſur les chimériques devoirs des enfans; & l'on ne nous dit pas un mot de la partie la plus importante & la plus difficile de toute l'éducation: ſavoir la criſe qui ſert de paſſage de l'enfance à l'état d'homme. Si j'ai pu rendre ces eſſais utiles par quelque endroit, ce ſera ſur-tout pour m'y être étendu fort au long ſur cette partie eſſentielle omiſe par tous les autres, & pour ne m'être point laiſſé rebuter dans cette entrepriſe par de fauſſes délicateſſes, ni effrayer par des difficultés de langue. Si j'ai dit ce qu'il faut faire, j'ai dit ce que j'ai dû dire: il m'importe fort peu d'avoir écrit un Roman. C'eſt un aſſez beau Roman que celui de la Nature humaine. S'il ne ſe trouve que

dans cet écrit, eſt-ce ma faute? Ce devroit être l'hiſtoire de mon eſpece: vous qui la dépravez, c'eſt vous qui faites un Roman de mon Livre.

Une autre conſidération, qui renforce la premiere, eſt qu'il ne s'agit pas ici d'un jeune homme livré dès l'enfance à la crainte, à la convoitiſe, à l'envie, à l'orgueil, & à toutes les paſſions qui ſervent d'inſtrument aux éducations communes; qu'il s'agit d'un jeune homme dont c'eſt ici, non-ſeulement le premier amour, mais la premiere paſſion de toute eſpece; que, de cette paſſion, l'unique, peut-être, qu'il ſentira vivement dans toute ſa vie, dépend la derniere forme que doit prendre ſon caractère. Ses manieres de penſer, ſes ſentimens, ſes goûts fixés par une paſſion durable, vont acquérir une conſiſtance qui ne leur permettra plus de s'altérer.

On conçoit qu'entre Émile & moi, la nuit qui ſuit une pareille ſoirée ne

ſe paſſe pas toute à dormir. Quoi donc! la ſeule conformité d'un nom doit-elle avoir tant de pouvoir ſur un homme ſage? N'y a-t-il qu'une Sophie au monde? Se reſſemblent-elles toutes d'ame comme de nom? Toutes celles qu'il verra ſont-elles la ſienne? Eſt-il fou, de ſe paſſionner ainſi pour une inconnue à laquelle il n'a jamais parlé? Attendez, jeune homme; examinez, obſervez. Vous ne ſavez pas même encore chez qui vous êtes; & à vous entendre, on vous croiroit déja dans votre maiſon.

Ce n'eſt pas le tems des leçons, & celles-ci ne ſont pas faites pour être écoutées. Elles ne font que donner au jeune homme un nouvel intérêt pour Sophie, par le deſir de juſtifier ſon penchant. Ce rapport des noms, cette rencontre qu'il croit fortuite, ma réſerve même, ne font qu'irriter ſa vivacité: déja Sophie lui paroît trop

eſtimable pour qu'il ne ſoit pas sûr de me la faire aimer.

Le matin, je me doute bien que dans ſon mauvais habit de voyage, Émile tâchera de ſe mettre avec plus de ſoin. Il n'y manque pas: mais je ris de ſon empreſſement à s'accommoder du linge de la maiſon. Je pénetre ſa penſée; j'y lis avec plaiſir qu'il cherche, en ſe préparant des reſtitutions, des échanges, à s'établir une eſpece de correſpondance qui le mette en droit d'y renvoyer & d'y revenir.

Je m'étois attendu de trouver Sophie un peu plus ajuſtée auſſi de ſon côté; je me ſuis trompé. Cette vulgaire coquetterie eſt bonne pour ceux à qui l'on ne veut que plaire. Celle du véritable amour eſt plus rafinée; elle a bien d'autres prétentions. Sophie eſt miſe encore plus ſimplement que la veille, & même plus négligemment, quoiqu'avec une propreté toujours ſcrupuleuſe. Je ne vois de la coquetterie

dans cette négligence, que parce que j'y vois de l'affectation. Sophie sait bien qu'une parure plus recherchée est une déclaration : mais elle ne sait pas qu'une parure plus négligée en est une autre ; elle montre qu'on ne se contente pas de plaire par l'ajustement, qu'on veut plaire aussi par la personne. Eh ! qu'importe à l'amant comment on soit mise, pourvu qu'il voye qu'on s'occupe de lui ? Déja sûre de son empire, Sophie ne se borne pas à frapper par ses charmes les yeux d'Émile, si son cœur ne va les chercher ; il ne lui suffit plus qu'il les voye, elle veut qu'il les suppose. N'en a-t-il pas assez vu pour être obligé de deviner le reste ?

Il est à croire que, durant nos entretiens de cette nuit, Sophie & sa mere n'ont pas non plus resté muettes. Il y a eu des aveux arrachés, des instructions données. Le lendemain on se rassemble bien préparés. Il n'y a pas douze heures que nos jeunes gens se

ſont vus ; ils ne ſe ſont pas dit encore un ſeul mot, & déja l'on voit qu'ils s'entendent. Leur abord n'eſt pas familier ; il eſt embarraſſé, timide ; ils ne ſe parlent point ; leurs yeux baiſſés ſemblent s'éviter, & cela même eſt un ſigne d'intelligence : ils s'évitent, mais de concert ; ils ſentent déja le beſoin du myſtère, avant de s'être rien dit. En partant, nous demandons la permiſſion de venir nous-mêmes rapporter ce que nous emportons. La bouche d'Émile demande cette permiſſion au pere, à la mere, tandis que ſes yeux inquiets tournés ſur la fille, la lui demandent beaucoup plus inſtamment. Sophie ne dit rien, ne fait aucun ſigne, ne paroît rien voir, rien entendre ; mais elle rougit, & cette rougeur eſt une réponſe encore plus claire que celle de ſes parens.

On nous permet de revenir, ſans nous inviter à reſter. Cette conduite eſt convenable ; on donne le couvert

à des paſſans embarraſſés de leur gîte: mais il n'eſt pas décent qu'un amant couche dans la maiſon de ſa maitreſſe.

A peine ſommes-nous hors de cette maiſon chérie, qu'Emile ſonge à nous établir aux environs; la chaumiere la plus voiſine lui ſemble déja trop éloignée. Il voudroit coucher dans les foſſés du Château. Jeune étourdi! lui dis-je, d'un ton de pitié, quoi! déja la paſſion vous aveugle! Vous ne voyez déja plus ni les bienſéances ni la raiſon! Malheureux! vous croyez aimer, & vous voulez déshonorer votre maitreſſe! Que dira-t-on d'elle, quand on ſaura qu'un jeune homme qui ſort de ſa maiſon couche aux environs? Vous l'aimez, dites-vous! Eſt-ce donc à vous de la perdre de réputation? Eſt-ce-là le prix de l'hoſpitalité que ſes parens vous ont accordée? Ferez-vous l'opprobre de celle dont vous attendez votre bonheur? Eh! qu'importent, répond-il avec vivacité, les vains

discours des hommes & leurs injustes soupçons ? Ne m'avez - vous pas appris vous - même à n'en faire aucun cas ? Qui sait mieux que moi combien j'honore Sophie, combien je la veux respecter ? Mon attachement ne sera point sa honte, il sera sa gloire, il sera digne d'elle. Quand mon cœur & mes soins lui rendront par-tout l'hommage qu'elle mérite, en quoi puis - je l'outrager ? Cher Emile, reprends - je en l'embrassant, vous raisonnez pour vous ; apprenez à raisonner pour elle. Ne comparez point l'honneur d'un sexe à celui de l'autre ; ils ont des principes tout différens. Ces principes sont également solides & raisonnables ; parce qu'ils dérivent également de la Nature, & que la même vertu qui vous fait mépriser pour vous les discours des hommes, vous oblige à les respecter pour votre maitresse. Votre honneur est en vous seul ; & le sien dépend d'autrui. Le négliger, seroit blesser le

vôtre même ; & vous ne vous rendez point ce que vous vous devez, si vous ètes cause qu'on ne lui rende pas ce qui lui est dû.

Alors lui expliquant les raisons de ces différences, je lui fais sentir quelle injustice il y auroit à vouloir les compter pour rien. Qui est-ce qui lui a dit qu'il sera l'époux de Sophie, elle dont il ignore les sentimens, elle dont le cœur ou les parens ont peut-être des engagemens antérieurs, elle qu'il ne connoît point, & qui n'a peut-être avec lui pas une des convenances qui peuvent rendre un mariage heureux ? Ignore-t-il que tout scandale est pour une fille une tache indélébile, que n'efface pas même son mariage avec celui qui l'a causé ? Eh! quel est l'homme sensible qui veut perdre celle qu'il aime ? Quel est l'honnête-homme qui veut faire pleurer à jamais à une infortunée le malheur de lui avoir plû ?

Le jeune homme, effrayé des conséquences que je lui fais envisager, & toujours extrême dans ses idées, croit déja n'être jamais assez loin du séjour de Sophie : il double le pas pour fuir plus promptement; il regarde autour de nous si nous ne sommes point écoutés ; il sacrifieroit mille fois son bonheur à l'honneur de celle qu'il aime ; il aimeroit mieux ne la revoir de sa vie que de lui causer un seul déplaisir. C'est le premier fruit des soins que j'ai pris dès sa jeunesse de lui former un cœur qui sache aimer.

Il s'agit donc de trouver un asyle éloigné, mais à portée. Nous cherchons, nous nous informons : nous apprenons qu'à deux grandes lieues est une ville ; nous allons chercher à nous y loger, plutôt que dans des villages plus proches où notre séjour deviendroit suspect. C'est-là qu'arrive enfin le nouvel amant plein d'amour, d'espoir, de joie, & sur-tout de bons

ſentimens ; & voilà comment, dirigeant peu-à-peu ſa paſſion naiſſante vers ce qui eſt bon & honnête, je diſpoſe inſenſiblement tous ſes penchans à prendre le même pli.

J'approche du terme de ma carriere ; je l'apperçois déja de loin. Toutes les grandes difficultés ſont vaincues, tous les grands obſtacles ſont ſurmontés ; il ne me reſte plus rien de pénible à faire que de ne pas gâter mon ouvrage, en me hâtant de le conſommer. Dans l'incertitude de la vie humaine, évitons ſur-tout la fauſſe prudence d'immoler le préſent à l'avenir ; c'eſt ſouvent immoler ce qui eſt, à ce qui ne ſera point. Rendons l'homme heureux dans tous les âges, de peur qu'après bien des ſoins, il ne meure avant de l'avoir été. Or, s'il eſt un tems pour jouir de la vie, c'eſt aſſurément la fin de l'adoleſcence, où les facultés du corps & de l'ame ont acquis leur plus grande vi-

gueur, & où l'homme, au milieu de sa course, voit de plus loin les deux termes qui lui en font sentir la brièveté. Si l'imprudente Jeunesse se trompe, ce n'est pas en ce qu'elle veut jouir; c'est en ce qu'elle cherche la jouissance où elle n'est point, & qu'en s'apprêtant un avenir misérable, elle ne sait pas même user du moment présent.

Considerez mon Émile, à vingt ans passés, bien formé, bien constitué d'esprit & de corps, fort, sain, dispos, adroit, robuste, plein de sens, de raison, de bonté, d'humanité, ayant des mœurs, du goût, aimant le beau, faisant le bien, libre de l'empire des passions cruelles, exempt du joug de l'opinion, mais soumis à la loi de la sagesse, & docile à la voix de l'amitié, possedant tous les talens utiles, & plusieurs talens agréables, se souciant peu des richesses, portant sa ressource au bout de ses bras, &

n'ayant pas peur de manquer de pain, quoi qu'il arrive. Le voilà maintenant enivré d'une passion naissante : son cœur s'ouvre aux premiers feux de l'amour ; ses douces illusions lui font un nouvel univers de délices & de jouissance ; il aime un objet aimable, & plus aimable encore par son caractère que par sa personne ; il espere, il attend un retour qu'il sent lui être dû ; c'est du rapport des cœurs, c'est du concours des sentimens honnêtes, que s'est formé leur premier penchant. Ce penchant doit être durable : il se livre avec confiance, avec raison même, au plus charmant délire, sans crainte, sans regret, sans remords, sans autre inquiétude que celle dont le sentiment du bonheur est inséparable. Que peut-il manquer au sien ? Voyez, cherchez, imaginez ce qu'il lui faut encore, & qu'on puisse accorder avec ce qu'il a. Il réunit tous les biens qu'on peut obtenir à la fois ;

on n'y en peut ajouter aucun qu'aux dépens d'un autre ; il eſt heureux autant qu'un homme peut l'être. Irai-je en ce moment abréger un deſtin ſi doux ? Irai-je troubler une volupté ſi pure ? Ah ! tout le prix de la vie eſt dans la félicité qu'il goûte. Que pourrois-je lui rendre qui valût ce que je lui aurois ôté ? Même en mettant le comble à ſon bonheur, j'en détruirois le plus grand charme. Ce bonheur ſuprême eſt cent fois plus doux à eſpérer qu'à obtenir ; on en jouit mieux quand on l'attend, que quand on le goûte. O bon Émile ! aime, & ſois aimé. Jouis long-tems avant que de poſſeder ; jouis à la fois de l'amour & de l'innocence ; fais ton paradis ſur la terre en attendant l'autre : je n'abrégerai point cet heureux tems de ta vie : j'en filerai pour toi l'enchantement ; je le prolongerai le plus qu'il ſera poſſible. Hélas ! il faut qu'il finiſſe, & qu'il finiſſe en peu de tems ; mais je

ferai du moins qu'il dure toujours dans ta mémoire, & que tu ne te repentes jamais de l'avoir goûté.

Émile n'oublie pas que nous avons des restitutions à faire. Si-tôt qu'elles sont prêtes, nous prenons des chevaux, nous allons grand train; pour cette fois en partant, il voudroit être arrivé. Quand le cœur s'ouvre aux passions, il s'ouvre à l'ennui de la vie. Si je n'ai pas perdu mon tems, la sienne entiere ne se passera pas ainsi.

Malheureusement la route est fort coupée & le pays difficile. Nous nous égarons, il s'en apperçoit le premier, &, sans s'impatienter, sans se plaindre, il met toute son attention à retrouver son chemin; il erre long-tems avant de se reconnoître, & toujours avec le même sang-froid. Ceci n'est rien pour vous, mais c'est beaucoup pour moi qui connois son naturel emporté: je vois le fruit des soins que

j'ai mis dès ſon enfance à l'endurcit aux coups de la néceſſité.

Nous arrivons enfin. La réception qu'on nous fait eſt bien plus ſimple & plus obligeante que la premiere fois ; nous ſommes déja d'anciennes connoiſſances. Émile & Sophie ſe ſaluent avec un peu d'embarras, & ne ſe parlent toujours point : que ſe diroient-ils en notre préſence ? L'entretien qu'il leur faut n'a pas beſoin de témoins. L'on ſe promene dans le jardin : ce jardin a pour parterre un potager très-bien entendu, pour parc un verger couvert de grands & beaux arbres fruitiers de toute eſpece, coupé, en divers ſens, de jolis ruiſſeaux, & de plates-bandes pleines de fleurs. Le beau lieu ! s'écrie Émile, plein de ſon Homere & toujours dans l'enthouſiaſme ; je crois voir le jardin d'Alcinoüs. La fille voudroit ſavoir ce que c'eſt qu'Alcinoüs, & la mere le demande.

Alcinoüs, leur dis-je, étoit un Roi de Corcyre, dont le jardin, décrit par Homere, est critiqué par des gens de goût, comme trop simple & trop peu paré (13). Cet Alcinoüs avoit une

---

(13) « En sortant du Palais on trouve un vaste jardin
» de quatre arpens, enceint & clos tout à l'entour,
» planté de grands arbres fleuris produisant des poi-
» res, des pommes de grenade & d'autres des plus bel-
» les especes, des figuiers au doux fruit, & des oliviers
» verdoyans. Jamais, durant l'année entiere, ces beaux
« arbres ne restent sans fruits : l'hiver & l'été, la douce
« haleine du vent d'ouest fait à la fois nouer les uns &
» mûrir les autres On voit la poire & la pomme vieil-
» lir & sécher sur leur arbre, la figue sur le figuier, &
» la grappe sur la souche. La vigne inépuisable ne cesse
» d'y porter de nouveaux raisins; on fait cuire & con-
» fire les uns au soleil sur une aire, tandis qu'on en
» vendange d'autres, laissant sur la plante ceux qui sont
» encore en fleur, en verjus, ou qui commencent à
» noircir. A l'un des bouts, deux quarrés bien cultivés
» & couverts de fleurs toute l'année sont ornés de deux
» fontaines, dont l'une est distribuée dans tout le jar-
» din, & l'autre, après avoir traversé le Palais, est
» conduite à un bâtiment élevé dans la ville pour
» abreuver les Citoyens.

Telle est la description du jardin royal d'Alcinoüs au septieme livre de l'Odyssée, dans lequel, à la honte de ce vieux rêveur d'Homere & des Princes de son tems, on ne voit ni treillages, ni statues, ni cascades, ni boulingrins.

fille aimable, qui, la veille qu'un Etranger reçut l'hoſpitalité chez ſon pere, ſongea qu'elle auroit bientôt un mari. Sophie, interdite, rougit, baiſſe les yeux, ſe mord la langue; on ne peut imaginer une pareille confuſion. Le pere, qui ſe plaît à l'augmenter, prend la parole & dit, que la jeune Princeſſe alloit elle-même laver le linge à la riviere. Croyez-vous, pourſuit-il, qu'elle eût dédaigné de toucher aux ſerviettes ſales, en diſant qu'elles ſentoient le graillon? Sophie, ſur qui le coup porte, oubliant ſa timidité naturelle, s'excuſe avec vivacité; ſon papa ſait bien que tout le menu linge n'eût point eu d'autre blanchiſſeuſe qu'elle, ſi on l'avoit laiſſé faire (14), & qu'elle en eût fait davantage avec plaiſir, ſi on le lui eût ordonné. Durant ces mots,

(14) J'avoue que je ſais quelque gré à la mere de Sophie de ne lui avoir pas laiſſé gâter dans le ſavon des mains auſſi douces que les ſiennes, & qu'Emile doit baiſer ſi ſouvent.

elle me regarde à la dérobée avec une inquiétude dont je ne puis m'empêcher de rire, en lisant dans son cœur ingénu les allarmes qui la font parler. Son pere a la cruauté de relever cette étourderie, en lui demandant d'un ton railleur à quel propos elle parle ici pour elle, & ce qu'elle a de commun avec la fille d'Alcinoüs ? Honteuse & tremblante elle n'ôse plus souffler, ni regarder personne. Fille charmante ! il n'est plus tems de feindre ; vous voilà déclarée en dépit de vous.

Bien-tôt cette petite scène est oubliée ou paroît l'être, très-heureusement pour Sophie : Émile est le seul qui n'y a rien compris. La promenade se continue, & nos jeunes gens, qui d'abord étoient à nos côtés, ont peine à se regler sur la lenteur de notre marche ; insensiblement ils nous précèdent, ils s'approchent, ils s'accostent à la fin, & nous les voyons assez loin devant nous. Sophie semble at-

tentive & posée, Emile parle & gesticule avec feu : il ne paroît pas que l'entretien les ennuie. Au bout d'une grande heure on retourne, on les rappelle: ils reviennent, mais lentement à leur tour, & l'on voit qu'ils mettent le tems à profit. Enfin, tout-à-coup leur entretien cesse avant qu'on soit à portée de les entendre, & ils doublent le pas pour nous rejoindre. Émile nous aborde avec un air ouvert & caressant; ses yeux pétillent de joie; il les tourne pourtant avec un peu d'inquiétude vers la mere de Sophie pour voir la réception qu'elle lui fera. Sophie n'a pas, à beaucoup près, un maintien si dégagé; en approchant elle semble toute confuse de se voir tête-à-tête avec un jeune homme, elle qui s'y est si souvent trouvée avec d'autres sans en être embarrassée, & sans qu'on l'ait jamais trouvé mauvais. Elle se hâte d'accourir à sa mere, un peu essoufflée, en disant quelques mots qui ne signi-

ſient pas grand'-choſe, comme pour avoir l'air d'être là depuis long-tems.

A la ſérénité qui ſe peint ſur le viſage de ces aimables enfans, on voit que cet entretien a ſoulagé leurs jeunes cœurs d'un grand poids. Ils ne ſont pas moins réſervés l'un avec l'autre, mais leur réſerve eſt moins embarraſſée. Elle ne vient plus que du reſpect d'Emile, de la modeſtie de Sophie, & de l'honnêteté de tous deux. Émile ôſe lui adreſſer quelques mots, quelquefois elle ôſe répondre ; mais jamais elle n'ouvre la bouche pour cela ſans jeter les yeux ſur ceux de ſa mere. Le changement qui paroît le plus ſenſible en elle eſt envers moi. Elle me témoigne une conſidération plus empreſſée, elle me regarde avec intérêt, elle me parle affectueuſement, elle eſt attentive à ce qui peut me plaire ; je vois qu'elle m'honore de ſon eſtime, & qu'il ne lui eſt pas indifférent d'obtenir la mienne. Je comprends qu'Émile

lui a parlé de moi ; on diroit qu'ils ont déja comploté de me gagner : il n'en eſt rien pourtant, & Sophie elle-même ne ſe gagne pas ſi vîte. Il aura peut-être plus beſoin de ma faveur auprès d'elle, que de la ſienne auprès de moi. Couple charmant ! . . . En ſongeant que le cœur ſenſible de mon jeune ami m'a fait entrer pour beaucoup dans ſon premier entretien avec ſa maitreſſe, je jouis du prix de ma peine ; ſon amitié m'a tout payé.

Les viſites ſe réiterent. Les converſations entre nos jeunes gens deviennent plus fréquentes. Émile, enivré d'amour, croit déja toucher à ſon bonheur. Cependant il n'obtient point d'aveu formel de Sophie ; elle l'écoute & ne lui dit rien. Emile connoît toute ſa modeſtie ; tant de retenue l'étonne peu ; il ſent qu'il n'eſt pas mal auprès d'elle ; il ſait que ce ſont les peres qui marient les enfans ; il ſuppoſe que Sophie attend un ordre de ſes parens ;

il

il lui demande la permiſſion de le ſolliciter ; elle ne s'y oppoſe pas. Il m'en parle, j'en parle en ſon nom, même en ſa préſence. Quelle ſurpriſe pour lui d'apprendre que Sophie dépend d'elle ſeule, & que, pour le rendre heureux, elle n'a qu'à le vouloir ! Il commence à ne plus rien comprendre à ſa conduite. Sa confiance diminue. Il s'allarme, il ſe voit moins avancé qu'il ne penſoit l'être, & c'eſt alors que l'amour le plus tendte emploie ſon langage le plus touchant pour la fléchir.

Émile n'eſt pas fait pour deviner ce qui lui nuit : ſi on ne le lui dit, il ne le ſaura de ſes jours, & Sophie eſt trop fière pour le lui dire. Les difficultés qui l'arrêtent feroient l'empreſſement d'une autre ; elle n'a pas oublié les leçons de ſes parens. Elle eſt pauvre ; Émile eſt riche, elle le ſait. Combien il a beſoin de ſe faire eſtimer d'elle ! Quel mérite ne lui faut-il point

pour effacer cette inégalité ! Mais comment ſongeroit-il à ces obſtacles ? Émile ſait-il s'il eſt riche ? Daigne-t-il même s'en informer ? Grâce au Ciel il n'a nul beſoin de l'être, il ſait être bienfaiſant ſans cela. Il tire le bien qu'il fait de ſon cœur & non de ſa bourſe. Il donne aux malheureux ſon tems, ſes ſoins, ſes affections, ſa perſonne ; & dans l'eſtimation de ſes bienfaits, à peine ôſe-t-il compter pour quelque choſe l'argent qu'il répand ſur les indigens.

Ne ſachant à quoi s'en prendre de ſa diſgrace, il l'attribue à ſa propre faute : car qui ôſeroit accuſer de caprice l'objet de ſes adorations ? L'humiliation de l'amour-propre augmente les regrets de l'amour éconduit. Il n'approche plus de Sophie avec cette aimable confiance d'un cœur qui ſe ſent digne du ſien ; il eſt craintif & tremblant devant elle. Il n'eſpere plus la toucher par la tendreſſe, il cherche

à la fléchir par la pitié. Quelquefois ſa patience ſe laſſe; le dépit eſt prêt à lui ſuccéder. Sophie ſemble preſſentir cet emportement, & le regarde. Ce ſeul regard le déſarme & l'intimide : il eſt plus ſoumis qu'auparavant.

Troublé de cette réſiſtance obſtinée & de ce ſilence invincible, il épanche ſon cœur dans celui de ſon ami. Il y dépoſe les douleurs de ce cœur navré de triſteſſe ; il implore ſon aſſiſtance & ſes conſeils. Quel impénétrable myſtère ! Elle s'intéreſſe à mon ſort, je n'en puis douter : loin de m'éviter, elle ſe plaît avec moi. Quand j'arrive, elle marque de la joie; & du regret, quand je pars. Elle reçoit mes ſoins avec bonté ; mes ſervices paroiſſent lui plaire ; elle daigne me donner des avis, quelquefois même des ordres. Cependant elle rejette mes ſollicitations, mes prieres. Quand j'ôſe parler d'union, elle m'impoſe impérieuſement ſilence, &, ſi j'ajoûte un mot, elle

me quitte à l'inſtant. Par quelle étrange raiſon veut-elle bien que je ſois à elle ſans vouloir entendre parler d'être à moi ? Vous qu'elle honore , vous qu'elle aime & qu'elle n'ôſera faire taire , parlez , faites-la parler ; ſervez votre ami , couronnez votre ouvrage ; ne rendez pas vos ſoins funeſtes à votre élève : ah ! ce qu'il tient de vous fera ſa miſere , ſi vous n'achevez ſon bonheur.

Je parle à Sophie , & j'en arrache , avec un peu de peine , un ſecret que je ſavois avant qu'elle me l'eût dit. J'obtiens plus difficilement la permiſſion d'en inſtruire Émile ; je l'obtiens enfin , & j'en uſe. Cette explication le jette dans un étonnement dont il ne peut revenir. Il n'entend rien à cette délicateſſe ; il n'imagine pas ce que des écus de plus ou de moins font au caractère & au mérite. Quand je lui fais entendre ce qu'ils font aux préjugés , il ſe met à rire ; &, tranſporté de

joie, il veut partir à l'inſtant, aller tout déchirer, tout jetter, renoncer à tout, pour avoir l'honneur d'être auſſi pauvre que Sophie, & revenir digne d'être ſon époux.

Hé quoi! dis-je en l'arrêtant, & riant à mon tour de ſon impétuoſité, cette jeune tête ne mûrira-t-elle point? &, après avoir philoſophé toute votre vie, n'apprendrez-vous jamais à raiſonner? Comment ne voyez-vous pas qu'en ſuivant votre inſenſé projet, vous allez empirer votre ſituation & rendre Sophie plus intraitable? C'eſt un petit avantage d'avoir quelques biens de plus qu'elle, c'en ſeroit un très-grand de les lui avoir tous ſacrifiés, & ſi ſa fierté ne peut ſe réſoudre à vous avoir la premiere obligation, comment ſe réſoudroit-elle à vous avoir l'autre? Si elle ne peut ſouffrir qu'un mari puiſſe lui reprocher de l'avoir enrichie, ſouffrira-t-elle qu'il puiſſe lui reprocher de s'être appauvri

pour elle ? Eh, malheureux ! tremblez qu'elle ne vous ſoupçonne d'avoir eu ce projet. Devenez au contraire économe & ſoigneux pour l'amour d'elle, de peur qu'elle ne vous accuſe de vouloir la gagner par adreſſe, & de lui ſacrifier volontairement ce que vous perdrez par négligence.

Croyez-vous au fond que de grands biens lui faſſent peur, que ſes oppoſitions viennent préciſément des richeſſes ? Non, cher Emile ; elles ont une cauſe plus ſolide & plus grave dans l'effet que produiſent ces richeſſes dans l'ame du poſſeſſeur. Elle ſait que les biens de la fortune ſont toujours préférés à tout par ceux qui les ont. Tous les riches comptent l'or avant le mérite. Dans la miſe commune de l'argent & des ſervices, ils trouvent toujours que ceux-ci n'acquittent jamais l'autre, & penſent qu'on leur en doit de reſte, quand on a paſſé ſa vie à les ſervir en mangeant leur pain.

Qu'avez-vous donc à faire, ô Émile, pour la rassurer sur ses craintes? Faites-vous bien connoître à elle; ce n'est pas l'affaire d'un jour. Montrez-lui dans les trésors de votre ame noble de quoi racheter ceux dont vous avez le malheur d'être partagé. A force de constance & de tems, surmontez sa résistance: à force de sentimens grands & généreux, forcez-la d'oublier vos richesses. Aimez-la, servez-la, servez ses respectables parens. Prouvez-lui que ces soins ne sont pas l'effet d'une passion folle & passagere, mais des principes ineffaçables gravés au fond de votre cœur. Honorez dignement le mérite outragé par la fortune; c'est le seul moyen de le réconcilier avec le mérite qu'il a favorisé.

On conçoit quels transports de joie ce discours donne au jeune-homme; combien il lui rend de confiance & d'espoir; combien son honnête cœur se félicite d'avoir à faire, pour plaire

Sophie, tout ce qu'il feroit de lui-même, quand Sophie n'exifteroit pas, ou qu'il ne feroit pas amoureux d'elle. Pour peu qu'on ait compris fon caractere, qui eft-ce qui n'imaginera pas fa conduite en cette occafion?

Me voilà donc le confident de mes deux bonnes gens & le médiateur de leurs amours! Bel emploi pour un gouverneur! ... fi beau que je ne fis de ma vie rien qui m'élevât tant à mes propres yeux, & qui me rendît fi content de moi-même. Au refte, cet emploi ne laiffe pas d'avoir fes agrémens : je ne fuis pas mal venu dans la maifon; l'on s'y fie à moi du foin d'y tenir les amans dans l'ordre : Émile, toujours tremblant de me déplaire, ne fut jamais fi docile. La petite perfonne m'accable d'amitiés dont je ne fuis pas la duppe, & dont je ne prends pour moi que ce qui m'en revient. C'eft ainfi qu'elle fe dédommage indirectement du refpect dans lequel

elle tient Émile. Elle lui fait en moi mille tendres careſſes, qu'elle aimeroit mieux mourir que de lui faire à lui-même; & lui qui ſait que je ne veux pas nuire à ſes intérêts, eſt charmé de ma bonne intelligence avec elle. Il ſe conſole, quand elle refuſe ſon bras à la promenade, & que c'eſt pour lui préférer le mien. Il s'éloigne ſans murmure, en me ſerrant la main, & me diſant tout bas de la voix & de l'œil: ami, parlez pour moi. Il nous ſuit des yeux avec intérêt: il tâche de lire nos ſentimens ſur nos viſages, & d'interpréter nos diſcours par nos geſtes: il ſait que rien de ce qui ſe dit entre nous ne lui eſt indifférent. Bonne Sophie, combien votre cœur ſincere eſt à ſon aiſe, quand, ſans être entendue de Télémaque, vous pouvez vous entretenir avec ſon Mentor! Avec quelle aimable franchiſe vous lui laiſſez lire dans ce tendre cœur tout ce qui s'y paſſe! Avec quel plaiſir vous lui mon-

trez toute votre eſtime pour ſon éleve ! Avec quelle ingénuité touchante vous lui laiſſez pénétrer des ſentimens plus doux ! Avec quelle feinte colere vous renvoyez l'importun, quand l'impatience le force à vous interrompre ! Avec quel charmant dépit vous lui reprochez ſon indiſcrétion, quand il vient vous empêcher de dire du bien de lui, d'en entendre, & de tirer toujours de mes réponſes quelque nouvelle raiſon de l'aimer !

Ainſi parvenu à ſe faire ſouffrir comme amant déclaré, Émile en fait valoir tous les droits ; il parle, il preſſe, il ſollicite, il importune. Qu'on lui parle durement, qu'on le maltraite, peu lui importe, pourvu qu'il ſe faſſe écouter. Enfin, il obtient, non ſans peine, que Sophie de ſon côté veuille bien prendre ouvertement ſur lui l'autorité d'une maitreſſe ; qu'elle lui preſcrive ce qu'il doit faire ; qu'elle commande, au-lieu de prier ; qu'elle accepte,

au-lieu de remercier ; qu'elle regle le nombre & le tems des visites ; qu'elle lui défende de venir jusqu'à tel jour, & de rester passé telle heure. Tout cela ne se fait point par jeu, mais très sérieusement ; &, si elle accepte ces droits avec peine, elle en use avec une rigueur qui réduit souvent le pauvre Émile au regret de les lui avoir donnés. Mais, quoi quelle ordonne, il ne réplique point, & souvent en partant pour obéir, il me regarde avec des yeux pleins de joie, qui me disent : vous voyez qu'elle a pris possession de moi. Cependant l'orgueilleuse l'observe en-dessous, & sourit en secret de la fierté de son esclave.

Albane & Raphael, prêtez-moi le pinceau de la volupté. Divin Milton, apprends à ma plume grossiere à décrire les plaisirs de l'amour & de l'innocence. Mais non, cachez vos arts mensongers devant la sainte vérité de la Nature. Ayez seulement des cœurs

fenſibles, des ames honnêtes; puis laiſſez errer votre imagination ſans contrainte ſur les tranſports de deux jeunes amans, qui, ſous les yeux de leurs parens & de leurs guides, ſe livrent ſans trouble à la douce illuſion qui les flatte, & dans l'ivreſſe des deſirs, s'avançant lentement vers le terme, entrelacent de fleurs & de guirlandes l'heureux lien qui doit les unir juſqu'au tombeau. Tant d'images charmantes m'enivrent; je les raſſemble ſans ordre & ſans ſuite; le délire qu'elles me cauſent m'empêche de les lier. Oh! qui eſt-ce qui a un cœur, & qui ne ſaura pas faire en lui-même le tableau délicieux des ſituations diverſes du pere, de la mere, de la fille, du gouverneur, de l'éleve, & du concours des uns & des autres à l'union du plus charmant couple dont l'amour & la vertu puiſſent faire le bonheur?

C'eſt à préſent que, devenu véritablement empreſſé de plaire, Émile

commence à ſentir le prix des talens agréables qu'il s'eſt donnés. Sophie aime à chanter, il chante avec elle; il fait plus, il lui apprend ſa muſique. Elle eſt vive & légere, elle aime à ſauter, il danſe avec elle; il change ſes ſauts en pas, il la perfectione. Ces leçons ſont charmantes, la gaieté folâtre les anime, elle adoucit le timide reſpect de l'amour; il eſt permis à un amant de donner des leçons avec volupté; il eſt permis d'être le maître de ſa maitreſſe.

On a un vieux claveſſin tout dérangé. Emile l'accommode & l'accorde. Il eſt facteur, il eſt luthier auſſi-bien que menuiſier; il eut toujours pour maxime d'apprendre à ſe paſſer du ſecours d'autrui dans tout ce qu'il pouvoit faire lui même. La maiſon eſt dans une ſituation pittoreſque, il en tire différentes vues, auxquelles Sophie a quelquefois mis la main, & dont elle orne le cabinet de ſon pere. Les cadres n'en

ſont point dorés & n'ont pas beſoin de l'être. En voyant deſſiner Emile, en l'imitant, elle ſe perfectionne à ſon exemple, elle cultive tous les talens, & ſon charme les embellit tous. Son pere & ſa mere ſe rappellent leur ancienne opulence, en revoyant briller autour d'eux les beaux-arts, qui ſeuls la leur rendoient chere ; l'amour a paré toute leur maiſon ; lui ſeul y fait regner, ſans fraix & ſans peines, les mêmes plaiſirs qu'ils n'y raſſembloient autrefois qu'à force d'argent & d'ennui.

Comme l'idolâtre enrichit des tréſors qu'il eſtime l'objet de ſon culte, & pare ſur l'autel le Dieu qu'il adore ; l'amant a beau voir ſa maitreſſe parfaite, il lui veut ſans ceſſe ajouter de nouveaux ornemens. Elle n'en a pas beſoin pour lui plaire ; mais il a beſoin, lui, de la parer : c'eſt un nouvel hommage qu'il croit lui rendre ; c'eſt un nouvel intérêt qu'il donne au plaiſir de la contempler. Il lui ſemble que

rien de beau n'eſt à ſa place, quand il n'orne pas la ſuprême beauté. C'eſt un ſpectacle à la fois touchant & riſible, de voir Émile empreſſé d'apprendre à Sophie tout ce qu'il ſait, ſans conſulter ſi ce qu'il lui veut apprendre eſt de ſon goût ou lui convient. Il lui parle de tout, il lui explique tout avec un empreſſement puérile ; il croit qu'il n'a qu'à dire, & qu'à l'inſtant elle l'entendra : il ſe figure d'avance le plaiſir qu'il aura de raiſonner, de philoſopher avec elle ; il regarde comme inutile tout l'acquis qu'il ne peut point étaler à ſes yeux : il rougit preſque de ſavoir quelque choſe qu'elle ne ſait pas.

Le voilà donc lui donnant leçon de philoſophie, de phyſique, de mathématique, d'hiſtoire, de tout en un mot. Sophie ſe prête avec plaiſir à ſon zèle, & tâche d'en profiter. Quand il peut obtenir de donner ſes leçons à genoux devant elle, qu'Émile eſt content ! Il croit voir les cieux ouverts,

Cependant cette ſituation, plus gênante pour l'écoliere que pour le maître, n'eſt pas la plus favorable à l'inſtruction. L'on ne ſait pas trop alors que faire de ſes yeux pour éviter ceux qui les pourſuivent, & quand ils ſe rencontrent, la leçon n'en va pas mieux.

L'art de penſer n'eſt pas étranger aux femmes; mais elles ne doivent faire qu'effleurer les ſciences de raiſonnement. Sophie conçoit tout & ne retient pas grand'choſe. Ses plus grands progrès ſont dans la morale & les choſes de goût; pour la phyſique, elle n'en retient que quelque idée des loix générales du ſyſtême du Monde; & quelquefois dans leurs promenades, en contemplant les merveilles de la Nature, leurs cœurs innocens & purs ôſent s'élever juſqu'à ſon Auteur. Ils ne craignent pas ſa préſence, ils s'épanchent conjointement devant lui.

Quoi! deux amans dans la fleur de l'âge emploient leurs tête-à-têtes à parler

de Religion ! Ils paſſent leur tems à dire leur catéchiſme ! ... Que ſert d'avilir ce qui eſt ſublime ? Oui, ſans doute, ils le diſent dans l'illuſion qui les charme : ils ſe voient parfaits, ils s'aiment, ils s'entretiennent avec enthouſiaſme de ce qui donne un prix à la vertu. Les ſacrifices qu'ils lui font la leur rendent chere. Dans des tranſports qu'il faut vaincre, ils verſent quelquefois enſemble des larmes plus pures que la roſée du Ciel, & ces douces larmes font l'enchantement de leur vie ; ils ſont dans le plus charmant délire qu'aient jamais éprouvé des ames humaines. Les privations mêmes ajoûtent à leur bonheur & les honorent à leurs propres yeux de leurs ſacrifices. Hommes ſenſuels, corps ſans ames ! ils connoîtront un jour vos plaiſirs, & regretteront toute leur vie l'heureux tems où ils ſe les ſont refuſés.

Malgré cette bonne intelligence, il

ne laiſſe pas d'y avoir quelquefois des diſſenſions, même des querelles; la maitreſſe n'eſt pas ſans caprice, ni l'amant ſans emportement : mais ces petits orages paſſent rapidement & ne font que raffermir l'union; l'expérience même apprend à Émile à ne les plus tant craindre; les raccommodemens lui ſont toujours plus avantageux que les brouilleries ne lui ſont nuiſibles. Le fruit de la premiere lui en a fait eſpérer autant des autres; il s'eſt trompé : mais enfin, s'il n'en rapporte pas toujours un profit auſſi ſenſible, il y gagne toujours de voir confirmer par Sophie l'intérêt ſincere qu'elle prend à ſon cœur. On veut ſavoir quel eſt donc ce profit. J'y conſens d'autant plus volontiers que cet exemple me donnera lieu d'expoſer une maxime très-utile, & d'en combattre une très-funeſte.

Émile aime; il n'eſt donc pas téméraire; & l'on conçoit encore mieux

que l'impérieuse Sophie n'est pas fille à lui passer des familiarités. Comme la sagesse a son terme en toute chose, on la taxeroit bien plutôt de trop de dureté que de trop d'indulgence, & son pere lui-même craint quelquefois que son extrême fierté ne dégénere en hauteur. Dans les tête-à-têtes les plus secrets, Émile n'ôseroit solliciter la moindre faveur, pas même y paroître aspirer; & quand elle veut bien passer son bras sous le sien à la promenade, grâce qu'elle ne laisse pas changer en droit, à peine ôse-t-il quelquefois, en soupirant, presser ce bras contre sa poitrine. Cependant, après une longue contrainte, il se hazarde à baiser furtivement sa robe, & plusieurs fois il est assez heureux pour qu'elle veuille bien ne s'en pas appercevoir. Un jour qu'il veut prendre un peu plus ouvertement la même liberté, elle s'avise de le trouver très-mauvais. Il s'obstine, elle s'irrite: le dépit lui dicte quelques mots

piquans; Émile ne les endure pas ſans réplique: le reſte du jour ſe paſſe en bouderie, & l'on ſe ſépare très-mécontens.

Sophie eſt mal à ſon aiſe. Sa mere eſt ſa confidente; comment lui cacheroit-elle ſon chagrin? C'eſt ſa premiere brouillerie; & une brouillerie d'une heure eſt une ſi grande affaire! Elle ſe repent de ſa faute; ſa mere lui permet de la réparer, ſon pere le lui ordonne.

Le lendemain, Émile inquiet, revient plutôt qu'à l'ordinaire. Sophie eſt à la toilette de ſa mere; le pere eſt auſſi dans la même chambre: Émile entre avec reſpect, mais d'un air triſte. A peine le pere & la mere l'ont-ils ſalué, que Sophie ſe retourne; & lui préſentant la main, lui demande, d'un ton careſſant, comment il ſe porte? Il eſt clair que cette jolie main ne s'avance ainſi que pour être baiſée: il la reçoit, & ne la baiſe pas. Sophie, un

peu honteuſe, la retire d'auſſi bonne grâce qu'il lui eſt poſſible. Émile, qui n'eſt pas fait aux manieres des femmes, & qui ne ſait à quoi le caprice eſt bon, ne l'oublie pas aiſément, & ne s'appaiſe pas ſi vîte. Le pere de Sophie la voyant embarraſſée, acheve de la déconcerter par des railleries. La pauvre fille, confuſe, humiliée, ne ſait plus ce qu'elle fait, & donneroit tout au monde pour ôſer pleurer. Plus elle ſe contraint, plus ſon cœur ſe gonfle; une larme s'échappe enfin malgré qu'elle en ait. Émile voit cette larme, ſe précipite à ſes genoux, lui prend la main, la baiſe pluſieurs fois avec saiſiſſement. Ma foi, vous êtes trop bon, dit le pere, en éclarant de rire; j'aurois moins d'indulgence pour toutes ces folles, & je punirois la bouche qui m'auroit offenſé. Émile, enhardi par ce diſcours, tourne un œil ſuppliant vers la mere; &, croyant voir un ſigne de conſentement, s'approche, en trem-

blant, du visage de Sophie, qui détourne la tête, &, pour sauver la bouche, expose une joue de roses. L'indiscret ne s'en contente pas, on résiste foiblement. Quel baiser, s'il n'étoit pas pris sous les yeux d'une mere! Sévere Sophie, prenez-garde à vous : on vous demandera souvent votre robe à baiser, à condition que vous la refuserez quelquefois.

Après cette exemplaire punition, le pere sort pour quelque affaire, la mere envoie Sophie sous quelque prétexte; puis elle adresse la parole à Émile, & lui dit d'un ton assez sérieux : « Monsieur, » je crois qu'un jeune homme aussi bien » né, aussi-bien élevé que vous, qui a » des sentimens & des mœurs, ne vou» droit pas payer du déshonneur d'une » famille, l'amitié qu'elle lui témoigne. » Je ne suis ni farouche ni prude; je » sais ce qu'il faut passer à la Jeunesse » folâtre, & ce que j'ai souffert sous mes » yeux, vous le prouve assez. Consultez

» votre ami ſur vos devoirs, il vous dira
» quelle différence il y a entre les jeux
» que la préſence d'un pere & d'une
» mere autoriſe, & les libertés qu'on
» prend loin d'eux, en abuſant de leur
» confiance, & tournant en piéges les
» mêmes faveurs qui, ſous leur yeux, ne
» ſont qu'innocentes. Il vous dira, Mon-
» ſieur, que ma fille n'a eu d'autre tort
» avec vous, que celui de ne pas voir,
» dés la premiere fois, ce qu'elle ne de-
» voit jamais ſouffrir : il vous dira que
» tout ce qu'on prend pour faveur, en
» devient une, & qu'il eſt indigne d'un
» homme d'honneur d'abuſer de la ſim-
» plicite d'une jeune fille, pour uſurper
» en ſecret les mêmes libertés qu'elle
» peut ſouffrir devant tout le monde ;
» car on ſait ce que la bienſéance peut to-
» lérer en public ; mais on ignore où s'ar-
» rête, dans l'ombre du myſtère, celui
» qui ſe fait ſeul juge de ſes fantaiſies ».

Après cette juſte réprimande, bien plus adreſſée à moi qu'à mon élève

cette ſage mere nous quitte, & me laiſſe dans l'admiration de ſa rare prudence, qui compte pour peu, qu'on baiſe devant elle la bouche de ſa fille, & qui s'effraye qu'on ôſe baiſer ſa robe en particulier. En réfléchiſſant à la folie de nos maximes, qui ſacrifient toujours à la décence la véritable honnêteté, je comprends pourquoi le langage eſt d'autant plus chaſte, que les cœurs ſont plus corrompus, & pourquoi les procédés ſont d'autant plus exacts, que ceux qui les ont ſont plus malhonnêtes.

En pénétrant, à cette occaſion, le cœur d'Émile, des devoirs que j'aurois dû plutôt lui dicter, il me vient une réflexion nouvelle, qui fait peut-être le plus d'honneur à Sophie, & que je me garde pourtant bien de communiquer à ſon amant. C'eſt qu'il eſt clair que cette prétendue fierté qu'on lui reproche, n'eſt qu'une précaution très-ſage pour ſe garantir d'elle-même. Ayant le malheur de ſe ſentir un tempérament

combuſtible,

combustible, elle redoute la premiere étincelle, & l'éloigne de tout son pouvoir. Ce n'est pas par fierté qu'elle est sévere; c'est par humilité. Elle prend sur Emile l'empire qu'elle craint de n'avoir pas sur Sophie; elle se sert de l'un pour combattre l'autre. Si elle étoit plus confiante, elle seroit bien moins fiere. Otez ce seul point, quelle fille au monde est plus facile & plus douce? Qui est-ce qui supporte plus patiemment une offense? Qui est-ce qui craint plus d'en faire à autrui? Qui est-ce qui a moins de prétentions en tout genre, hors la vertu? Encore n'est-ce pas de sa vertu qu'elle est fiere, elle ne l'est que pour la conserver; & quand elle peut se livrer sans risque au penchant de son cœur, elle caresse jusqu'à son amant. Mais sa discrette mere ne fait pas tous ces détails à son pere même: les hommes ne doivent pas tout savoir.

Loin même qu'elle semble s'enor-

gueillir de ſa conquête, Sophie en eſt devenue encore plus affable, & moins exigeante avec tout le monde, hors peut-être le ſeul qui produit ce changement. Le ſentiment de l'indépendance n'enfle plus ſon noble cœur. Elle triomphe avec modeſtie d'une victoire qui lui coûte ſa liberté. Elle a le maintien moins libre & le parler plus timide, depuis qu'elle n'entend plus le mot d'*amant* ſans rougir. Mais le conſentement perce à travers ſon embarras, & cette honte elle-même n'eſt pas un ſentiment fâcheux. C'eſt ſur-tout avec les jeunes ſurvenans que la différence de ſa conduite eſt le plus ſenſible. Depuis qu'elle ne les craint plus, l'extrême réſerve qu'elle avoit avec eux s'eſt beaucoup relâchée. Décidée dans ſon choix, elle ſe montre, ſans ſcrupule, gracieuſe aux indifférens; moins difficile ſur leur mérite, depuis qu'elle n'y prend plus d'intérêt, elle les trouve toujours aſſez aimables pour

des gens qui ne lui feront jamais rien.

Si le véritable amour pouvoit user de coquetterie, j'en croirois même voir quelques traces dans la maniere dont Sophie se comporte avec eux en présence de son amant. On diroit que, non-contente de l'ardente passion dont elle l'embrâse par un mélange exquis de réserve & de caresses, elle n'est pas fâchée encore d'irriter cette même passion par un peu d'inquiétude. On diroit qu'égayant à dessein ses jeunes hôtes, elle destine au tourment d'Émile les grâces d'un enjouement qu'elle n'ôse avoir avec lui : mais Sophie est trop attentive, trop bonne, trop judicieuse pour le tourmenter en effet. Pour tempérer ce dangereux stimulant, l'amour & l'honnêteté lui tiennent lieu de prudence : elle sait l'allarmer & le rassurer précisément quand il faut ; &, si quelquefois elle l'inquiette, elle ne l'attriste jamais. Pardonnons le souci

qu'elle donne à ce qu'elle aime, à la peur qu'elle a qu'il ne soit jamais assez enlacé.

Mais quel effet ce petit manége fera-t il sur Émile? Sera-t-il jaloux, ne le sera-t-il pas? C'est ce qu'il faut examiner; car de telles digressions entrent aussi dans l'objet de mon livre, & m'éloignent peu de mon sujet.

J'ai fait voir précédemment comment, dans les choses qui ne tiennent qu'à l'opinion, cette passion s'introduit dans le cœur de l'homme. Mais en amour, c'est autre chose; la jalousie paroît alors tenir de si près à la Nature, qu'on a bien de la peine à croire qu'elle n'en vienne pas, & l'exemple même des animaux, dont plusieurs sont jaloux jusqu'à la fureur, semble établir le sentiment opposé sans réplique. Est-ce l'opinion des hommes qui apprend aux coqs à se mettre en pièces, & aux taureaux à se battre jusqu'à la mort?

L'aversion contre tout ce qui trou-

ble & combat nos plaiſirs eſt un mouvement naturel; cela eſt inconteſtable. Juſqu'à certain point le deſir de poſſéder excluſivement ce qui nous plaît eſt encore dans le même cas. Mais quand ce deſir, devenu paſſion, ſe transforme en fureur ou en une fantaiſie ombrageuſe & chagrine, appellée jalouſie, alors c'eſt autre choſe; cette paſſion peut être naturelle ou ne l'être pas; il faut diſtinguer.

L'exemple tiré des animaux a été ci-devant examiné dans le diſcours ſur l'inégalité; &, maintenant que j'y réfléchis de nouveau, cet examen me paroît aſſez ſolide pour óſer y renvoyer les Lecteurs. J'ajoûterai ſeulement aux diſtinctions que j'ai faites dans cet écrit, que la jalouſie qui vient de la Nature tient beaucoup à la puiſſance du ſexe, & que, quand cette puiſſance eſt ou paroît être illimitée, cette jalouſie eſt à ſon comble : car le mâle alors, meſurant ſes droits ſur ſes beſoins, ne peut

jamais voir un autre mâle que comme un importun concurrent. Dans ces mêmes espèces, les femelles obéissant toujours au premier venu, n'appartiennent aux mâles que par droit de conquête, & causent entr'eux des combats éternels.

Au contraire, dans les espèces où un s'unit avec une, où l'accouplement produit une sorte de lien moral, une sorte de mariage, la femelle, appartenant par son choix au mâle qu'elle s'est donné, se refuse communément à tout autre; & le mâle, ayant pour garant de sa fidélité cette affection de préférence, s'inquiette aussi moins de la vue des autres mâles, & vit plus paisiblement avec eux. Dans ces espèces, le mâle partage le soin des petits, & par une de ces loix de la Nature qu'on n'observe point sans attendrissement, il semble que la femelle rende au pere l'attachement qu'il a pour ses enfans.

Or, à considérer l'espèce humaine dans sa simplicité primitive, il est aisé de voir par la puissance bornée du mâle, & par la tempérance de ses desirs, qu'il est destiné par la Nature à se contenter d'une seule femelle; ce qui se confirme par l'égalité numérique des individus des deux sexes, au moins dans nos climats; égalité qui n'a pas lieu, à beaucoup près, dans les espèces où la plus grande force des mâles réunit plusieurs femelles à un seul. Et, bien que l'homme ne couve pas comme le pigeon, & que, n'ayant pas non-plus de mammelles pour allaiter, il soit à cet égard dans la classe des quadrupèdes; les enfans sont si long-tems rampans & foibles, que la mere & eux se passeroient difficilement de l'attachement du pere, & des soins qui en sont l'effet.

Toutes les observations concourent donc à prouver que la fureur jalouse des mâles, dans quelques espèces d'ani-

maux, ne conclut point du tout pour l'homme; & l'exception même des climats méridionaux où la polygamie est établie, ne fait que mieux confirmer le principe, puisque c'est de la pluralité des femmes, que vient la tyrannique précaution des maris, & que le sentiment de sa propre foiblesse porte l'homme à recourir à la contrainte, pour éluder les loix de la Nature.

Parmi nous, où ces mêmes loix, en cela moins éludées, le sont dans un sens contraire & plus odieux, la jalousie a son motif dans les passions sociales, plus que dans l'instinct primitif. Dans la plupart des liaisons de galanterie, l'amant hait bien plus ses rivaux, qu'il n'aime sa maitresse; s'il craint de n'être pas seul écouté, c'est l'effet de cet amour-propre dont j'ai montré l'origine, & la vanité pâtit en lui bien plus que l'amour. D'ailleurs, nos mal-adroites institutions ont rendu

les femmes ſi diſſimulées (15), & ont ſi fort allumé leurs appétits, qu'on peut à peine compter ſur leur attachement le mieux prouvé, & qu'elles ne peuvent plus marquer de préférences qui raſſurent ſur la crainte des concurrens.

Pour l'amour véritable, c'eſt autre choſe. J'ai fait voir dans l'Ecrit déja cité, que ce ſentiment n'eſt pas auſſi naturel que l'on penſe; & il y a bien de la différence entre la douce habitude qui affectionne l'homme à ſa compagne, & cette ardeur effrénée qui l'enivre des chimériques attraits d'un objet qu'il ne voit plus tel qu'il eſt. Cette paſſion, qui ne reſpire qu'excluſions & préférences, ne differe en ceci

(15) L'eſpèce de diſſimulation que j'entends ici, eſt oppoſée à celle qui leur convient, & qu'elles tiennent de la Nature; l'une conſiſte à déguiſer les ſentimens qu'elles ont, & l'autre à feindre ceux qu'elles n'ont pas. Toutes les femmes du monde paſſent leur vie à faire trophée de leur prétendue ſenſibilité, & n'aiment jamais rien qu'elles-mêmes.

de la vanité, qu'en ce que la vanité, exigeant tout & n'accordant rien, eſt toujours inique; au-lieu que l'amour, donnant autant qu'il exige, eſt par lui-même un ſentiment rempli d'équité. D'ailleurs, plus il eſt exigeant, plus il eſt crédule: la même illuſion qui le cauſe, le rend facile à perſuader. Si l'amour eſt inquiet, l'eſtime eſt confiante; & jamais l'amour ſans l'eſtime n'exiſta dans un cœur honnête, parce que nul n'aime, dans ce qu'il aime, que les qualités dont il fait cas.

Tout ceci bien éclairci, l'on peut dire à coup ſur, de quelle ſorte de jalouſie Émile ſera capable; car puiſqu'à peine cette paſſion a-t-elle un germe dans le cœur humain, ſa forme eſt déterminée uniquement par l'éducation. Émile amoureux & jaloux ne ſera point colère, ombrageux, méfiant; mais délicat, ſenſible & craintif: il ſera plus allarmé qu'irrité; il s'attachera bien plus à gagner ſa maitreſſe, qu'à menacer ſon

rival; il l'écartera, s'il peut, comme un obstacle, sans le haïr comme un ennemi; s'il le hait, ce ne sera pas pour l'audace de lui disputer un cœur auquel il prétend, mais pour le danger réel qu'il lui fait courir de le perdre; son injuste orgueil ne s'offensera point sottement qu'on ôse entrer en concurrence avec lui. Comprenant que le droit de préférence est uniquement fondé sur le mérite, & que l'honneur est dans le succès, il redoublera de soins pour se rendre aimable, & probablement il réussira. La généreuse Sophie, en irritant son amour par quelques allarmes, saura bien les régler, l'en dédommager; & les concurrens, qui n'étoient soufferts que pour le mettre à l'épreuve, ne tarderont pas d'être écartés.

Mais où me sens-je insensiblement entraîné? O Émile! qu'es-tu devenu Puis-je reconnoître en toi mon Elève? Combien je te vois déchu! Où est ce

jeune-homme, formé si durement, qui bravoit les rigueurs des saisons, qui livroit son corps aux plus rudes travaux, & son ame aux seules loix de la sagesse; inaccessible aux préjugés, aux passions; qui n'aimoit que la vérité, qui ne cédoit qu'à la raison, & ne tenoit à rien de ce qui n'étoit pas lui? Maintenant amolli dans une vie oisive, il se laisse gourverner par des femmes; leurs amusemens sont ses occupations, leurs volontés sont ses loix; une jeune fille est l'arbitre de sa destinée; il rampe & fléchit devant elle: le grave Emile est le jouet d'un enfant!

Tel est le changement des scènes de la vie; chaque âge a ses ressorts qui le font mouvoir; mais l'homme est toujours le même. A dix ans, il est mené par des gâteaux; à ving, par une maitresse; à trente, par les plaisirs; à quarante, par l'ambition; à cinquante, par l'avarice: quand ne court-il qu'àprès

la ſageſſe? Heureux celui qu'on y conduit malgré lui! Qu'importe de quel guide on ſe ſerve, pourvu qu'il le mène au but? Les héros, les ſages eux-mêmes ont payé ce tribut à la foibleſſe humaine; & tel dont les doigts ont caſſé des fuſeaux, n'en fut pas pour cela moins grand homme.

Voulez-vous étendre ſur la vie entiere l'effet d'une heureuſe éducation? Prolongez, durant la jeuneſſe, les bonnes habitudes de l'enfance; & quand votre Eleve eſt ce qu'il doit être, faites qu'il ſoit le même dans tous les tems. Voilà la derniere perfection qui vous reſte à donner à votre ouvrage. C'eſt pour cela ſur-tout qu'il importe de laiſſer un Gouverneur aux jeunes hommes; car, d'ailleurs, il eſt peu à craindre qu'ils ne ſachent pas faire l'amour ſans lui. Ce qui trompe les Inſtituteurs, & ſur-tout les peres, c'eſt qu'ils croient qu'une maniere de vivre en exclut une

autre, & qu'auſſi-tôt qu'on eſt grand, on doit renoncer à tout ce qu'on faiſoit étant pétit. Si cela étoit, à quoi ſerviroit de ſoigner l'enfance, puiſque le bon ou le mauvais uſage qu'on en feroit s'évanouiroit avec elle, & qu'en prenant des manieres de vivre abſolument différentes, on prendroit néceſſairement d'autres façons de penſer?

Comme il n'y a que de grandes maladies qui faſſent ſolution de continuité dans la mémoire, il n'y a guères que de grandes paſſions qui la faſſent dans les mœurs. Bien que nos goûts & nos inclinations changent, ce changement, quelquefois aſſez bruſque, eſt adouci par les habitudes. Dans la ſucceſſion de nos penchans, comme dans une bonne dégradation de couleurs, l'habile Artiſte doit rendre les paſſages imperceptibles, confondre & mêler les teintes, &, pour qu'aucune ne tranche,

en étendre plusieurs sur tout son travail. Cette regle est confirmée par l'expérience : les gens immodérés changent tous les jours d'affections, de goûts, de sentimens, & n'ont pour toute constance que l'habitude du changement ; mais l'homme reglé revient toujours à ses anciennes pratiques, & ne perd pas même dans sa vieillesse le goût des plaisirs qu'il aimoit enfant.

Si vous faites qu'en passant dans un nouvel âge, les jeunes gens ne prennent point en mépris celui qui l'a précédé ; qu'en contractant de nouvelles habitudes, ils n'abandonnent point les anciennes, & qu'ils aiment toujours à faire ce qui est bien, sans égard au tems où ils ont commencé ; alors seulement vous aurez sauvé votre ouvrage, & vous serez surs d'eux jusqu'à la fin de leurs jours : car la révolution la plus à craindre, est celle de l'âge sur lequel vous veillez maintenant. Comme on le regrette toujours

on perd difficilement dans la ſuite les goûts qu'on y a conſervés : au-lieu que, quand ils ſont interrompus, on ne les reprend de la vie.

La plupart des habitudes que vous croyez faire contracter aux enfans & aux jeunes gens, ne ſont point de véritables habitudes, parce qu'ils ne les ont priſes que par force, & que, les ſuivant malgré eux, ils n'attendent que l'occaſion de s'en délivrer. On ne prend point le goût d'être en priſon, à force d'y demeurer : l'habitude alors, loin de diminuer l'averſion, l'augmente. Il n'en eſt pas ainſi d'Emile, qui, n'ayant rien fait dans ſon enfance que volontairement & avec plaiſir, ne fait, en continuant d'agir de même étant homme, qu'ajoûter l'empire de l'habitude aux douceurs de la liberté. La vie active, le travail des bras, l'exercice, le mouvement lui ſont tellement devenus néceſſaires, qu'il n'y pourroit renoncer ſans ſouffrir. Le réduire tout-à-

coup à une vie molle & ſédentaire, ſeroit l'empriſonner, l'enchaîner, le tenir dans un état violent & contraint; je ne doute pas que ſon humeur & ſa ſanté n'en fuſſent également altérées. A peine peut-il reſpirer à ſon aiſe dans une chambre bien fermée; il lui faut le grand air, le mouvement, la fatigue. Aux genoux même de Sophie, il ne peut s'empêcher de regarder quelquefois la campagne du coin de l'œil, & de déſirer de la parcourir avec elle. Il reſte pourtant, quand il faut reſter; mais il eſt inquiet, agité; il ſemble ſe débattre; il reſte, parce qu'il eſt dans les fers. Voilà donc, allez-vous dire, des beſoins auxquels je l'ai ſoumis, des aſſujettiſſemens que je lui ai donnés: & tout cela eſt vrai; je l'ai aſſujetti à l'état d'homme.

Emile aime Sophie; mais quels ſont les premiers charmes qui l'ont attaché? La ſenſibilité, la vertu, l'amour des choſes honnêtes. En aimant cet amour

dans ſa maitreſſe, l'auroit-il perdu pour lui-même ? A quel prix, à ſon tour, Sophie s'eſt-elle miſe ? A celui de tous les ſentimens qui ſont naturels au cœur de ſon amant. L'eſtime des vrais biens, la frugalité, la ſimplicité, le généreux déſintéreſſement, le mépris du faſte & des richeſſes. Emile avoit ces vertus avant que l'amour les lui eût impoſées. En quoi donc Emile eſt-il véritablement changé ? Il a de nouvelles raiſons d'être lui-même ; c'eſt le ſeul point où il ſoit différent de ce qu'il étoit.

Je n'imagine pas qu'en liſant ce livre avec quelque attention, perſonne puiſſe croire que toutes les circonſtances de la ſituation où il ſe trouve ſe ſoient ainſi raſſemblées autour de lui par hazard. Eſt-ce par hazard que, les villes fourniſſant tant de filles aimables, celle qui plaît ne ſe trouve qu'au fond d'une retraite éloignée ? Eſt-ce par hazard qu'il la rencontre ?

Eſt-ce par hazard qu'ils ſe conviennent ? Eſt-ce par hazard qu'ils ne peuvent loger dans le même lieu ? Eſt-ce par hazard qu'il ne trouve un aſyle que ſi loin d'elle ? Eſt-ce par hazard qu'il la voit ſi rarement, & qu'il eſt forcé d'acheter par tant de fatigues le plaiſir de la voir quelquefois ? Il s'efféminе, dites-vous. Il s'endurcit, au contraire; il faut qu'il ſoit auſſi robuſte que je l'ai fait, pour réſiſter aux fatigues que Sophie lui fait ſupporter.

Il loge à deux grandes lieues d'elle. Cette diſtance eſt le ſoufflet de la forge; c'eſt par elle que je trempe les traits de l'Amour. S'ils logeoient porte à porte, ou qu'il pût l'aller voir mollement aſſis dans un bon carroſſe, il l'aimeroit à ſon aiſe, il l'aimeroit en Pariſien. Léandre eût-il voulu mourir pour Héro, ſi la mer ne l'eût ſéparé d'elle ? Lecteur, épargnez-moi des paroles; ſi vous êtes fait pour m'entendre, vous ſuivrez aſſez mes regles dans mes détails.

Les premieres fois que nous ſommes allés voir Sophie, nous avons pris des chevaux pour aller plus vîte. Nous trouvons cet expédient commode, & à la cinquieme fois nous continuons de prendre des chevaux. Nous étions attendus; à plus d'une demi-lieue de la maiſon, nous appercevons du monde ſur le chemin. Emile obſerve, le cœur lui bat, il approche, il reconnoît Sophie, il ſe précipite à bas de ſon cheval, il part, il vôle, il eſt aux pieds de l'aimable famille. Emile aime les beaux chevaux; le ſien eſt vif, il ſe ſent libre, il s'échappe à travers champ: je le ſuis, je l'atteins avec peine, je le ramène. Malheureuſement Sophie a peur des chevaux, je n'ôſe approcher d'elle. Emile ne voit rien; mais Sophie l'avertit à l'oreille de la peine qu'il a laiſſé prendre à ſon ami. Emile accourt tout honteux, prend les chevaux, reſte en arriere; il eſt juſte que chacun ait ſon tour. Il part le premier pour ſe dé-

barraſſer de nos montures. En laiſſant ainſi Sophie derriere lui, il ne trouve plus le cheval une voiture auſſi commode. Il revient eſſoufflé, & nous rencontre à moitié chemin.

Au voyage ſuivant, Emile ne veut plus de chevaux. Pourquoi, lui dis-je? Nous n'avons qu'à prendre un laquais pour en avoir ſoin. Ah! dit-il, ſurchargerons-nous ainſi la reſpectable famille? Vous voyez bien qu'elle veut tout nourrir, hommes & chevaux. Il eſt vrai, reprends-je, qu'ils ont la noble hoſpitalité de l'indigence. Les riches, avares dans leur faſte, ne logent que leurs amis : mais les pauvres logent auſſi les chevaux de leurs amis. Allons à pied, dit-il; n'en avez-vous pas le courage, vous qui partagez de ſi bon cœur les fatiguans plaiſirs de votre enfant? Très-volontiers, reprends-je à l'inſtant; auſſi bien l'amour, à ce qu'il me ſemble, ne veut pas être fait avec tant de bruit.

En approchant, nous trouvons la mere & la fille plus loin encore que la premiere fois. Nous sommes venus comme un trait. Emile est tout en nage : une main chérie daigne lui passer un mouchoir sur les joues. Il y auroit bien des chevaux au monde, avant que nous fussions désormais tentés de nous en servir.

Cependant il est assez cruel de ne pouvoir jamais passer la soirée ensemble. L'été s'avance, les jours commencent à diminuer. Quoi que nous puissions dire, on ne nous permet jamais de nous en retourner de nuit, & quand nous ne venons pas dès le matin, il faut presque repartir, aussi-tôt qu'on est arrivé. A force de nous plaindre & de s'inquietter de nous, la mere pense enfin qu'à la vérité l'on ne peut nous loger décemment dans la maison, mais qu'on peut nous trouver un gîte au village pour y coucher quelquefois. A ces mots Émile frappe des mains, tressail-

lit de joie ; & Sophie, ſans y ſonger, baiſe un peu plus ſouvent ſa mere le jour qu'elle a trouvé cet expédient.

Peu-à-peu la douceur de l'amitié, la familiarité de l'innocence s'établiſſent & s'affermiſſent entre nous. Les jours preſcrits par Sophie ou par ſa mere, je viens ordinairement avec mon ami; quelquefois auſſi je le laiſſe aller ſeul. La confiance élève l'ame, & l'on ne doit plus traiter un homme en enfant; & qu'aurois-je avancé juſques-là, ſi mon Elève ne méritoit pas mon eſtime? Il m'arrive auſſi d'aller ſans lui: alors il eſt triſte & ne murmure point; que ſerviroient ſes murmures? Et puis, il ſait bien que je ne vais pas nuire à ſes intérêts. Au reſte, que nous allions enſemble ou ſéparément, on conçoit qu'aucun tems ne nous arrête, tout fiers d'arriver dans un état à pouvoir être plaints. Malheureuſement Sophie nous interdit cet honneur, & défend qu'on vienne par le mauvais

tems. C'eſt la ſeule fois que je la trouve rebelle aux regles que je lui dicte en ſecret.

Un jour qu'il eſt allé ſeul, & que je ne l'attends que le lendemain, je le vois arriver le ſoir même, & je lui dis en l'embraſſant: quoi! cher Émile, tu reviens à ton ami! Mais, au-lieu de répondre à mes careſſes, il me dit avec un peu d'humeur: ne croyez pas que je revienne ſi-tôt de mon gré, je viens malgré moi. Elle a voulu que je vinſſe; je viens pour elle, & non pas pour vous. Touché de cette naïveté, je l'embraſſe derechef, en lui diſant: ame franche, ami ſincere, ne me dérobe pas ce qui m'appartient. Si tu viens pour elle, c'eſt pour moi que tu le dis; ton retour eſt ſon ouvrage: mais ta franchiſe eſt le mien. Garde à jamais cette noble candeur des belles ames. On peut laiſſer penſer aux indifférens ce qu'ils veulent: mais c'eſt un crime de ſouffrir qu'un ami nous

faſſe

faſſe un mérite de ce que nous n'avons pas fait pour lui.

Je me garde bien d'avilir à ſes yeux le prix de cet aveu, en y trouvant plus d'amour que de générofité, & en lui diſant qu'il veut moins s'ôter le mérite de ce retour, que le donner à Sophie. Mais voici comment il me dévoile le fond de ſon cœur ſans y ſonger : s'il eſt venu à ſon aiſe, à petits pas, & rêvant à ſes amours, Émile n'eſt que l'amant de Sophie; s'il arrive à grands pas, échauffé, quoiqu'un peu grondeur, Émile eſt l'ami de ſon Mentor.

On voit par ces arrangemens que mon jeune homme eſt bien éloigné de paſſer ſa vie auprès de Sophie & de la voir autant qu'il voudroit. Un voyage ou deux par ſemaine bornent les permiſſions qu'il reçoit; & ſes viſites, ſouvent d'une ſeule demi-journée, s'étendent rarement au lendemain. Il emploie bien plus le tems à eſpérer de la voir ou à ſe féliciter de l'avoir vue, qu'à

la voir en effet. Dans celui même qu'il donne à ſes voyages, il en paſſe moins auprès d'elle qu'à s'en approcher ou s'en éloigner. Ses plaiſirs, vrais, purs, délicieux, mais moins réels qu'imaginaires, irritent ſon amour ſans efféminer ſon cœur.

Les jours qu'il ne la voit point, il n'eſt pas oiſif & ſédentaire. Ces jours-là, c'eſt Emile encore; il n'eſt point du tout transformé. Le plus ſouvent il court les campagnes des environs, il ſuit ſon hiſtoire naturelle, il obſerve, il examine les terres, leurs productions, leur culture; il compare les travaux qu'il voit à ceux qu'il connoît; il cherche les raiſons des différences; quand il juge d'autres méthodes préférables à celle du lieu, il les donne aux cultivateurs; s'il propoſe une meilleure forme de charrue, il en fait faire ſur ſes deſſins; s'il trouve une carriere de marne, il leur en apprend l'uſage inconnu dans le pays; ſouvent

il met lui-même la main à l'œuvre : ils ſont tous étonnés de lui voir manier leurs outils plus aiſément qu'ils ne font eux-mêmes, tracer des ſillons plus profonds & plus droits que les leurs, ſemer avec plus d'égalité, diriger des ados avec plus d'intelligence. Ils ne ſe moquent pas de lui comme d'un beau diſeur d'agriculture; ils voient qu'il la ſait en effet. En un mot, il étend ſon zèle & ſes ſoins à tout ce qui eſt d'utilité premiere & générale; même il ne s'y borne pas. Il viſite les maiſons des payſans, s'informe de leur état, de leurs familles, du nombre de leurs enfans, de la quantité de leurs terres, de la nature du produit, de leur débouchés, de leur facultés, de leurs charges, de leurs dettes, &c. Il donne peu d'argent, ſachant que pour l'ordinaire il eſt mal employé; mais il en dirige l'emploi lui-même, & le leur rend utile malgré qu'ils en aient. Il leur fournit des ouvriers, &

ſouvent leur paye leurs propres journées pour les travaux dont ils ont beſoin. A l'un il fait relever ou couvrir ſa chaumiere à demi tombée ; à l'autre il fait défricher ſa terre abandonnée faute de moyens ; à l'autre il fournit une vache, un cheval, du bétail de toute eſpece à la place de celui qu'il a perdu : deux voiſins ſont prêts d'entrer en procès, il les gagne, il les accommode : un payſan tombe malade, il le fait ſoigner, il le ſoigne lui-même (16) : un autre eſt vexé par un voiſin puiſſant, il le protege & le recommande : de pauvres jeunes gens ſe recherchent, il aide à les marier : une bonne femme a perdu ſon enfant ché-

(16) Soigner un payſan malade, ce n'eſt pas le purger, lui donner des drogues, lui envoyer un Chirurgien. Ce n'eſt pas de tout cela qu'ont beſoin ces pauvres gens dans leurs maladies ; c'eſt de nourriture meilleure & plus abondante. Jeûnez, vous autres, quand vous avez la fièvre : mais quand vos payſans l'ont, donnez-leur de la viande & du vin : preſque toutes leurs maladies viennent de miſere & d'épuiſement : leur meilleure ptiſanne eſt dans votre cave ; leur ſeul Apothicaire doit être votre Boucher.

ri, il va la voir, il la conſole, il ne ſort point auſſi-tôt qu'il eſt entré, il ne dedaigne point les indigens, il n'eſt point preſſé de quitter les malheureux : il prend ſouvent ſon repas chez les payſans qu'il aſſiſte, il l'accepte auſſi chez ceux qui n'ont pas beſoin de lui ; en devenant le bienfaiteur des uns & l'ami des autres, il ne ceſſe point d'être leur égal. Enfin, il fait toujours de ſa perſonne autant de bien que de ſon argent.

Quelquefois il dirige ſes tournées du côté de l'heureux ſéjour : il pourroit eſpérer de voir Sophie à la dérobée, de la voir à la promenade ſans en être vu ; mais Émile eſt toujours ſans détour dans ſa conduite, il ne ſait & ne veut rien éluder. Il a cette aimable délicateſſe qui flatte & nourrit l'amour-propre du bon témoignage de ſoi. Il garde à la rigueur ſon ban, & n'approche jamais aſſez pour tenir du hazard ce qu'il ne veut devoir qu'à

Sophie. En revanche il erre avec plaisir dans les environs, recherchant les traces des pas de sa maitresse, s'attendrissant sur les peines qu'elle a prises & sur les courses qu'elle a bien voulu faire par complaisance pour lui. La veille des jours qu'il doit la voir, il ira dans quelque ferme voisine ordonner une collation pour le lendemain. La promenade se dirige de ce côté sans qu'il y paroisse; on entre comme par hazard; on trouve des fruits, des gâteaux, de la crême. La friande Sophie n'est pas insensible à ces attentions, & fait volontiers honneur à notre prévoyance; car j'ai toujours ma part au compliment, n'en eussé-je aucune au soin qui l'attire; c'est un détour de petite fille pour être moins embarrassée en remerciant. Le pere & moi mangeons des gâteaux & buvons du vin: mais Émile est dé l'écot des femmes, toujours au guet pour voler quelque assiette de crême on la cuillier de Sophie ait trempé.

A propos de gâteaux, je parle à Émile de ses anciennes courses. On veut savoir ce que c'est que ces courses : je l'explique, on en rit ; on lui demande s'il fait courir encore ? mieux que jamais, répond-il ; je serois bien fâché de l'avoir oublié. Quelqu'un de la compagnie auroit grande envie de le voir courir, & n'ôse le dire ; quelqu'autre se charge de la proposition ; il accepte : on fait rassembler deux ou trois jeunes gens des environs ; on décerne un prix, & pour mieux imiter les anciens jeux, on met un gâteau sur le but ; chacun se tient prêt ; le papa donne le signal en frappant des mains. L'agile Émile fend l'air, & se trouve au bout de la carriere, qu'à peine mes trois lourdauds sont partis. Émile reçoit le prix des mains de Sophie, & non moins généreux qu'Enée, fait des présens à tous les vaincus.

Au milieu de l'éclat du triomphe,

Sophie ôſe défier le vainqueur, & ſe vante de courir auſſi bien que lui. Il ne refuſe point d'entrer en lice avec elle; &, tandis qu'elle s'apprête à l'entrée de la carriere, qu'elle retrouſſe ſa robe des deux côtés, &, que plus curieuſe d'étaler une jambe fine aux yeux d'Émile que de le vaincre à ce combat, elle regarde ſi ſes jupes ſont aſſez courtes, il dit un mot à l'oreille de la mere; elle ſourit & fait un ſigne d'approbation. Il vient alors ſe placer à côté de ſa concurrente, & le ſignal n'eſt pas plutôt donné qu'on la voit partir & vôler comme un oiſeau.

Les femmes ne ſont pas faites pour courir; quand elles fuient, c'eſt pour être atteintes. La courſe n'eſt pas la ſeule choſe qu'elles faſſent mal-adroitement, mais c'eſt la ſeule qu'elles faſſent de mauvaiſe grace: leurs coudes en arriere & collés contre leur corps leur donnent une attitude riſible, & les hauts talons ſur leſquels

elles ſont juchées, les font paroître autant de ſauterelles qui voudroient courir ſans ſauter.

Emile, n'imaginant point que Sophie coure mieux qu'une autre femme, daigne pas ſortir de ſa place & la voit partir avec un ſouris moqueur. Mais Sophie eſt légere & porte des talons bas; elle n'a pas beſoin d'artifice pour paroître avoir le pied petit; elle prend les devants d'une telle rapidité, que, pour atteindre cette nouvelle Atalante, il n'a que le tems qu'il lui faut, quand il l'apperçoit ſi loin devant lui. Il part donc à ſon tour ſemblable à l'aigle qui fond ſur ſa proie; il la pourſuit, la talonne, l'atteint enfin toute eſſoufflée, paſſe doucement ſon bras gauche autour d'elle, l'enlève comme une plume, & preſſant ſur ſon cœur cette douce charge, il acheve ainſi la courſe, lui fait toucher le but la premiere; puis criant, *victoire à Sophie*, met devant elle un genou en

terre, & ſe reconnoît le vaincu.

A ces occupations diverſes ſe joint celle du métier que nous avons appris. Au moins un jour par ſemaine, & tous ceux où le mauvais tems ne nous permet pas de tenir la campagne, nous allons, Émile & moi, travailler chez un Maître. Nous n'y travaillons pas pour la forme, en gens au-deſſus de cet état, mais tout de bon & en vrais ouvriers. Le pere de Sophie, nous venant voir, nous trouve une fois à l'ouvrage, & ne manque pas de rapporter avec admiration à ſa femme & à ſa fille ce qu'il a vu. Allez voir, dit-il, ce jeune homme à l'attelier, & vous verrez s'il mépriſe la condition du pauvre! On peut imaginer ſi Sophie entend ce diſcours avec plaiſir! On en reparle, on voudroit le ſurprendre à l'ouvrage. On me queſtionne ſans faire ſemblant de rien, & après s'être aſſurées d'un de nos jours, la mere & la fille prennent une calèche & viennent à la ville le même jour.

En entrant dans l'attelier, Sophie apperçoit à l'autre bout un jeune homme en veste, les cheveux négligemment rattachés, & si occupé de ce qu'il fait, qu'il ne la voit point; elle s'arrête & fait signe à sa mere. Emile, un ciseau d'une main & le maillet de l'autre, acheve une mortaise. Puis il scie une planche & en met une pièce sous le valet pour la polir. Ce spectacle ne fait point rire Sophie; il la touche, il est respectable. Femme, honore ton chef; c'est lui qui travaille pour toi, qui te gagne ton pain, qui te nourrit; voilà l'homme.

Tandis qu'elles sont attentives à l'observer, je les apperçois, je tire Emile par la manche; il se retourne, les voit, jette ses outils & s'élance avec un cri de joie. Après s'être livré à ses premiers transports, il les fait asseoir & reprend son travail. Mais Sophie ne peut rester assise; elle se lève avec vivacité, parcourt l'attelier, exa-

mine les outils, touche le poli des planches, ramaſſe des copeaux par terre, regarde à nos mains, & puis dit qu'elle aime ce métier, parce qu'il eſt propre. La folâtre eſſaye même d'imiter Emile. De ſa blanche & débile main elle pouſſe un rabot ſur la planche; le rabot gliſſe & ne mord point. Je crois voir l'Amour dans les airs rire & battre des aîles; je crois l'entendre pouſſer des cris d'allégreſſe & dire; *Hercule eſt vengé.*

Cependant la mere queſtionne le Maître. Monſieur, combien payez-vous ces garçons-là? Madame, je leur donne à chacun vingt ſols par jour & je les nourris; mais ſi ce jeune homme vouloit, il gagneroit bien davantage; car c'eſt le meilleur ouvrier du pays. Vingt ſols par jour, & vous les nourriſſez! dit la mere en nous regardant avec attendriſſement. Madame, il eſt ainſi, reprend le Maître. A ces mots elle court à Emile, l'embraſſe, le preſſe

contre ſon ſein en verſant ſur lui des larmes, & ſans pouvoir dire autre choſe que de répéter pluſieurs fois ; mon fils ! ô mon fils !

Aprés avoir paſſé quelque tems à cauſer avec nous, mais ſans nous détourner : allons-nous-en, dit la mere à la fille ; il ſe fait tard, il ne faut pas nous faire attendre. Puis s'approchant d'Emile, elle lui donne un petit coup ſur la joue en lui diſant : Hé ! bien, bon ouvrier, ne voulez-vous pas venir avec nous ? Il lui répond d'un ton fort triſte : je ſuis engagé ; demandez au Maître. On demande au Maître s'il veut bien ſe paſſer de nous. Il répond qu'il ne peut. J'ai, dit-il, de l'ouvrage qui preſſe & qu'il faut rendre après-demain. Comptant ſur ces Meſſieurs, j'ai refuſé des ouvriers qui ſe ſont préſentés ; ſi ceux-ci me manquent, je ne ſais plus où en prendre d'autres, & je ne pourrai rendre l'ouvrage au jour promis. La mere ne réplique rien ;

elle attend qu'Emile parle. Emile baisse la tête & se taît. Monsieur, lui dit-elle, un peu surprise de ce silence, n'avez-vous rien à dire à cela? Emile regarde tendrement la fille & ne répond que ces mots; vous voyez bien qu'il faut que je reste. Là-dessus les Dames partent & nous laissent. Emile les accompagne jusqu'à la porte, les suit des yeux autant qu'il peut, soupire, & revient se mettre au travail sans parler.

En chemin, la mere piquée parle à sa fille de la bizarrerie de ce procédé. Quoi! dit-elle, étoit-il si difficile de contenter le Maître, sans être obligé de rester? & ce jeune homme si prodigue qui verse l'argent sans nécessité, n'en sait-il plus trouver dans les occasions convenables? O maman! répond Sophie; à Dieu ne plaise qu'Emile donne tant de force à l'argent qu'il s'en serve pour rompre un engagement personnel, pour violer impunément sa parole, & faire violer celle d'au-

trui ! je ſais qu'il dédommageroit aiſément l'ouvrier du léger préjudice que lui cauſeroit ſon abſence ; mais cependant il aſſerviroit ſon âme aux richeſſes ; il s'accoutumeroit à les mettre à la place de ſes devoirs, & à croire qu'on eſt diſpenſé de tout, pourvu qu'on paye. Emile a d'autres manieres de penſer ; & j'eſpere de n'être pas cauſe qu'il en change. Croyez - vous qu'il ne lui en ait rien coûté de reſter ? Maman ; ne vous y trompez pas ; c'eſt pour moi qu'il reſte ; je l'ai bien vu dans ſes yeux.

Ce n'eſt pas que Sophie ſoit indulgente ſur les vrais ſoins de l'amour. Au contraire, elle eſt impérieuſe, exigeante ; elle aimeroit mieux n'être point aimée que de l'être modérément. Elle a le noble orgueil du mérite qui ſe ſent, qui s'eſtime, & qui veut être honoré comme il s'honore. Elle dédaigneroit un cœur qui ne ſentiroit pas tout le prix du ſien, qui ne l'aimeroit

pas pour ſes vertus, autant & plus que pour ſes charmes; un cœur qui ne lui préfereroit pas ſon propre devoir, & qui ne la préfereroit pas à toute autre choſe. Elle n'a point voulu d'amant qui ne connût de loi que la ſienne : elle veut regner ſur un homme qu'elle n'ait point défiguré. C'eſt ainſi qu'ayant avili les compagnons d'Ulyſſe, Circé les dédaigne, & ſe donne à lui ſeul, qu'elle n'a pu changer.

Mais, ce droit inviolable & ſacré mis à part, jalouſe à l'excès de tous les ſiens, elle épie avec quel ſcrupule Emile les reſpecte, avec quel zèle il accomplit ſes volontés, avec quelle adreſſe il les devine, avec quelle vigilance il arrive au moment preſcrit; elle ne veut, ni qu'il retarde, ni qu'il anticipe; elle veut qu'il ſoit exact. Anticiper, c'eſt ſe préférer à elle; retarder, c'eſt la négliger. Négliger Sophie! cela n'arriveroit pas deux fois. L'injuſte ſoupçon d'une a failli tout



Circe, Liv. V.

perdre ; mais Sophie eſt équitable & ſait bien réparer ſes torts.

Un ſoir nous ſommes attendus : Emile a reçu l'ordre. On vient au-devant de nous ; nous n'arrivons point. Que ſont-ils devenus ? Quel malheur leur eſt-il arrivé? Perſonne de leur part ! La ſoirée s'écoule à nous attendre. La pauvre Sophie nous croit morts ; elle ſe déſole, elle ſe tourmente, elle paſſe la nuit à pleurer. Dès le ſoir on a expédié un meſſager pour aller s'informer de nous, & rapporter de nos nouvelles le lendemain matin. Le meſſager revient accompagné d'un autre de notre part, qui fait nos excuſes de bouche, & dit que nous nous portons bien. Un moment après nous paroiſſons nous-mêmes. Alors la ſcène change, Sophie eſſuie ſes pleurs, ou ſi elle en verſe, ils ſont de rage. Son cœur altier n'a pas gagné à ſe raſſurer ſur notre vie : Emile vit & s'eſt fait attendre inutilement.

A notre arrivée elle veut s'enfermer. On veut qu'elle reste, il faut rester : mais prenant à l'instant son parti, elle affecte un air tranquile & content qui en imposeroit à d'autres. Le pere vient au-devant de nous & nous dit : vous avez tenu vos amis en peine ; il y a ici des gens qui ne vous le pardonneront pas aisément. Qui donc, mon papa ? dit Sophie avec une maniere de sourire le plus gracieux qu'elle puisse affecter. Que vous importe, répond le pere, pourvu que ce ne soit pas vous ? Sophie ne réplique point & baisse les yeux sur son ouvrage. La mere nous reçoit d'un air froid & composé. Emile embarrassé n'ôse aborder Sophie. Elle lui parle la premiere, lui demande comment il se porte : l'invite à s'asseoir & se contrefait si bien que le pauvre jeune homme, qui n'entend rien encore au langage des passions violentes, est la dupe de ce sang-froid, & presque sur le point d'en être piqué lui-même.

Pour le désabuser je vais prendre la main de Sophie, j'y veux porter mes levres comme je fais quelquefois : elle la retire brusquement avec un mot de *Monsieur* si singulierement prononcé, que ce mouvement involontaire la décèle à l'instant aux yeux d'Emile.

Sophie elle-même, voyant qu'elle s'est trahie, se contraint moins. Son sang-froid apparent se change en un mépris ironique. Elle répond à tout ce qu'on lui dit par des monosyllabes prononcés d'une voix lente & mal-assurée, comme craignant d'y laisser trop percer l'accent de l'indignation. Émile, demi-mort d'effroi, la regarde avec douleur, & tâche de l'engager à jetter les yeux sur les siens, pour y mieux lire ses vrais sentimens. Sophie, plus irritée de sa confiance, lui lance un regard qui lui ôte l'envie d'en solliciter un second. Émile interdit, tremblant, n'ôse plus, très-heureusement pour lui, ni lui parler ni la regarder : car, n'eût-

il pas été coupable, s'il eût pu ſupporter ſa colere, elle ne lui eût jamais pardonné.

Voyant alors que c'eſt mon tour, & qu'il eſt tems de s'expliquer, je reviens à Sophie. Je reprends ſa main, qu'elle ne retire plus; car elle eſt prête à ſe trouver mal. Je lui dis avec douceur: chere Sophie, nous ſommes malheureux, mais vous êtes raiſonnable & juſte; vous ne nous jugerez pas ſans nous entendre: écoutez-nous. Elle ne répond rien, & je parle ainſi.

« Nous ſommes partis hier à quatre » heures; il nous étoit preſcrit d'arri» ver à ſept, & nous prenons toujours » plus de tems qu'il ne nous eſt né» ceſſaire, afin de nous repoſer en » approchant d'ici. Nous avions déjà » fait les trois quarts du chemin, quand » des lamentations douloureuſes nous » frappent l'oreille; elles partoient » d'une gorge de la colline à quelque » diſtance de nous. Nous accourons

» aux cris ; nous trouvons un mal-
» heureux payſan, qui, revenant de la
» ville, un peu pris de vin ſur ſon che-
» val, en étoit tombé ſi lourdement,
» qu'il s'étoit caſſé la jambe. Nous
» crions, nous appellons du ſecours ;
» perſonne ne répond ; nous eſſayons
» de remettre le bleſſé ſur ſon cheval,
» nous n'en pouvons venir à bout :
» au moindre mouvement le malheu-
» reux ſouffre des douleurs horribles ;
» nous prenons le parti d'attacher le
» cheval dans le bois à l'écart, puis
» faiſant un brancard de nos bras,
» nous y poſons le bleſſé & le portons
» le plus doucement qu'il eſt poſſible,
» en ſuivant ſes indications ſur la rou-
» te qu'il falloit tenir pour aller chez
» lui. Le trajet étoit long, il fallut
» nous repoſer pluſieurs fois. Nous
» arrivons enfin, rendus de fatigue ;
» nous trouvons, avec une ſurpriſe
» amère, que nous connoiſſions déja
» la maiſon, & que ce miſérable que

» nous rapportons avec tant de peine, » étoit le même qui nous avoit ſi cor- » dialement reçus le jour de notre » premiere arrivée ici. Dans le trou- » ble où nous étions tous, nous ne » nous étions point reconnus juſqu'à » ce moment.

» Il n'avoit que deux petits enfans. » Prête à lui en donner un troiſieme, » ſa femme fut ſi ſaiſie en le voyant » arriver, qu'elle ſentit des douleurs » aiguës, & accoucha peu d'heures » après. Que faire en cet état, dans une » chaumiere écartée, où l'on ne pou- » voit eſpérer aucun ſecours? Emile » prit le parti d'aller prendre le che- » val que nous avions laiſſé dans le » bois, de le monter, de courir à » toute bride chercher un Chirurgien » à la ville. Il donna le cheval au Chi- » rurgien, & n'ayant pu trouver aſſez » tôt une garde, il revint à pied avec » un domeſtique, après vous avoir » expédié un exprès; tandis qu'embar-

» raſſé, comme vous pouvez croire, » entre un homme ayant une jambe caſ- » ſée & une femme en travail, je pré- » parois dans la maiſon tout ce que » je pouvois prévoir être néceſſaire » pour le ſecours de tous les deux.

» Je ne vous ferai point le détail du » reſte; ce n'eſt pas de cela qu'il eſt » queſtion. Il étoit deux heures après » minuit avant que nous ayons eu ni » l'un ni l'autre un moment de relâche. » Enfin, nous ſommes revenus avant le » jour dans notre aſyle ici proche, où » nous avons attendu l'heure de votre » réveil pour vous rendre compte de » notre accident ».

Je me tais ſans rien ajouter. Mais avant que perſonne parle, Émile s'approche de ſa maitreſſe, élève la voix, & lui dit avec plus de fermeté que je ne m'y ſerois attendu: Sophie, vous êtes l'arbitre de mon ſort, vous le ſavez bien. Vous pouvez me faire mourir de douleur; mais n'eſpérez pas me

faire oublier les droits de l'Humanité : ils me ſont plus ſacrés que les vôtres ; je n'y renoncerai jamais pour vous.

Sophie, à ces mots, au lieu de répondre, ſe lève, lui paſſe un bras autour du cou, lui donne un baiſer ſur la joue ; puis, lui tendant la main avec une grace inimitable, elle lui dit : Emile, prends cette main, elle eſt à toi. Sois, quand tu voudras, mon époux & mon maître. Je tâcherai de mériter cet honneur.

A peine l'a-t-elle embraſſé, que le pere, enchanté, frappe des mains en criant, *bis*, *bis* ; & Sophie, ſans ſe faire preſſer, lui donne auſſi-tôt deux baiſers ſur l'autre joue ; mais preſque au même inſtant, effrayée de tout ce qu'elle vient de faire, elle ſe ſauve dans les bras de ſa mere, & cache dans ce ſein maternel ſon viſage enflammé de honte.

Je ne décrirai point la commune joie ; tout le monde la doit ſentir. Après le

dîner, Sophie demande s'il y auroit trop loin pour aller voir ces pauvres malades. Sophie le desire, & c'est une bonne œuvre : on y va. On les trouve dans deux lits séparés ; Émile en avoit fait apporter un : on trouve autour d'eux du monde pour les soulager ; Émile y avoit pourvu. Mais au surplus tous deux sont si mal en ordre, qu'ils souffrent autant du mal-aise que de leur état. Sophie se fait donner un tablier de la bonne femme, & va l'arranger dans son lit ; elle en fait ensuite autant à l'homme ; sa main douce & légere sait aller chercher tout ce qui les blesse, & faire poser plus mollement leurs membres endoloris. Ils se sentent déja soulagés à son approche ; on diroit qu'elle devine tout ce qui leur fait mal. Cette fille si délicate ne se rebute ni de la mal-propreté, ni de la mauvaise odeur, & sait faire disparoître l'une & l'autre sans mettre personne en œuvre, & sans que les ma-

lades ſoient tourmentés. Elle qu'on voit toujours ſi modeſte & quelquefois ſi dédaigneuſe, elle qui pour tout au monde n'auroit pas touché du bout du doigt le lit d'un homme, retourne & change le bleſſé ſans aucun ſcrupule, & le met dans une ſituation plus commode pour y pouvoir reſter long-tems. Le zèle de la charité vaut bien la modeſtie; ce qu'elle fait, elle le fait ſi légèrement & avec tant d'adreſſe qu'il ſe ſent ſoulagé, ſans preſque s'être apperçu qu'on l'ait touché. La femme & le mari béniſſent de concert l'aimable fille qui les ſert, qui les plaint, qui les conſole. C'eſt un ange du ciel que Dieu leur envoie; elle en a la figure & la bonne grace, elle en a la douceur & la bonté. Emile attendri la contemple en ſilence. Homme, aime ta compagne: Dieu te la donne pour te conſoler dans tes peines, pour te ſoulager dans tes maux: voilà la femme.

On fait baptiſer le nouveau né. Les

deux amans le présentent, brûlant au fond de leurs cœurs d'en donner autant à faire à d'autres. Ils aspirent au moment desiré ; ils croient y toucher ; tous les scrupules de Sophie sont levés : mais les miens viennent. Ils n'en sont pas encore où ils pensent ; il faut que chacun ait son tour.

Un matin qu'ils ne se sont vus depuis deux jours, j'entre dans la chambre d'Emile une lettre à la main, & je lui dis en le regardant fixement ; que feriez-vous si l'on vous apprenoit que Sophie est morte ? Il fait un grand cri, se lève en frappant des mains, &, sans dire un seul mot, me regarde d'un œil égaré. Répondez-donc, poursuis-je avec la même tranquillité. Alors, irrité de mon sang-froid, il s'approche les yeux enflammés de colere, & s'arrêtant dans une attitude presque menaçante : ce que je ferois !.... je n'en sais rien ; mais ce que je sais, c'est que je ne reverrois de ma vie celui

qui me l'auroit appris. Raſſurez-vous, réponds-je en ſouriant : elle vit, elle ſe porte bien, elle penſe à vous, & nous ſommes attendus ce ſoir. Mais allons faire un tour de promenade, & nous cauſerons.

La paſſion dont il eſt préoccupé ne lui permet plus de ſe livrer comme auparavant à des entretiens purement raiſonnés ; il faut l'intéreſſer par cette paſſion même à ſe rendre attentif à mes leçons. C'eſt ce que j'ai fait par ce terrible préambule ; je ſuis bien ſûr maintenant qu'il m'écoutera.

« Il faut être heureux, cher Emile ;
» c'eſt la fin de tout être ſenſible ; c'eſt
» le premier deſir que nous imprima
» la Nature, & le ſeul qui ne nous
» quitte jamais. Mais où eſt le bon-
» heur ? Qui le fait ? Chacun le cher-
» che, & nul ne le trouve. On uſe la
» vie à le pourſuivre, & l'on meurt
» ſans l'avoir atteint. Mon jeune ami,
» quand, à ta naiſſance, je te pris dans

» mes bras, & qu'atteſtant l'Etre ſu-
» prême de l'engagement que j'ôſai
» contracter, je vouai mes jours au
» bonheur des tiens, ſavois-je moi-
» même à quoi je m'engageois? Non;
» je ſavois ſeulement qu'en te ren-
» dant heureux j'étois ſûr de l'être.
» En faiſant pour toi cette utile re-
» cherche, je la rendois commune à
» tous deux.

» Tant que nous ignorons ce que
» nous devons faire, la ſageſſe conſiſte
» à reſter dans l'inaction. C'eſt de tou-
» tes les maximes celle dont l'homme
» a le plus grand beſoin, & celle qu'il
» ſait le moins ſuivre. Chercher le
» bonheur ſans ſavoir où il eſt, c'eſt
» s'expoſer à le fuir, c'eſt courir au-
» tant de riſques contraires qu'il y a
» de routes pour s'égarer. Mais il
» n'appartient pas à tout le monde de
» ſavoir ne point agir. Dans l'inquié-
» tude où nous tient l'ardeur du bien-
» être, nous aimons mieux nous

» tromper à le pourſuivre que de ne
» rien faire pour le chercher, &, ſortis
» une fois de la place où nous pou-
» vons le connoître, nous n'y ſavons
» plus revenir.

» Avec la même ignorance j'eſ-
» ſayai d'éviter la même faute. En
» prenant ſoin de toi, je réſolus de
» ne pas faire un pas inutile & de
» t'empêcher d'en faire. Je me tins
» dans la route de la Nature, en atten-
» dant qu'elle me montrât celle du
» bonheur. Il s'eſt trouvé qu'elle étoit
» la même, & qu'en n'y penſant pas
» je l'avois ſuivie.

» Sois mon témoin, ſois mon juge,
» je ne te recuſerai jamais. Tes pre-
» miers ans n'ont point été ſacrifiés à
» ceux qui les devoient ſuivre; tu as
» joui de tous les biens que la Nature
» t'avoit donnés. Des maux auxquels
» elle t'aſſujettit, & dont j'ai pu te
» garantir, tu n'as ſenti que ceux qui
» pouvoient t'endurcir aux autres.

» Tu n'en as jamais souffert aucun que » pour en éviter un plus grand. Tu » n'as connu ni la haîne, ni l'esclava- » ge. Libre & content, tu es resté » juste & bon: car la peine & le vice » sont inséparables & jamais l'hom- » me ne devient méchant que lors- » qu'il est malheureux. Puisse le sou- » venir de ton enfance se prolon- » ger jusqu'à tes vieux jours: je ne » crains pas que jamais ton bon cœur » se la rappelle sans donner quelques » bénédictions à la main qui la gou- » verna.

» Quand tu es entré dans l'âge de » raison, je t'ai garanti de l'opinion » des hommes; quand ton cœur est » devenu sensible, je t'ai préservé de » l'empire des passions. Si j'avois pu » prolonger ce calme intérieur jusqu'à » la fin de ta vie, j'aurois mis mon ou- » vrage en sûreté, & tu serois tou- » jours heureux autant qu'un homme

» peut l'être : mais, cher Émile, j'ai
» eu beau tremper ton ame dans le
» Styx, je n'ai pu la rendre par-tout
» invulnérable ; il s'éleve un nouvel
» ennemi que tu n'as pas encore ap-
» pris à vaincre, & dont je ne puis
» plus te ſauver : cet ennemi, c'eſt
» toi-même. La Nature & la fortune
» t'avoient laiſſé libre. Tu pouvois
» endurer la miſere ; tu pouvois ſup-
» porter les douleurs du corps, celles
» de l'ame t'étoient inconnues ; tu ne
» tenois à rien qu'à la condition hu-
» maine, & maintenant tu tiens à
» tous les attachemens que tu t'es
» donnés ; en apprenant à deſirer, tu
» t'es rendu l'eſclave de tes deſirs.
» Sans que rien change en toi, ſans
» que rien t'offenſe, ſans que rien
» touche à ton être, que de douleurs
» peuvent attaquer ton ame ! Que de
» maux tu peux ſentir ſans être ma-
» lade ! Que de morts tu peux ſouffrir
» ſans mourir ! Un menſonge, une

» erreur, un doute peut te mettre au » désespoir.

» Tu voyois au théâtre les héros » livrés à des douleurs extrêmes fai» re retentir la scène de leurs cris » insensés, s'affliger comme des fem» mes, pleurer comme des enfans, » & mériter ainsi les applaudissemens » publics. Souviens-toi du scandale » que te causoient ces lamentations, » ces cris, ces plaintes, dans des hom» mes dont on ne devoit attendre que » des actes de constance & de ferme» té. Quoi! disois-tu tout indigné, » ce sont-là les exemples qu'on nous » donne à suivre, les modèles qu'on » nous offre à imiter! A-t-on peur que » l'homme ne soit pas assez petit, assez » malheureux, assez foible, si l'on ne » vient encore encenser sa foiblesse sous » la fausse image de la vertu? Mon jeu» ne ami, sois plus indulgent désormais » pour la scène; te voilà devenu l'un » de ses héros.

» Tu sais souffrir & mourir ; tu
» sais endurer la loi de la nécessité
» dans les maux physiques : mais tu
» n'as point encore imposé de loix
» aux appétits de ton cœur ; & c'est
» de nos affections, bien plus que de
» nos besoins, que naît le trouble de
» notre vie. Nos desirs sont étendus,
» notre force est presque nulle. L'hom-
» me tient par ses vœux à mille cho-
» ses, & par lui-même il ne tient à
» rien, pas même à sa propre vie ; plus
» il augmente ses attachemens, plus
» il multiplie ses peines. Tout ne fait
» que passer sur la terre : tout ce que
» nous aimons nous échappera tôt ou
» tard & nous y tenons comme s'il
» devoit durer éternellement. Quel
» effroi sur le seul soupçon de la mort
» de Sophie ! As-tu donc compté qu'el-
» le vivroit toujours ? Ne meurt-il
» personne à son âge ? Elle doit mou-
» rir, mon enfant, & peut-être avant
» toi. Qui sait si elle est vivante à pré-

» ſent même ? La Nature ne t'avoit
» aſſervi qu'à une ſeule mort ; tu t'aſ-
» ſervis à une ſeconde ; te voilà dans
» le cas de mourir deux fois.

» Ainſi, ſoumis à tes paſſions déré-
» glées, que tu vas reſter à plaindre !
» Toujours des privations, toujours
» des pertes, toujours des allarmes ;
» tu ne jouiras pas même de ce qui te
» ſera laiſſé. La crainte de tout per-
» dre t'empêchera de rien poſſéder ;
» pour n'avoir voulu ſuivre que tes
» paſſions, jamais tu ne les pourras
» ſatisfaire. Tu chercheras toujours le
» repos, il fuira toujours devant toi ;
» tu ſeras miſérable & tu deviendras
» méchant ; & comment pourrois-tu
» ne pas l'être, n'ayant de loi que tes
» deſirs effrénés ? Si tu ne peux ſuppor-
» ter des privations involontaires,
» comment t'en impoſeras-tu volon-
» tairement ? Comment ſauras-tu ſa-
» crifier le penchant au devoir, &
» réſiſter à ton cœur pour écouter ta

» raiſon ? Toi qui ne veux déja plus » voir celui qui t'apprendra la mort » de ta maitreſſe, comment verrois-» tu celui qui voudroit te l'ôter vivan-» te ; celui qui t'ôſeroit dire : elle eſt » morte pour toi, la vertu te ſépare » d'elle ? S'il faut vivre avec elle, quoi » qu'il arrive, que Sophie ſoit mariée » ou non, que tu ſois libre ou ne le » ſois pas, qu'elle t'aime ou te haïſſe, » qu'on te l'accorde ou qu'on te la » refuſe, n'importe, tu la veux, il la » faut poſſéder à quelque prix que ce » ſoit. Apprends-moi donc à quel » crime s'arrête celui qui n'a de loix » que les vœux de ſon cœur, & ne ſait » réſiſter à rien de ce qu'il deſire ?

» Mon enfant, il n'y a point de bon-» heur ſans courage, ni de vertu ſans » combat. Le mot de *vertu* vient de » *force* ; la force eſt la baſe de toute » vertu. La vertu n'appartient qu'à » un être foible par ſa Nature & fort » par ſa volonté ; c'eſt en cela que

» confifte le mérite de l'homme jufte ;
» & quoique nous appellions Dieu
» bon, nous ne l'appellons pas ver-
» tueux, parce qu'il n'a pas befoin
» d'effort pour bien faire. Pour t'ex-
» pliquer ce mot fi profané, j'ai at-
» tendu que tu fuffes en état de m'en-
» tendre. Tant que la vertu ne coûte
» rien à pratiquer, on a peu befoin
» de la connoître. Ce befoin vient,
» quand les paffions s'éveillent : il eft
» déja venu pour toi.

» En t'élevant dans toute la fim-
» plicité de la Nature, au-lieu de te
» prêcher de pénibles devoirs, je t'ai
» garanti des vices qui rendent ces
» devoirs pénibles, je t'ai moins ren-
» du le menfonge odieux qu'inutile,
» je t'ai moins appris à rendre à cha-
» cun ce qui lui appartient qu'à ne te
» foucier que de ce qui eft à toi. Je
» t'ai fait plutôt bon que vertueux :
» mais celui qui n'eft que bon, ne
» demeure tel qu'autant qu'il a du

» plaisir à l'être : la bonté se brise & » périt sous le choc des passions hu- » maines ; l'homme qui n'est que bon, » n'est bon que pour lui.

» Qu'est-ce donc que l'homme ver- » tueux ? C'est celui qui sait vaincre » ses affections ; car alors il suit sa » raison, sa conscience, il fait son de- » voir, il se tient dans l'ordre, & rien » ne l'en peut écarter. Jusqu'ici tu n'é- » tois libre qu'en apparence ; tu n'a- » vois que la liberté précaire d'un es- » clave à qui l'on n'a rien commandé. » Maintenant sois libre en effet ; ap- » prends à devenir ton propre maître ; » commande à ton cœur, ô Émile ! & » tu seras vertueux.

» Voilà donc un autre apprentissa- » ge à faire, & cet apprentissage est » plus pénible que le premier : car la » Nature nous délivre des maux qu'elle » nous impose, ou nous apprend à les » supporter ; mais elle ne nous dit rien » pour ceux qui nous viennent de

» nous ; elle nous abandonne à nous-» mêmes ; elle nous laiſſe, victimes de » nos paſſions, ſuccomber à nos vaines » douleurs, & nous glorifier encore » des pleurs dont nous aurions dû » rougir.

» C'eſt ici ta premiere paſſion. C'eſt » la ſeule, peut-être, qui ſoit digne de » toi. Si tu la ſais régir en homme, » elle ſera la derniere ; tu ſubjugueras » toutes les autres, & tu n'obéiras » qu'à celle de la vertu.

» Cette paſſion n'eſt pas criminelle, » je le ſais bien ; elle eſt auſſi pure que » les ames qui la reſſentent. L'honnê-» teté la forma, l'innocence l'a nourrie. » Heureux amans ! les charmes de la » vertu ne font qu'ajouter pour vous à » ceux de l'amour ; & le doux lien qui » vous attend, n'eſt pas moins le prix » de votre ſageſſe, que celui de votre » attachement. Mais dis-moi, homme » ſincere, cette paſſion ſi pure t'en a-» t-elle moins ſubjugué ? T'en es-tu

» moins rendu l'esclave ; &, si demain
» elle cessoit d'être innocente, l'étouf-
» ferois-tu dès demain? C'est à présent
» le moment d'essayer tes forces ; il
» n'est plus tems, quand il les faut em-
» ployer. Ces dangereux essais doivent
» se faire loin du péril. On ne s'exerce
» point au combat devant l'ennemi ;
» on s'y prépare avant la guerre ; on
» s'y présente déja tout préparé.

» C'est une erreur de distinguer les
» passions en permises & défendues,
» pour se livrer aux premieres & se
» refuser aux autres. Toutes sont bon-
» nes, quand on en reste le maître ; tou-
» tes sont mauvaises, quand on s'y laisse
» assujettir. Ce qui nous est défendu
» par la Nature, c'est d'étendre nos at-
» tachemens plus loin que nos forces ;
» ce qui nous est défendu par la raison,
» c'est de vouloir ce que nous ne pou-
» vons obtenir ; ce qui nous est défen-
» du par la conscience, n'est pas d'etre
» tentés, mais de nous laisser vaincre

» aux tentations. Il ne dépend pas de
» nous d'avoir ou de n'avoir pas des
» passions: mais il dépend de nous de
» regner sur elles. Tous les sentimens
» que nous dominons sont légitimes ;
» tous ceux qui nous dominent sont
» criminels. Un homme n'est pas cou-
» pable d'aimer la femme d'autrui, s'il
» tient cette passion malheureuse asser-
» vie à la loi du devoir: il est coupable
» d'aimer sa propre femme au point
» d'immoler tout à cet amour.

» N'attends pas de moi de longs pré-
» ceptes de morale, je n'en ai qu'un
» seul à te donner, & celui-là com-
» prend tous les autres. Sois homme ;
» retire ton cœur dans les bornes de ta
» condition. Étudie & connois ces bor-
» nes ; quelque étroites qu'elles soient,
» on n'est point malheureux tant qu'on
» s'y renferme : on ne l'est que quand
» on veut les passer; on l'est quand,
» dans ses desirs insensés, on met au
» rang des possibles ce qui ne l'est pas ;

» on l'eſt quand on oublie ſon état
» d'homme pour s'en forger d'imagi-
» naires, deſquels on rétombe toujours
» dans le ſien. Les ſeuls biens dont la
» privation coûte, ſont ceux auxquels
» on croit avoir droit. L'évidente im-
» poſſibilité de les obtenir en détache,
» les ſouhaits ſans eſpoir ne tourmen-
» tent point. Un gueux n'eſt point
» tourmenté du deſir d'être Roi; un
» Roi ne veut être Dieu que quand il
» croit n'être plus homme.

» Les illuſions de l'orgueil ſont la
» ſource de nos plus grands maux : mais
» la contemplation de la miſere hu-
» maine rend le ſage toujours moderé.
» Il ſe tient à ſa place, il ne s'agite
» point pour en ſortir, il n'uſe point
» inutilement ſes forces pour jouir de
» ce qu'il ne peut conſerver, & les
» employant toutes à bien poſſeder ce
» qu'il a, il eſt en effet plus puiſſant &
» plus riche de tout ce qu'il deſire de
» moins que nous. Être mortel & périſ-

» ſable, irai-je me former des nœuds
» éternels ſur cette terre, où tout
» change, où tout paſſe, & dont je diſ-
» paroîtrai demain? O Émile, ô mon
» fils! en te perdant que me reſteroit-il
» de moi? Et pourtant il faut que j'ap-
» prenne à te perdre: car qui ſait
» quand tu me ſeras ôté?

» Veux-tu donc vivre heureux &
» ſage? N'attache ton cœur qu'à la
» beauté qui ne périt point: que ta con-
» dition borne tes deſirs, que tes de-
» voirs aillent avant tes penchans;
» étends la loi de la néceſſité aux choſes
» morales: apprends à perdre ce qui
» peut t'être enlevé; apprends à tout
» quitter quand la vertu l'ordonne, à
» te mettre au-deſſus des événemens,
» à détacher ton cœur ſans qu'ils le dé-
» chirent, à être courageux dans l'ad-
» verſité, afin de n'être jamais miſéra-
» ble; à être ferme dans ton devoir,
» afin de n'être jamais criminel. Alors
» tu ſeras heureux malgré la fortune,

» & ſage malgré les paſſions. Alors tu » trouveras, dans la poſſeſſion même » des biens fragiles, une volupté que » rien ne pourra troubler; tu les poſſe- » deras ſans qu'ils te poſſedent, & tu » ſentiras que l'homme, à qui tout » échappe, ne jouit que de ce qu'il ſait » perdre. Tu n'auras point, il eſt vrai, » l'illuſion des plaiſirs imaginaires; tu » n'auras point auſſi les douleurs qui en » ſont le fruit. Tu gagneras beaucoup » à cet échange; car ces douleurs ſont » fréquentes & réelles, & ces plaiſirs » ſont rares & vains. Vainqueur de » tant d'opinions trompeuſes, tu le ſe- » ras encore de celle qui donne un ſi » grand prix à la vie. Tu paſſeras la » tienne ſans trouble, & la termineras » ſans effroi; tu t'en détacheras com- » me de toutes choſes. Que d'autres, » ſaiſis d'horreur, penſent, en la quit- » tant, ceſſer d'être; inſtruit de ſon » néant, tu croiras commencer. La mort » eſt la fin de la vie du méchant, & le

» commencement de celle du juste ».

Emile m'écoute avec une attention mêlée d'inquiétude. Il craint à ce préambule quelque conclusion sinistre. Il pressent qu'en lui montrant la nécessité d'exercer la force de l'ame, je veux le soumettre à ce dur exercice, &, comme un blessé qui frémit en voyant approcher le Chirurgien, il croit déja sentir sur sa plaie la main douloureuse, mais salutaire, qui l'empêche de tomber en corruption.

Incertain, troublé, pressé de savoir où j'en veux venir, au-lieu de répondre, il m'interroge, mais avec crainte. Que faut-il faire, me dit-il, presqu'en tremblant, & sans ôser lever les yeux? Ce qu'il faut faire, réponds-je d'un ton ferme! il faut quitter Sophie. Que dites-vous, s'écrie-t-il avec emportement? Quitter Sophie! la quitter, la tromper, être un traître, un fourbe, un parjure!... Quoi! reprends-je en l'interrompant; c'est de moi qu'Emile

craint d'apprendre à mériter de pareils noms ? Non , continue - t - il avec la même impétuosité, ni de vous, ni d'un autre : je ſaurai , malgré vous , conſerver votre ouvrage ; je ſaurai ne les pas mériter.

Je me ſuis attendu à cette premiere furie : je la laiſſe paſſer ſans m'émouvoir. Si je n'avois pas la modération que je lui prêche , j'aurois bonne grace à la lui prêcher ! Emile me connoît trop pour me croire capable d'exiger de lui rien qui ſoit mal , & il ſait bien qu'il feroit mal de quitter Sophie, dans le ſens qu'il donne à ce mot. Il attend donc enfin que je m'explique. Alors, je reprends mon diſcours.

« Croyez vous, cher Emile, qu'un » homme, en quelque ſituation qu'il ſe » trouve, puiſſe être plus heureux que » vous l'êtes depuis trois mois ? Si vous » le croyez, détrompez - vous. Avant » de goûter les plaiſirs de la vie, vous » en avez épuiſé le bonheur. Il n'y a

» rien au-delà de ce que vous avez senti.
» La félicité des sens est passagere.
» L'état habituel du cœur y perd tou-
» jours. Vous avez plus joui par l'espé-
» rance, que vous ne jouirez jamais en
» réalité. L'imagination qui pare ce
» qu'on desire, l'abandonne dans la pos-
» session. Hors le seul être existant par
» lui-même, il n'y a rien de beau que
» ce qui n'est pas. Si cet état eût pu du-
» rer toujours, vous auriez trouvé le
» bonheur suprême. Mais tout ce qui
» tient à l'homme se sent de sa cadu-
» cité; tout est fini, tout est passager
» dans la vie humaine, & quand l'état
» qui nous rend heureux dureroit sans
» cesse, l'habitude d'en jouir nous en
» ôteroit le goût. Si rien ne change au-
» dehors, le cœur change; le bonheur
» nous quitte, ou nous le quittons.

» Le tems, que vous ne mesuriez pas,
» s'écouloit durant votre délire. L'été
» finit, l'hiver s'approche. Quand nous
» pourrions continuer nos courses dans

» une ſaiſon ſi rude, on ne le ſouffriroit
» jamais. Il faut bien, malgré nous,
» changer de maniere de vivre; celle-
» ci ne peut plus durer. Je vois dans
» vos yeux impatiens que cette diffi-
» culté ne vous embarraſſe guères: l'a-
» veu de Sophie & vos propres deſirs
» vous ſuggerent un moyen facile d'é-
» viter la neige, & de n'avoir plus de
» voyage à faire pour l'aller voir. L'ex-
» pédient eſt commode ſans doute;
» mais, le printems venu, la neige
» fond, & le mariage reſte; il y faut
» penſer pour toutes les ſaiſons.

» Vous voulez épouſer Sophie, &
» il n'y a pas cinq mois que vous la
» connoiſſez! Vous voulez l'épouſer,
» non parce qu'elle vous convient, mais
» parce qu'elle vous plaît; comme ſi
» l'amour ne ſe trompoit jamais ſur
» les convenances, & que ceux qui
» commencent par s'aimer ne finiſſent
» jamais par ſe haïr. Elle eſt vertueu-
» ſe, je le ſais; mais en eſt-ce aſſez?

» Suffit-il

» suffit-il d'être honnêtes gens pour se
» convenir? ce n'est pas sa vertu que
» je mets en doute, c'est son caractère.
» Celui d'une femme se monte-t-il en
» un jour? Savez-vous en combien de
» situations il faut l'avoir vue pour
» connoître à fond son humeur? Qua-
» tre mois d'attachement vous répon-
» dent-ils de toute la vie? Peut-être
» deux mois d'absence vous feront-ils
» oublier d'elle; peut-être un autre
» n'attend-il que votre éloignement
» pour vous effacer de son cœur; peut-
» être à votre retour la trouverez-vous
» aussi indifférente que vous l'avez
» trouvé sensible jusqu'à présent. Les
» sentimens ne dépendent pas des
» principes; elle peut rester fort hon-
» nête, & cesser de vous aimer. Elle
» sera constante & fidelle, je penche
» à le croire; mais qui vous répond
» d'elle & qui lui répond de vous,
» tant que vous ne vous êtes point mis
» à l'épreuve? Attendrez-vous, pour

» cette épreuve, qu'elle vous devienne
» inutile ? Attendrez-vous, pour vous
» connoître, que vous ne puissiez plus
» vous séparer ?

» Sophie n'a pas dix-huit ans, à
» peine en passez-vous vingt-deux ;
» cet âge est celui de l'amour, mais
» non celui du mariage. Quel pere &
» quelle mere de famille ! Eh ! pour sa-
» voir élever des enfans, attendez au
» moins de cesser de l'être. Savez-
» vous à combien de jeunes personnes
» les fatigues de la grossesse, supportées
» avant l'âge, ont affoibli la constitu-
» tion, ruiné la santé, abrégé la vie ?
» Savez-vous combien d'enfans sont
» restés languissans & foibles, faute
» d'avoir été nourris dans un corps
» assez formé ? Quand la mere & l'en-
» fant croissent à la fois, & que la
» substance nécessaire à l'accroissement
» de chacun des deux se partage, ni
» l'un ni l'autre n'a ce que lui desti-
» noit la Nature : comment se peut-il

» que tous deux n'en souffrent pas?
» Ou je connois fort mal Émile, ou il
» aimera mieux avoir une femme &
» des enfans robustes, que de conten-
» ter son impatience aux dépens de
» leur vie & de leur santé.

» Parlons de vous. En aspirant à
» l'état d'époux & de pere, en avez-
» vous bien médité les devoirs? En
» devenant chef de famille, vous al-
» lez devenir membre de l'Etat; &
» qu'est-ce qu'être membre de l'Etat?
» Le savez-vous? Savez-vous ce que
» c'est que gouvernement, loix, patrie?
» Savez-vous à quel prix il vous est
» permis de vivre, & pour qui vous
» devez mourir? Vous croyez avoir
» tout appris, & vous ne savez rien
» encore. Avant de prendre une place
» dans l'ordre civil, apprenez à le
» connoître & à savoir quel rang vous
» y convient.

» Émile, il faut quitter Sophie; je
» ne dis pas l'abandonner: si vous en

» étiez capable, elle seroit trop heu-
» reuse de ne vous avoir point épou-
» sé; il la faut quitter, pour revenir
» digne d'elle. Ne soyez pas assez vain
» pour croire déja la mériter. O com-
» bien il vous reste à faire! Venez rem-
» plir cette noble tâche; venez appren-
» dre à supporter l'absence; venez ga-
» gner le prix de la fidélité, afin qu'à
» votre retour vous puissiez vous ho-
» norer de quelque chose auprès d'elle,
» & demander sa main, non comme
» une grace, mais comme une récom-
» pense. »

Non encore exercé à lutter contre lui-même, non encore accoutumé à désirer une chose & à en vouloir une autre, le jeune homme ne se rend pas; il résiste, il dispute. Pourquoi se refuseroit-il au bonheur qui l'attend? Ne seroit-ce pas dédaigner la main qui lui est offerte, que de tarder à l'accepter? Qu'est-il besoin de s'éloigner d'elle pour s'instruire de ce qu'il doit savoir?

Et quand cela ſeroit néceſſaire, pourquoi ne lui laiſſeroit-il pas, dans des nœuds indiſſolubles, le gage aſſuré de ſon retour? Qu'il ſoit ſon époux, & il eſt prêt à me ſuivre; qu'ils ſoient unis, il la quitte ſans crainte..... Vous unir pour vous quitter, cher Émile, quelle contradiction! Il eſt beau qu'un amant puiſſe vivre ſans ſa maitreſſe; mais un mari ne doit jamais quitter ſa femme ſans néceſſité. Pour guérir vos ſcrupules, je vois que vos délais doivent être involontaires: il faut que vous puiſſiez dire à Sophie que vous la quittez malgré vous. Hé! bien, ſoyez content; puiſque vous n'obéiſſez pas à la raiſon, reconnoiſſez un autre maître. Vous n'avez pas oublié l'engagement que vous avez pris avec moi, Émile; il faut quitter Sophie: je le veux.

A ce mot il baiſſe la tête, ſe taît, rêve un moment; & puis, me regardant avec aſſurance, il me dit: quand par-

tons-nous ? Dans huit jours, lui dis-je ; il faut préparer Sophie à ce départ. Les femmes sont plus foibles, on leur doit des ménagemens ; & cette absence n'étant pas un devoir pour elle, comme pour vous, il lui est permis de la supporter avec moins de courage.

Je ne suis que trop tenté de prolonger jusqu'à la séparation de mes jeunes gens le journal de leurs amours ; mais j'abuse depuis long-tems de l'indulgence des Lecteurs : abrégeons pour finir une fois. Emile ôsera-t-il porter aux pieds de sa maitresse la même assurance qu'il vient de montrer à son ami ? Pour moi, je le crois ; c'est de la vérité même de son amour qu'il doit tirer cette assurance. Il seroit plus confus devant elle, s'il lui en coûtoit moins de la quitter ; il la quitteroit en coupable, & ce rôle est toujours embarrassant pour un cœur honnête. Mais plus le sacrifice lui coûte, plus il s'en honore aux yeux de celle qui le lui rend péni-

ble. Il n'a pas peur qu'elle prenne le change ſur le motif qui le détermine. Il ſemble lui dire à chaque regard : ô Sophie ! lis dans mon cœur, & ſois fidelle ; tu n'as pas un amant ſans vertu.

La fiere Sophie, de ſon côté, tâche de ſupporter avec dignité le coup imprévu qui la frappe. Elle s'efforce d'y paroître inſenſible ; mais comme elle n'a pas, ainſi qu'Emile, l'honneur du combat & de la victoire, ſa fermeté ſe ſoutient moins. Elle pleure, elle gémit en dépit d'elle, & la frayeur d'être oubliée, aigrit la douleur de la ſéparation. Ce n'eſt pas devant ſon amant qu'elle pleure, ce n'eſt pas à lui qu'elle montre ſes frayeurs ; elle étoufferoit plutôt que de laiſſer échapper un ſoupir en ſa préſence : c'eſt moi qui reçois ſes plaintes, qui vois ſes larmes, qu'elle affecte de prendre pour confident. Les femmes ſont adroites & ſavent ſe déguiſer : plus elle murmure en ſecret contre ma tyrannie, plus elle

eſt attentive à me flatter : elle ſent que ſon ſort eſt dans mes mains.

Je la conſole, je la raſſûre, je lui réponds de ſon amant, ou plutôt de ſon Epoux : qu'elle lui garde la même fidélité qu'il aura pour elle, & dans deux ans il le ſera, je le jure. Elle m'eſtime aſſez, pour croire que je ne veux pas la tromper. Je ſuis garant de chacun des deux envers l'autre. Leurs cœurs, leur vertu, ma probité, la confiance de leurs parens, tout les raſſûre; mais que ſert la raiſon contre la foibleſſe? Ils ſe ſéparent comme s'ils ne devoient plus ſe voir.

C'eſt alors que Sophie ſe rappelle les regrets d'Eucharis, & ſe croit réellement à ſa place. Ne laiſſons point, durant l'abſence, réveiller ces fantaſques amours. Sophie, lui dis-je un jour, faites avec Emile un échange de livres. Donnez-lui votre Télémaque, afin qu'il apprenne à lui reſſembler, & qu'il vous donne le Spectateur, dont

vous aimez la lecture. Etudiez-y les devoirs des honnêtes femmes, & songez que dans deux ans ces devoirs seront les vôtres. Cet échange plaît à tous deux, & leur donne de la confiance. Enfin vient le triste jour, il faut se séparer.

Le digne pere de Sophie, avec lequel j'ai tout concerté, m'embrasse en recevant mes adieux; puis, me prenant à part, il me dit ces mots d'un ton grave & d'un accent un peu appuyé. « J'ai » tout fait pour vous complaire; je sa» vois que je traitois avec un homme » d'honneur; il ne me reste qu'un mot » à vous dire. Souvenez-vous que vo» tre Eleve a signé son contrat de ma» riage sur la bouche de ma Fille ».

Quelle différence dans la contenance des deux Amans! Emile impétueux, ardent, agité, hors de lui, pousse des cris, verse des torrens de pleurs sur les mains du pere, de la mere, de la fille; embrasse, en sanglotant, tous les gens

de la maiſon, & répete mille fois les mêmes choſes, avec un déſordre qui feroit rire en toute autre occaſion. Sophie morne, pâle, l'œil éteint, le regard ſombre, reſte en repos, ne dit rien, ne pleure point, ne voit perſonne, pas même Emile. Il a beau lui prendre les mains, la preſſer dans ſes bras; elle reſte immobile, inſenſible à ſes pleurs, à ſes careſſes, à tout ce qu'il fait; il eſt déja parti pour elle. Combien cet objet eſt plus touchant que la plainte importune & les regrets bruyans de ſon amant! Il le voit, il le ſent, il en eſt navré: je l'entraîne avec peine: ſi je le laiſſe encore un moment, il ne voudra plus partir. Je ſuis charmé qu'il emporte avec lui cette triſte image. Si jamais il eſt tenté d'oublier ce qu'il doit à Sophie, en la lui rappelant telle qu'il la vit au moment de ſon départ, il faudra qu'il ait le cœur bien aliéné, ſi je ne le ramène pas à elle.

DES VOYAGES.

On demande s'il eſt bon que les jeunes gens voyagent, & l'on diſpute beaucoup là-deſſus. Si l'on propoſoit autrement la queſtion, & qu'on demandât s'il eſt bon que les hommes aient voyagé, peut-être ne diſputeroit-on pas tant.

L'abus des livres tue la ſcience. Croyant ſavoir ce qu'on a lu, on ſe croit diſpenſé de l'apprendre. Trop de lecture ne ſert qu'à faire de préſomptueux ignorans. De tous les ſiècles de littérature, il n'y en a point eu où l'on lût tant que dans celui-ci, & point où l'on fût moins ſavant : de tous les pays de l'Europe, il n'y en a point où l'on imprime tant d'hiſtoires, de relations de voyages, qu'en France, & point où l'on connoiſſe moins le génie & les mœurs des autres Nations. Tant de livres nous

ſont négliger le livre du Monde; ou, ſi nous y liſons encore, chacun s'en tient à ſon feuillet. Quand le mot, *peut-on être Perſan?* me ſeroit inconnu, je devinerois, à l'entendre dire, qu'il vient du pays où les préjugés nationaux ſont le plus en regne, & du ſexe qui les propage le plus.

Un Pariſien croit connoître les hommes, & ne connoît que les François; dans ſa ville, toujours pleine d'étrangers, il regarde chaque étranger comme un phénomène extraordinaire qui n'a rien d'égal dans le reſte de l'Univers. Il faut avoir vu de près les Bourgeois de cette grande ville, il faut avoir vécu chez eux, pour croire qu'avec tant d'eſprit on puiſſe être auſſi ſtupide. Ce qu'il y de biſarre eſt que chacun d'eux a lu dix fois, peut être, la deſcription du pays dont un habitant va ſi fort l'émerveiller.

C'eſt trop d'avoir à percer à la fois les préjugés des Auteurs & les nôtres

pour arriver à la vérité. J'ai paſſé ma vie à lire des relations de voyages, & je n'en ai jamais trouvé deux qui m'aient donné la meme idée du même peuple. En comparant le peu que je pouvois obſerver avec ce que j'avois lu, j'ai fini par laiſſer là les Voyageurs, & regretter le tems que j'avois donné, pour m'inſtruire, à leur lecture, bien convaincu qu'en fait d'obſervations de toute eſpèce, il ne faut pas lire, il faut voir. Cela feroit vrai dans cette occaſion, quand tous les Voyageurs ſeroient ſinceres, qu'ils ne diroient que ce qu'ils ont vu ou ce qu'ils croient, & qu'ils ne déguiſeroient la vérité que par les fauſſes couleurs qu'elle prend à leurs yeux. Que doit-ce être, quand il la faut démêler encore à travers leurs menſonges & leur mauvaiſe foi?

Laiſſons donc la reſſource des livres qu'on nous vante, à ceux qui ſont faits pour s'en contenter. Elle eſt bonne, ainſi que l'art de Raymond Lulle, pour

apprendre à babiller de ce qu'on ne ſait point. Elle eſt bonne pour dreſſer des Platons de quinze ans à philoſopher dans des cercles, & à inſtruire une compagnie des uſages de l'Egypte & des Indes, ſur la foi de Paul-Lucas ou de Tavernier.

Je tiens pour maxime inconteſtable que quiconque n'a vu qu'un peuple, au-lieu de connoître les hommes, ne connoît que les gens avec leſquels il a vécu. Voici donc encore une autre maniere de poſer la même queſtion des voyages. Suffit-il qu'un homme bien élevé ne connoiſſe que ſes compatriotes, ou s'il lui importe de connoître les hommes en géneral? Il ne reſte plus ici ni diſpute ni doute. Voyez combien la ſolution d'une queſtion difficile dépend quelquefois de la maniere de la poſer!

Mais, pour étudier les hommes, faut-il parcourir la terre entiere? Faut-il aller au Japon obſerver les Européens?

Pour connoître l'eſpèce, faut-il connoître tous les individus ? Non ; il y a des hommes qui ſe reſſemblent ſi fort que ce n'eſt pas la peine de les étudier ſéparément. Qui a vu dix François les a tous vus ; quoiqu'on n'en puiſſe pas dire autant des Anglois & de quelques autres peuples, il eſt pourtant certain que chaque Nation a ſon caractère propre & ſpécifique qui ſe tire, par induction, non de l'obſervation d'un ſeul de ſes membres, mais de pluſieurs. Celui qui a comparé dix peuples connoît les hommes, comme celui qui a vu dix François connoît les François.

Il ne ſuffit pas, pour s'inſtruire, de courir les pays ; il faut ſavoir voyager. Pour obſerver, il faut avoir des yeux, & les tourner vers l'objet qu'on veut connoître. Il y a beaucoup de gens que les voyages inſtruiſent encore moins que les livres, parce qu'ils ignorent l'art de penſer ; que, dans la lecture, leur eſprit eſt au moins guidé par l'Au-

teur ; & que, dans leurs voyages, ils ne ſavent rien voir d'eux-mêmes. D'autres ne s'inſtruiſent point, parce qu'ils ne veulent pas s'inſtruire. Leur objet eſt ſi différent, que celui là ne les frappe guères : c'eſt grand hazard, ſi l'on voit exactement ce qu'on ne ſe ſoucie point de regarder. De tous les peuples du monde, le François eſt celui qui voyage le plus : mais, plein de ſes uſages, il confond tout ce qui n'y reſſemble pas. Il y a des François dans tous les coins du monde. Il n'y a point de pays où l'on trouve plus de gens qui aient voyagé, qu'on n'en trouve en France : avec cela pourtant, de tous les peuples de l'Europe celui qui en voit le plus, les connoît le moins. L'Anglois voyage auſſi, mais d'une autre maniere ; il faut que ces deux Peuples ſoient contraires en tout. La Nobleſſe Angloiſe voyage, la Nobleſſe Françoiſe ne voyage point : le Peuple François voyage, le Peuple Anglois ne voyage point.

Cette différence me paroît honorable au dernier. Les François ont presque toujours quelque vue d'intérêt dans leurs voyages : mais les Anglois ne vont point chercher fortune chez les autres Nations, si ce n'est par le commerce, & les mains pleines ; quand ils y voyagent, c'est pour y verser leur argent, non pour vivre d'industrie ; ils sont trop fiers pour aller ramper hors de chez eux. Cela fait aussi qu'ils s'instruisent mieux chez l'étranger que ne font les François, qui ont un tout autre objet en tête. Les Anglois ont pourtant aussi leurs préjugés nationaux ; ils en ont même plus que personne ; mais ces préjugés tiennent moins à l'ignorance qu'à la passion. L'Anglois a les préjugés de l'orgueil, & le François ceux de la vanité.

Comme les Peuples les moins cultivés sont généralement les plus sages ; ceux qui voyagent le moins, voyagent le mieux, parce qu'étant moins avancés

que nous dans nos recherches frivoles, & moins occupés des objets de notre vaine curiosité, ils donnent toute leur attention à ce qui est véritablement utile. Je ne connois guères que les Espagnols qui voyagent de cette maniere. Tandis qu'un François court chez les Artistes d'un pays, qu'un Anglois en fait dessiner quelque antique, & qu'un Allemand porte son *album* chez tous les Savans, l'Espagnol étudie en silence le gouvernement, les mœurs, la police, & il est le seul des quatre qui, de retour chez lui, rapporte, de ce qu'il a vu, quelque remarque utile à son pays.

Les Anciens voyageoient peu, lisoient peu, faisoient peu de livres, & pourtant on voit dans ceux qui nous restent d'eux, qu'ils s'observoient mieux les uns les autres que nous n'observons nos contemporains. Sans remonter aux écrits d'Homere, le seul Poëte qui nous transporte dans les pays qu'il décrit, on ne peut refuser à Hérodote l'honneur d'avoir peint les mœurs dans

ſon Hiſtoire, quoiqu'elle ſoit plus en narrations qu'en réflexions, mieux que ne font tous les Hiſtoriens, en chargeant leurs livres de portraits & de caracteres. Tacite a mieux décrit les Germains de ſon tems qu'aucun Écrivain n'a décrit les Allemands d'aujourd'hui. Inconteſtablement ceux qui ſont verſés dans l'Hiſtoire ancienne, connoiſſent mieux les Grecs, les Carthaginois, les Romains, les Gaulois, les Perſes, qu'aucun Peuple de nos jours ne connoît ſes voiſins.

Il faut avouer auſſi que, les caracteres originaux des Peuples s'effacant de jour en jour, deviennent en même raiſon plus difficiles à ſaiſir. A meſure que les races ſe mêlent, & que les Peuples ſe confondent, on voit peu-à-peu diſparoître ces différences nationales qui frappoient jadis au premier coup-d'œil. Autrefois chaque Nation reſtoit plus renfermée en elle-même, il y avoit moins de communication, moins de

voyages, moins d'intérêts communs ou contraires, moins de liaiſons politiques & civiles de Peuple à Peuple ; point tant de ces tracaſſeries royales appelées négociations, point d'Ambaſſadeurs ordinaires ou réſidens continuellement ; les grandes navigations étoient rares ; il y avoit peu de commerce éloigné, & le peu qu'il y en avoit, étoit fait par le Prince même qui s'y ſervoit d'étrangers, ou par des gens mépriſés qui ne donnoient le ton à perſonne, & ne rapprochoient point les Nations. Il y a cent fois plus de liaiſon maintenant entre l'Europe & l'Aſie, qu'il n'y en avoit jadis entre la Gaule & l'Eſpagne ; l'Europe ſeule étoit plus éparſe que la terre entiere ne l'eſt aujourd'hui.

Ajoutez à cela, que les anciens Peuples, ſe regardant la plupart comme Autochtones, ou originaires de leur propre pays, l'occupoient depuis aſſez long-tems, pour avoir perdu la mé-

moire des ſiècles reculés où leurs Ancêtres s'y étoient établis, & pour avoir laiſſé le tems au climat de faire ſur eux des impreſſions durables ; au-lieu que parmi nous, après les invaſions des Romains, les récentes émigrations des Barbares ont tout mêlé, tout confondu. Les François d'aujourd'hui ne ſont plus ces grands corps blonds & blancs d'autrefois ; les Grecs ne ſont plus ces beaux hommes faits pour ſervir de modele à l'Art ; la figure des Romains eux-mèmes a changé de caractere, ainſi que leur naturel : les Perſans, originaires de Tartarie, perdent chaque jour de leur laideur primitive, par le mélange du ſang Circaſſien. Les Européens ne ſont plus Gaulois, Germains, Ibériens, Allobroges ; ils ne ſont tous que des Scythes diverſement dégénérés quant à la figure, & encore plus quant aux mœurs.

Voilà pourquoi les antiques diſtinctions de races, les qualités de l'air &

du terroir, marquoient plus fortement, de Peuple à Peuple, les tempéramens, les figures, les mœurs, les caracteres, que tout cela ne peut se marquer de nos jours, où l'inconstance Européenne ne laisse à nulle cause naturelle le tems de faire ses impressions, & où les forêts abattues, les marais desséchés, la terre plus uniformement, quoique plus mal cultivée, ne laissent plus, même au physique, la même différence de terre à terre, & de pays à pays.

Peut-être avec de semblables réflexions se presseroit-on moins de tourner en ridicule Hérodote, Ctésias, Pline, pour avoir représenté les habitans de divers pays, avec des traits originaux & des différences marquées que nous ne leur voyons plus. Il faudroit retrouver les mêmes hommes, pour reconnoître en eux les mêmes figures; il faudroit que rien ne les eût changés, pour qu'ils fussent restés les mêmes. Si nous pouvions considérer à la fois tous

les hommes qui ont été, peut-on douter que nous ne les trouvaſſions plus variés de ſiècle à ſiècle, qu'on ne les trouve aujourd'hui de Nation à Nation ?

En même tems que les obſervations deviennent plus difficiles, elles ſe font plus négligemment & plus mal ; c'eſt une autre raiſon du peu de ſuccès de nos recherches dans l'Hiſtoire naturelle du genre humain. L'inſtruction qu'on retire des voyages ſe rapporte à l'objet qui les fait entreprendre. Quand cet objet eſt un ſyſtême de Philoſophie, le voyageur ne voit jamais que ce qu'il veut voir : quand cet objet eſt l'intérêt, il abſorbe toute l'attention de ceux qui s'y livrent. Le commerce & les Arts, qui mêlent & confondent les Peuples, les empêchent auſſi de s'étudier. Quand ils ſavent le profit qu'ils peuvent faire l'un avec l'autre, qu'ont-ils de plus à ſavoir ?

Il eſt utile à l'homme de connoître

tous les lieux où l'on peut vivre, afin de choisir ensuite ceux où l'on peut vivre le plus commodément. Si chacun se suffisoit à lui-même, il ne lui importeroit de connoître que le pays qui peut le nourrir. Le Sauvage, qui n'a besoin de personne, & ne convoite rien au monde, ne connoît & ne cherche à connoître d'autres pays que le sien. S'il est forcé de s'étendre pour subsister, il fuit les lieux habités par les hommes; il n'en veut qu'aux bêtes, & n'a besoin que d'elles pour se nourrir. Mais pour nous, à qui la vie civile est nécessaire, & qui ne pouvons plus nous passer de manger des hommes, l'intérêt de chacun de nous est de fréquenter les pays où l'on en trouve le plus. Voilà pourquoi tout afflue à Rome, à Paris, à Londres. C'est toujours dans les Capitales que le sang-humain se vend à meilleur marché. Ainsi, l'on ne connoît que les grands Peuples, & les grands Peuples se ressemblent tous.

Nous avons, dit-on, des Savans qui voyagent pour s'instruire; c'est une erreur. Les Savans voyagent par intérêt comme les autres. Les Platons, les Pythagores, ne se trouvent plus, ou, s'il y en a, c'est bien loin de nous. Nos Savans ne voyagent que par ordre de la Cour; on les dépêche, on les défraye, on les paye pour voir tel ou tel objet, qui, très-sûrement, n'est pas un objet moral. Ils doivent tout leur tems à cet objet unique, ils sont trop honnêtes gens pour voler leur argent. Si, dans quelque pays que ce puisse être, des curieux voyagent à leurs dépens, ce n'est jamais pour étudier les hommes, c'est pour les instruire. Ce n'est pas de science qu'ils ont besoin, mais d'ostentation. Comment apprendroient-ils dans leurs voyages à secouer le joug de l'opinion? Ils ne les font que pour elle.

Il y a bien de la différence entre voyager pour voir du pays, ou pour voir des Peuples. Le premier objet est

toujours celui des curieux, l'autre n'eſt pour eux qu'acceſſoire. Ce doit être tout le contraire pour celui qui veut philoſopher. L'enfant obſerve les choſes, en attendant qu'il puiſſe obſerver les hommes. L'homme doit commencer par obſerver ſes ſemblables, & puis il obſerve les choſes, s'il en a le tems.

C'eſt donc mal raiſonner, que de conclurre que les voyages ſont inutiles, de ce que nous voyageons mal. Mais l'utilité des voyages reconnue, s'enſuivra-t-il qu'ils conviennent à tout le monde? Tant s'en faut; ils ne conviennent, au contraire, qu'à très-peu de gens: ils ne conviennent qu'aux hommes aſſez fermes ſur eux-mêmes, pour écouter les leçons de l'erreur ſans ſe laiſſer ſéduire, & pour voir l'exemple du vice ſans ſe laiſſer entraîner. Les voyages pouſſent le naturel vers ſa pente, & achevent de rendre l'homme bon ou mauvais. Quiconque revient de courir le Monde, eſt, à ſon retour,

ce qu'il ſera toute ſa vie ; il en revient plus de méchans que de bons, parce qu'il en part plus d'enclins au mal qu'au bien. Les jeunes gens mal élevés & mal conduits, contractent dans leurs voyages tous les vices des Peuples qu'ils fréquentent, & pas une des vertus dont ces vices ſont mêlés : mais ceux qui ſont heureuſement nés, ceux dont on a bien cultivé le bon naturel, & qui voyagent dans le vrai deſſein de s'inſtruire, reviennent, tous, meilleurs & plus ſages qu'ils n'étoient partis. Ainſi voyagera mon Émile : ainſi avoit voyagé ce jeune homme, digne d'un meilleur ſiecle, dont l'Europe étonnée admira le mérite, qui mourut pour ſon pays à la fleur de ſes ans, mais qui méritoit de vivre, & dont la tombe, ornée de ſes ſeules vertus, attendoit, pour être honorée, qu'une main étrangere y ſemât des fleurs.

Tout ce qui ſe fait par raiſon, doit avoir ſes regles. Les voyages, pris

comme une partie de l'éducation, doivent avoir les leurs. Voyager pour voyager, c'eſt errer, être vagabond; voyager pour s'inſtruire, eſt encore un objet trop vague: l'inſtruction qui n'a pas un but déterminé, n'eſt rien. Je voudrois donner au jeune homme un intérêt ſenſible à s'inſtruire, & cet intérêt bien choiſi fixeroit encore la nature de l'inſtruction. C'eſt toujours la ſuite de la méthode que j'ai tâché de pratiquer.

Or, après s'être conſideré par ſes rapports phyſiques avec les autres êtres, par ſes rapports moraux avec les autres hommes, il lui reſte à ſe conſiderer par ſes rapports civils avec ſes concitoyens. Il faut, pour cela, qu'il commence par étudier la nature du gouvernement en général, les diverſes formes de gouvernement, enfin le gouvernement particulier ſous lequel il eſt né, pour ſavoir s'il lui convient d'y vivre; car par un droit que rien ne peut

abroger, chaque homme, en devenant majeur & maître de lui-même, devient maître aussi de renoncer au contrat par lequel il tient à la communauté, en quittant le pays dans lequel elle est établie. Ce n'est que par le séjour qu'il y fait après l'âge de raison, qu'il est censé confirmer tacitement l'engagement qu'ont pris ses ancêtres. Il acquiert le droit de renoncer à sa Patrie, comme à la succession de son Pere : encore, le lieu de la naissance étant un don de la Nature, céde-t-on du sien en y renonçant. Par le droit rigoureux, chaque homme reste libre à ses risques en quelque lieu qu'il naisse, à moins qu'il ne se soumette volontairement aux loix, pour acquérir le droit d'en être protégé.

Je lui dirois donc, par exemple : jusqu'ici vous avez vécu sous ma direction, vous étiez hors d'état de vous gouverner vous-même. Mais vous approchez de l'âge où les loix, vous lais-

ſant la diſpoſition de votre bien, vous rendent maître de votre perſonne. Vous allez vous trouver ſeul dans la ſociété, dépendant de tout, même de votre patrimoine. Vous avez en vue un établiſſement. Cette vue eſt louable, elle eſt un des devoirs de l'homme; mais avant de vous marier, il faut ſavoir quel homme vous voulez être, à quoi vous voulez paſſer votre vie, quelles meſures vous voulez prendre pour aſſurer du pain à vous & à votre famille; car bien qu'il ne faille pas faire d'un tel ſoin ſa principale affaire, il y faut pourtant ſonger une fois. Voulez-vous vous engager dans la dépendance des hommes que vous mépriſez? Voulez-vous établir votre fortune & fixer votre état par des relations civiles qui vous mettront ſans ceſſe à la diſcrétion d'autrui, & vous forceront, pour échapper aux frippons, de devenir frippon vous-même?

Là-deſſus je lui décrirai tous les

moyens possibles de faire valoir son bien, soit dans le commerce, soit dans les charges, soit dans la finance, & je lui montrerai qu'il n'y en a pas un qui ne lui laisse des risques à courir, qui ne le mette dans un état précaire & dépendant, & ne le force de regler ses mœurs, ses sentimens, sa conduite, sur l'exemple & les préjugés d'autrui.

Il y a, lui dirai-je, un autre moyen d'employer son tems & sa personne; c'est de se mettre au service, c'est-à-dire, de se louer à très-bon compte, pour aller tuer des gens qui ne nous ont point fait de mal. Ce métier est en grande estime parmi les hommes, & ils font un cas extraordinaire de ceux qui ne sont bons qu'à cela. Au surplus, loin de vous dispenser des autres ressources, il ne vous les rend que plus nécessaires; car il entre aussi dans l'honneur de cet état de ruiner ceux qui s'y dévouent. Il est vrai qu'ils ne s'y ruinent pas tous. La mode vient

même insensiblement de s'y enrichir comme dans les autres. Mais je doute qu'en vous expliquant comment s'y prennent pour cela ceux qui réussissent, je vous rende curieux de les imiter.

Vous saurez encore que dans ce métier même il ne s'agit plus de courage ni de valeur, si ce n'est peut-être auprès des femmes ; qu'au contraire le plus rampant, le plus bas, le plus servile est toujours le plus honoré ; que si vous vous avisez de vouloir faire tout de bon votre métier, vous serez méprisé, haï, chassé peut-être, tout au moins accablé de passe-droits, & supplanté par tous vos camarades, pour avoir fait votre service à la tranchée, tandis qu'ils faisoient le leur à la toilette.

On se doute bien que tous ces emplois divers ne seront pas fort du goût d'Émile. Eh quoi ! me dira-t-il, ai-je oublié les jeux de mon enfance ? ai-je perdu mes bras ? ma force est-elle

épuisée ? ne sais-je plus travailler ? Que m'importent tous vos beaux emplois, & toutes les sottes opinions des hommes ? Je ne connois point d'autre gloire que d'être bienfaisant & juste ; je ne connois point d'autre bonheur que de vivre indépendant avec ce qu'on aime, en gagnant tous les jours de l'appétit & de la santé par son travail. Tous ces embarras dont vous me parlez, ne me touchent guères. Je ne veux pour tout bien qu'une petite métairie dans quelque coin du Monde. Je mettrai toute mon avarice à la faire valoir, & je vivrai sans inquiétude. Sophie & mon champ, & je serai riche.

Oui, mon ami, c'est assez, pour le bonheur du sage, d'une femme & d'un champ qui soient à lui. Mais ces trésors, bien que modestes, ne sont pas si communs que vous pensez. Le plus rare est trouvé pour vous ; parlons de l'autre.

Un champ qui ſoit à vous, cher Émile! & dans quel lieu le choiſirez-vous? En quel coin de la terre pourrez-vous dire : je ſuis ici mon maître & celui du terrein qui m'appartient. On ſait en quels lieux il eſt aiſé de ſe faire riche, mais qui ſait où l'on peut ſe paſſer de l'être? Qui ſait où l'on peut vivre indépendant & libre, ſans avoir beſoin de faire mal à perſonne, & ſans crainte d'en recevoir? Croyez-vous que le pays où il eſt toujours permis d'être honnête-homme ſoit ſi facile à trouver? S'il eſt quelque moyen légitime & sûr de ſubſiſter ſans intrigue, ſans affaire, ſans dépendance; c'eſt, j'en conviens, de vivre du travail de ſes mains, en cultivant ſa propre terre : mais où eſt l'État où l'on peut ſe dire : la terre que je foule eſt à moi? Avant de choiſir cette heureuſe terre, aſſurez-vous bien d'y trouver la paix que vous cherchez; gardez qu'un gouvernement violent, qu'une religion

perſécutante, que des mœurs perverſes ne vous y viennent troubler. Mettez-vous à l'abri des impôts ſans meſure qui dévoreroient le fruit de vos peines, des procès ſans fin qui conſumeroient votre fonds. Faites en ſorte qu'en vivant juſtement vous n'ayez point à faire votre cour à des Intendans, à leurs Subſtituts, à des Juges, à des Prêtres, à de puiſſans voiſins, à des frippons de toute eſpece, toujours prêts à vous tourmenter, ſi vous les négligez. Mettez-vous ſur-tout à l'abri des vexations des grands & des riches; ſongez que par-tout leurs terres peuvent confiner à la vigne de Naboth. Si votre malheur veut qu'un homme en place achette ou bâtiſſe une maiſon près de votre chaumiere, répondez-vous qu'il ne trouvera pas le moyen, ſous quelque prétexte, d'envahir votre héritage pour s'arrondir, ou que vous ne verrez pas, dès demain peut-être, abſorber toutes vos reſſources dans un

large grand-chemin? Que ſi vous vous conſervez du crédit pour parer à tous ces inconvéniens, autant vaut conſerver auſſi vos richeſſes; car elles ne vous coûteront pas plus à garder. La richeſſe & le crédit s'étayent mutuellement; l'un ſe ſoutient toujours mal ſans l'autre.

J'ai plus d'expérience que vous, cher Émile; je vois mieux la difficulté de votre projet. Il eſt beau, pourtant; il eſt honnête: il vous rendroit heureux en effet, efforçons-nous de l'exécuter. J'ai une propoſition à vous faire. Conſacrons les deux ans que nous avons pris juſqu'à votre retour, à choiſir un aſyle en Europe où vous puiſſiez vivre heureux avec votre famille à l'abri de tous les dangers dont je viens de vous parler. Si nous réuſſiſſons, vous aurez trouvé le vrai bonheur vainement cherché par tant d'autres, & vous n'aurez pas regret à votre tems. Si nous ne réuſſiſſons pas, vous ſerez

guéri d'une chimere ; vous vous consolerez d'un malheur inévitable, & vous vous soumettrez à la loi de la nécessité.

Je ne sais si tous mes Lecteurs appercevront jusqu'où va nous mener cette recherche ainsi proposée ; mais je sais bien que si, au retour de ses voyages commencés & continués dans cette vue, Émile n'en revient pas versé dans toutes les matieres de gouvernement, de mœurs publiques, & de maximes d'Etat de toute espèce, il faut que lui ou moi soyons bien dépourvus, l'un d'intelligence, & l'autre de jugement.

Le droit politique est encore à naître, & il est à présumer qu'il ne naîtra jamais. Grotius, le maître de tous nos Savans en cette partie, n'est qu'un enfant, &, qui pis est, un enfant de mauvaise foi. Quand j'entends élever Grotius jusqu'aux nues, & couvrir Hobbes d'exécration, je vois combien d'hom-

mes sensés lisent ou comprennent ces deux Auteurs. La vérité est que leurs principes sont exactement semblables, ils ne different que par les expressions. Ils different aussi par la méthode. Hobbes s'appuie sur des sophismes, & Grotius sur des Poëtes : tout le reste leur est commun.

Le seul moderne, en état de créer cette grande & inutile science, eût été l'illustre Montesquieu. Mais il n'eut garde de traiter des principes du droit politique; il se contenta de traiter du droit positif des gouvernemens établis; & rien au monde n'est plus différent que ces deux études.

Celui pourtant qui veut juger sainement des gouvernemens tels qu'ils existent, est obligé de les réunir toutes deux; il faut savoir ce qui doit être, pour bien juger de ce qui est. La plus grande difficulté, pour éclaircir ces importantes matières, est d'intéresser un particulier à les discuter, de ré-

pondre à ces deux queſtions : que m'importe? &, qu'y puis-je faire ? Nous avons mis notre Émile en état de ſe répondre à toutes deux.

La deuxieme difficulté vient des préjugés de l'enfance, des maximes dans leſquelles on a été nourri, ſurtout de la partialité des Auteurs, qui, parlant toujours de la vérité dont ils ne ſe ſoucient guères, ne ſongent qu'à leur intérêt dont ils ne parlent point. Or, le peuple ne donne ni chaires, ni penſions, ni places d'Académies; qu'on juge comment ſes droits doivent être établis par ces gens-là ! J'ai fait en ſorte que cette difficulté fût encore nulle pour Émile. A peine ſait-il ce que c'eſt que gouvernement; la ſeule choſe qui lui importe eſt de trouver le meilleur ; ſon objet n'eſt point de faire des livres, & ſi jamais il en fait, ce ne ſera point pour faire ſa cour aux Puiſſances, mais pour établir les droits de l'Humanité.

Il reste une troisieme difficulté plus spécieuse que solide, & que je ne veux ni résoudre, ni proposer; il me suffit qu'elle n'effraye point mon zèle; bien sûr qu'en des recherches de cette espece, de grands talens sont moins nécessaires qu'un sincere amour de la justice & un vrai respect pour la vérité. Si donc les matieres de gouvernement peuvent être équitablement traitées, en voici, selon moi, le cas ou jamais.

Avant d'observer, il faut se faire des regles pour ses observations: il faut se faire une échelle pour y rapporter les mesures qu'on prend. Nos principes de droit politique sont cette échelle; nos mesures sont les loix politiques de chaque pays.

Nos élémens seront clairs, simples, pris immédiatement dans la nature des choses. Ils se formeront des questions discutées entre nous, & que nous ne convertirons en principes que quand

elles feront fuffifamment réfolues.

Par exemple, remontant d'abord à l'état de Nature, nous examinerons fi les hommes naiffent efclaves ou libres, affociés ou indépendans; s'ils fe réuniffent volontairement ou par force; fi jamais la force qui les réunit peut former un droit permanent, par lequel cette force antérieure oblige, même quand elle eft furmontée par une autre; en forte que depuis la force du Roi Nembrot, qui, dit-on, lui foumit les premiers Peuples, toutes les autres forces qui ont détruit celle-là foient devenues iniques & ufurpatoires, & qu'il n'y ait plus de légitimes Rois que les defcendans de Nembrot ou fes ayant-caufes; ou bien fi, cette premiere force venant à ceffer, la force qui lui fuccede oblige à fon tour, & détruit l'obligation de l'autre, en forte qu'on ne foit obligé d'obéir qu'autant qu'on eft forcé, & qu'on en foit difpenfé, fi-tôt qu'on peut faire réfif-

tance : droit qui, ce ſemble, n'ajoûteroit pas grand'-choſe à la force, & ne ſeroit guères qu'un jeu de mots.

Nous examinerons ſi l'on ne peut pas dire que toute maladie vient de Dieu, & s'il s'enſuit pour cela que ce ſoit un crime d'appeller le Médecin.

Nous examinerons encore ſi l'on eſt obligé en conſcience de donner ſa bourſe à un bandit, qui nous la demande ſur le grand-chemin, quand même on pourroit la lui cacher ; car enfin, le piſtolet qu'il tient eſt auſſi une puiſſance.

Si ce mot de *puiſſance* en cette occaſion veut dire autre choſe qu'une puiſſance légitime, & par conſéquent ſoumiſe aux loix dont elle tient ſon être.

Suppoſé qu'on rejette ce droit de force, & qu'on admette celui de la Nature ou l'autorité parternelle comme principe des ſociétés, nous rechercherons la meſure de cette autorité, com-

ment elle eſt fondée dans la Nature, & ſi elle a d'autre raiſon que l'utilité de l'enfant, ſa foibleſſe, & l'amour naturel que le pere a pour lui; ſi donc, la foibleſſe de l'enfant venant à ceſſer, & ſa raiſon à mûrir, il ne devient pas ſeul juge naturel de ce qui convient à ſa conſervation, par conſéquent ſon propre maître, & indépendant de tout autre homme, même de ſon pere; car il eſt encore plus ſûr que le fils s'aime lui-même, qu'il n'eſt ſûr que le pere aime ſon fils.

Si, le pere mort, les enfans ſont tenus d'obéir à leur aîné ou à quelque autre qui n'aura pas pour eux l'attachement naturel d'un pere; & ſi, de race en race, il y aura toujours un chef unique, auquel toute la famille ſoit tenue d'obéir; auquel cas on chercheroit comment l'autorité pourroit jamais être partagée, & de quel droit il y auroit, ſur la terre entiere, plus d'un chef qui gouvernât le genre humain?

Supposé que les Peuples se fussent formés par choix, nous distinguerons alors le droit, du fait; & nous demanderons si, s'étant ainsi soumis à leurs freres, oncles ou parens, non qu'ils y fussent obligés, mais parce qu'ils l'ont bien voulu, cette sorte de société ne rentre pas toujours dans l'association libre & volontaire.

Passant ensuite au droit d'esclavage, nous examinerons si un homme peut légitimement s'aliéner à un autre, sans restriction, sans réserve, sans aucune espece de condition; c'est-à-dire, s'il peut renoncer à sa personne, à sa vie, à sa raison, à son *moi*, à toute moralité dans ses actions, & à cesser en un mot d'exister avant sa mort, malgré la Nature qui le charge immédiatement de sa propre conservation, & malgré sa conscience & sa raison qui lui prescrivent ce qu'il doit faire & ce dont il doit s'abstenir?

Que s'il y a quelque réserve, quel-

que reſtriction dans l'acte d'eſclavage, nous diſcuterons ſi cet acte ne devient pas alors un vrai contrat, dans lequel les deux contractans, n'ayant point, en cette qualité, de Supérieur commun (17), reſtent leurs propres juges quant aux conditions du contrat, par conſéquent libres chacun dans cette partie, & maîtres de le rompre, ſi-tôt qu'ils s'eſtiment léſés.

Que ſi donc un eſclave ne peut s'aliéner ſans réſerve à ſon maître, comment un Peuple peut-il s'aliéner ſans réſerve à ſon chef; & ſi l'eſclave reſte juge de l'obſervation du contrat par ſon maître, comment le Peuple ne reſtera-t-il pas juge de l'obſervation du contrat par ſon chef?

Forcés de revenir ainſi ſur nos pas, & conſidérant le ſens de ce mot collec-

---

(17) S'ils en avoient un, ce Supérieur commun ne ſeroit autre que le Souverain, & alors le droit d'eſclavage, fondé ſur le droit de ſouveraineté, n'en ſeroit pas le principe.

tif de Peuple, nous chercherons ſi, pour l'établir, il ne faut pas un contrat, au moins tacite, antérieur à celui que nous ſuppoſons.

Puiſqu'avant de s'élire un Roi, le Peuple eſt un Peuple, qu'eſt-ce qui l'a fait tel, ſinon le contrat ſocial? Le contrat ſocial eſt donc la baſe de toute ſociété civile, & c'eſt dans la nature de cet acte qu'il faut chercher celle de la ſociété qu'il forme.

Nous rechercherons quelle eſt la teneur de ce contrat, & ſi l'on ne peut pas, à-peu-près, l'énoncer par cette formule: *Chacun de nous met en commun ſes biens, ſa perſonne, ſa vie & toute ſa puiſſance ſous la ſuprême direction de la volonté générale, & nous recevons en corps chaque membre, comme partie indiviſible du tout.*

Ceci ſuppoſé; pour définir les termes dont nous avons beſoin, nous remarquerons qu'au lieu de la perſonne particuliere de chaque contractant, cet

acte d'aſſociation produit un corps moral & collectif : compoſé d'autant de membres que l'aſſemblée a de voix. Cette perſonne publique prend en général le nom de *Corps politique :* lequel eſt appellé par ſes membres *État* quand il eſt paſſif, *Souverain* quand il eſt actif, *Puiſſance* en le comparant à ſes ſemblables. A l'égard des membres eux-mêmes, ils prennent le nom de *Peuple* collectivement, & s'appellent, en particulier *Citoyens*, comme membres de la *Cité*, ou participans à l'autorité ſouveraine ; & *Sujets*, comme ſoumis à la même autorité.

Nous remarquerons que cet acte d'aſſociation renferme un engagement réciproque du Public & des particuliers, & que chaque individu, contractant, pour ainſi dire, avec lui-même, ſe trouve engagé ſous un double rapport ; ſavoir comme membre du Souverain, envers les particuliers ; & comme membre de l'Etat, envers le Souverain.

Nous remarquerons encore que, nul n'étant tenu aux engagemens qu'on n'a pris qu'avec soi, la délibération publique qui peut obliger tous les Sujets envers le Souverain, à cause des deux différens rapports sous lesquels chacun d'eux est envisagé, ne peut obliger l'Etat envers lui-même. Par où l'on voit qu'il n'y a ni ne peut y avoir d'autre loi fondamentale, proprement dite, que le seul pacte social. Ce qui ne signifie pas que le corps politique ne puisse, à certains égards, s'engager envers autrui; car, par rapport à l'Etranger, il devient alors un être simple, un individu.

Les deux parties contractantes, savoir chaque particulier & le Public, n'ayant aucun Supérieur commun qui puisse juger leurs différends, nous examinerons si chacun des deux reste le maître de rompre le contrat, quand il lui plaît; c'est-à-dire, d'y renoncer pour sa part, si-tôt qu'il se croit lésé.

Pour

Pour éclaircir cette queſtion, nous obſerverons que, ſelon le pacte ſocial, le Souverain ne pouvant agir que par des volontés communes & générales, ſes actes ne doivent de même avoir que des objets généraux & communs; d'où il ſuit qu'un particulier ne ſauroit être léſé directement par le Souverain, qu'ils ne le ſoient tous; ce qui ne ſe peut, puiſque ce ſeroit vouloir ſe faire du mal à ſoi-même. Ainſi le contrat ſocial n'a jamais beſoin d'autre garant que la force publique; parce que la léſion ne peut jamais venir que des particuliers, & alors ils ne ſont pas pour cela libres de leur engagement, mais punis de l'avoir violé.

Pour bien décider toutes les queſtions ſemblables, nous aurons ſoin de nous rappeller toujours que le pacte ſocial eſt d'une nature particuliere, & propre à lui ſeul, en ce que le Peuple ne contracte qu'avec lui-même, c'eſt-à-dire le Peuple en corps comme Souve-

rain , avec les particuliers comme Sujets. Condition qui fait tout l'artifice & le jeu de la machine politique , & qui ſeul rend légitimes, raiſonnables & ſans danger , des engagemens qui , ſans cela, ſeroient abſurdes , tyranniques , & ſujets aux plus énormes abus.

Les particuliers ne s'étant ſoumis qu'au Souverain , & l'autorité ſouveraine n'étant autre choſe que la volonté générale , nous verrons comment chaque homme , obéiſſant au Souverain , n'obéit qu'à lui-même , & comment on eſt plus libre dans le pacte ſocial , que dans l'état de Nature.

Après avoir fait la comparaiſon de la liberté naturelle avec la liberté civile quant aux perſonnes , nous ferons , quant aux biens , celle du droit de propriété avec le droit de ſouveraineté , du domaine particulier avec le domaine éminent. Si c'eſt ſur le droit de propriété qu'eſt fondée l'autorité ſouveraine , ce droit eſt celui qu'elle doit

le plus respecter ; il est inviolable & sacré pour elle, tant qu'il demeure un droit particulier & individuel : si-tôt qu'il est consideré comme commun à tous les citoyens, il est soumis à la volonté générale, & cette volonté peut l'anéantir. Ainsi le Souverain n'a nul droit de toucher au bien d'un particulier, ni de plusieurs; mais il peut légitimement s'emparer du bien de tous, comme cela se fit à Sparte au tems de Lycurgue : au-lieu que l'abolition des dettes par Solon, fut un acte illégitime.

Puisque rien n'oblige les Sujets que la volonté générale, nous rechercherons comment se manifeste cette volonté, à quels signes on est sûr de la reconnoître, ce que c'est qu'une loi, & quels sont les vrais caracteres de la loi. Ce sujet est tout neuf : la définition de la loi est encore à faire.

A l'instant que le Peuple considere en particulier un ou plusieurs de ses

membres, le Peuple ſe diviſe. Il ſe forme, entre le tout & ſa partie, une relation qui en fait deux êtres ſéparés, dont la partie eſt l'un, & le tout moins cette partie eſt l'autre. Mais le tout moins une partie n'eſt pas le tout; tant que ce rapport ſubſiſte, il n'y a donc plus de tout, mais deux parties inégales.

Au contraire, quand tout le Peuple ſtatue ſur tout le Peuple, il ne conſidere que lui-même, & s'il ſe forme un rapport, c'eſt de l'objet entier ſous un point de vue à l'objet entier ſous un autre point de vue, ſans aucune diviſion du tout. Alors l'objet ſur lequel on ſtatue eſt général, & la volonté qui ſtatue eſt auſſi générale. Nous examinerons s'il y a quelque autre eſpece d'acte qui puiſſe porter le nom de loi.

Si le Souverain ne peut parler que par des loix, & ſi la loi ne peut jamais avoir qu'un objet général & rela-

tif également à tous les membres de l'État, il s'ensuit que le Souverain n'a jamais le pouvoir de rien statuer sur un objet particulier; & comme il importe cependant à la conservation de l'État qu'il soit aussi décidé des choses particulieres, nous rechercherons comment cela se peut faire.

Les actes du Souverain ne peuvent être que des actes de volonté générale, des loix : il faut ensuite des actes déterminans, des actes de force ou de gouvernement pour l'exécution de ces mêmes loix ; & ceux-ci, au contraire, ne peuvent avoir que des objets particuliers. Ainsi l'acte par lequel le Souverain statue qu'on élira un chef est une loi, & l'acte par lequel on élit ce chef en exécution de la loi, n'est qu'un acte de gouvernement.

Voici donc un troisieme rapport sous lequel le Peuple assemblé peut être consideré ; savoir, comme Magistrat

ou exécuteur de la loi qu'il a portée comme Souverain (18).

Nous examinerons s'il eſt poſſible que le peuple ſe dépouille de ſon droit de ſouveraineté pour en revêtir un homme ou pluſieurs; car l'acte d'élection n'étant pas une loi, & dans cet acte le Peuple n'étant pas Souverain lui-même, on ne voit point comment alors il peut transferer un droit qu'il n'a pas.

L'eſſence de la ſouveraineté conſiſtant dans la volonté générale, on ne voit point non plus comment on peut s'aſſurer qu'une volonté particuliere ſera toujours d'accord avec cette volonté générale. On doit bien plutôt préſumer qu'elle y ſera ſouvent con-

---

(18) Ces queſtions & propoſitions ſont la plupart extraites du traité *du contrat ſocial*, extrait lui-même d'un plus grand ouvrage entrepris ſans conſulter mes forces, & abandonné depuis long-tems. Le petit traité que j'en ai détaché, & dont c'eſt ici le ſommaire, ſera publié à part.

traire ; car l'intérêt privé tend toujours aux préférences, & l'intérêt public à l'égalité ; & quand cet accord seroit possible, il suffiroit qu'il ne fût pas nécessaire & indestructible pour que le droit souverain n'en pût résulter.

Nous rechercherons si, sans violer le pacte social, les chefs du Peuple, sous quelque nom qu'ils soient élus peuvent jamais être autre chose que les officiers du Peuple, auxquels il ordonne de faire exécuter les loix ; si ces chefs ne lui doivent pas compte de leur administration, & ne sont pas soumis eux-mêmes aux loix qu'ils sont chargés de faire observer.

Si le Peuple ne peut aliéner son droit suprême, peut-il le confier pour un tems ? S'il ne peut se donner un maître, peut-il se donner des représentans ? cette question est importante & mérite discussion.

Si le Peuple ne peut avoir ni Souverain, ni représentans, nous exami-

nerons comment il peût porter ses loix lui-même; s'il doit avoir beaucoup de loix, s'il doit les changer souvent; s'il est aisé qu'un grand Peuple soit son propre Législateur ?

Si le Peuple Romain n'étoit pas un grand Peuple ?

S'il est bon qu'il y ait de grands Peuples ?

Il suit des considérations précédentes, qu'il y a dans l'État un corps intermédiaire entre les Sujets & le Souverain; & ce corps intermédiaire, formé d'un ou de plusieurs membres, est chargé de l'administration publique, de l'exécution des loix, & du maintien de la liberté civile & politique.

Les Membres de ce corps s'appellent *Magistrats* ou *Rois*, c'est-à-dire, Gouverneurs. Le corps entier considéré par les hommes qui le composent, s'appelle *Prince*, & considéré par son action, il s'appelle *Gouvernement.*

Si nous considerons l'action du corps

entier agiſſant ſur lui-même, c'eſt-à-dire, le rapport du tout au tout, ou du Souverain à l'État, nous pouvons comparer ce rapport à celui des extrêmes d'une proportion continue, dont le Gouvernement donne le moyen terme. Le Magiſtrat reçoit du Souverain les ordres qu'il donne au Peuple; &, tout compenſé, ſon produit ou ſa puiſſance eſt au même dégré que le produit ou la puiſſance des Citoyens qui ſont Sujets d'un côté & Souverains de l'autre. On ne ſauroit altérer aucun des trois termes ſans rompre à l'inſtant la proportion. Si le Souverain veut gouverner, ou ſi le Prince veut donner des loix, ou ſi le Sujet refuſe d'obéir, le déſordre ſuccede à la regle, & l'État, diſſout, tombe dans le deſpotiſme ou dans l'anarchie.

Suppoſons que l'État ſoit compoſé de dix-mille Citoyens. Le Souverain ne peut être conſidéré que collectivement & en corps; mais chaque parti-

culier a, comme Sujet, une exiſtence individuelle & indépendante. Ainſi le Souverain eſt au Sujet comme dix-mille à un: c'eſt à dire, que chaque membre de l'Etat n'a pour ſa part que la dix-millieme partie de l'autorité ſouveraine, quoiqu'il lui ſoit ſoumis tout entier. Que le Peuple ſoit composé de cent-mille hommes; l'état des Sujets ne change pas, & chacun porte toujours tout l'empire des loix, tandis que ſon ſuffrage réduit à un cent-millieme a dix fois moins d'influence dans leur rédaction. Ainſi le Sujet reſtant toujours un, le rapport du Souverain augmente en raiſon du nombre des Citoyens. D'où il ſuit, que plus l'État s'aggrandit, plus la liberté diminue.

Or, moins les volontés particulieres ſe rapportent à la volonté générale, c'eſt-à-dire les mœurs aux loix, plus la force réprimante doit augmenter. D'un autre côté, la grandeur de l'État donnant aux dépoſitaires de l'au-

torité publique plus de tentations & de moyens d'en abuser, plus le gouvernement a de force pour contenir le Peuple, plus le Souverain doit en avoir à son tour pour contenir le gouvernement.

Il suit de ce double rapport que la proportion continue entre le Souverain, le Prince & le Peuple n'est point une idée arbitraire, mais une conséquence de la nature de l'État. Il suit encore que l'un des extrêmes, savoir le Peuple, étant fixe, toutes les fois que la raison doublée augmente ou diminue, la raison simple augmente ou diminue à son tour; ce qui ne peut se faire sans que le moyen terme change autant de fois. D'où nous pouvons tirer cette conséquence, qu'il n'y a pas une constitution de gouvernement unique & absolue; mais qu'il doit y avoir autant de gouvernemens differens en nature, qu'il y a d'États differens en grandeur.

Si, plus le Peuple eſt nombreux, moins les mœurs ſe rapportent aux loix, nous examinerons ſi, par une analogie aſſez évidente, on ne peut pas dire auſſi que plus les Magiſtrats ſont nombreux, plus le gouvernement eſt foible?

Pour éclaircir cette maxime, nous diſtinguerons dans la perſonne de chaque Magiſtrat, trois volontés eſſentiellement différentes; premierement, la volonté propre de l'individu qui ne tend qu'à ſon avantage particulier: ſecondement, la volonté commune des Magiſtrats, qui ſe rapporte uniquement au profit du Prince; volonté qu'on peut appeller volonté de corps, laquelle eſt générale par rapport au gouvernement, & particuliere par rapport à l'État dont le gouvernement fait partie: en troiſieme lieu, la volonté du Peuple ou la volonté ſouveraine, laquelle eſt générale, tant par rapport à l'État conſideré comme le

tout, que par rapport au gouvernement considéré comme partie du tout. Dans une législation parfaite, la volonté particuliere & individuelle doit être presque nulle, la volonté de corps propre au gouvernement très-subordonnée, & par conséquent la volonté générale & souveraine est la regle de toutes les autres. Au contraire, selon l'ordre naturel, ces différentes volontés deviennent plus actives à mesure qu'elles se concentrent; la volonté générale est toujours la plus foible; la volonté de corps a le second rang, & la volonté particuliere est préférée à tout: en sorte que chacun est premierement soi-même, & puis Magistrat, & puis Citoyen: gradation directement opposée à celle qu'exige l'ordre social.

Cela posé, nous supposerons le gouvernement entre les mains d'un seul homme. Voilà la volonté particuliere & la volonté de corps parfaitement réunies, & par conséquent celle-

ci au plus haut dégré d'intenſité qu'elle puiſſe avoir. Or, comme c'eſt de ce dégré que dépend l'uſage de la force, & que la force abſolue du gouvernement, étant toujours celle du peuple, ne varie point, il s'enſuit que le plus actif des gouvernemens eſt celui d'un ſeul.

Au contraire, uniſſons le gouvernement à l'autorité ſuprême : faiſons le Prince du Souverain, & des Citoyens autant de Magiſtrats : alors la volonté de corps, parfaitement confondue avec la volonté générale, n'aura pas plus d'activité qu'elle, & laiſſera la volonté particuliere dans toute ſa force. Ainſi le gouvernement, toujours avec la même force abſolue, ſera dans ſon *minimum* d'activité.

Ces regles ſont inconteſtables, & d'autres conſidérations ſervent à les confirmer. On voit, par exemple, que les magiſtrats ſont plus actifs dans leur corps, que le Citoyen ne l'eſt dans le

ſien, & que par conſéquent la volonté particuliere y a beaucoup plus d'influence. Car, chaque Magiſtrat eſt preſque toujours chargé de quelque fonction particuliere de gouvernement; au-lieu que chaque Citoyen, pris à part, n'a aucune fonction de la ſouveraineté. D'ailleurs, plus l'Etat s'étend, plus ſa force réelle augmente, quoiqu'elle n'augmente pas en raiſon de ſon étendue: mais l'État reſtant le même, les Magiſtrats ont beau ſe multiplier, le gouvernement n'en acquiert pas une plus grande force réelle, parce qu'il eſt dépoſitaire de celle de l'État que nous ſuppoſons toujours égale. Ainſi, par cette pluralité, l'activité du gouvernement diminue, ſans que ſa force puiſſe augmenter.

Après avoir trouvé que le gouvernement ſe relâche à meſure que les Magiſtrats ſe multiplient, & que, plus le Peuple eſt nombreux, plus la force réprimante du gouvernement doit aug-

menter, nous conclurons que le rapport des Magiſtrats au gouvernement doit être inverſe de celui des Sujets au Souverain : c'eſt-à-dire, que plus l'Etat s'aggrandit, plus le gouvernement doit ſe reſſerrer, tellement que le nombre des chefs diminue en raiſon de l'augmentation du Peuple.

Pour fixer enſuite cette diverſité de formes ſous des dénominations plus préciſes, nous remarquerons en premier lieu que le Souverain peut commettre le dépôt du gouvernement à tout le Peuple ou à la plus grande partie du Peuple, en ſorte qu'il y ait plus de citoyens Magiſtrats que de citoyens ſimples particuliers On donne le nom de Démocratie à cette forme de gouvernement.

Ou bien il peut reſſerrer le gouvernement entre les mains d'un moindre nombre, en ſorte qu'il y ait plus de ſimples Citoyens que de Magiſtrats ; & cette forme porte le nom d'Ariſtocratie.

Enfin, il peut concentrer tout le gouvernement entre les mains d'un Magiſtrat unique. Cette troiſieme forme eſt la plus commune, & s'appelle Monarchie ou gouvernement royal.

Nous remarquerons que toutes ces formes, ou du moins les deux premieres, ſont ſuſceptibles de plus & de moins, & ont même une aſſez grande latitude. Car la Démocratie peut embraſſer tout le Peuple, ou ſe reſſerrer juſqu'à la moitié; l'Ariſtocratie, à ſon tour, peut, de la moitié du peuple, ſe reſſerrer indéterminément juſqu'aux plus petits nombres; la Royauté même admet quelquefois un partage, ſoit entre le pere & le fils, ſoit entre deux freres, ſoit autrement. Il y avoit toujours deux Rois à Sparte, & l'on a vu dans l'Empire Romain juſqu'à huit Empereurs à la fois, ſans qu'on pût dire que l'Empire fût diviſé. Il y a un point où chaque forme de gouvernement ſe confond avec la ſuivante; & ſous trois dé-

nominations ſpécifiques le gouvernement eſt réellement capable d'autant de formes que l'Etat a de citoyens.

Il y a plus, chacun de ces gouvernemens pouvant, à certains égards, ſe ſubdiviſer en diverſes parties, l'une adminiſtrée d'une maniere, & l'autre d'une autre, il peut réſulter de ces trois formes combinées une multitude de formes mixtes, dont chacune eſt multipliable par toutes les formes ſimples.

On a de tout tems beaucoup diſputé ſur la meilleure forme de gouvernement, ſans conſidérer que chacune eſt la meilleure en certains cas, & la pire en d'autres. Pour nous, ſi dans les différens États le nombre des Magiſtrats (19) doit être inverſe de celui des citoyens, nous conclurons qu'en général le gouvernement dé-

(19) On ſe ſouviendra que je n'entends parler ici que de Magiſtrats ſuprêmes, ou chefs de la Nation; les autres n'étant que leurs Subſtituts en telle ou telle partie.

mocratique convient aux petits Etats, l'aristocratique aux médiocres, & le monarchique aux grands.

C'est par le fil de ces recherches, que nous parviendrons à savoir quels sont les devoirs & les droits des Citoyens, & si l'on peut séparer les uns des autres; ce que c'est que la patrie, en quoi précisément elle consiste, & à quoi chacun peut connoître s'il a une patrie, ou s'il n'en a point.

Après avoir ainsi consideré chaque espèce de société civile en elle-même, nous les comparerons pour en observer les divers rapports: les unes grandes, les autres petites; les unes fortes, les autres foibles, s'attaquant, s'offensant, s'entre-détruisant, &, dans cette action & réaction continuelle, faisant plus de misérables, & coûtant la vie à plus d'hommes, que s'ils avoient tous gardé leur premiere liberté. Nous examinerons si l'on n'en a pas fait trop ou trop peu dans l'institution sociale. Si

les individus ſoumis aux loix & aux hommes, tandis que les ſociétés gardent entr'elles l'indépendance de la Nature, ne reſtent pas expoſés aux maux des deux états, ſans en avoir les avantages, & s'il ne vaudroit pas mieux qu'il n'y eût point de ſociété civile au Monde, que d'y en avoir pluſieurs? N'eſt-ce pas cet état mixte qui participe à tous les deux, & n'aſſûre ni l'un ni l'autre, *per quem neutrum licet, nec tanquàm in bello paratum eſſe, nec tanquàm in pace ſecurum?* N'eſt-ce pas cette aſſociation partielle & imparfaite, qui produit la tyrannie & la guerre? & la tyrannie & la guerre ne ſont-elles pas les plus grands fléaux de l'Humanité?

Nous examinerons enfin l'eſpèce de remèdes qu'on a cherchés à ces inconvéniens, par les ligues & confédérations, qui, laiſſant chaque État ſon maître au-dedans, l'arme au-dehors contre tout aggreſſeur injuſte. Nous

rechercherons comment on peut établir une bonne aſſociation fédérative, ce qui peut la rendre durable, & juſqu'à quel point on peut étendre le droit de la confédération, ſans nuire à celui de la ſouveraineté.

L'Abbé de S.-Pierre avoit propoſé une aſſociation de tous les États de l'Europe, pour maintenir entr'eux une paix perpétuelle. Cette aſſociation étoit-elle praticable? &, ſuppoſant qu'elle eût été établie, étoit-il à préſumer qu'elle eût duré (20)? Ces recherches nous mènent directement à toutes les queſtions de droit public, qui peuvent achever d'éclaircir celle du droit politique.

Enfin nous poſerons les vrais principes du droit de la guerre, & nous

---

(20) Depuis que j'écrivois ceci, les raiſons *pour* ont été expoſées dans l'extrait de ce projet; les raiſons *contre*, du moins celles qui m'ont paru ſolides, ſe trouveront dans le Recueil de mes écrits, à la ſuite de ce même extrait.

examinerons pourquoi Grotius & les autres n'en ont donné que de faux.

Je ne ferois pas étonné qu'au milieu de tous nos raifonnemens, mon jeune homme, qui a du bon fens, me dît en m'interrompant : on diroit que nous bâtiffons notre édifice avec du bois, & non pas avec des hommes, tant nous alignons exactement chaque pièce à la règle.... Il eft vrai, mon ami; mais fongez que le droit ne fe plie point aux paffions des hommes, & qu'il s'agiffoit entre nous d'établir d'abord les vrais principes du droit politique. A préfent que nos fondemens font pofés, venez examiner ce que les hommes ont bâti deffus, & vous verrez de belles chofes!

Alors je lui fais lire Télémaque, & pourfuivre fa route : nous cherchons l'heureufe Salente, & le bon Idoménée rendu fage à force de malheurs. Chemin faifant nous trouvons beaucoup de Protéfilas, & point de Philoclès;

Adraſte, Roi des Dauniens, n'eſt pas non plus introuvable. Mais laiſſons les Lecteurs imaginer nos voyages, ou les faire à notre place un Télémaque à la main, & ne leur ſuggérons point des applications affligeantes, que l'Auteur même écarte, ou fait malgré lui.

Au reſte, Émile n'étant pas Roi, ni moi Dieu, nous ne nous tourmentons point de ne pouvoir imiter Télémaque & Mentor, dans le bien qu'ils faiſoient aux hommes : perſonne ne ſait mieux que nous ſe tenir à ſa place & ne déſire moins d'en ſortir. Nous ſavons que la même tâche eſt donnée à tous, que quiconque aime le bien de tout ſon cœur, & le fait de tout ſon pouvoir, l'a remplie. Nous ſavons que Télémaque & Mentor ſont des chimères. Emile ne voyage pas en homme oiſif, & fait plus de bien que s'il étoit Prince. Si nous étions Rois, nous ne ſerions plus bienfaiſans ; ſi nous étions Rois & bienfaiſans, nous ferions, ſans

le ſavoir, mille maux réels pour un bien apparent que nous croirions faire; ſi nous étions Rois & ſages, le premier bien que nous voudrions faire à nous-mêmes & aux autres, ſeroit d'abdiquer la royauté, & de redevenir ce que nous ſommes.

J'ai dit ce qui rend les voyages infructueux à tout le monde. Ce qui les rend encore plus infructueux à la Jeuneſſe, c'eſt la maniere dont on les lui fait faire. Les Gouverneurs, plus curieux de leur amuſement que de ſon inſtruction, la mènent de Ville en Ville, de Palais en Palais, de cercle en cercle; ou, s'ils ſont Savans & gens de Lettres, ils lui font paſſer ſon tems à courir des bibliotheques, à viſiter des Antiquaires, à fouiller de vieux monumens, à tranſcrire de vieilles inſcriptions. Dans chaque pays, ils s'occupent d'un autre ſiècle; c'eſt comme s'ils s'occupoient d'un autre pays, en ſorte qu'après avoir, à grands fraix, parcouru

l'Europe

l'Europe, livrés aux frivolités ou à l'ennui, ils reviennent ſans avoir rien vu de ce qui peut les intéreſſer, ni rien appris de ce qui peut leur être utile.

Toutes les Capitales ſe reſſemblent; tous les Peuples s'y mêlent, toutes les mœurs s'y confondent; ce n'eſt pas-là qu'il faut aller étudier les Nations. Paris & Londres ne ſont à mes yeux que la même Ville. Leurs habitans ont quelques préjugés différens, mais ils n'en ont pas moins les uns que les autres, & toutes leurs maximes pratiques ſont les mêmes. On ſait quelles eſpeces d'hommes doivent ſe raſſembler dans les Cours. On ſait quelles mœurs l'entaſſement du Peuple & l'inégalité des fortunes doit par-tout produire. Si-tôt qu'on me parle d'une Ville compoſée de deux-cent-mille ames, je ſais d'avance comment on y vit. Ce que je ſaurois de plus ſur les lieux, ne vaut pas la peine d'aller l'apprendre.

C'eſt dans les Provinces reculées, où

il y a moins de mouvement, de commerce, où les Étrangers voyagent moins, dont les habitans se déplacent moins, changent moins de fortune & d'état, qu'il faut aller étudier le génie & les mœurs d'une Nation. Voyez en passant la Capitale, mais allez observer au loin le pays. Les François ne sont pas à Paris, ils sont en Touraine; les Anglois sont plus Anglois en Mercie, qu'à Londres, & les Espagnols plus Espagnols en Galice, qu'à Madrid. C'est à ces grandes distances qu'un Peuple se caractérise, & se montre tel qu'il est sans mélange: c'est-là que les bons & les mauvais effets du gouvernement se font mieux sentir; comme au bout d'un plus grand rayon, la mesure des arcs est plus exacte.

Les rapports nécessaires des mœurs au gouvernement, ont été si bien exposés dans le livre de l'Esprit des Loix, qu'on ne peut mieux faire que de recourir à cet ouvrage pour étudier ces

rapports. Mais, en général, il y a deux regles faciles & ſimples, pour juger de la bonté relative des gouvernemens. L'une eſt la population. Dans tout pays qui ſe dépeuple, l'État tend à ſa ruine; & le pays qui peuple le plus, fût-il le plus pauvre, eſt infailliblement le mieux gouverné.

Mais il faut, pour cela, que cette population ſoit un effet naturel du gouvernement & des mœurs; car ſi elle ſe faiſoit par des colonies, ou par d'autres voies accidentelles & paſſageres, alors elles prouveroient le mal par le remede. Quand Auguſte porta des loix contre le Célibat, ces loix montroient déja le déclin de l'Empire Romain. Il faut que la bonté du gouvernement porte les Citoyens à ſe marier, & non pas que la loi les y contraigne: il ne faut pas examiner ce qui ſe fait par force: car la loi qui combat la conſtitution, s'élude & devient vaine; mais ce qui ſe fait par l'influence des mœurs

& par la pente naturelle du gouvernement : car ces moyens ont ſeuls un effet conſtant. C'étoit la politique du bon Abbé de S.-Pierre, de chercher toujours un petit remede à chaque mal particulier, au-lieu de remonter à leur ſource commune, & de voir qu'on ne les pouvoit guérir que tous à la fois. Il ne s'agit pas de traiter ſéparément chaque ulcere qui vient ſur le corps d'un malade, mais d'épurer la maſſe du ſang qui les produit tous. On dit qu'il y a des prix en Angleterre pour l'agriculture ; je n'en veux pas davantage : cela ſeul me prouve qu'elle n'y brillera pas long-tems.

La ſeconde marque de la bonté relative du gouvernement & des loix, ſe tire auſſi de la population, mais d'une autre maniere ; c'eſt-à-dire, de ſa diſtribution, & non pas de ſa quantité. Deux États égaux en grandeur & en nombre d'hommes, peuvent être fort inégaux en force ; & le plus puiſſant

des deux, eſt toujours celui dont les habitans ſont le plus également répandus ſur le territoire : celui qui n'a pas de ſi grandes Villes, & qui par conſéquent brille le moins, battra toujours l'autre. Ce ſont les grandes Villes qui épuiſent un État & font ſa foibleſſe : la richeſſe qu'elles produiſent, eſt une richeſſe apparente & illuſoire : c'eſt beaucoup d'argent & peu d'effet. On dit que la Ville de Paris vaut une Province au Roi de France : moi je crois qu'elle lui en coûte pluſieurs, que c'eſt à plus d'un égard que Paris eſt nourri par les Provinces, & que la plupart de leurs revenus ſe verſent dans cette Ville & y reſtent, ſans jamais retourner au Peuple ni au Roi. Il eſt inconcevable que, dans ce ſiecle de calculateurs, il n'y en ait pas un qui ſache voir que la France ſeroit beaucoup plus puiſſante, ſi Paris étoit anéanti. Non-ſeulement le Peuple mal diſtribué n'eſt pas avantageux à l'État ; mais il eſt plus

ruineux que la dépopulation même, en ce que la dépopulation ne donne qu'un produit nul, & que la consommation mal entendue donne un produit négatif. Quand j'entends un François & un Anglois, tout fiers de la grandeur de leurs Capitales, disputer entr'eux, lequel de Paris ou de Londres contient le plus d'habitans, c'est pour moi comme s'ils disputoient ensemble, lequel des deux Peuples a l'honneur d'être le plus mal gouverné.

Étudiez un Peuple hors de ses Villes; ce n'est qu'ainsi que vous le connoîtrez. Ce n'est rien de voir la forme apparente d'un gouvernement, fardée par l'appareil de l'administration & par le jargon des Administrateurs, si l'on n'en étudie aussi la nature par les effets qu'il produit sur le Peuple, & dans tous les dégrés de l'administration. La différence de la forme au fond se trouvant partagée entre tous ces dégrés, ce n'est qu'en les embrassant

tous, que l'on connoît cette différence. Dans tel pays, c'eſt par les manœuvres des Subdélégués qu'on commence à ſentir l'eſprir du Miniſtere ; dans tel autre, il faut voir élire les membres du Parlement, pour juger s'il eſt vrai que la Nation ſoit libre ; dans quelque pays que ce ſoit, il eſt impoſſible que qui n'a vu que les Villes, connoiſſe le gouvernement, attendu que l'eſprit n'en eſt jamais le même, pour la Ville & pour la campagne. Or, c'eſt la campagne qui fait le pays, & c'eſt le Peuple de la campagne qui fait la Nation.

Cette étude des divers Peuples dans leurs Provinces reculées, & dans la ſimplicité de leur génie originel, donne une obſervation générale bien favorable à mon épigraphe, & bies conſolante pour le cœur humain. C'eſt que toutes les Nations ainſi obſervées paroiſſent en valoir beaucoup mieux; plus elles ſe rapprochent de la nature, plus la bonté domine dans leur caractere ;

ce n'eſt qu'en ſe renfermant dans les Villes, ce n'eſt qu'en s'altérant à force de culture qu'elles ſe dépravent, & qu'elles changent en vices agréables & pernicieux, quelques défauts plus groſſiers que malfaiſans.

De cette obſervation, réſulte un nouvel avantage dans la maniere de voyager que je propoſe, en ce que les jeunes gens, ſéjournant peu dans les grandes Villes où regne une horrible corruption, ſont moins expoſés à la contracter, & conſervent parmi des hommes plus ſimples, & dans des ſociétés moins nombreuſes, un jugement plus sûr, un goût plus ſain, des mœurs plus honnêtes. Mais au reſte, cette contagion n'eſt guère à craindre pour mon Emile; il a tout ce qu'il faut pour s'en garantir. Parmi toutes les précautions que j'ai priſes pour cela, je compte pour beaucoup l'attachement qu'il a dans le cœur.

On ne ſait plus ce que peut le véri-

table amour ſur les inclinations des jeunes gens, parce que ne le connoiſſant pas mieux qu'eux, ceux qui les gouvernent les en détournent. Il faut pourtant qu'un jeune homme aime ou qu'il ſoit débauché. Il eſt aiſé d'en impoſer par les apparences. On me citera mille jeunes gens qui, dit-on, vivent fort chaſtement ſans amour; mais qu'on me cite un homme fait, un véritable homme qui diſe avoir ainſi paſſé ſa jeuneſſe, & qui ſoit de bonne foi. Dans toutes les vertus, dans tous les devoirs, on ne cherche que l'apparence; moi je cherche la réalité; & je ſuis trompé, s'il y a, pour y parvenir, d'autres moyens que ceux que je donne.

L'idée de rendre Émile amoureux avant de le faire voyager, n'eſt pas de mon invention. Voici le trait qui me l'a ſuggerée.

J'étois à Veniſe, en viſite chez le Gouverneur d'un jeune Anglois. C'étoit

en hiver, nous étions autour du feu. Le Gouverneur reçoit ses lettres de la Poste. Il les lit, & puis en relit une tout haut à son éleve. Elle étoit en Anglois: je n'y compris rien; mais durant la lecture, je vis le jeune homme déchirer de très-belles manchettes de point qu'il portoit, & les jetter au feu l'une après l'autre, le plus doucement qu'il put, afin qu'on ne s'en apperçût pas: surpris de ce caprice, je le regarde au visage & crois y voir de l'émotion; mais les signes extérieurs des passions, quoiqu'assez semblables chez tous les hommes, ont des différences nationales, sur lesquelles il est facile de se tromper. Les Peuples ont divers langages sur le visage, aussi bien que dans la bouche. J'attends la fin de la lecture, & puis montrant au Gouverneur les poignets nuds de son éleve, qu'il cachoit pourtant de son mieux, je lui dis; peut-on savoir ce que cela signifie?

Le Gouverneur, voyant ce qui s'étoit

paſſé, ſe mit à rire, embraſſa ſon éleve d'un air de ſatisfaction, &, après avoir obtenu ſon conſentement, il me donna l'explication que je ſouhaitois.

Les manchettes, me dit-il, que M. John vient de déchirer, ſont un préſent qu'une Dame de cette Ville lui a fait il n'y a pas long-tems. Or, vous ſaurez que M. John eſt promis dans ſon pays à une jeune Demoiſelle pour laquelle il a beaucoup d'amour, & qui en mérite encore davantage. Cette lettre eſt de la mere de ſa maitreſſe, & je vais vous en traduire l'endroit qui a cauſé le dégât dont vous avez été le témoin.

« Luci ne quitte point les manchet-
» tes de Lord John. Miſſ Betti Roldham
» vint hier paſſer l'après-midi avec elle,
» & voulut à toute force travailler à
» ſon ouvrage. Sachant que Luci s'étoit
» levée aujourd'hui plutôt qu'à l'ordi-
» naire, j'ai voulu voir ce qu'elle fai-
» ſoit, & je l'ai trouvé occupée à défaire

» tout ce qu'avoit fait hier Miſſ Betti.
» Elle ne veut pas qu'il y ait dans ſon
» préſent, un ſeul point d'une autre
» main que la ſienne ».

M. John ſortit un moment après, pour prendre d'autres manchettes, & je dis à ſon Gouverneur; vous avez un éleve d'un excellent naturel, mais parlez-moi vrai. La lettre de la mere de Miſſ Luci, n'eſt-elle pas arrangée? N'eſt-ce point un expédient de votre façon contre la Dame aux manchettes? Non, me dit-il, la choſe eſt réelle; je n'ai pas mis tant d'art à mes ſoins; j'y ai mis de la ſimplicité, du zèle, & Dieu a béni mon travail

Le trait de ce jeune homme n'eſt point ſorti de ma mémoire; il n'étoit pas propre à ne rien produire dans la tête d'un rêveur comme moi.

Il eſt tems de finir. Ramenons Lord John à Miſſ Luci, c'eſt-à-dire, Emile à Sophie. Il lui rapporte, avec un cœur non moins tendre qu'avant ſon départ,

un esprit plus éclairé, & il rapporte dans son pays l'avantage d'avoir connu les gouvernemens par tous leurs vices, & les Peuples par toutes leurs vertus. J'ai même pris soin qu'il se liât dans chaque Nation avec quelque homme de mérite par un traité d'hospitalité à la maniere des Anciens, & je ne serai pas fâché qu'il cultive ces connnoissances par un commerce de lettres. Outre qu'il peut être utile, & qu'il est toujours agréable d'avoir des correspondances dans les pays éloignés, c'est une excellente précaution contre l'empire des préjugés nationaux, qui, nous attaquant toute la vie, ont tôt ou tard quelque prise sur nous. Rien n'est plus propre à leur ôter cette prise, que le commerce désintéressé de gens sensés qu'on estime, lesquels, n'ayant point ces préjugés & les combattant par les leurs, nous donnent les moyens d'opposer sans cesse les uns

aux autres, & de nous garantir ainſi de tous. Ce n'eſt point la même choſe de commercer avec les Étrangers chez nous ou chez eux. Dans le premier cas, ils ont toujours pour le pays où ils vivent un ménagement qui leur fait déguiſer ce qu'ils en penſent, ou qui leur en fait penſer favorablement, tandis qu'ils y ſont : de retour chez eux, ils en rabbattent & ne ſont que juſtes. Je ſerois bien aiſe que l'Étranger que je conſulte eût vu mon pays; mais je ne lui en demanderai ſon avis que dans le ſien.



Après avoir presque employé deux ans à parcourir quelques-uns des grands États de l'Europe & beaucoup plus des petits; après en avoir appris les deux ou trois principales langues; après y avoir vu ce qu'il y a de vraiment curieux, soit en Histoire naturelle, soit en Gouvernement, soit en Arts, soit en Hommes, Émile, dévoré d'impatience, m'avertit que notre terme approche. Alors je lui dis : Hé! bien, mon ami, vous vous souvenez du principal objet de nos voyages; vous avez vu, vous avez observé. Quel est enfin le résultat de vos observations? A quoi vous fixez-vous? Ou je me suis trompé dans ma méthode, ou il doit me répondre à-peu-près ainsi:

« A quoi je me fixe? A rester tel » que vous m'avez fait être, & à n'a- » jouter volontairement aucune autre » chaîne à celle dont me chargent la

» nature & les loix. Plus j'examine » l'ouvrage des hommes dans leurs inſ- » titutions, plus je vois qu'à force de » vouloir être indépendans, ils ſe font » eſclaves, & qu'ils uſent leur liberté » même en vains efforts pour l'aſſurer. » Pour ne pas ceder au torrent des » choſes, ils ſe font mille attachemens; » puis, ſi-tôt qu'ils veulent faire un pas, » ils ne peuvent, & ſont étonnés de » tenir à tout. Il me ſemble que, pour » ſe rendre libre, on n'a rien à faire; » il ſuffit de ne pas vouloir ceſſer de » l'être. C'eſt vous, ô mon maître! » qui m'avez fait libre, en m'apprenant » à céder à la néceſſité. Qu'elle vienne » quand il lui plaît, je m'y laiſſe en- » traîner ſans contrainte, & comme je » ne veux pas la combattre, je ne m'at- » tache à rien pour me retenir. J'ai cher- » ché dans nos voyages ſi je trou- » verois quelque coin de terre où je » puſſe être abſolument mien; mais » en quel lieu parmi les hommes ne

» dépend-on plus de leurs passions? » Tout bien examiné, j'ai trouvé que » mon souhait même étoit contradic» toire; car, dussé-je ne tenir à autre » chose, je tiendrois au moins à la » terre où je me serois fixé : ma vie » seroit attachée à cette terre comme » celle des Dryades l'étoit à leurs ar» bres; j'ai trouvé qu'empire & li» berté étant deux mots incompatibles, » je ne pouvois être maître d'une chau» miere, qu'en cessant de l'être de moi.

Hoc erat in votis modus agri non ità magnus.

» Je me souviens que mes biens » furent la cause de nos recherches. » Vous prouviez très-solidement que » je ne pouvois garder à la fois ma » richesse & ma liberté : mais quand » vous vouliez que je fusse à la fois » libre & sans besoins, vous vouliez » deux choses incompatibles : car je » ne saurois me tirer de la dépendan» ce des hommes, qu'en rentrant sous » celle de la Nature. Que ferai-je donc

» avec la fortune que mes parens m'ont » laiſſée ? Je commencerai par n'en » point dépendre ; je relâcherai tous » les liens qui m'y attachent ; ſi on » me la laiſſe, elle me reſtera ; ſi on me » l'ôte, on ne m'entraînera point avec » elle. Je ne me tourmenterai point » pour la retenir, mais je reſterai fer- » me à ma place. Riche ou pauvre je » ſerai libre. Je ne le ſerai point ſeu- » lement en tel pays, en telle con- » trée ; je le ſerai par toute la terre. » Pour moi, toutes les chaînes de l'o- » pinion ſont briſées ; je ne connois » que celles de la néceſſité. J'appris à » les porter dès ma naiſſance, & je les » porterai juſqu'à la mort ; car je ſuis » homme ; & pourquoi ne ſçaurois-je » pas les porter étant libre, puiſqu'é- » tant eſclave il les faudroit bien por- » ter encore, & celles de l'eſclavage » pour ſurcroît ?

» Que m'importe ma condition ſur la » terre ? que m'importe où que je ſois ?

» Par-tout où il y a des hommes, je suis » chez mes freres; par-tout où il n'y en a » pas, je suis chez moi. Tant que je pour» rai rester indépendant & riche, j'ai » du bien pour vivre & je vivrai. Quand » mon bien m'assujettira, je l'abandon» nerai sans peine; j'ai des bras pour » travailler, & je vivrai. Quand mes » bras me manqueront, je vivrai, si » l'on me nourrit; je mourrai, si l'on » m'abandonne : je mourrai bien aussi, » quoiqu'on ne m'abandonne pas; car » la mort n'est pas une peine de la pau» vreté, mais une loi de la Nature. Dans » quelque tems que la mort vienne, je » la défie : elle ne me surprendra jamais » faisant des préparatifs pour vivre; elle » ne m'empêchera jamais d'avoir vécu.

» Voilà, mon pere, à quoi je me fixe. » Si j'étois sans passions, je serois, dans » mon état d'homme, indépendant com» me Dieu même, puisque, ne voulant » que ce qui est, je n'aurois jamais à » lutter contre la destinée. Au moins, » je n'ai qu'une chaîne, c'est la seule

» que je porterai jamais, & je puis m'en
» glorifier. Venez donc, donnez-moi
» Sophie, & je suis libre.

« Cher Émile, je suis bien aise d'en-
» tendre sortir de ta bouche des dis-
» cours d'homme, & d'en voir les sen-
» timens dans ton cœur. Ce désinté-
» ressement outré ne me déplait pas à
» ton âge. Il diminuera, quand tu auras
» des enfans, & tu seras alors préci-
» sément ce que doit être un bon pere
» de famille & un homme sage. Avant
» tes voyages, je savois quel en se-
» roit l'effet; je savois qu'en regar-
» dant de près nos institutions tu se-
» rois bien éloigné d'y prendre la
» confiance qu'elles ne méritent pas.
» C'est en vain qu'on aspire à la li-
» berté sous la sauve-garde des loix.
» Des loix! où est-ce qu'il y en a, &
» où est-ce qu'elles sont respectées?
» Par-tout tu n'as vu regner sous ce
» nom que l'intérêt particulier & les
» passions des hommes. Mais les loix
» éternelles de la Nature & de l'ordre

» exiſtent. Elles tiennent lieu de loi » poſitive au ſage, elles ſont écrites » au fond de ſon cœur par la con- » ſcience & par la raiſon ; c'eſt à celles- » là qu'il doit s'aſſervir pour être li- » bre, & il n'y a d'eſclave que ce- » lui qui fait mal; car il le fait tou- » jours malgré lui. La liberté n'eſt » dans aucune forme de gouverne- » ment; elle eſt dans le cœur de l'hom- » me libre; il la porte par-tout avec » lui. L'homme vil porte par-tout la » ſervitude. L'un ſeroit eſclave à Ge- » nève, l'autre libre à Paris.

» Si je te parlois des devoirs du » citoyen, tu me demanderois peut- » être où eſt la patrie, & tu croirois » m'avoir confondu. Tu te tromperois » pourtant, cher Émile ; car qui n'a » pas une patrie a du moins un pays. » Il y a toujours un gouvernement & » des ſimulacres de loix ſous leſquels » il a vécu tranquille. Que le contrat » ſocial n'ait point été obſervé, qu'im-

» porte, si l'intérêt particulier l'a protégé comme auroit fait la volonté générale, si la violence publique l'a garanti des violences particulieres, si le mal qu'il a vu faire lui a fait aimer ce qui étoit bien, & si nos institutions mêmes lui ont fait connoître & haïr leurs propres iniquités? O Émile! où est l'homme de bien qui ne doit rien à son pays? Quel qu'il soit, il lui doit ce qu'il y a de plus précieux pour l'homme, la moralité de ses actions & l'amour de la vertu. Né dans le fond d'un bois, il eût vécu plus heureux & plus libre; mais, n'ayant rien à combattre pour suivre ses penchans, il eût été bon sans mérite; il n'eût point été vertueux; & maintenant il sait l'être, malgré ses passions. La seule apparence de l'ordre le porte à le connoître, à l'aimer. Le bien public, qui ne sert que de prétexte aux autres, est pour lui seul un mo-

» tif réel. Il apprend à se combattre, » à se vaincre, à sacrifier son intérêt » à l'intérêt commun. Il n'est pas vrai » qu'il ne tire aucun profit des loix; » elles lui donnent le courage d'être » juste même parmi les méchans. Il » n'est pas vrai qu'elles ne l'ont pas » rendu libre; elles lui ont appris à re- » gner sur lui.

» Ne dis donc pas : que m'importe » où que je sois? Il t'importe d'être où » tu peux remplir tous tes devoirs, & » l'un de ces devoirs est l'attachement » pour le lieu de ta naissance. Tes » compatriotes te protégerent enfant, » tu dois les aimer étant homme. Tu » dois vivre au milieux d'eux, ou du » moins en lieu d'où tu puisses leur » être utile autant que tu peux l'être, » & où ils sachent où te prendre, si ja- » mais ils ont besoin de toi. Il y a telle » circonstance où un homme peut être » plus utile à ses concitoyens hors de » sa patrie, que s'il vivoit dans son

» ſein. Alors il doit n'écouter que ſon » zèle & ſupporter ſon exil ſans mur- » mure ; cet exil même eſt un de ſes » devoirs. Mais toi, bod Émile, à » qui rien n'impoſe ces douloureux » ſacrifices ; toi qui n'as pas pris le » triſte emploi de dire la vérité aux » hommes, va vivre au milieu d'eux, » cultive leur amitié dans un doux » commerce, ſois leur bienfaiteur, » leur modele : ton exemple leur ſer- » vira plus que tous nos livres, & le » bien qu'ils te verront faire les tou- » chera plus que tous nos vains diſ- » cours.

» Je ne t'exhorte pas pour cela d'al- » ler vivre dans les grandes Villes ; » au contraire, un des exemples que » les bons doivent donner aux autres » eſt celui de la vie patriarchale & » champêtre, la premiere vie de » l'homme, la plus paiſible, la plus » naturelle, & la plus douce à qui » n'a pas le cœur corrompu. Heureux, » mon

» mon jeune ami, le pays où l'on n'a
» pas beſoin d'aller chercher la paix
» dans un déſert. Mais où eſt ce pays?
» Un homme bienfaiſant ſatisfait mal
» ſon penchant au milieu des villes, où
» il ne trouve preſque à exercer ſon
» zèle que pour des intrigans ou pour
» des frippons. L'accueil qu'on y fait
» aux fainéans qui viennent y cher-
» cher fortune, ne fait qu'achever de
» dévaſter le pays, qu'au contraire il
» faudroit repeupler aux dépens des
» villes. Tous les hommes qui ſe re-
» tirent de la grande ſociété ſont uti-
» les précisément parce qu'ils s'en re-
» tirent, puiſque tous ſes vices lui
» viennent d'être trop nombreuſe. Ils
» ſont encore utiles, lorſqu'ils peuvent
» ramener dans les lieux déſerts la
» vie, la culture, & l'amour de leur
» premier état. Je m'attendris, en ſon-
» geant combien, de leur ſimple re-
» traite, Émile & Sophie peuvent ré-
» pandre de bienfaits autour d'eux;

» combien ils peuvent vivifier la cam-
» pagne & ranimer le zèle éteint de
» l'infortuné villageois. Je crois voir
» le peuple se multiplier, les champs
» se fertiliser, la terre prendre une
» nouvelle parure, la multitude & l'a-
» bondance transformer les travaux
» en fêtes; les cris de joie & les bé-
» nédictions s'élever du milieu des
» jeux autour du couple aimable qui
» les a ranimés. On traite l'âge d'or
» de chimère, & c'en sera toujours
» une pour quiconque a le cœur & le
» goût gâtés. Il n'est pas même vrai
» qu'on le regrette, puisque ces re-
» regrets sont toujours vains. Que fau-
» droit il donc pour le faire renaître?
» Une seule chose, mais impossible;
» ce seroit de l'aimer.

» Il semble déja renaître autour de
» l'habitation de Sophie; vous ne fe-
» rez qu'achever ensemble ce que ces
» dignes parens ont commencé. Mais,
» cher Émile, qu'une vie si douce ne

» te dégoûte pas des devoirs pénibles, » si jamais ils te sont imposés : souviens-toi que les Romains passoient » de la charrue au Consulat. Si le » Prince ou l'Etat t'appelle au service » de la patrie, quitte tout pour aller » remplir, dans le poste qu'on t'assigne, » l'honorable fonction de Citoyen. Si » cette fonction t'est onéreuse, il est » un moyen honnête & sûr de t'en affranchir ; c'est de la remplir avec » assez d'intégrité, pour qu'elle ne te » soit pas long-tems laissée. Au reste, » crains peu l'embarras d'une pareille » charge : tant qu'il y aura des hommes de ce siecle, ce n'est pas toi » qu'on viendra chercher pout servir » l'État ».

Que ne m'est-il permis de peindre le retour d'Émile auprès de Sophie & la fin de leurs amours, ou plutôt le commencement de l'amour conjugal qui les unit ! Amour fondé sur l'estime qui dure autant que la vie, sur

les vertus qui ne s'effacent point avec la beauté, ſur les convenances des caractères qui rendent le commerce aimable & prolongent dans la vieilleſſe le charme de la premiere union. Mais tous ces détails pourroient plaire ſans être utiles, & juſqu'ici je ne me ſuis permis de détails agréables que ceux dont j'ai cru voir l'utilité. Quitterois-je cette regle à la fin de ma tâche? Non: je ſens auſſi bien, que ma plume eſt laſſée. Trop foible pour des travaux de ſi longue haleine, j'abandonnerois celui-ci, s'il étoit moins avancé: pour ne pas le laiſſer imparfait, il eſt tems que j'achève.

Enfin, je vois naître le plus charmant des jours d'Émile & le plus heureux des miens; je vois couronner mes ſoins, & je commence d'en goûter le fruit. Le digne couple s'unit d'une chaîne indiſſoluble, leur bouche prononce & leur cœur confirme des ſermens qui ne ſeront point vains: ils

ſont époux. En revenant du Temple ils ſe laiſſent conduire : ils ne ſavent où ils ſont, où ils vont, ce qu'on fait autour d'eux. Ils n'enrendent point, ils ne répondent que des mots confus, leurs yeux troublés ne voient plus rien. O délire ! ô foibleſſe humaine ! Le ſentiment du bonheur écraſe l'homme ; il n'eſt pas aſſez fort pour le ſupporter.

Il y a bien peu de gens qui ſachent, un jour de mariage, prendre un ton convenable avec les nouveaux époux. La morne décence des uns & le propos léger des autres, me ſemblent également déplacés. J'aimerois mieux qu'on laiſſât ces jeunes cœurs ſe replier ſur eux-mêmes, & ſe livrer à une agitation qui n'eſt pas ſans charme, que de les en diſtraire ſi cruellement pour les attriſter par une fauſſe bienſéance, ou pour les embarraſſer par de mauvaiſes plaiſanteries, qui, duſſent-elles leur plaire en tout autre tems, leur ſont très-ſu-

rement importunes un pareil jour.

Je vois mes deux jeunes gens, dans la douce langueur qui les trouble, n'écouter aucun des discours qu'on leur tient : moi, qui veux qu'on jouisse de tous les jours de la vie, leur en laisserai-je perdre un si précieux? Non : je veux qu'ils le goûtent, qu'ils le savourent, qu'il ait pour eux ses voluptés. Je les arrache à la foule indiscrette qui les accable ; & les menant promener à l'écart, je les rappelle à eux-mêmes en leur parlant d'eux. Ce n'est pas seulement à leurs oreilles que je veux parler, c'est à leurs cœurs ; & je n'ignore pas quel est le sujet unique dont ils peuvent s'occuper ce jour-là.

Mes enfans, leur dis-je, en les prenant tous deux par la main, il y a trois ans que j'ai vu naître cette flamme vive & pure qui fait votre bonheur aujourd'hui. Elle n'a fait qu'augmenter sans cesse ; je vois dans vos yeux qu'elle est à son dernier dégré de véhémence ;

elle ne peut plus que s'affoiblir. Lecteur, ne voyez-vous pas les tranſports, les emportemens, les ſermens d'Émile, l'air dédaigneux dont Sophie dégage ſa main de la mienne, & les tendres proteſtations que leurs yeux ſe font mutuellement de s'adorer jusqu'au dernier ſoupir. Je les laiſſe faire, & puis je reprends.

J'ai ſouvent penſé que, ſi l'on pouvoit prolonger le bonheur de l'amour dans le mariage, on auroit le paradis ſur la terre. Cela ne s'eſt jamais vu juſqu'ici. Mais ſi la choſe n'eſt pas tout-à-fait impoſſible, vous êtes bien dignes l'un & l'autre de donner un exemple que vous n'aurez reçu de perſonnne, & que peu d'époux ſauront imiter. Voulez-vous, mes enfans, que je vous diſe un moyen que j'imagine pour cela, & que je crois être le ſeul poſſible.

Ils ſe regardent, en ſouriant & ſe moquant de ma ſimplicité : Émile me

remercie nettement de ma recette, en disant qu'il croit que Sophie en a une meilleure, & que, quant à lui, celle-là lui suffit. Sophie approuve, & paroît tout aussi confiante. Cependant à travers son air de raillerie je crois démêler un peu de curiosité. J'examine Émile: ses yeux ardens dévorent les charmes de son épouse: c'est la seule chose dont il soit curieux, & tous mes propos ne l'embarrassent guères. Je souris à mon tour en disant en moi même: je saurai bien-tôt te rendre attentif.

La différence presque imperceptible de ces mouvemens secrets, en marque une bien caractèristique dans les deux sexes, & bien contraire aux préjugés reçus: c'est que généralement les hommes sont moins constans que les femmes, & se rebutent plutôt qu'elles, de l'amour heureux. La femme pressent de loin l'inconstance de l'homme, & s'en inquiette; c'est ce qui la rend aussi plus jalouse. Quand il commence à

s'attiédir, forcée à lui rendre, pour le garder, tous les ſoins qu'il prit autrefois pour lui plaire, elle pleure, elle s'humilie à ſon tour, & rarement avec le même ſuccès. L'attachement & les ſoins gagnent les cœurs : mais ils ne les recouvrent guères. Je reviens à ma recette contre le refroidiſſement de l'amour dans le mariage.

Elle eſt ſimple & facile, reprends-je ; c'eſt de continuer d'être amans, quand on eſt époux. En effet, dit Émile en riant du ſecret, elle ne nous ſera pas pénible.

Plus pénible à vous qui parlez que vous ne penſez, peut-être. Laiſſez-moi, je vous prie, le tems de m'expliquer.

Les nœuds qu'on veut trop ſerrer rompent. Voilà ce qui arrive à celui du mariage, quand on veut lui donner plus de force qu'il n'en doit avoir. La fidélité qu'il impoſe aux deux époux eſt le plus ſaint de tous les droits, mais

le pouvoir qu'il donne à chacun des deux ſur l'autre eſt de trop. La contrainte & l'amour vont mal enſemble, & le plaiſir ne ſe commande pas. Ne rougiſſez point, ô Sophie, & ne ſongez pas à fuir. A Dieu ne plaiſe que je veuille offenſer votre modeſtie ; mais il s'agit du deſtin de vos jours. Pour un ſi grand objet ſouffrez, entre un époux & un pere, des diſcours que vous ne ſupporteriez pas ailleurs.

Ce n'eſt pas tant la poſſeſſion que l'aſſujettiſſement qui raſſaſie, & l'on garde pour une fille entretenue un bien plus long attachement que pour une femme. Comment a-t-on pu faire un devoir des plus tendres careſſes, & un droit des plus doux témoignages de l'amour ? C'eſt le deſir mutuel qui fait le droit ; la Nature n'en connoît point d'autre. La loi peut reſtreindre ce droit ; mais elle ne ſauroit l'étendre. La volupté eſt ſi douce par elle-même !

doit-elle recevoir de la triste gêne la force qu'elle n'aura pu tirer de ses propres attraits? Non, mes enfans, dans le mariage les cœurs sont liés, mais les corps ne sont point asservis. Vous vous devez la fidélité, non la complaisance. Chacun des deux ne peut être qu'à l'autre; mais nul des deux ne doit être à l'autre qu'autant qu'il lui plaît.

S'il est donc vrai, cher Émile, que vous vouliez être l'amant de votre femme, qu'elle soit toujours votre maitresse & la sienne; soyez amant heureux, mais respectueux; obtenez tout de l'amour sans rien exiger du devoir, & que les moindres faveurs ne soient jamais pour vous des droits, mais des graces. Je sais que la pudeur fuit les aveux formels, & demande d'être vaincue; mais avec de la délicatesse & du véritable amour, l'amant se trompe-t-il sur la volonté secrette? Ignore-t-il quand le cœur & les yeux accordent ce que la bouche feint de

refuser? Que chacun des deux, toujours maître de sa personne & de ses caresses, ait droit de ne les dispenser à l'autre qu'à sa propre volonté. Souvenez-vous toujours que, même dans le mariage, le plaisir n'est legitime que quand le desir est partagé. Ne craignez pas, mes enfans, que cette loi vous tienne éloignés; au contraire, elle vous rendra tous deux plus attentifs à vous plaire, & préviendra la satiété. Bornés uniquement l'un à l'autre, la Nature & l'amour vous rapprocheront assez.

A ces propos, & d'autres semblables, Émile se fâche, se récrie; Sophie honteuse tient son éventail sur ses yeux & ne dit rien. Le plus mécontent des deux, peut-être, n'est pas celui qui se plaint le plus. J'insiste impitoyablement: je fais rougir Émile de son peu de delicatesse; je me rends caution pour Sophie qu'elle accepte pour sa part le traité. Je la provoque à parler: on se doute bien qu'elle n'ôse me dé-

mentir. Émile inquiet consulte les yeux de sa jeune épouse; il les voit, à travers leur embarras, pleins d'un trouble voluptueux qui le rassure contre le risque de la confiance. Il se jette à ses pieds, baise avec transport la main qu'elle lui tend; & jure que, hors la fidélité promise, il renonce à tout autre droit sur elle. Sois, lui dit-il, chere épouse, l'arbitre de mes plaisirs, comme tu l'es de mes jours & de ma destinée. Dût ta cruauté me coûter la vie, je te rends mes droits les plus chers. Je ne veux rien devoir à ta complaisance, je veux tout tenir de ton cœur.

Bon Émile! rassûre toi: Sophie est trop généreuse elle-même pour te laisser mourir victime de ta générosité.

Le soir, prêt à les quitter, je leur dis, du ton le plus grave qu'il m'est possible: souvenez-vous tous deux que vous êtes libres, & qu'il n'est pas ici question des devoirs d'époux; croyez-moi, point de fausses déférences. Emi-

le, veux-tu venir? Sophie le permet. Emile en fureur voudra me battre. Et vous, Sophie, qu'en dites-vous? Faut-il que je l'emmène? La menteuſe en rougiſſant dira qu'oui. Charmant & doux menſonge, qui vaut mieux que la vérité!

Le lendemain..... L'image de la félicité ne flatte plus les hommes; la corruption du vice n'a pas moins dépravé leur goût que leurs cœurs. Ils ne ſavent plus ſentir ce qui eſt touchant, ni voir ce qui eſt aimable. Vous qui, pour peindre la volupté, n'imaginez jamais que d'heureux amans nageant dans le ſein des délices, que vos tableaux ſont encore imparfaits! Vous n'en avez que la moitié la plus groſſière; les plus doux attraits de la volupté n'y ſont point. O! qui de vous n'a jamais vu deux jeunes époux unis ſous d'heureux auſpices ſortant du lit nuptial, & portant à la fois dans leurs regards languiſſans & chaſtes, l'ivreſſe

des doux plaiſirs qu'ils viennent de goûter, l'aimable ſécurité de l'innocence, & la certitude alors ſi charmante de couler enſemble le reſte de leurs jours? Voilà l'objet le plus raviſſant qui puiſſe être offert au cœur de l'homme; voilà le vrai tableau de la volupté! vous l'avez vu cent fois ſans le reconnoître; vos cœurs endurcis ne ſont plus faits pour l'aimer. Sophie heureuſe & paiſible paſſe le jour dans les bras de ſa tendre mere; c'eſt un repos bien doux à prendre, après avoir paſſé la nuit dans ceux d'un époux.

Le ſur-lendemain, j'apperçois déjà quelque changement de ſcène. Emile veut paroître un peu mécontent: mais à travers cette affectation je remarque un empreſſement ſi tendre & même tant de ſoumiſſion, que je n'en augure rien de bien fâcheux. Pour Sophie, elle eſt plus gaie que la veille; je vois briller dans ſes yeux un air ſatisfait. Elle eſt charmante avec Emile;

elle lui fait presque des agaceries dont il n'est que plus dépité.

Ces changemens sont peu sensibles, mais ils ne m'échappent pas; je m'en inquiette, j'intérroge Emile, en particulier; j'apprends qu'à son grand regret, & malgré toutes ses instances, il a fallu faire lit à part la nuit précédente. L'impérieuse s'est hâtée d'user de son droit. On a un éclaircissement: Emile se plaint amèrement, Sophie plaisante; mais enfin le voyant prêt à se fâcher tout de bon, elle lui jette un regard plein de douceur & d'amour, & me serrant la main ne prononce que ce seul mot, mais d'un ton qui va chercher l'ame; *l'ingrat!* Emile est si bête qu'il n'entend rien à cela. Moi, je l'entends; j'écarte Emile, & je prends à son tour Sophie en particulier.

« Je vois, lui dis-je, la raison de ce » caprice. On ne sauroit avoir plus de » délicatesse ni l'employer plus mal-à-

» propos. Chere Sophie, rassurez-vous; » c'est un homme que je vous ai donné, » ne craignez pas de le prendre pour tel: » vous avez eu les premices de sa jeunesse; il ne l'a prodiguée à personne: il la » conservera long-tems pour vous.

» Il faut, ma chere enfant, que je vous » explique mes vues dans la conversation que nous eûmes tous trois avant-hier. Vous n'y avez peut-être apperçu » qu'un art de ménager vos plaisirs pour » les rendre durables. O Sophie! elle eut » un autre objet plus digne de mes soins. » En devenant votre époux, Emile est » devenu votre chef; c'est à vous d'obéir, » ainsi l'a voulu la Nature. Quand la » femme ressemble à Sophie, il est pourtant bon que l'homme soit conduit par » elle; c'est encore une loi de la Nature; » & c'est pour vous rendre autant d'autorité sur son cœur, que son sexe lui en » donne sur votre personne, que je vous » ai fait l'arbitre de ses plaisirs. Il vous » en coûtera des privations pénibles;

» mais vous regnerez ſur lui, ſi vous ſavez regner ſur vous; & ce qui s'eſt déjà » paſſé me montre que cet art difficile » n'eſt pas au-deſſus de votre courage. » Vous regnerez long-tems par l'amour, » ſi vous rendez vos faveurs rares & pré» cieuſes, ſi vous ſavez les faire valoir. » Voulez-vous voir votre mari ſans ceſſe » à vos pieds ? tenez-le toujours à quel» que diſtance de votre perſonne. Mais » dans votre ſévérité mettez de la mo» deſtie, & non pas du caprice; qu'il » vous voye réſervée, & non pas fan» taſque; gardez qu'en ménageant ſon » amour, vous ne le faſſiez douter du » vôtre. Faites vous chérir par vos fa» veurs, & reſpecter par vos refus; qu'il » honore la chaſteté de ſa femme, ſans » avoir à ſe plaindre de ſa froideur.

» C'eſt ainſi, mon enfant, qu'il vous » donnera ſa confiance, qu'il écoutera » vos avis, qu'il vous conſultera dans » ſes affaires, & ne réſoudra rien ſans » en délibérer avec vous. C'eſt ainſi que

» vous pouvez le rappeller à la ſageſſe,
» quand il s'égare, le ramener par une
» douce perſuaſion, vous rendre aima-
» ble pour vous rendre utile, employer
» la coquetterie aux intérets de la vertu,
» & l'amour au profit de la raiſon.

» Ne croyez pas, avec tout cela, que
» cet art même puiſſe vous ſervir tou-
» jours. Quelque précaution qu'on puiſſe
» prendre, la jouiſſance uſe les plaiſirs,
» & l'amour avant tous les autres. Mais
» quand l'amour a duré long-tems, une
» douce habitude en remplit le vuide, &
» & l'attrait de la confiance ſuccède aux
» tranſports de la paſſion. Les enfans for-
» ment entre ceux qui leur ont donné
» l'être, une liaiſon non moins douce &
» ſouvent plus forte que l'amour même.
» Quand vous ceſſerez d'être la maitreſſe
» d'Emile, vous ſerez ſa femme & ſon
» amie : vous ſerez la mere de ſes enfans.
» Alors, au-lieu de votre premiere ré-
» ſerve, établiſſez entre vous la plus
» grande intimité; plus de lit à part,

» plus de refus, plus de caprice. Deve-
» nez tellement sa moitié, qu'il ne puis-
» se plus se passer de vous, & que, si-tôt
» qu'il vous quitte, il se sente loin de lui-
» même. Vous qui fîtes si bien regner les
» charmes de la vie domestique dans la
» maison paternelle, faites-les regner
» ainsi dans la vôtre. Tout homme qui
» se plaît dans sa maison, aime sa fem-
» me. Souvenez vous que, si votre
» époux vit heureux chez lui, vous
» serez une femme heureuse.

» Quant à présent, ne soyez pas si sé-
» vere à votre amant : il a mérité plus de
» complaisance : il s'offenseroit de vos
» allarmes ; ne ménagez plus si fort sa
» santé aux dépens de son bonheur,
» jouissez du vôtre. Il ne faut point atten-
» dre le dégoût, ni rebuter le desir ; il ne
» faut point refuser pour refuser, mais
» pour faire valoir ce qu'on accorde ».

Ensuite les réunissant, je dis devant elle à son jeune époux : il faut bien supporter le joug qu'on s'est imposé. Mé-

ritez qu'il vous ſoit rendu léger. Sur-tout, ſacrifiez aux graces, & n'imaginez pas vous rendre plus aimable en boudant. La paix n'eſt pas difficile à faire, & chacun ſe doute aiſément des conditions. Le traité ſe ſigne par un baiſer; après quoi je dis à mon élève: cher Émile, un homme a beſoin toute ſa vie de conſeil & de guide. J'ai fait de mon mieux pour remplir juſqu'à préſent ce devoir envers vous; ici finit ma longue tâche, & commence celle d'un autre. J'abdique aujourd'hui l'autorité que vous m'avez confiée, & voici déſormais votre Gouverneur.

Peu-à-peu le premier délire ſe calme, & leur laiſſe goûter en paix les charmes de leur nouvel état. Heureux amans, dignes époux! Pour honorer leurs vertus, pour peindre leur félicité, il faudroit faire l'hiſtoire de leur vie. Combien de fois contemplant en eux mon ouvrage, je me ſens ſaiſi d'un raviſſement qui fait palpiter mon cœur!

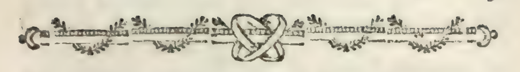
Combien de fois je joins leurs mains dans les miennes, en bénissant la Providence, & poussant d'ardens soupirs! Que de baisers j'applique sur ces deux mains qui se serrent! De combien de larmes de joie ils me les sentent arroser! Ils s'attendrissent à leur tour, en partageant mes transports. Leurs respectables parens jouissent encore une fois de leur jeunesse dans celle de leurs enfans; ils recommencent, pour ainsi dire, de vivre en eux, ou plutôt ils connoissent pour la premiere fois le prix de la vie; ils maudissent leurs anciennes richesses, qui les empêcherent, au même âge, de goûter un sort si charmant. S'il y a du bonheur sur la terre; c'est dans l'asyle où nous vivons qu'il faut le chercher.

Au bout de quelques mois, Émile entre un matin dans ma chambre, & me dit, en m'embrassant: mon maître, félicitez votre enfant; il espere avoir bientôt l'honneur d'être pere. O quels

ſoins vont être impoſés à notre zèle, & que nous allons avoir beſoin de vous ! A Dieu ne plaiſe que je vous laiſſe encore élever le fils, après avoir élevé le pere. A Dieu ne plaiſe qu'un devoir ſi ſaint & ſi doux ſoit jamais rempli par un autre que moi, duſſé-je auſſi bien choiſir pour lui, qu'on a choiſi pour moi-même : mais reſtez le maître des jeunes maîtres. Conſeillez-nous, gouvernez-nous ; nous ſerons dociles : tant que je vivrai, j'aurai beſoin de vous. J'en ai plus beſoin que jamais, maintenant que mes fonctions d'homme commencent. Vous avez rempli les vôtres ; guidez-moi pour vous imiter, & repoſez-vous ; il en eſt tems.

FIN.

SUPPLÉMENT
A L'ÉMILE
OU
DE L'ÉDUCATION,
DE J. J. ROUSSEAU.



AVIS DES EDITEURS
Sur le Fragment qui ſuit.

IL faut en convenir, les ſeuls biens ſur leſquels les hommes puiſſent compter, ſont ceux qu'ils ont mis en réſerve au fond de leur ame ; auſſi le moyen, unique peut-être, de pourvoir efficacement à leur bonheur, c'eſt de leur donner des reſſources sûres contre les coups du ſort, ſoit pour les réparer à force de talents, ſoit pour les ſupporter à force de vertus. Ce fut le grand objet que M. ROUSSEAU ſe propoſa dans ſon Traité de l'Education ; *l'Ouvrage ſuivant étoit deſtiné à prouver qu'il l'avoit rempli. En mettant* Emile *aux priſes avec la fortune, en le plaçant dans une ſuite de ſituations effrayantes, que le mortel le plus intrépide n'enviſageroit pas ſans frémir, il*

*vouloit montrer que les principes dont il fut nourri depuis ſa naiſſance, pouvoient ſeuls l'élever au-deſſus de ſes ſituations. Ce plan étoit beau, l'exécution en auroit été auſſi intéreſſante qu'utile; c'étoit mettre en action la morale d'*Emile*, la juſtifier & la faire aimer : mais la mort ne permit pas à M.* ROUSSEAU *d'élever ce nouveau monument à ſa gloire, & de reprendre cet Ouvrage, qu'il avoit interrompu pour ſes Confeſſions.*

Nous donnons au Public le ſeul morceau qu'il en ait écrit, & nous le diſons ſans détour; nous le donnons avec une ſorte de répugnance. Plus le tableau qu'il nous préſente eſt empreint du génie de ſon ſublime Auteur, & plus il eſt révoltant. Emile *déſeſpéré*, Sophie *avilie! Qui pourroit ſupporter ces odieuſes images! J'ai du moins la reſſource des larmes, quand je vois la vertu malheureuſe*

*gémir ; mais que me reſte-t-il quand elle eſt en proie aux remords ? Et puis, quelle confiance prendroit-on dans des préceptes qui n'ont abouti qu'à faire une femme adultere ? S'il eſt vrai cependant que les éducations auſteres ne font que des hypocrites de vertu, l'éducation ſeul de So-*phie *doit faire des filles vertueuſes : mais des filles vertueuſes deviennent-elles des épouſes perfides & parjures ? Gardons-nous d'imputer à M.* ROUSSEAU *ces contradictions : Nous le ſavons ; elles n'exiſtoient point dans ſon plan. Auroit-il voulu défigurer lui-même ſon plus bel Ouvrage ?* Sophie *fut coupable, elle ne fut point vile ; d'imprudentes liaiſons firent ſes fautes & ſes malheurs : une femme vicieuſe & jalouſe de ſes vertus, ſans altérer ſon ame pure, ſurprit ſa ſimplicité : un breuvage empoiſonné n'égara ſes ſens qu'en troublant ſa raiſon ; l'in-*

fortunée cédoit à son époux, en se livrant au vil séducteur qui outrageoit son innocence ; elle succomba comme Clarisse, *& se releva plus sublime qu'elle. Mais si* Emile *devoit connoître l'excès du malheur, ne faloit-il pas que* Sophie *fût infidele? Auprès d'elle pouvoit-il être malheureux? Et qui pouvoit l'en séparer? Les hommes..... La mort.... Non : le crime seul de* Sophie.

Pourquoi M. ROUSSEAU *n'a-t-il pas achevé ces tristes récits? Pourquoi ce long tissu d'objets funestes, de traverses, de calamités, de fautes, de remords, de désespoir & de repentir, ne nous a-t-il pas conduits à ces jours de paix & de gloire, où, vainqueurs du sort, des hommes & d'eux-mêmes,* Emile & Sophie, *ivres d'amour & brillants de vertus auroient, loin des humains & dans le calme de l'innocence,*

retrouvé le bonheur de leurs premiers ans.

Quel cœur flétri par le ſentiment de leurs peines, ne ſeroit pas ranimé aux doux accents de leur félicité!

Oui, ma Sophie, *retraçons le cours fortuné de nos beaux jours, n'en laiſſons point effacer la mémoire, après les avoir rendus ſi charmants. Rappellons leurs tranſports, leurs délices; rappellons juſqu'à leurs traverſes, juſqu'à ces temps cruels de ta faute & de mon déſeſpoir. Temps de douleurs & de larmes, que l'amour, les vertus, le bonheur ont ſi bien rachetés! Oh! qui voudroit à ce prix n'avoir pas ſouffert, n'avoir pas gémi, n'avoir pas déteſté ſa vie & n'avoir pas vécu!*

Pleurs de douleur & de rage, qu'êtes-vous dans ces torrents de joie & de plaiſirs qui vous ont abſorbés!

Souvenirs amers & délicieux, ne vous

dérobez jamais à nos cœurs, dont rien ne peut plus troubler la paix.

Tenez-nous lieu de tout maintenant que, bornés à jamais l'un à l'autre, nous sommes seuls sur la terre, & que le genre humain n'est plus rien pour nous.

Sophie, *ma chere* Sophie, *que ne puis-je rêvivre tous les jours de ma vie dans chacun de ceux que je passe avec toi, je n'en aurois jamais assez pour goûter ma félicité.*



ÉMILE ET SOPHIE, OU LES SOLITAIRES.

LETTRE PREMIERE.

J'ETOIS libre, j'étois heureux, ô mon maître ! Vous m'aviez fait un cœur propre à goûter le bonheur, & vous m'aviez donné Sophie. Aux délices de l'amour, aux épanchemens de l'amitié, une famille naissante ajoutoit les charmes de la tendresse paternelle : tout m'annonçoit une vie agréable, tout me promettoit une douce vieillesse & une mort paisible dans les bras de mes enfans. Hélas ! qu'est devenu ce tems heureux de jouissance & d'espérance, où l'avenir embellissoit le présent ; où mon cœur,

ivre de ſa joie, s'abreuvoit chaque jour d'un ſiecle de félicité? Tout s'eſt évanoui comme un ſonge; jeune encore j'ai tout perdu, femme, enfans, amis, tout enfin, juſqu'au commerce de mes ſemblables. Mon cœur a été déchiré par tous ſes attachemens; il ne tient plus qu'au moindre de tous, au tiede amour d'une vie ſans plaiſirs mais exempte de remords. Si je ſurvis long-tems à mes pertes, mon ſort eſt de vieillir & mourir ſeul ſans jamais revoir un viſage d'homme, & la ſeule Providence me fermera les yeux.

En cet état, qui peut m'engager encore à prendre ſoin de cette triſte vie que j'ai ſi peu de raiſon d'aimer? Des ſouvenirs, & la conſolation d'être dans l'ordre en ce monde, en m'y ſoumettant ſans murmure aux décrets éternels. Je ſuis mort dans tout ce qui m'étoit cher: J'attends ſans impatience & ſans crainte que ce qui reſte de moi rejoigne ce que j'ai perdu,

Mais vous, mon cher maître, vivez-

vous ? êtes-vous mortel encore ? êtes vous encore ſur cette terre d'exil avec votre Emile, ou ſi déjà vous habitez avec Sophie la patrie des ames juſtes ? Hélas ! où que vous ſoyez, vous êtes mort pour moi ; mes yeux ne vous verront plus ; mais mon cœur s'occupera de vous ſans ceſſe. Jamais je n'ai mieux connu le prix de vos ſoins qu'après que la dure néceſſité m'a ſi cruellement fait ſentir ſes coups & m'a tout ôté excepté moi. Je ſuis ſeul, j'ai tout perdu, mais je me reſte, & le déſeſpoir ne m'a point anéanti. Ces papiers ne vous parviendront pas, je ne puis l'eſpérer. Sans doute ils périront ſans avoir été vus d'aucun homme : mais n'importe, ils ſont écrits, je les raſſemble, je les lie, je les continue, & c'eſt à vous que je les adreſſe : c'eſt à vous que je veux tracer ces précieux ſouvenirs qui nourriſſent & navrent mon cœur ; c'eſt à vous que je veux rendre compte de moi, de mes ſentimens, de ma conduite, de ce cœur que vous m'avez donné. Je dirai tout, le bien, le

mal, mes douleurs, mes plaisirs, mes fautes; mais je crois n'avoir rien à dire qui puisse déshonorer votre ouvrage.

Mon bonheur a été précoce; il commença dès ma naissance, il devoit finir avant ma mort. Tous les jours de mon enfance ont été des jours fortunés, passés dans la liberté, dans la joie, ainsi que dans l'innocence : je n'appris jamais à distinguer mes instructions de mes plaisirs. Tous les hommes se rappellent avec attendrissement les jeux de leur enfance, mais je suis le seul peut-être qui ne mêle point à ces doux souvenirs ceux des pleurs qu'on lui fit verser. Hélas! Si je fusse mort enfant, j'aurois déjà joui de la vie, & n'en aurois pas connu les regrets!

Je devins jeune homme & ne cessai point d'être heureux. Dans l'âge des passions, je formois ma raison par mes sens; ce qui sert à tromper les autres, fut pour moi le chemin de la vérité. J'appris à juger sainement des choses qui m'environnoient & de l'intérêt que j'y devois prendre; j'en jugeois sur des prin-

cipes vrais & ſimples ; l'autorité, l'opinion n'altéroient point mes jugemens. Pour découvrir les rapports des choſes entr'elles, j'étudiois les rapports de chacune d'elles à moi : Par deux termes connus j'apprenois à trouver le troiſieme : Pour connoître l'univers par tout ce qui pouvoit m'intéreſſer, il me ſuffit de me connoître ; ma place aſſignée, tout fut trouvé.

J'appris ainſi que la premiere ſageſſe eſt de vouloir ce qui eſt, & de régler ſon cœur ſur ſa deſtinée. Voilà tout ce qui dépend de nous, me diſiez-vous ; tout le reſte eſt de néceſſité. Celui qui lutte le plus contre ſon ſort eſt le moins ſage & toujours le plus malheureux ; ce qu'il peut changer à ſa ſituation le ſoulage moins, que le trouble intérieur qu'il ſe donne pour cela ne le tourmente. Il réuſſit rarement, & ne gagne rien à réuſſir. Mais quel être ſenſible peut vivre toujours ſans paſſions, ſans attachemens ? Ce n'eſt pas un homme ; c'eſt une brute ou c'eſt un Dieu. Ne pouvant donc me garan-

tir de toutes les affections qui nous lient aux choſes, vous m'apprîtes du moins à les choiſir, à n'ouvrir mon ame qu'aux plus nobles, à ne l'attacher qu'aux plus dignes objets qui ſont mes ſemblables, à étendre pour ainſi dire, le moi humain ſur toute l'humanité, & à me préſerver ainſi des viles paſſions qui le concentrent.

Quand mes ſens éveillés par l'âge me demanderent une compagne, vous épurâtes leur feu par les ſentimens; c'eſt par l'imagination qui les anime que j'appris à les ſubjuguer. J'aimai Sophie avant même que de la connoître; cet amour préſervoit mon cœur des piéges du vice, il y portoit le goût des choſes belles & honnêtes, il y gravoit en traits ineffaçables les ſaintes loix de la vertu. Quand je vis enfin ce digne objet de mon culte, quand je ſentis l'empire de ſes charmes, tout ce qui peut entrer de doux, de raviſſant dans une ame pénétra la mienne d'un ſentiment exquis que rien ne peut exprimer. Jours chéris de mes premieres

amours, jours délicieux, que ne pouvez-vous recommencer ſans ceſſe & remplir déſormais tout mon être! je ne voudrois point d'autre éternité.

Vains regrets! ſouhaits inutiles! Tout eſt diſparu, tout eſt diſparu ſans retour.... Après tant d'ardens ſoupirs j'en obtins le prix, tous mes vœux furent comblés. Epoux, & toujours amant, je trouvai dans la tranquille poſſeſſion un bonheur d'une autre eſpece, mais non moins vrai que dans le délire des deſirs. Mon maître, vous croyez avoir connu cette fille enchantereſſe. O combien vous vous trompez! Vous avez connu ma maîtreſſe, ma femme; mais vous n'avez pas connu Sophie. Ses charmes de toute eſpece étoient inépuiſables, chaque inſtant ſembloit les renouveller, & le dernier jour de ſa vie, m'en montra que je n'avois pas connus.

Déjà pere de deux enfans, je partageois mon tems entre une épouſe adorée & les chers fruits de ſa tendreſſe; vous m'aidiez à préparer à mon fils une édu-

cation semblable à la mienne, & ma fille, sous les yeux de sa mere eût appris à lui ressembler. Toutes mes affaires se bornoient au soin du patrimoine de Sophie; j'avois oublié ma fortune pour jouir de ma félicité. Trompeuse félicité! trois fois j'ai senti ton inconstance. Ton terme n'est qu'un point, & lorsqu'on est au comble il faut bientôt décliner. Etoit-ce par vous, pere cruel, que devoit commencer ce déclin? Par quelle fatalité pûtes-vous quitter cette vie paisible que nous menions ensemble, comment mes empressemens vous rebuterent-ils de moi? Vous vous complaisiez dans votre ouvrage; je le voyois, je le sentois, j'en étois sûr. Vous paroissiez heureux de mon bonheur; les tendres caresses de Sophie sembloient flatter votre cœur paternel; vous nous aimiez, vous vous plaisiez avec nous, & vous nous quittâtes! Sans votre retraite je serois heureux encore; mon fils vivroit peut-être, ou d'autres mains n'auroient point fermé ses yeux. Sa mere,

vertueuse

vertueuſe & chérie vivroit elle-même dans les bras de ſon époux. Retraite funeſte, qui m'a livré ſans retour aux horreurs de mon ſort! non, jamais ſous vos yeux le crime & ſes peines n'euſſent approché de ma famille; en l'abandonnant vous m'avez fait plus de maux que vous ne m'aviez fait de biens en toute ma vie.

Bientôt le Ciel ceſſa de bénir une maiſon que vous n'habitiez plus. Les maux, les afflictions ſe ſuccédoient ſans relâche. En peu de mois nous perdîmes le pere, la mere de Sophie, & enfin ſa fille, ſa charmante fille qu'elle avoit tant deſirée, qu'elle idolâtroit, qu'elle vouloit ſuivre. A ce dernier coup ſa conſtance ébranlée acheva de l'abandonner. Juſqu'à ce tems, contente & paiſible dans ſa ſolitude, elle avoit ignoré les amertumes de la vie, elle n'avoit point armé contre les coups du ſort cette ame ſenſible & facile à s'affecter. Elle ſentit ces pertes comme on ſent ſes premiers malheurs: auſſi ne furent-elles que les

commencemens des nôtres. Rien ne pouvoit tarir ſes pleurs; la mort de ſa fille lui fit ſentir plus vivement celle de ſa mere : elle appelloit ſans ceſſe l'une ou l'autre en gémiſſant; elle faiſoit retentir de leurs noms & de ſes regrets tous les lieux où jadis elle avoit reçu leurs innocentes careſſes : tous les objets qui les lui rappelloient aigriſſoient ſes douleurs; je réſolus de l'éloigner de ces triſtes lieux. J'avois dans la capitale ce qu'on appelle des affaires, & qui n'en avoient jamais été pour moi juſqu'alors : je lui propoſai d'y ſuivre une amie qu'elle s'étoit faite au voiſinage & qui étoit obligée de s'y rendre avec ſon mari. Elle y conſentit pour ne point ſe ſéparer de moi, ne pénétrant pas mon motif. Son affliction lui étoit trop chère pour chercher à la calmer. Partager ſes regrets, pleurer avec elle étoit la ſeule conſolation qu'on pût lui donner.

En approchant de la capitale je me ſentis frappé d'une impreſſion funeſte que je n'avois jamais éprouvée auparavant.

Les plus triſtes preſſentimens s'élevoient dans mon ſein : tout ce que j'avois vu, tout ce que vous m'aviez dit des grandes villes me faiſoit trembler ſur le ſéjour de celle-ci. Je m'effrayois d'expoſer une union ſi pure à tant de dangers qui pouvoient l'altérer. Je frémiſſois en regardant la triſte Sophie de ſonger que j'entraînois moi-même tant de vertus & de charmes dans ce gouffre de préjugés & de vices, où vont ſe perdre de toutes parts l'innocence & le bonheur.

Cependant, sûr d'elle & de moi, je mépriſois cet avis de la prudence que je prenois pour un vain preſſentiment; en m'en laiſſant tourmenter je le traitois de chimere. Hélas! je n'imaginois pas le voir ſitôt & ſi cruellement juſtifié. Je ne ſongeois gueres que je n'allois pas chercher le péril dans la capitale, mais qu'il m'y ſuivoit.

Comment vous parler des deux ans que nous paſſâmes dans cette fatale Ville, & de l'effet cruel que fit ſur mon ame & ſur mon ſort ce ſéjour empoiſonné?

Vous avez trop ſçu ces triſtes cataſtrophes dont le ſouvenir, effacé dans des jours plus heureux, vient aujourd'hui redoubler mes regrets, en me ramenant à leur ſource. Quel changement produiſit en moi ma complaiſance pour des liaiſons trop aimables, que l'habitude commençoit à tourner en amitié! Comment l'exemple & l'imitation contre leſquels vous aviez ſi bien armé mon cœur l'amenerent-ils inſenſiblement à ces goûts frivoles que, plus jeune, j'avois ſçu dédaigner? Qu'il eſt différent de voir les choſes diſtrait par d'autres objets, ou ſeulement occupé de ceux qui nous frappent! Ce n'étoit plus le tems où mon imagination échauffée ne cherchoit que Sophie, & rebutoit tout ce qui n'étoit pas elle. Je ne la cherchois plus, je la poſſédois, & ſon charme embelliſſoit alors autant les objets qu'il les avoit défigurés dans ma premiere jeuneſſe. Mais bientôt ces mêmes objets affoiblirent mes goûts en les partageant. Uſé peu-à-peu ſur tous ces amuſemens frivoles, mon cœur per-

doit inſenſiblement ſon premier reſſort & devenoit incapable de chaleur & de force ; j'errois avec inquiétude d'un plaiſir à l'autre ; je recherchois tout & je m'ennuyois de tout ; je ne me plaiſois qu'où je n'étois pas, & m'étourdiſſois pour m'amuſer. Je ſentois une révolution dont je ne voulois point me convaincre ; je ne me laiſſois pas le tems de rentrer en moi, crainte de ne m'y plus retrouver. Tous mes attachemens s'étoient relâchés, toutes mes affections s'étoient attiédies : j'avois mis un jargon de ſentiment & de morale à la place de la réalité. J'étois un homme galant ſans tendreſſe, un Stoïcien ſans vertus, un ſage occupé de folies, je n'avois plus de votre Emile que le nom & quelques diſcours. Ma franchiſe, ma liberté, mes plaiſirs, mes devoirs, vous, mon fils, Sophie elle-même ; tout ce qui jadis animoit, élevoit mon eſprit, & faiſoit la plénitude de mon exiſtence, en ſe détachant peu-à-peu de moi ſembloit m'en détacher

moi-même, & ne laiſſoit plus dans mon ame affeſſée qu'un ſentiment importun de vuide & d'anéantiſſement. Enfin, je n'aimois plus ou croyois ne plus aimer. Ce feu terrible, qui paroiſſoit preſqu'éteint, couvoit ſous la cendre, pour éclater bientôt avec plus de fureur que jamais.

Changement cent fois plus inconcevable! Comment celle qui faiſoit la gloire & le bonheur de ma vie en fit-elle la honte & le déſeſpoir? Comment décrirois-je un ſi déplorable égarement? Non, jamais ce détail affreux ne ſortira de ma plume ni de ma bouche; il eſt trop injurieux à la mémoire de la plus digne des femmes, trop accablant, trop horrible à mon ſouvenir, trop décourageant pour la vertu; j'en mourrois cent fois avant qu'il fût achevé. Morale du monde, piéges du vice & de l'exemple, trahiſons d'une fauſſe amitié, inconſtance & foibleſſe humaine, qui de nous eſt à votre épreuve? Ah! ſi Sophie a ſouillé ſa vertu, quelle femme oſera compter ſur la ſienne?

Mais de quelle trempe unique dût être une ame qui pût revenir de si loin à tout ce qu'elle fut auparavant ?

C'est de vos enfans régénérés que j'ai à vous parler. Tous leurs égaremens vous ont été connus : je n'en dirai que ce qui tient à leur retour à eux-mêmes & sert à lier les événemens.

Sophie consolée, ou plutôt distraite par son amie & par les sociétés où elle l'entraînoit, n'avoit plus ce goût décidé pour la vie privée & pour la retraite, elle avoit oublié ses pertes & presque ce qui lui étoit resté. Son fils en grandissant alloit devenir moins dépendant d'elle, & déja la mere apprenoit à s'en passer. Moi-même je n'étois plus son Emile, je n'étois que son mari, & le mari d'une honnête femme dans les grandes villes est un homme avec qui l'on garde en public toutes sortes de bonnes manieres, mais qu'on ne voit point en particulier. Long-tems nos coteries furent les mêmes. Elles changerent insensiblement. Chacun des deux pensoit

ſe mettre à ſon aiſe loin de la perſonne qui avoit droit d'inſpection ſur lui. Nous n'étions plus un, nous étions deux : le ton du monde nous avoit diviſés, & nos cœurs ne ſe rapprochoient plus. Il n'y avoit que nos voiſins de Campagne & amis de Ville qui nous réuniſſoient quelquefois. La femme, après m'avoir fait ſouvent des agaceries auxquelles je ne réſiſtois pas toujours ſans peine, ſe rebuta, & s'attachant tout-à fait à Sophie, en devint inſéparable. Le mari vivoit fort lié avec ſon épouſe, & par conſéquent avec la mienne. Leur conduite extérieure étoit réguliere & décente, mais leurs maximes auroient dû m'effrayer. Leur bonne intelligence venoit moins d'un véritable attachement que d'une indifférence commune ſur les devoirs de leur état. Peu jaloux des droits qu'ils avoient l'un ſur l'autre, ils prétendoient s'aimer beaucoup plus en ſe paſſant tous leurs goûts ſans contrainte, & ne s'offenſant point de n'en être pas l'objet. Que mon mari vive heureux, ſur

toute chose, disoit la femme; que j'aye ma femme pour amie, je suis content, disoit le mari. Nos sentimens, poursuivoient-ils, ne dépendent pas de nous, mais nos procédés en dépendent: chacun met du sien tout ce qu'il peut au bonheur de l'autre. Peut-on mieux aimer ce qui nous est cher, que de vouloir tout ce qu'il desire? On évite la cruelle nécessité de se fuir.

Ce systême ainsi mis à découvert tout d'un coup nous eût fait horreur. Mais on ne sait pas combien les épanchemens de l'amitié font passer de choses qui révolteroient sans elle; on ne sait pas combien une philosophie si bien adaptée aux vices du cœur humain, une philosophie qui n'offre au lieu des sentimens qu'on n'est plus maître d'avoir, au lieu du devoir caché qui tourmente, & qui ne profite à personne, que soins, procédés, bienséances, attentions, que franchise, liberté, sincérité, confiance; on ne sait pas, dis-je, combien tout ce qui maintient l'union entre les personnes quand

les cœurs ne ſont plus unis, a d'attrait pour les meilleurs naturels, & devient ſéduiſant ſous le maſque de la ſageſſe: La raiſon même auroit peine à ſe défendre, ſi la conſcience ne venoit au ſecours. C'étoit là ce qui maintenoit entre Sophie & moi la honte de nous montrer un empreſſement que nous n'avions plus. Le couple qui nous avoit ſubjugués s'outrageoit ſans contrainte & croyoit s'aimer: mais un ancien reſpect l'un pour l'autre que nous ne pouvions vaincre nous forçoit à nous fuir pour nous outrager. En paroiſſant nous être mutuellement à charge, nous étions plus près de nous réunir qu'eux qui ne ſe quittoient point. Ceſſer de s'éviter quand on s'offenſe, c'eſt être ſûrs de ne ſe rapprocher jamais.

Mais au moment où l'éloignement entre nous étoit le plus marqué, tout changea de la maniere la plus bizarre. Tout-à-coup Sophie devint auſſi ſédentaire & retirée, qu'elle avoit été diſſipée juſqu'alors. Son humeur, qui n'étoit pas toujours égale, devint conſtamment triſte

& ſombre. Enfermée depuis le matin juſqu'au ſoir dans ſa chambre, ſans parler, ſans pleurer, ſans ſe ſoucier de perſonne, elle ne pouvoit ſouffrir qu'on l'interrompît. Son amie elle-même lui devint inſupportable; elle le lui dit & la reçut mal ſans la rebuter: elle me pria plus d'une fois de la délivrer d'elle. Je lui fis la guerre de ce caprice dont j'accuſois un peu de jalouſie; je lui dis même un jour en plaiſantant. Non, Monſieur, je ne ſuis point jalouſe, me dit-elle d'un air froid & réſolu; mais j'ai cette femme en horreur: je ne vous demande qu'une grace; c'eſt que je ne la revoye jamais. Frappé de ces mots, je voulus ſavoir la raiſon de ſa haine: elle refuſa de répondre. Elle avoit déja fermé ſa porte au mari; je fus obligé de la fermer à la femme, & nous ne les vîmes plus.

Cependant ſa triſteſſe continuoit & devenoit inquiétante. Je commençai de m'en alarmer; mais comment en ſavoir la cauſe qu'elle s'obſtinoit à taire? Ce n'étoit pas à cette ame fiere qu'on en-

pouvoit imposer par l'autorité : nous avions cessé depuis si long-tems d'être les confidens l'un de l'autre, que je fus peu surpris qu'elle dédaignât de m'ouvrir son cœur; il faloit mériter cette confiance, & soit que sa touchante mélancolie eût réchauffé le mien, soit qu'il fût moins guéri qu'il n'avoit cru l'être, je sentis qu'il m'en coûtoit peu pour lui rendre des soins avec lesquels j'espérois vaincre enfin son silence.

Je ne la quittois plus : mais j'eus beau revenir à elle, & marquer ce retour par les plus tendres empressemens, je vis avec douleur que je n'avançois rien. Je voulus rétablir les droits d'époux, trop négligés depuis long-tems; j'éprouvai la plus invincible résistance. Ce n'étoient plus ces refus agaçans, faits pour donner un nouveau prix à ce qu'on accorde : ce n'étoient pas non plus ces refus tendres, modestes, mais absolus qui m'enivroient d'amour & qu'il faloit pourtant respecter. C'étoient les refus sérieux d'une volonté décidée qui s'indigne qu'on puisse dou-

ter d'elle. Elle me rappelloit avec force les engagemens pris jadis en votre présence. Quoi qu'il en ſoit de moi, diſoit-elle; vous devez vous eſtimer vous-même & reſpecter à jamais la parole d'Emile. Mes torts ne vous autoriſent point à violer vos promeſſes. Vous pouvez me punir, mais vous ne pouvez me contraindre, & ſoyez ſûr que je ne le ſouffrirai jamais. Que répondre, que faire, ſinon tâcher de la fléchir, de la toucher, de vaincre ſon obſtination à force de perſévérence? Ces vains efforts irritoient à la fois mon amour & mon amour-propre. Les difficultés enflammoient mon cœur, & je me faiſois un point-d'honneur de les ſurmonter. Jamais peut-être après dix ans de mariage, après un ſi long refroidiſſement, la paſſion d'un époux ne ſe ralluma ſi brûlante & ſi vive; jamais durant mes premieres amours je n'avois tant verſé de pleurs à ſes pieds : tout fut inutile, elle demeura inébranlable.

J'étois auſſi ſurpris qu'affligé, ſachant bien que cette dureté de cœur n'étoit

pas dans ſon caractere. Je ne me rebutai point, & ſi je ne vainquis pas ſon opiniâtreté, j'y crus voir enfin moins de ſécheresſe. Quelques ſignes de regret & de pitié tempéroient l'aigreur de ſes refus; je jugeois quelquefois qu'ils lui coûtoient; ſes yeux éteints laiſſoient tomber ſur moi quelques regards non moins triſtes, mais moins farouches, & qui ſembloient portés à l'attendriſſement. Je penſai que la honte d'un caprice auſſi outré l'empêchoit d'en revenir, qu'elle le ſoutenoit faute de pouvoir l'excuſer, & qu'elle n'attendoit peut-être qu'un peu de contrainte pour paroître céder à la force ce qu'elle n'oſoit plus accorder de bon gré. Frappé d'une idée qui flattoit mes deſirs, je m'y livre avec complaiſance: c'eſt encore un égard que je veux avoir pour elle de lui ſauver l'embarras de ſe rendre après avoir ſi long-réſiſté.

Un jour qu'entraîné par mes tranſports je joignois aux plus tendres ſupplications les plus ardentes careſſes, je la vis émue;

je voulus achever ma victoire. Oppressée & palpitante, elle étoit prête à succomber; quand tout-à-coup changeant de ton, de maintien, de visage, elle me repousse avec une promptitude, avec une violence incroyable, & me regardant d'un œil que la fureur & le désespoir rendoient effrayant, arrêtez, Emile, me dit-elle, & sachez que je ne vous suis plus rien. Un autre a souillé votre lit, je suis enceinte; vous ne me toucherez de ma vie; & sur le champ elle s'élance avec impétuosité dans son cabinet, dont elle ferme la porte sur elle.

Je demeure écrasé.....

Mon maître, ce n'est pas ici l'histoire des évé nemens de ma vie; ils valent peu la peine d'être écrits; c'est l'histoire de mes passions, de mes sentimens, de mes idées. Je dois m'étendre sur la plus terrible révolution que mon cœur éprouva jamais.

Les grandes plaies du corps & de l'ame ne saignent pas à l'instant qu'elles sont faites; elles n'impriment pas sitôt leurs

plus vives douleurs. La nature ſe recueille pour en ſoutenir toute la violence, & ſouvent le coup mortel eſt porté long-tems avant que la bleſſure ſe faſſe ſentir. A cette ſcene inattendue, à ces mots que mon oreille ſembloit repouſſer, je reſte immobile, anéanti; mes yeux ſe ferment, un froid mortel court dans mes veines; ſans être évanoui je ſens tous mes ſens arrêtés, toutes mes fonctions ſuſpendues; mon ame bouleverſée eſt dans un trouble univerſél, ſemblable au chaos de la ſcene au moment qu'elle change, au moment que tout fuit & va prendre un nouvel aſpect.

J'ignore combien de tems je demeurai dans cet état, à genoux comme j'étois, & ſans oſer preſque remuer, de peur de m'aſſurer que ce qui paſſoit n'étoit point un ſonge. J'aurois voulu que cet étourdiſſement eût duré toujours. Mais enfin réveillé malgré moi, la premiere impreſſion que je ſentis fut un ſaiſiſſement d'horreur pour tout ce qui m'environnoit. Tout-à-coup je me leve, je m'é-

lance hors de la chambre, je franchis l'eſcalier ſans rien voir, ſans rien dire à perſonne; je ſors, je marche à grands pas, je m'éloigne avec la rapidité d'un cerf qui croit fuir par ſa vîteſſe le trait qu'il porte enfoncé dans ſon flanc.

Je cours ainſi ſans m'arrêter, ſans ralentir mon pas, juſques dans un jardin public. L'aſpect du jour & du Ciel m'étoit à charge; je cherchois l'obſcurité ſous les arbres; enfin, me trouvant hors d'haleine, je me laiſſai tomber demi-mort ſur un gazon..... Où ſuis-je? Que ſuis-je devenu? Qu'ai-je entendu? Quelle cataſtrophe? Inſenſé! quelle chimere as-tu pourſuivie? Amour, honneur, foi, vertus, où êtes-vous? La ſublime, la noble Sophie n'eſt qu'une infame! Cette exclamation que mon tranſport fit éclater, fut ſuivie d'un tel déchirement de cœur, qu'oppreſſé par les ſanglots, je ne pouvois ni reſpirer ni gémir: ſans la rage & l'emportement qui ſuccéderent, ce ſaiſiſſement m'eût ſans doute étouffé. O qui pourroit démêler, exprimer cette

confusion de sentimens divers que la honte, l'amour, la fureur, les regrets, l'attendrissement, la jalousie, l'affreux désespoir me firent éprouver à la fois? Non, cette situation, ce tumulte ne peut se décrire. L'épanouissement de l'extrême joie, qui d'un mouvement uniforme semble étendre & raréfier tout notre être, se conçoit, s'imagine aisément. Mais quand l'excessive douleur rassemble dans le sein d'un misérable toutes les furies des enfers; quand mille tiraillemens opposés le déchirent sans qu'il puisse en distinguer un seul; quand il se sent mettre en piéces par cent forces diverses qui l'entraînent en sens contraire, il n'est plus un, il est tout entier à chaque point de douleur, il semble se multiplier pour souffrir. Tel étoit mon état, tel il fut durant plusieurs heures; comment en faire le tableau? Je ne dirois pas en des volumes ce que je sentois à chaque instant. Hommes heureux, qui dans une ame étroite & dans un cœur tiede ne connoissez de revers que

ceux de la fortune, ni de paſſions qu'un vil intérêt, puiſſiez-vous traiter toujours cet horrible état de chimere & n'éprouver jamais les tourmens cruels que donnent de plus dignes attachemens, quand ils ſe rompent, aux cœurs faits pour les ſentir.

Nos forces ſont bornées & tous les tranſports violens ont des intervalles. Dans un de ces momens d'épuiſement où la nature reprend haleine pour ſouffrir, je vins tout-à-coup à penſer à ma jeuneſſe, à vous mon maître, à mes leçons; je vins à penſer que j'étois homme, & je me demande auſſi-tôt, quel mal ai-je reçu dans ma perſonne? Quel crime ai-je commis? Qu'ai-je perdu de moi? Si dans cet inſtant, tel que je ſuis, je tombois des nues pour commencer d'exiſter, ſerois-je un être malheureux? Cette réflexion, plus prompte qu'un éclair, jetta dans mon ame un inſtant de lueur que je reperdis bientôt, mais qui me ſuffit pour me reconnoître. Je me vis clairement à ma place; & l'uſa-

ge de ce moment de raison fut de m'apprendre que j'étois incapable de raisonner. L'horrible agitation qui régnoit dans mon ame n'y laissoit à nul objet le tems de se faire appercevoir : j'étois hors d'état de rien voir, de rien comparer, de délibérer, de résoudre, de juger de rien. C'étoit donc me tourmenter vainement que de vouloir rêver à ce que j'avois à faire, c'étoit sans fruit aigrir mes peines, & mon seul soin devoit être de gagner du tems pour raffermir mes sens & rasseoir mon imagination. Je crois que c'est le seul parti que vous auriez pu prendre vous-même, si vous eussiez été là pour me guider.

Résolu de laisser exhaler la fougue des transports que je ne pouvois vaincre, je m'y livre avec une furie empreinte de je ne sais quelle volupté, comme ayant mis ma douleur à son aise. Je me leve avec précipitation; je me mets à marcher comme auparavant, sans suivre de route déterminée : je cours, j'erre de part & d'autre, j'abandonne mon corps à toute l'agitation de mon cœur; j'en

ſuis les impreſſions ſans contrainte ; je me mets hors d'haleine, & mêlant mes ſoupirs tranchans à ma reſpiration gênée, je me ſentois quelquefois prêt à ſuffoquer.

Les ſecouſſes de cette marche précipitée ſembloient m'étourdir & me ſoulager. L'inſtinct dans les paſſions violentes dicte des cris, des mouvemens, des geſtes, qui donnent un cours aux eſprits & font diverſion à la paſſion ; tant qu'on s'agite on n'eſt qu'emporté ; le morne repos eſt plus à craindre, il eſt voiſin du déſeſpoir. Le même ſoir je fis de cette différence une épreuve preſque riſible, ſi tout ce qui montre la folie & la miſere humaine devoit jamais exciter à rire quiconque y peut être aſſujetti.

Après mille tours & retours faits ſans m'en être apperçu, je me trouve au milieu de la Ville entouré de carroſſes à l'heure des ſpectacles, & dans une rue où il y en avoit un. J'allois être écraſé

dans l'embarras, ſi quelqu'un me tirant par le bras, ne m'eût averti du danger: je me jette dans une porte ouverte; c'étoit un Café. J'y fuis accoſté par des gens de ma connoiſſance; on me parle, on m'entraîne je ne ſais où. Frappé d'un bruit d'inſtrumens & d'un éclat de lumieres, je reviens à moi, j'ouvre les yeux, je regarde: je me trouve dans la ſalle du ſpectacle un jour de premiere repréſentation, preſſé par la foule, & dans l'impuiſſance de ſortir.

Je frémis; mais je pris mon parti. Je ne dis rien, je me tins tranquille, quelque cher que me coûtât cette apparente tranquillité. On fit beaucoup de bruit, on parloit beaucoup, on me parloit; n'entendant rien, que pouvois-je répondre? Mais un de ceux qui m'avoient amené, ayant par hazard nommé ma femme, à ce nom funeſte je fis un cri perçant qui fut ouï de toute l'aſſemblée & cauſa quelque rumeur. Je me remis promptement, & tout s'appaiſa. Cependant ayant attiré par ce cri l'atten-

tion de ceux qui m'environnoient, je cherchai le moment de m'évader, & m'approchant peu à-peu de la porte, je ſortis enfin avant qu'on eût achevé.

En entrant dans la rue, & retirant machinalement ma main, que j'avois tenue dans mon ſein durant toute la repréſentation, je vis mes doigts pleins de ſang, & j'en crus ſentir couler ſur ma poitrine. J'ouvre mon ſein, je regarde, je le trouve ſanglant & déchiré comme le cœur qu'il enfermoit. On peut penſer qu'un ſpectateur tranquille à ce prix, n'étoit pas fort bon juge de la Piéce qu'il venoit d'entendre.

Je me hâtai de fuir, tremblant d'être encore rencontré. La nuit favoriſant mes courſes, je me remis à parcourir les rues, comme pour me dédommager de la contrainte que je venois d'éprouver; je marchai pluſieurs heures ſans me repoſer un moment: enfin ne pouvant preſque plus me ſoutenir, & me trouvant près de mon quartier, je rentre chez moi, non ſans un affreux batte-

ment de cœur : je demande ce que fait mon fils ; on me dit qu'il dort ; je me tais & soupire : mes gens veulent me parler ; je leur impose silence ; je me jette sur un lit, ordonnant qu'on s'aille coucher. Après quelques heures d'un repos pire que l'agitation de la veille, je me leve avant le jour, & traversant sans bruit les appartemens, j'approche de la chambre de Sophie ; là sans pouvoir me retenir, je vais avec la plus détestable lâcheté couvrir de cent baisers & baigner d'un torrent de pleurs le seuil de sa porte, puis m'échappant avec la crainte & les précautions d'un coupable, je sors doucement du logis résolu de n'y rentrer de mes jours.

Ici finit ma vive mais courte folie, & je rentrai dans mon bon sens. Je crois même avoir fait ce que j'avois dû faire en cédant d'abord à la passion que je ne pouvois vaincre, pour pouvoir la gouverner ensuite après lui avoir laissé quelque essor. Le mouvement que je venois de suivre m'ayant disposé à l'attendrissement,

ſement, la rage qui m'avoit tranſporté juſqu'alors fit place à la triſteſſe, & je commençai à lire aſſez au fond de mon cœur pour y voir gravée en traits ineffaçables la plus profonde affliction. Je ma chois cependant, je m'éloignois du lieu redoutable, moins rapidement que la veille, mais auſſi ſans faire aucun détour. Je ſortis de la ville, & prenant le premier grand chemin, je me mis à le ſuivre d'une démarche lente & mal aſſurée, qui marquoit la défaillance & l'abattement. A meſure que le jour croiſſant éclairoit les objets, je croyois voir un autre Ciel, une autre Terre, un autre Univers; tout étoit changé pour moi. Je n'étois plus le même que la veille, ou plutôt, je n'étois plus; c'étoit ma propre mort que j'avois à pleurer. O combien de délicieux ſouvenirs vinrent aſſiéger mon cœur ſerré de détreſſe, & le forcer de s'ouvrir à leurs douces images pour le noyer de vains regrets! Toutes mes jouiſſances paſſées venoient aigrir le ſentiment de mes pertes, & me

rendoient plus de tourmens qu'elles ne m'avoient donné de voluptés. Ah! qui eſt-ce qui connoît le contraſte affreux de ſauter tout d'un coup de l'excès du bonheur à l'excès de la miſere, & de franchir cet immenſe intervalle, ſans avoir un moment pour s'y préparer? Hier, hier même, aux pieds d'une épouſe adorée, j'étois le plus heureux des êtres; c'étoit l'amour qui m'aſſerviſſoit à ſes loix, qui me tenoit dans ſa dépendance; ſon tyrannique pouvoir étoit l'ouvrage de ma tendreſſe, & je jouiſſois même de ſes rigueurs. Que ne m'étoit-il donné de paſſer le cours des ſiécles dans cet état trop aimable, à l'eſtimer, la reſpecter, la chérir, à gémir de ſa tyrannie, à vouloir la fléchir ſans y parvenir jamais, à demander, implorer, ſupplier, deſirer ſans ceſſe, & jamais ne rien obtenir. Ces tems, ces tems charmans de retour attendu, d'eſpérance trompeuſe, valoient ceux mêmes où je la poſſédois. Et maintenant haï, trahi, déshonoré, ſans eſpoir, ſans reſſource, je n'ai pas

même la consolation d'oser former des souhaits.... Je m'arrêtois, effrayé d'horreur à l'objet qu'il faloit substituer à celui qui m'occupoit avec tant de charmes. Contempler Sophie avilie & méprisable ! Quels yeux pouvoient souffrir cette profanation ? Mon plus cruel tourment n'étoit pas de m'occuper de ma misere, c'étoit d'y mêler la honte de celle qui l'avoit causée. Ce tableau désolant étoit le seul que je ne pouvois supporter.

La veille, ma douleur stupide & forcenée m'avoit garanti de cette affreuse idée; je ne songeois à rien qu'à souffrir. Mais à mesure que le sentiment de mes maux s'arrangeoit pour ainsi dire au fond de mon cœur, forcé de remonter à leur source, je me retraçois malgré moi ce fatal objet. Les mouvemens qui m'étoient échappés en sortant ne marquoient que trop l'indigne penchant qui m'y ramenoit. La haine que je lui devois me coûtoit moins que le dédain qu'il y faloit joindre, & ce qui me déchiroit le

plus cruellement nétoit pas de renoncer à elle, que d'être forcé de la mépriser.

Mes premieres réflexions sur elle furent ameres. Si l'infidélité d'une femme ordinaire est un crime, quel nom faloit-il donner à la sienne? Les ames viles ne s'abaissent point en faisant des bassesses, elles restent dans leur état; il n'y a point pour elles d'ignominie parce qu'il n'y a point d'élévation. Les adulteres des femmes du monde ne sont que des galanteries; mais Sophie adultere est le plus odieux de tous les monstres: la distance de ce qu'elle est à ce qu'elle fut est immense; non, il n'y a point d'abbaissement, point de crime pareil au sien.

Mais moi, reprenois-je, moi qui l'accuse, & qui n'en ai que trop le droit, puisque c'est moi qu'elle offense, puisque c'est à moi que l'ingrate a donné la mort, de quel droit osé-je la juger si séverement avant de m'être jugé moi-même, avant de savoir ce que je dois me reprocher de ses torts? Tu l'accuses

de n'être plus la même ! O Emile, & toi n'as-tu point changé ? Combien je t'ai vu dans cette grande ville différent près d'elle de ce que tu fus jadis ! Ah ! son inconstance est l'ouvrage de la tienne. Elle avoit juré de t'être fidele ; & toi n'avois-tu pas juré de l'adorer toujours ? Tu l'abandonnes, & tu veux qu'elle te reste ; tu la méprises, & tu veux en être toujours honoré ! C'est ton refroidissement, ton oubli, ton indifférence qui t'ont arraché de son cœur ; il ne faut point cesser d'être aimable quand on veut être toujours aimé. Elle n'a violé ses sermens qu'à ton exemple ; il faloit ne la point négliger, & jamais elle ne t'eût trahi.

Quels sujets de plainte t'a-t-elle donnés dans la retraite où tu l'as trouvée, & où tu devois toujours la laisser ? Quel attiédissement as-tu remarqué dans sa tendresse ? Est-ce elle qui t'a prié de la tirer de ce lieu fortuné ? Tu le sais, elle l'a quitté avec le plus mortel regret. Les pleurs qu'elle y versoit lui étoient plus

doux que les folâtres jeux de la ville. Elle y passoit son innocente vie à faire le bonheur de la tienne : mais elle t'aimoit mieux que sa propre tranquillité ; après t'avoir voulu retenir, elle quitta tout pour te suivre : c'est toi qui du sein de la paix & de la vertu l'entraînas dans l'abîme de vices & de miseres où tu t'es toi-même précipité. Hélas ! il n'a tenu qu'à toi seul qu'elle ne fût toujours sage, & qu'elle ne te rendît toujours heureux.

O Emile ! tu l'as perdue, tu dois te haïr & la plaindre ; mais quel droit as-tu de la mépriser ? Es tu resté toi-même irréprochable ? Le monde n'a-t-il rien pris sur tes mœurs ? Tu n'as point partagé son infidélité, mais ne l'as-tu pas excusée, en cessant d'honorer sa vertu ? Ne l'as-tu pas excitée en vivant dans des lieux où tout ce qui est honnête est en dérision, où les femmes rougiroient d'être chastes, où le seul prix des vertus de leur sexe est la raillerie & l'incrédulité ? La foi que tu n'as point violée

a-t-elle été exposée aux mêmes risques ? As-tu reçu comme elle ce tempérament de feu, qui fait les grandes foiblesses, ainsi que les grandes vertus ? As-tu ce corps trop formé par l'amour, trop exposé aux périls par ses charmes & aux tentations par ses sens ? O que le sort d'une telle femme est à plaindre ! Quels combats n'a-t-elle point à rendre, sans relâche, sans cesse, contre autrui, contre elle même ? Quel courage invincible, quelle opiniâtre résistance, quelle héroïque fermeté lui sont nécessaires ! Que de dangereuses victoires n'a-t-elle pas à remporter tous les jours sans autre témoin de ses triomphes que le Ciel & son propre cœur ? Et après tant de belles années ainsi passées à souffrir, combattre & vaincre incessamment, un instant de foiblesse, un seul instant de relâche & d'oubli souille à jamais cette vie irréprochable, & déshonore tant de vertus. Femme infortunée ! hélas ! un moment d'égarement fait tous tes malheurs & les miens. Oui, son cœur est

resté pur, tout me l'assure ; il m'est trop connu pour pouvoir m'abuser. Eh qui sait dans quels piéges adroits les perfides ruses d'une femme vicieuse & jalouse de ses vertus a pu surprendre son innocente simplicité ? N'ai-je pas vu ses regrets, son repentir dans ses yeux ? N'est-ce pas sa tristesse qui m'a ramené moi-même à ses pieds ? N'est-ce pas sa touchanre douleur qui m'a rendu toute ma tendresse ? Ah ! ce n'est pas-là la conduite artificieuse d'une infidele qui trompe son mari, & qui se complait dans sa trahison !

Puis venant ensuite à réfléchir plus en détail sur sa conduite & sur son étonnante déclaration, que ne sentois-je point en voyant cette femme timide & modeste vaincre la honte par la franchise, rejetter une estime démentie par son cœur, dédaigner de conserver ma confiance & sa réputation en cachant une faute que rien ne la forçoit d'avouer, en la couvrant des caresses qu'elle a rejettées, & craindre d'usurper ma tendresse de pere

pour un enfant qui n'étoit pas de mon ſang? Quelle force n'admirois-je pas dans cette invincible hauteur de courage qui, même au prix de l'honneur & de la vie, ne pouvoit s'abaiſſer à la fauſſeté & portoit juſques dans le crime l'intrépide audace de la vertu? Oui, me diſois-je avec un applaudiſſement ſecret, au ſein même de l'ignominie, cette ame forte conſerve encore tout ſon reſſort; elle eſt coupable ſans être vile; elle a pu commettre un crime, mais non pas une lâcheté.

C'eſt ainſi que peu-à-peu le penchant de mon cœur me ramenoit en ſa faveur à des jugemens plus doux & plus ſupportables. Sans la juſtifier je l'excuſois; ſans pardonner ſes outrages, j'approuvois ſes bons procédés. Je me complaiſois dans ces ſentimens. Je ne pouvois me défaire de tout mon amour, il eût été trop cruel de le conſerver ſans eſtime. Sitôt que je crus lui en devoir encore, je ſentis un ſoulagement ineſpéré. L'homme eſt trop foible pour pouvoir conſerver long-tems des mouvemens ex-

trêmes. Dans l'excès même du déſeſpoir, la Providence nous ménage des conſolations. Malgré l'horreur de mon ſort, je ſentois une ſorte de joie à me repréſenter Sophie eſtimable & malheureuſe; j'aimois à fonder ainſi l'intérêt que je ne pouvois ceſſer de prendre à elle. Au lieu de la ſeche douleur qui me conſumoit auparavant, j'avois la douceur de m'attendrir juſqu'aux larmes. Elle eſt perdue à jamais pour moi, je le ſais, me diſois-je; mais du moins j'oſerai penſer encore à elle, j'oſerai la regretter; j'oſerai quelquefois encore gémir & ſoupirer ſans rougir.

Cependant j'avois pourſuivi ma route &, diſtrait par ces idées, j'avois marché tout le jour ſans m'en appercevoir, juſqu'à ce qu'enfin revenant à moi & n'étant plus ſoutenu par l'animoſité de la veille, je me ſentis d'une laſſitude & d'un épuiſement qui demandoient de la nourriture & du repos. Graces aux exercices de ma jeuneſſe j'étois robuſte & fort, je ne craignois ni la faim ni la fatigue; mais mon eſprit malade avoit tourmenté

mon corps, & vous m'aviez bien plus garanti des paſſions violentes qu'appris à les ſupporter. J'eus peine à gagner un village qui étoit encore à une lieue de moi. Comme il y avoit près de trente-ſix heures que je n'avois pris aucun aliment, je ſoupai, & même avec appétit · je me couchai délivré des fureurs qui m'avoient tant tourmenté, content d'oſer penſer à Sophie, & preſque joyeux de l'imaginer moins défigurée & plus digne de mes regrets que je n'avois eſpéré.

Je dormis paiſiblement juſqu'au matin, La triſteſſe & l'infortune reſpectent le ſommeil & laiſſent du relâche à l'ame; il n'y a que les remords qui n'en laiſſent point. En me levant, je me ſentis l'eſprit aſſez calme & en état de délibérer ſur ce que j'avois à faire. Mais c'étoit ici la plus mémorable ainſi que la plus cruelle époque de ma vie. Tous mes attachemens étoient rompus on altérés, tous mes devoirs étoient changés; je ne tenois plus à rien de la même maniere qu'auparavant; je devenois, pour ainſi dire, un

nouvel être. Il étoit important de peſer mûrement le parti que j'avois à prendre. J'en pris un proviſionnel pour me donner le loiſir d'y réfléchir. J'achevai le chemin qui reſtoit à faire juſqu'à la ville la plus prochaine; j'entrai chez un maître, & je me mis à travailler de mon métier, en attendant que la fermentation de mes eſprits fût tout-à fait appaiſée, & que je puſſe voir les objets tels qu'ils étoient.

Je n'ai jamais mieux ſenti la force de l'éducation que dans cette cruelle circonſtance. Né avec une ame foible, tendre à toutes les impreſſions, facile à troubler, timide à me réſoudre, après les premiers momens cédés à la nature, je me trouvai maître de moi-même & capable de conſidérer ma ſituation avec autant de ſang froid que celle d'un autre. Soumis à la loi de la néceſſité, je ceſſai mes vains murmures, je pliai ma volonté ſous l'inévitable joug, je regardai le paſſé comme étranger à moi, je me ſuppoſai commencer de naître, & tirant de mon état préſent les régles de ma conduite,

en attendant que j'en fusse assez instruit, je me mis paisiblement à l'ouvrage comme si j'eusse été le plus content des hommes.

Je n'ai rien tant appris de vous dès mon enfance, qu'à être toujours tout entier où je suis, à ne jamais faire une chose & rêver à une autre; ce qui proprement est ne rien faire & n'être tout entier nulle part. Je n'étois donc attentif qu'à mon travail durant la journée : le soir je reprenois mes réflexions, & relayant ainsi l'esprit & le corps l'un par l'autre, j'en tirois le meilleur parti qu'il m'étoit possible, sans jamais fatiguer aucun des deux.

Dès le premier soir, suivant le fil de mes idées de la veille, j'examinai si peut-être je ne prenois point trop à cœur le crime d'une femme, & si ce qui me paroissoit une catastrophe de ma vie, n'étoit point un événement trop commun pour devoir être pris si gravement. Il est certain, me disois-je, que par-tout où les mœurs sont en estime, les infidélités des femmes déshonorent les maris : mais il est sûr aussi que dans toutes les grandes

Villes, & par-tout où les hommes, plus corrompus, ſe croyent plus éclairés, on tient cette opinion pour ridicule & peu ſenſée. L'honneur d'un homme, diſent-ils, dépend-il de ſa femme? Son malheur doit-il faire ſa honte, & peut-il être déshonoré des vices d'autrui? L'autre morale a beau être plus ſévère, celle-ci paroît plus conforme à la raiſon.

D'ailleurs, quelque jugement qu'on portât de mes procédés, n'étois-je pas par mes principes au-deſſus de l'opinion publique? Que m'importoit ce qu'on penſeroit de moi, pourvu que dans mon propre cœur je ne ceſſaſſe point d'être bon, juſte, honnête? Etoit-ce un crime d'être miſéricordieux? Etoit-ce une lâcheté de pardonner une offenſe? Sur quels devoirs allois-je donc me régler? Avois-je ſi long-tems dédaigné le préjugé des hommes pour lui ſacrifier enfin mon bonheur?

Mais quand ce préjugé ſeroit fondé, quelle influence peut-il avoir dans un cas ſi différent des autres? Quel rapport d'une infortunée au déſeſpoir à qui le remords

ſeul arrache l'aveu de ſon crime, à ces perfides qui couvrent le leur du menſonge & de la fraude, ou qui mettent l'effronterie à la place de la franchiſe, & ſe vantent de leur déshonneur ? Toute femme vicieuſe, toute femme qui mépriſe encore plus ſon devoir qu'elle ne l'offenſe, eſt indigne de ménagement; c'eſt partager ſon infamie que la tolérer. Mais celle à qui l'on reproche plutôt une faute qu'un vice, & qui l'expie par ſes regrets, eſt plus digne de pitié que de haine; on peut la plaindre & la pardonner ſans honte; le malheur même qu'on lui reproche eſt garant d'elle pour l'avenir. Sophie reſtée eſtimable juſques dans le crime, ſera reſpectable dans ſon repentir; elle ſera d'autant plus fidele, que ſon cœur fait pour la vertu, a ſenti ce qu'il en coûte à l'offenſer; elle aura tout à la fois la fermeté qui la conſerve, & la modeſtie qui la rend aimable; l'humiliation du remords adoucira cette ame orgueilleuſe, & rendra moins tyrannique l'empire que l'amour lui donna ſur moi; elle en ſera plus

soigneuse & moins fiere ; elle n'aura commis une faute que pour se guérir d'un défaut.

Quand les passions ne peuvent nous vaincre à visage découvert, elles prennent le masque de la sagesse pour nous surprendre, & c'est en imitant le langage de la raison, qu'elles nous y font renoncer. Tous ces sophismes ne m'en imposoient que parce qu'ils flattoient mon penchant. J'aurois voulu pouvoir revenir à Sophie infidele, & j'écoutois avec complaisance tout ce qui sembloit autoriser ma lâcheté. Mais j'eus beau faire, ma raison moins traitable que mon cœur, ne put adopter ces folies. Je ne pus me dissimuler que je raisonnois pour m'abuser, non pour m'éclairer. Je me disois avec douleur, mais avec force, que les maximes du monde ne font point loi pour qui veut vivre pour soi-même, & que préjugés pour préjugés, ceux des bonnes mœurs en ont un de plus qui les favorise : que c'est avec raison qu'on impute à un mari le désordre de sa femme, soit pour

l'avoir mal choisie, soit pour la mal gouverner; que j'étois moi-même un exemple de la justice de cette imputation, & que, si Emile eût été toujours sage, Sophie n'eût jamais failli; qu'on a droit de présumer que celle qui ne se respecte pas elle-même, respecte au moins son mari s'il en est digne, & s'il sait conserver son autorité; que le tort de ne pas prévenir le déréglement d'une femme est aggravé par l'infamie de le souffrir; que les conséquences de l'impunité sont effrayantes, & qu'en pareil cas cette impunité marque dans l'offensé une indifférence pour les mœurs honnêtes, & une bassesse d'ame indigne de tout honneur.

Je sentois sur-tout en mon fait particulier, que ce qui rendoit Sophie encore estimable, en étoit plus désespérant pour moi : car on peut soutenir ou renforcer une ame foible, & celle que l'oubli du devoir y fait manquer y peut être ramenée par la raison; mais comment ramener celle qui garde en péchant tout son courage, qui sait avoir des vertus dans

le crime & ne fait le mal que comme il lui plaît? Oui, Sophie eſt coupable parce qu'elle a voulu l'être. Quand cette ame hautaine a pu vaincre la honte, elle a pu vaincre toute autre paſſion; il ne lui en eût pas plus coûté pour m'être fidele que pour me déclarer ſon forfait.

En vain je reviendrois à mon épouſe, elle ne reviendroit plus à moi. Si celle qui m'a tant aimé, ſi celle qui m'étoit ſi chére a pu m'outrager, ſi ma Sophie a pu rompre les premiers nœuds de ſon cœur, ſi la mere de mon fils a pu violer la foi conjugale encore entiere, ſi les feux d'un amour que rien n'avoit offenſé, ſi le noble orgueil d'une vertu que rien n'avoit altérée, n'ont pu prévenir ſa premiere faute, qu'eſt-ce qui préviendroit des rechutes qui ne coûtent plus rien? Le premier pas vers le vice eſt le ſeul pénible; on pourſuit ſans même y ſonger. Elle n'a plus ni amour, ni vertu, ni eſtime à ménager; elle n'a plus rien à perdre en m'offenſant, pas même le regret de m'offenſer. Elle connoît mon

cœur, elle m'a rendu tout auſſi malheureux que je puis l'être; il ne lui en coûtera plus rien d'achever.

Non, je connois le ſien; jamais Sophie n'aimera un homme à qui elle ait donné droit de la mépriſer..... Elle ne m'aime plus..... l'ingrate ne l'a-t-elle pas dit elle-même? Elle ne m'aime plus, la perfide! Ah! c'eſt-là ſon plus grand crime: j'aurois pu tout pardonner, hors celui-là.

Hélas! reprenois-je avec amertume, je parle toujours de pardonner, ſans ſonger que ſouvent l'offenſé pardonne, mais que l'offenſeur ne pardonne jamais. Sans doute elle me veut tout le mal qu'elle m'a fait. Ah! combien elle doit me haïr!

Emile, que tu t'abuſes quand tu juges de l'avenir ſur le paſſé! Tout eſt changé. Vainement tu vivrois encore avec elle; les jours heureux qu'elle t'a donnés ne reviedront plus. Tu ne retrouverois plus ta Sophie, & Sophie ne te retrouveroit plus. Les ſituations dépendent des affections qu'on y porte: quand les cœurs changent, tout change; tout a beau de-

meurer le même, quand on n'a plus les mêmes yeux, on ne voit plus rien comme auparavant.

Ses mœurs ne ſont point déſeſpérées, je le ſais bien : elle peut être encore digne d'eſtime, mériter toute ma tendreſſe ; elle peut me rendre ſon cœur, mais elle ne peut n'avoir point failli, ni perdre & m'ôter le ſouvenir de ſa faute. La fidélité, la vertu, l'amour, tout peut revenir, hors la confiance, & ſans la confiance il n'y a plus que dégoût, triſteſſe, ennui dans le mariage ; le délicieux charme de l'innocence, eſt évanoui. C'en eſt fait, c'en eſt fait, ni près, ni loin, Sophie ne peut plus être heureuſe, & je ne puis être heureux que de ſon bonheur. Cela ſeul me décide ; j'aime mieux ſouffrir loin d'elle que par elle : j'aime mieux la regretter que la tourmenter.

Oui, tous nos liens ſont rompus, ils le ſont par elle. En violant ſes engagemens elle m'affranchit des miens. Elle ne m'eſt plus rien, ne l'a-t-elle pas dit

encore? Elle n'eſt plus ma femme: la reverrois-je comme étrangere? Non, je ne la reverrai jamais. Je ſuis libre; au moins je dois l'être : que mon cœur ne l'eſt-il autant que ma foi!

Mais quoi! mon affront reſtera-t-il impuni? Si l'infidelle en aime un autre, quel mal lui fais-je en la délivrant de moi? C'eſt moi que je punis & non pas elle : je remplis ſes vœux à mes dépens. Eſt-ce là le reſſentiment de l'honneur outragé? Où eſt la juſtice? où eſt la vengeance?

Eh! malheureux, de qui veux-tu te venger? De celle que ton plus grand déſeſpoir eſt de ne pouvoir plus rendre heureuſe. Du-moins ne ſois pas la victime de ta vengeance. Fais-lui, s'il ſe peut, quelque mal que tu ne ſente pas. Il eſt des crimes qu'il faut abandonner aux remords des coupables; c'eſt preſque les autoriſer que les punir. Un mari cruel mérite-t-il une femme fidelle? D'ailleurs, de quel droit la punir, à quel titre? Es-tu ſon juge, n'étant même plus ſon

époux? Lorſqu'elle a violé ſes devoirs de femme, elle ne s'en eſt point conſervé les droits. Dès l'inſtant qu'elle a formé d'autres nœuds, elle a briſé les tiens & ne s'en eſt point cachée; elle ne s'eſt point parée à tes yeux d'une fidélité qu'elle n'avoit plus; elle ne t'a ni trahi, ni menti; en ceſſant d'être à toi ſeul elle a déclaré ne t'être plus rien: quelle autorité peut te reſter ſur elle? S'il t'en reſtoit, tu devrois l'abdiquer pour ton propre avantage. Crois-moi, ſois bon par ſageſſe & clément par vengeance. Défie-toi de la colere; crains qu'elle ne te ramene à ſes pieds.

Ainſi, tenté par l'amour qui me rappelloit, ou par le dépit qui vouloit me ſéduire, que j'eus de combats à rendre avant d'être bien déterminé; & quand je crus l'être, une réflexion nouvelle ébranla tout. L'idée de mon fils m'attendrit pour ſa mere plus que rien n'avoit fait auparavant. Je ſentis que ce point de réunion l'empêcheroit toujours de m'être étrangere, que les enfans for-

ment un nœud vraiment indiſſoluble entre ceux qui leur ont donné l'être, & une raiſon naturelle & invincible contre le divorce. Des objets ſi chers, dont aucun des deux ne peut s'éloigner, les rapprochent néceſſairement; c'eſt un intérêt commun ſi tendre, qu'il leur tiendroit lieu de ſociété, quand ils n'en auroient point d'autre. Mais que devenoit cette raiſon, qui plaidoit pour la mere de mon fils, appliquée à celle d'un enfant qui n'étoit pas à moi? Quoi! la nature elle-même autoriſera le crime, & ma femme, en partageant ſa tendreſſe à ſes deux fils, ſera forcée à partager ſon attachement aux deux peres! Cette idée, plus horrible qu'aucune qui m'eût paſſé dans l'eſprit m'embraſoit d'une rage nouvelle; toutes les furies revenoient déchirer mon cœur en ſongeant à cet affreux partage. Oui, j'aurois mieux aimé voir mon fils mort que d'en voir à Sophie un d'un autre pere. Cette imagination m'aigrit plus, m'aliéna plus d'elle que tout ce qui m'avoit tourmenté

jusqu'alors. Dès cet instant je me décidai sans retour, & pour ne laisser plus de prise au doute, je cessai de délibérer.

Cette résolution bien formée éteignit tout mon ressentiment. Morte pour moi, je ne la vis plus coupable; je ne la vis plus qu'estimable & malheureuse, & sans penser à ses torts, je me rappellois avec attendrissement tout ce qui me la rendoit regrettable. Par une suite de cette disposition, je voulus mettre à ma démarche tous les bons procédés qui peuvent consoler une femme abandonnée; car, quoi que j'eusse affecté d'en penser dans ma colere, & quoi qu'elle en eût dit dans son désespoir, je ne doutois pas qu'au fond du cœur elle n'eût encore de l'attachement pour moi, & qu'elle ne sentît vivement ma perte. Le premier effet de notre séparation devoit être de lui ôter mon fils. Je frémis seulement d'y songer, & après avoir été tant en peine d'une vengeance, je pouvois à peine supporter l'idée de celle-là. J'avois beau me dire en m'irritant que cet enfant

ſant ſeroit bientôt remplacé par un autre, j'avois beau appuyer avec toute la force de la jalouſie ſur ce cruel ſupplément, tout cela ne tenoit point devant l'image de Sophie au déſeſpoir en ſe voyant arracher ſon enfant. Je me vainquis toutefois; je formai, non ſans déchirement, cette réſolution barbare, & la regardant comme une ſuite néceſſaire de la premiere où j'étois ſûr d'avoir bien raiſonné, je l'aurois certainement exécuté malgré ma répugnance, ſi un événement imprévu ne m'eût contraint à la mieux examiner.

Il me reſtoit à faire une autre délibération que je comptois pour peu de choſe, après celle dont je venois de me tirer. Mon parti étoit pris par rapport à Sophie, il me reſtoit à le prendre par rapport à moi, & à voir ce que je voulois devenir me retrouvant ſeul. Il y avoit long-tems que je n'étois plus un être iſolé ſur la terre : mon cœur tenoit, comme vous me l'aviez prédit, aux attachemens qu'il s'étoit donnés, il s'étoit

accoutumé à ne faire qu'un avec ma famille; il falloit l'en détacher, du-moins en partie, & cela même étoit plus pénible que de l'en détacher tout-à-fait. Quel vuide il se fait en nous, combien on perd de son existence quand on a tenu à tant de choses & qu'il faut ne tenir plus qu'à soi, ou qui pis est, à ce qui nous fait sentir incessamment le détachement du reste. J'avois à chercher si j'étois cet homme encore, qui sait remplir sa place dans son espece, quand nul individu ne s'y intéresse plus.

Mais où est-elle cette place pour celui dont tous les rapports sont détruits ou changés? Que faire? que devenir? où porter mes pas? à quoi employer une vie qui ne devoit plus faire mon bonheur, ni celui de ce qui m'étoit cher, & dont le sort m'ôtoit jusqu'à l'espoir de contribuer au bonheur de personne? Car, si tant d'instrumens préparés pour le mien n'avoient fait que ma misere, pouvois-je espérer d'être plus heureux pour autrui que vous ne l'aviez été pour

moi? Non, j'aimois mon devoir encore, mais je ne le voyois plus. En rappeller les principes & les regles, les appliquer à mon nouvel état, n'étoit pas l'affaire d'un moment, & mon esprit fatigué avoit besoin d'un peu de relâche pour se livrer à de nouvelles méditations.

J'avois fait un grand pas vers le repos. Délivré de l'inquiétude de l'espérance, & sûr de perdre ainsi peu-à-peu celle du desir, en voyant que le passé ne m'étoit plus rien, je tâchois de me mettre tout-à-fait dans l'état d'un homme qui commence à vivre. Je me disois qu'en effet nous ne faisons jamais que commencer, & qu'il n'y a point d'autre liaison dans notre existence qu'une succession de momens présens, dont le premier est toujours celui qui est en acte. Nous mourons & nous naissons chaque instant de notre vie, & quel intérêt la mort peut-elle nous laisser? S'il n'y a rien pour nous que ce qui sera, nous ne pouvons être heureux ou malheureux que par l'avenir, & se tourmenter du passé, c'est tirer du

néant les ſujets de notre miſere. Emile, ſois un homme nouveau, tu n'auras pas plus à te plaindre du ſort que de la nature. Tes malheurs ſont nuls, l'abyme du néant les a tout engloutis; mais ce qui eſt réel, ce qui eſt exiſtant pour toi, c'eſt ta vie, ta ſanté, ta jeuneſſe, ta raiſon, tes talens, tes lumieres, tes vertus, enfin, ſi tu le veux, & par conſéquent ton bonheur.

Je repris mon travail, attendant paiſiblement que mes idées s'arrangeaſſent aſſez dans ma tête pour me montrer ce que j'avois à faire, & cependant en comparant mon état à celui qui l'avoit précédé, j'étois dans le calme; c'eſt l'avantage que procure indépendamment des événemens toute conduite conforme à la raiſon. Si l'on n'eſt pas heureux malgré la fortune, quand on ſait maintenir ſon cœur dans l'ordre, on eſt tranquille au moins en dépit du ſort. Mais que cette tranquillité tient à peu de choſe dans une ame ſenſible! Il eſt bien aiſé de ſe mettre dans l'ordre, ce qui eſt

difficile, c'eſt d'y reſter. Je faillis voir renverſer toutes mes réſolutions au moment que je les croyois les plus affermies.

J'étois entré chez le maître ſans m'y faire beaucoup remarquer. J'avois toujours conſervé dans mes vêtemens la ſimplicité que vous m'aviez fait aimer; mes manieres n'étoient pas plus recherchées, & l'air aiſé d'un homme qui ſe reſſent par-tout à ſa place étoit moins remarquable chez un Menuiſier qu'il ne l'eût été chez un Grand. On voyoit pourtant bien que mon équipage n'étoit pas celui d'un ouvrier; mais à ma maniere de me mettre à l'ouvrage, on jugea que je l'avois été, & qu'enſuite avancé à quelque petit poſte, j'en étois déchu pour rentrer dans mon premier état. Un petit parvenu retombé, n'inſpire pas une grande conſidération, & l'on me prenoit à-peu-près au mot ſur l'égalité où je m'étois mis. Tout-à-coup je vis changer avec moi le ton de toute la famille. La familiarité prit plus de réſerve, on

me regardoit au travail avec une ſorte d'étonnement ; tout ce que je faiſois dans l'attelier (& j'y faiſois tout mieux que le maître) excitoit l'admiration ; l'on ſembloit épier tous mes mouvemens, tous mes geſtes. On tâchoit d'en uſer avec moi comme à l'ordinaire ; mais cela ne ſe faiſoit plus ſans effort, & l'on eût dit que c'étoit par reſpect qu'on s'abſtenoit de n'en marquer davantage. Les idées dont j'étois préoccupé, m'empêcherent de m'appercevoir de ce changement auſſi - tôt que j'aurois fait dans un autre tems : mais mon habitude en agiſſant d'être toujours à la choſe, me ramenant bientôt à ce qui ſe faiſoit autour de moi, ne me laiſſa pas long-tems ignorer que j'étois devenu pour ces bonnes gens un objet de curioſité qui les intéreſſoit beaucoup.

Je remarquai ſur-tout que la femme ne me quittoit pas des yeux. Ce ſexe a une ſorte de droits ſur les aventuriers, qui les lui rend en quelque ſorte plus intéreſſans. Je ne pouſſois pas un coup

d'échope qu'elle ne parût effrayée, & je la voyois toute ſurpriſe de ce que je ne m'étois pas bleſſé. Madame, lui dis-je une fois, je vois que vous vous défiez de mon adreſſe; avez-vous peur que je ne ſache pas mon métier? —Monſieur, me dit-elle, je vois que vous ſavez bien le nôtre; on diroit que vous n'avez fait que cela toute votre vie. A ce mot je vis que j'étois connu: je voulus ſavoir comment je l'étois. Après bien des myſteres, j'appris qu'une jeune Dame étoit venue, il y avoit deux jours, deſcendre à la porte du maître, que ſans permettre qu'on m'avertît elle avoit voulu me voir, qu'elle s'étoit arrêtée derriere une porte vitrée d'où elle pouvoit m'appercevoir au fond de l'attelier, qu'elle s'étoit miſe à genoux à cette porte, ayant à côté d'elle un petit enfant qu'elle ſerroit avec tranſport dans ſes bras par intervalles, pouſſant de longs ſanglots à demi étouffés, verſant des torrens de larmes, & donnant divers ſignes d'une douleur dont

tous les témoins avoient été vivement émus : qu'on l'avoit vue plusieurs fois sur le point de s'élancer dans l'attelier, qu'elle avoit paru ne se retenir que par de violens efforts sur elle-même : qu'enfin après m'avoir considéré long-tems avec plus d'attention & de recueillement, elle s'étoit levée tout-d'un-coup, &, collant le visage de l'enfant sur le sien, elle s'étoit écriée à demi-voix; *non, jamais il ne voudra t'ôter ta mere ; viens, nous n'avons rien à faire ici.* A ces mots elle étoit sortie avec précipitation; puis après avoir obtenu qu'on ne me parleroit de rien, remonter dans son carrosse & partir comme un éclair, n'avoit été pour elle que l'affaire d'un instant.

Ils ajouterent que le vif intérêt dont ils ne pouvoient se défendre pour cette aimable Dame les avoit rendus fideles à la promesse qu'ils lui avoient faite & qu'elle avoit exigée avec tant d'instances, qu'ils n'y manquoient qu'à regret, qu'ils voyoient aisément à son équipage & plus

encore à ſa figure, que c'étoit une perſonne d'un haut rang, & qu'ils ne pouvoient préſumer autre choſe de ſa démarche & de ſon diſcours, ſinon que cette femme étoit la mienne; car il étoit impoſſible de la prendre pour une fille entretenue.

Jugez de ce qui ſe paſſoit en moi durant ce récit! Que de choſes tout cela ſuppoſoit! Quelles inquiétudes n'avoit-il pas falu avoir, quelles recherches n'avoit-il point falu faire pour retrouver ainſi mes traces! Tout cela eſt-il de quelqu'un qui n'aime plus? Quel voyage! quel motif l'avoit pu faire entreprendre! dans quelle occupation elle m'avoit ſurpris! Ah! ce n'étoit pas la premiere fois: mais alors elle n'étoit pas à genoux, elle ne fondoit pas en larmes. O tems, tems heureux! Qu'eſt devenu cet ange du Ciel?..... Mais que vient donc faire ici cette femme..... elle amene ſon fils.... mon fils.... & pourquoi?.... Vouloit-elle me voir, me parler? Pourquoi s'en-

fuir ?.... me braver ?.... Pourquoi ces larmes ? Que me veut-elle, la perfide ? vient-elle insulter à ma misere ? A-t elle oublié qu'elle ne m'est plus rien ? Je cherchois en quelque sorte à m'irriter de ce voyage pour vaincre l'attendrissement qu'il me causoit, pour résister aux tentations de courir après l'infortunée qui m'agitoient malgré moi. Je demeurai néanmoins. Je vis que cette démarche ne prouvoit autre chose sinon que j'étois encore aimé, & cette supposition même étant entrée dans ma délibération, ne devoit rien changer au parti qu'elle m'avoit fait prendre.

Alors examinant plus posément toutes les circonstances de ce voyage, pesant sur-tout les derniers mots qu'elle avoit prononcés en partant, j'y crus démêler le motif qui l'avoit amenée & celui qui l'avoit fait repartir tout-d'un-coup sans s'être laissé voir. Sophie parloit simplement ; mais tout ce qu'elle disoit portoit dans mon cœur des traits de lumiere,

& c'en fut un que ce peu de mots. *Il ne t'ôtera-pas ta mere*, avoit elle dit. C'étoit donc la crainte qu'on ne la lui ôtât qui l'avoit amenée, & c'étoit la persuasion que cela n'arriveroit pas qui l'avoit fait repartir ; & d'où la tiroit-elle, cette persuasion ? qu'avoit-elle vu ? Emile en paix, Emile au travail. Quelle preuve pouvoit-elle tirer de cette vue, sinon qu'Emile en cet état n'étoit point subjugué par ses passions & ne formoit que des résolutions raisonnables ? Celle de la séparer de son fils ne l'étoit donc pas selon elle, quoi qu'elle le fût selon moi : lequel avoit tort ? Le mot de Sophie décidoit encore ce point ; & en effet en considérant le seul intérêt de l'enfant, cela pouvoit-il même être mis en doute ? Je n'avois envisagé que l'enfant ôté à la mere, & il faloit envisager la mere ôtée à l'enfant. J'avois donc tort. Oter une mere à son fils, c'est lui ôter plus qu'on ne peut lui rendre sur-tout à cet âge, c'est sacrifier l'enfant pour se venger de

la mere : c'eſt un acte de paſſion, jamais de raiſon, à moins que la mere ne ſoit folle ou dénaturée. Mais Sophie eſt celle qu'il faudroit deſirer à mon fils quand il en auroit une autre. Il faut que nous l'élevions elle ou moi, ne pouvant plus l'élever enſemble, ou bien pour contenter ma colere il faut le rendre orphelin. Mais que ferai-je d'un enfant dans l'état où je ſuis ? J'ai aſſez de raiſon pour voir ce que je puis ou ne puis faire, non pour faire ce que je dois. Traînerai-je un enfant de cet âge en d'autres contrées, ou le tiendrai-je ſous les yeux de ſa mere, pour braver une femme que je dois fuir ? Ah ! pour ma ſureté je ne ſerai jamais aſſez loin d'elle ! Laiſſons-lui l'enfant de peur qu'il ne lui ramene à la fin le pere. Qu'il lui reſte ſeul pour ma vengeance ; que chaque jour de ſa vie il rappelle à l'infidele le bonheur dont il fut le gage & l'époux qu'elle s'eſt ôté.

Il eſt certain que la réſolution d'ôter mon fils à ſa mere avoit été l'effet de ma

colere. Sur ce ſeul point la paſſion m'avoit aveuglé, & ce fut le ſeul point auſſi ſur lequel je changeai de réſolution. Si ma famille eût ſuivi mes intentions, Sophie eût élevé cet enfant, & peut-être vivroit-il encore; mais peut-être auſſi dès-lors Sophie étoit-elle morte pour moi; conſolée dans cette chére moitié de moi-même, elle n'eût plus ſongé à rejoindre l'autre, & j'aurois perdu les plus beaux jours de ma vie. Que de douleurs devoient nous faire expier nos fautes avant que notre réunion nous les fît oublier!

Nous nous connoiſſions ſi bien mutuellement, qu'il ne me falut pour deviner le motif de ſa bruſque retraite, que ſentir qu'elle avoit prévu ce qui ſeroit arrivé ſi nous nous fuſſions revus. J'étois raiſonnable mais foible, elle le ſavoit; & je ſavois encore mieux combien cette ame ſublime & fiere conſervoit d'inflexibilité juſques dans ſes fautes. L'idée de Sophie rentrée en grace lui étoit inſupportable. Elle ſentoit que ſon crime étoit de ceux

qui ne peuvent s'oublier ; elle aimoit mieux être punie que pardonnée : un tel pardon n'étoit pas fait pour elle ; la punition même l'avilissoit moins à son gré. Elle croyoit ne pouvoir effacer sa faute qu'en l'expiant, ni s'acquitter avec la justice qu'en souffrant tous les maux qu'elle avoit mérités. C'est pour cela qu'intrépide & barbare dans sa franchise elle dit son crime à vous, à toute ma famille, taisant en même tems ce qui l'excusoit, ce qui la justifioit peut-être, le cachant, dis-je, avec une telle obstination, qu'elle ne m'en a jamais dit un mot à moi-même, & que je ne l'ai sçu qu'après sa mort.

D'ailleurs, rassurée sur la crainte de perdre son fils elle n'avoit plus rien à desirer de moi pour elle-même. Me fléchir eût été m'avilir, & elle étoit d'autant plus jalouse de mon honneur, qu'il ne lui en restoit point d'autre. Sophie pouvoit être criminelle, mais l'époux qu'elle s'étoit choisi devoit être au-dessus

d'une lâcheté. Ces rafinemens de ſon amour-propre ne pouvoient convenir qu'à elle, & peut-être n'appartenoit-il qu'à moi de les pénétrer.

Je lui eus encore cette obligation, même après m'être ſéparé d'elle, de m'avoir ramené d'un parti peu raiſonné que la vengeance m'avoit fait prendre. Elle s'étoit trompée en ce point dans la bonne opinion qu'elle avoit de moi; mais cette erreur n'en fut plus une auſſi-tôt que j'y eus penſé; en ne conſidérant que l'intérêt de mon fils, je vis qu'il faloit le laiſſer à ſa mere, & je m'y déterminai. Du reſte, confirmé dans mes ſentimens, je réſolus d'éloigner ſon malheureux pere des riſques qu'il venoit de courir. Pouvois-je être aſſez loin d'elle, puiſque je ne devois plus m'en rapprocher? C'étoit elle encore, c'étoit ſon voyage qui venoit de me donner cette ſage leçon; il m'importoit pour la ſuivre de ne pas reſter dans le cas de la recevoir deux fois.

Il faloit fuir; c'étoit là ma grande af-

faire, & la conséquence de tous mes précédens raisonnemens. Mais où fuir? C'étoit à cette délibération que j'en étois demeuré, & je n'avois pas vu que rien n'étoit plus indifférent que le choix du lieu pourvu que je m'éloignasse. A quoi bon tant balancer sur ma retraite, puisque par-tout je trouverois à vivre ou mourir, & que c'étoit tout ce qui me restoit à faire? Quelle bêtise de l'amour-propre de nous montrer toujours toute la nature intéressée aux petits événemens de notre vie? N'eût-on pas dit à me voir délibérer sur mon séjour, qu'il importoit beaucoup au genre humain que j'allasse habiter un pays plutôt qu'un autre, & que le poids de mon corps alloit rompre l'équilibre du globe? Si je n'estimois mon existence que ce qu'elle vaut pour mes semblables, je m'inquiéterois moins d'aller chercher des devoirs à remplir, comme s'ils ne me suivoient pas en quelque lieu que je fusse, & qu'il ne s'en présentât pas toujours autant qu'en peut remplir

celui qui les aime; je me dirois qu'en quelque lieu que je vive, en quelque ſituation que je ſois, je trouverai toujours à faire ma tâche d'homme, & que nul n'auroit beſoin des autres, ſi chacun vivoit convenablement pour ſoi.

Le ſage vit au jour la journée, & trouve tous ſes devoirs quotidiens autour de lui. Ne tentons rien au-delà de nos forces, & ne nous portons point en avant de notre exiſtence. Mes devoirs d'aujourd'hui ſont ma ſeule tâche, ceux de demain ne ſont pas encore venus. Ce que je dois faire à préſent eſt de m'éloigner de Sophie, & le chemin que je dois choiſir eſt celui qui m'en éloigne le plus directement. Tenons-nous-en là.

Cette réſolution priſe, je mis l'ordre qui dépendoit de moi à tout ce que je laiſſois en arriere; je vous écrivis, j'écrivis à ma famille, j'écrivis à Sophie elle-même. Je réglai tout, je n'oubliai que les ſoins qui pouvoient regarder ma perſonne; aucun ne m'étoit néceſſaire, &

ſans valet, ſans argent, ſans équipage; mais ſans deſirs & ſans ſoins, je partis ſeul & à pied. Chez les Peuples où j'ai vécu, ſur les mers que j'ai parcourues, dans les déſerts que j'ai traverſés, errant durant tant d'années, je n'ai regretté qu'une ſeule choſe, & c'étoit celle que j'avois à fuir. Si mon cœur m'eût laiſſé tranquille, mon corps n'eût manqué de rien.



LETTRE II.

J'AI bu l'eau d'oubli ; le paſſé s'efface de ma mémoire & l'univers s'ouvre devant moi. Voilà ce que je me diſois en quittant ma Patrie dont j'avois à rougir, & à laquelle je ne devois que le mépris & la haine, puiſqu'heureux & digne d'honneur par moi-même, je ne tenois d'elle & de ſes vils habitans que les maux dont j'étois la proie, & l'opprobre où j'étois plongé. En rompant les nœuds qui m'attachoient à mon pays je l'étendois ſur toute la terre, & j'en devenois d'autant plus homme en ceſſant d'être Citoyen.

J'ai remarqué dans mes longs voyages, qu'il n'y a que l'éloignement du terme qui rende le trajet difficile. Il ne l'eſt jamais d'aller à une journée du lieu où l'on eſt, & pourquoi vouloir faire plus, ſi de journée en journée on peut aller au bout du monde? Mais en comparant les

extrêmes on s'effarouche de l'intervalle ; il ſemble qu'on doive le franchir tout d'un ſaut ; au lieu qu'en le prenant par parties on ne fait que des promenades & l'on arrive. Les voyageurs, s'environnant toujours de leurs uſages, de leurs habitudes, de leurs préjugés, de tous leurs beſoins factices, ont, pour ainſi dire, une atmoſphere qui les ſépare des lieux où ils ſont, comme d'autant d'autres mondes différens du leur. Un François voudroit porter avec lui toute la France ; ſitôt que quelque choſe de ce qu'il avoit lui manque, il compte pour rien les équivalens, & ſe croit perdu. Toujours comparant ce qu'il trouve à ce qu'il a quitté, il croit être mal quand il n'eſt pas de la même maniere, & ne ſauroit dormir aux Indes ſi ſon lit n'eſt fait tout comme à Paris.

Pour moi, je ſuivois la direction contraire à l'objet que j'avois à fuir, comme autrefois j'avois ſuivi l'oppoſé de l'ombre dans la forêt de Montmorenci. La vîteſſe que je ne mettois pas à mes

courses se compensoit par la ferme résolution de ne point rétrograder. Deux jours de marche avoient déjà fermé derriere moi la barriere en me laissant le tems de réfléchir durant mon retour, si j'eusse été tenté d'y songer. Je respirois en m'éloignant, & je marchois plus à mon aise à mesure que j'échappois au danger. Borné pour tout projet à celui que j'éxécutois, je suivois le même air de vent pour toute regle; je marchois tantôt vîte & tantôt lentement, selon ma commodité, ma santé, mon humeur, mes forces. Pourvu, non avec moi, mais en moi, de plus de ressources que je n'en avois besoin pour vivre, je n'étois embarrassé ni de ma voiture, ni de ma subsistance. Je ne craignois point les voleurs; ma bourse & mon passe-port étoient dans mes bras : mon vêtement formoit toute ma garderobe; il étoit commode & bon pour un ouvrier. Je le renouvellois sans peine à mesure qu'il s'usoit. Comme je ne marchois ni avec l'appareil ni avec l'inquié-

tude d'un voyageur, je n'excitois l'attention de perſonne; je paſſois partout pour un homme du pays. Il étoit rare qu'on m'arrêtât ſur des frontieres, & quand cela m'arrivoit, peu m'importoit; je reſtois-là ſans impatience, j'y travaillois tout comme ailleurs; j'y aurois ſans peine paſſé ma vie ſi l'on m'y eût toujours retenu, & mon peu d'empreſſement d'aller plus loin m'ouvroit enfin tous les paſſages. L'air affairé & ſoucieux eſt toujours ſuſpect, mais un homme tranquille inſpire de la confiance; tout le monde me laiſſoit libre en voyant qu'on pouvoit diſpoſer de moi ſans me fâcher.

Quand je ne trouvois pas à travailler de mon métier, ce qui étoit rare, j'en faiſois d'autres. Vous m'aviez fait acquérir l'inſtrument univerſel. Tantôt payſan, tantôt artiſan, tantôt artiſte, quelquefois même homme à talens, j'avois par-tout quelque connoiſſance de miſe, & je me rendois maître de leur uſage par mon peu d'empreſſement à les montrer. Un

des fruits de mon éducation étoit d'être pris au mot sur ce que je me donnois pour être, & rien de plus; parce que j'étois simple en toute chose, & qu'en remplissant un poste, je n'en briguois pas un autre. Ainsi j'étois toujours à ma place, & l'on m'y laissoit toujours.

Si je tombois malade, accident bien rare à un homme de mon tempérament qui ne fait excès ni d'alimens, ni de soucis, ni de travail, ni de repos, je restois coi sans me tourmenter de guérir, ni m'effrayer de mourir. L'animal malade jeûne, reste en place, & guérit ou meurt; je faisois de même, & je m'en trouvois bien. Si je me fusse inquiété de mon état, si j'eusse importuné les gens de mes craintes & de mes plaintes, ils se seroient ennuyés de moi, j'eusse inspiré moins d'intérêt & d'empressement que n'en donnoit ma patience. Voyant que je n'inquiétois personne, que je ne me lamentois point, on me prévenoit par des soins qu'on m'eût refusés peut-être si je les eusse implorés.

J'ai cent fois obſervé que plus on veut exiger des autres, plus on les diſpoſe au refus : ils aiment agir librement, & quand ils font tant que d'être bons, ils veulent en avoir tout le mérite. Demander un bienfait c'eſt y acquérir une eſpece de droit, l'accorder eſt preſque un devoir, & l'amour-propre aime mieux faire un don gratuit que payer une dette.

Dans ces pélerinages, qu'on eût blâmés dans le monde comme la vie d'un vagabond, parce que je ne les faiſois pas avec le faſte d'un voyageur opulent, ſi quelquefois je me demandois ; que fais-je ? où vais-je ? quel eſt mon but ? Je me répondais ; qu'ai-je fait en naiſſant que de commencer un voyage qui ne doit finir qu'à ma mort ? Je fais ma tâche, je reſte à ma place, j'uſe avec innocence & ſimplicité cette courte vie, je fais toujours un grand bien par le mal que je ne fais pas parmi mes ſemblables, je pourvois à mes beſoins en pourvoyant aux leurs, je les ſers ſans jamais leur nuire, je leur donne l'exemple d'être

heureux

heureux & bons ſans ſoins & ſans peine : j'ai répudié mon patrimoine, & je vis ; je ne fais rien d'injuſte, & je vis ; je ne demande point l'aumône, & je vis. Je ſuis donc utile aux autres en proportion de ma ſubſiſtance : car les hommes ne donnent rien pour rien.

Comme je n'entreprends pas l'hiſtoire de mes voyages, je paſſe tout ce qui n'eſt qu'événement. J'arrive à Marſeille : pour ſuivre toujours la même direction, je m'embarque pour Naples : il s'agit de payer mon paſſage ; vous y aviez pourvu en me faiſant apprendre la manœuvre : elle n'eſt pas plus difficile ſur la Méditerranée que ſur l'Océan, quelques mots changés en font toute la différence. Je me ſuis fait matelot. Le Capitaine du bâtiment, eſpece de patron renforcé, étoit un renégat qui s'étoit rapatrié. Il avoit été pris depuis lors par les Corſaires, & diſoit s'être échappé de leurs mains ſans avoir été reconnu. Des marchands Napolitains lui avoient confié un autre vaiſſeau, & il faiſoit ſa ſecon-

de courſe depuis ce rétabliſſement. Il contoit ſa vie à qui vouloit l'entendre, & ſavoit ſi bien ſe faire valoir, qu'en amuſant il donnoit de la confiance. Ses goûts étoient auſſi bizarres que ſes aventures. Il ne ſongeoit qu'à divertir ſon équipage : il avoit ſur ſon bord deux méchans pierriers qu'il tirailloit tout le jour; toute la nuit il tiroit des fuſées ; on n'a jamais vu de patron de navire auſſi gai.

Pour moi je m'amuſois à m'exercer dans la marine, & quand je n'étois pas de quart, je n'en demeurois pas moins à la manœuvre ou au gouvernail. L'attention me tenoit lieu d'expérience, & je ne tardai pas à juger que nous dérivions beaucoup à l'oueſt. Le compas étoit pourtant au rumb convenable; mais le cours du ſoleil & des étoiles me ſembloit contrarier ſi fort ſa direction, qu'il falloit ſelon moi, que l'aiguille déclinât prodigieuſement. Je le dis au Capitaine; il battit la campagne en ſe moquant de moi, & comme la mer devint haute & le tems nébuleux, il ne me fut pas poſ-

ſible de vérifier mes obſervations. Nous eûmes un vent forcé qui nous jetta en pleine mer ; il dura deux jours ; le troiſieme nous apperçûmes la terre à notre gauche. Je demandai au Patron ce que c'etoit. Il me dit, terre de l'Egliſe. Un matelot ſoutint que c'étoit la côte de Sardaigne ; il fut hué, & paya de cette façon ſa bienvenue ; car quoique vieux matelot, il étoit nouvellement ſur ce bord, ainſi que moi.

Il ne m'importoit gueres où que nous fuſſions ; mais ce qu'avoit dit cet homme ayant ranimé ma curioſité, je me mis à fureter autour de l'habitacle, pour voir ſi quelque fer mis là par mégarde, ne faiſoit point décliner l'aiguille. Quelle fut ma ſurpriſe de trouver un gros aimant caché dans un coin ! En l'ôtant de ſa place, je vis l'aiguille en mouvement reprendre ſa direction. Dans le même inſtant quelqu'un cria ; Voile. Le Patron regarda avec ſa lunette, & dit que c'étoit un petit bâtiment françois ; comme il avoit le cap ſur nous, & que nous ne

l'évitions pas, il ne tarda pas d'être à pleine vue, & chacun vit alors que c'étoit une voile barbaresque. Trois marchands Napolitains que nous avions à bord avec tout leur bien, pousserent des cris jusqu'au Ciel. L'énigme alors me devint claire. Je m'approchai du Patron, & lui dis à l'oreille : *Patron, si nous sommes pris, tu es mort; compte là-dessus*. J'avois paru si peu ému, & je lui tins ce discours d'un ton si posé, qu'il ne s'en alarma gueres, & feignit même de ne l'avoir pas entendu.

Il donna quelques ordres pour la défense, mais il ne se trouva pas une arme en état, & nous avions tant brûlé de poudre, que quand on voulut charger les pierriers, à peine en resta-t-il pour deux coups. Elle nous eût même été fort inutile; sitôt que nous fûmes à portée, au lieu de daigner tirer sur nous, on nous cria d'amener, & nous fûmes abordés presque au même instant. Jusqu'alors le Patron, sans en faire semblant, m'observoit avec quelque dé-

ſiance ; mais ſitôt qu'il vit les corſaires dans notre bord, il ceſſa de faire attention à moi, & s'avança vers eux ſans précaution. En ce moment je me crus juge, exécuteur, pour venger mes compagnons d'eſclavage, en purgeant le genre humain d'un traître, & la mer d'un de ſes monſtres. Je courus à lui, & lui criant : *Je te l'ai promis, je te tiens ma parole*, d'un ſabre dont je m'étois ſaiſi, je lui fis voler la tête. A l'inſtant, voyant le chef des Barbareſques venir impétueuſement à moi, je l'attendis de pied ferme, & lui préſentant le ſabre par la poignée : *Tiens, Capitaine*, lui dis-je en langue franque, *je viens de faire juſtice ; tu peux la faire à ton tour.* Il prit le ſabre, il le leva ſur ma tête ; jattendis le coup en ſilence : il ſourit, & me tendant la main, il défendit qu'on me mît aux fers avec les autres, mais il ne me parla point de l'expédition qu'il m'avoit vu faire ; ce qui me confirma qu'il en ſavoit aſſez la raiſon. Cette diſtinction, au reſte, ne dura que

jusqu'au port d'Alger, & que nous fûmes envoyés au bagne en débarquant, couplés comme des chiens de chasse.

Jusqu'alors, attentif à tout ce que je voyois, je m'occupois peu de moi. Mais enfin la premiere agitation cessée me laissa réfléchir sur mon changement d'état, & le sentiment qui m'occupoit encore dans toute sa force me fit dire en moi-même avec une sorte de satisfaction. Que m'ôtera cet événement? Le pouvoir de faire une sotise. Je suis plus libre qu'auparavant. Emile esclave! reprenois-je, & dans quel sens? Qu'ai-je perdu de ma liberté primitive? Ne naquis-je pas esclave de la nécessité? Quel nouveau joug peuvent m'imposer les hommes? Le travail? Ne travaillois-je pas quand j'étois libre? La faim? combien de fois je l'ai soufferte volontairement! La douleur? toutes les forces humaines ne m'en donneront pas plus que ne m'en fit sentir un grain de sable. La contrainte? sera-t-elle plus rude que celle de mes premiers fers: & je n'en voulois

pas sortir. Soumis par ma naissance aux passions humaines, que leur joug me soit imposé par un autre ou par moi, ne faut-il pas toujours le porter, & qui sait de quelle part il me sera plus supportable ? J'aurai du moins toute ma raison pour les modérer dans un autre; combien de fois ne m'a-t-elle pas abandonné dans les miennes ? Qui pourra me faire porter deux chaînes ? Il n'y a de servitude réelle que celle de la nature. Les hommes n'en sont que les instrumens. Qu'un maître m'assomme, ou qu'un rocher m'écrase, c'est le même événement à mes yeux, & tout ce qui peut m'arriver de pis dans l'esclavage est de ne pas plus fléchir un tyran qu'un caillou. Enfin si j'avois ma liberté, qu'en ferois-je ? Dans l'état où je suis, que puis-je vouloir ? Eh ! pour ne pas tomber dans l'anéantissement, j'ai besoin d'être animé par la volonté d'un autre au défaut de la mienne.

Je tirai de ces réflexions la conséquence que mon changement d'état étoit plus

apparent que réel ; que, si la liberté consistoit à faire ce qu'on veut, nul homme ne seroit libre ; que tous sont foibles, dépendans des choses, de la dure nécessité ; que celui qui sait le mieux vouloir tout ce qu'elle ordonne est le plus libre, puisqu'il n'est jamais forcé de faire ce qu'il ne veut pas.

Oui, mon pere, je puis le dire ; le tems de ma servitude fut celui de mon regne, & jamais je n'eus tant d'autorité sur moi que quand je portai les fers des barbares. Soumis à leurs passions sans les partager, j'appris à mieux connoître les miennes. Leurs écarts furent pour moi des instructions plus vives que n'avoient été vos leçons, & je fis sous ces rudes maîtres un cours de Philosophie encore plus utile que celui que j'avois fait près de vous.

Je n'éprouvai pas pourtant dans leur servitude toutes les rigueurs que j'en attendois. J'essuyai de mauvais traitemens, mais moins, peut être, qu'ils n'en eussent essuyé parmi nous, & je connus

que ces noms de Maures & de Pirates portoient avec eux des préjugés dont je ne m'étois pas aſſez défendu. Ils ne ſont pas pitoyables, mais ils ſont juſtes, & s'il faut n'attendre d'eux ni douceur ni clémence, on n'en doit craindre non plus ni caprice ni méchanceté. Ils veulent qu'on faſſe ce qu'on peut faire, mais ils n'exigent rien de plus, & dans leurs châtimens ils ne puniſſent jamais l'impuiſſance, mais ſeulement la mauvaiſe volonté. Les Négres ſeroient trop heureux en Amérique, ſi l'Européen les traitoit avec la même équité; mais comme il ne voit dans ces malheureux que des inſtrumens de travail, ſa conduite envers eux dépend uniquement de l'utilité qu'il en tire; il meſure ſa juſtice ſur ſon profit.

Je changeai pluſieurs fois de Patron: l'on appelloit cela me vendre, comme ſi jamais on pouvoit vendre un homme. On vendoit le travail de mes mains; mais ma volonté, mon entendement, mon être, tout ce par quoi j'étois moi & non

pas un autre, ne se vendoit assurément pas; & la preuve de cela est que la premiere fois que je voulus le contraire de ce que vouloit mon prétendu maître, ce fut moi qui fus le vainqueur. Cet événement mérite d'être raconté.

Je fus d'abord assez doucement traité; l'on comptoit sur mon rachat, & je vécus plusieurs mois dans une inaction qui m'eût ennuyé si je pouvois connoître l'ennui. Mais enfin voyant que je n'intriguois point auprès des Consuls Européens & des Moines, que personne ne parloit de ma rançon & que je ne paroissois pas y songer moi-même, on voulut tirer parti de moi de quelque maniere, & l'on me fit travailler. Ce changement ne me surprit ni me fâcha. Je craignois peu les travaux pénibles, mais j'en aimois mieux de plus amusans. Je trouvai le moyen d'entrer dans un attelier dont le maître ne tarda pas à comprendre que j'étois le sien dans son métier. Ce travail devenant plus lucratif pour mon

Patron que celui qu'il me faiſoit faire, il m'établit pour ſon compte & s'en trouva bien.

J'avois vu diſperſer preſque tous mes anciens camarades du bagne, ceux qui pouvoient être rachetés l'avoient été. Ceux qui ne pouvoient l'être avoient eu le même ſort que moi, mais tous n'y avoient pas trouvé le même adouciſſement. Deux chevaliers de Malte entre autres avoient été délaiſſés. Leurs familles étoient pauvres. La Religion ne rachete point ſes captifs, & les Peres ne pouvant racheter tout le monde, donnoient ainſi que les Conſuls une préférence fort naturelle & qui n'eſt pas inique à ceux dont la reconnoiſſance leur pouvoit être plus utile. Ces deux chevaliers, l'un jeune & l'autre vieux, étoient inſtruits & ne manquoient pas de mérite; mais ce mérite étoit perdu dans leur ſituation préſente. Ils ſavoient le génie, la tactique, le latin, les belles-lettres. Ils avoient des talens pour briller, pour commander, qui n'étoient pas d'une

grande reſſource à des eſclaves. Pour ſurcroît, ils portoient fort impatiemment leurs fers, & la philoſophie dont ils ſe piquoient extrêmement, n'avoit point appris à ces fiers gentilshommes à ſervir de bonne grace des pieds-plats & des bandits; car ils n'appelloient pas autrement leurs maîtres. Je plaignois ces deux pauvres gens; ayant renoncé par leur nobleſſe à leur état d'hommes, à Alger ils n'étoient plus rien; même ils étoient moins que rien. Car parmi les corſaires, un corſaire ennemi fait eſclave eſt fort au-deſſous du néant. Je ne pus ſervir le vieux que de mes conſeils qui lui étoient ſuperflus, car plus ſavant que moi, du moins de cette ſcience qui s'étale, il ſavoit à fond toute la morale, & ſes préceptes lui étoient très-familiers; il n'y avoit que la pratique qui lui manquât, & l'on ne ſauroit porter de plus mauvaiſe grace le joug de la néceſſité. Le jeune encore plus impatient, mais ardent, actif, intrépide, ſe perdoit en projets de révoltes & de conſpirations

impoſſibles à exécuter, & qui toujours découverts ne faiſoient qu'aggraver ſa miſere. Je tentai de l'exciter à s'évertuer à mon exemple & à tirer parti de ſes bras pour rendre ſon état plus ſupportable, mais il mépriſa mes conſeils & me dit fiérement qu'il ſavoit mourir. Monſieur, lui dis-je, il vaudroit encore mieux ſavoir vivre. Je parvins pourtant à lui procurer quelques ſoulagemens qu'il reçut de bonne grace, & en ame noble & ſenſible; mais qui ne lui firent pas goûter mes vues. Il continua ſes trames pour ſe procurer la liberté par un coup hardi, mais ſon eſprit remuant laſſa la patience de ſon maître qui étoit le mien. Cet homme ſe défit de lui & de moi, nos liaiſons lui avoient paru ſuſpectes, & il crut que j'employois à l'aider dans ſes manœuvres les entretiens par leſquels je tâchois de l'en détourner. Nous fûmes vendus à un entrepreneur d'ouvrages publics, & condamnés à travailler ſous les ordres d'un ſurveillant barbare, eſclave comme nous, mais qui pour ſe faire va-

loir à ſon maître nous accabloit de plus de travaux, que la force humaine n'en pouvoit porter

Les premiers jours ne furent pour moi que des jeux. Comme on nous partageoit également le travail & que j'étois plus robuſte & plus ingambe que tous mes camarades, j'avois fait ma tâche avant eux, après quoi j'aidois les plus foibles & les allégeois d'une partie de la leur. Mais notre piqueur ayant remarqué ma diligence & la ſupériorité de mes forces, m'empêcha de les employer pour d'autres en doublant ma tâche, &, toujours augmentant par degrés, finit par me ſurcharger à tel point & de travail & de coups, que malgré ma vigueur, j'étois menacé de ſuccomber bientôt ſous le faix; tous mes compagnons tant forts que foibles, mal nourris & plus maltraités, dépériſſoient ſous l'excès du travail.

Cet état devenant tout-à-fait inſupportable, je réſolus de m'en délivrer à tout riſque, mon jeune Chevalier à qui je communiquai ma réſolution, la par-

tagea vivement. Je le connoiſſois homme de courage, capable de conſtance, pourvu qu'il fût ſous les yeux des hommes; & dès qu'il s'agiſſoit d'actes brillans & de vertus héroïques, je me tenois ſûr de lui. Mes reſſources néanmoins étoient toutes en moi-même, & je n'avois beſoin du concours de perſonne pour exécuter mon projet; mais il étoit vrai qu'il pouvoit avoir un effet beaucoup plus avantageux, exécuté de concert par mes compagnons de miſeres, & je réſolus de le leur propoſer, conjointement avec le Chevalier.

J'eus peine à obtenir de lui que cette propoſition ſe feroit ſimplement & ſans intrigues préliminaires. Nous prîmes le tems du repas où nous étions plus raſſemblés & moins ſurveillés. Je m'adreſſai d'abord dans ma langue à une douzaine de compatriotes que j'avois-là, ne voulant pas leur parler en langue franque de peur d'être entendu des gens du pays. Camarades, leur dis-je, écoutez-moi. Ce qui me reſte de force ne peut ſuffire à

quinze jours encore du travail dont on me ſurcharge, & je ſuis un des plus robuſtes de la troupe; il faut qu'une ſituation ſi violente prenne une prompte fin, ſoit par un épuiſement total, ſoit par une réſolution qui le prévienne. Je choiſis le dernier parti, & je ſuis déterminé à me refuſer dès demain à tout travail au péril de ma vie, & de tous les traitemens que doit m'attirer ce refus. Mon choix eſt une affaire de calcul. Si je reſte comme je ſuis, il faut périr infailliblement en très-peu de tems & ſans aucune reſſource; je m'en ménage une par ce ſacrifice de peu de jours. Le parti que je prends peut effrayer notre inſpecteur & éclairer ſon maître ſur ſon véritable intérêt. Si cela n'arrive pas, mon ſort quoiqu'accéleré ne ſauroit être empiré. Cette reſſource ſeroit tardive & nulle quand mon corps épuiſé ne ſeroit plus capable d'aucun travail, alors en me ménageant ils n'auroient rien à gagner, en m'achevant ils me feroient qu'épargner ma nourriture. Il me convient donc de choiſir le

moment où ma perte en eſt encore une pour eux. Si quelqu'un d'entre vous trouve mes raiſons bonnes, & veut à l'exemple de cet homme de courage prendre le même parti que moi, notre nombre ſera plus d'effet & rendra nos tyrans plus traitables. Mais fuſſions-nous ſeuls lui & moi, nous n'en ſommes pas moins réſolus à perſiſter dans notre refus, & nous vous prenons tous à témoins de la façon dont il ſera ſoutenu.

Ce diſcours ſimple & ſimplement prononcé, fut écouté ſans beaucoup d'émotion. Quatre ou cinq de la troupe me dirent cependant de compter ſur eux & qu'ils feroient comme moi. Les autres ne dirent mot & tout reſta calme. Le Chevalier mécontent de cette tranquillité, parla aux ſiens dans ſa langue avec plus de véhémence, leur nombre étoit grand, il leur fit à haute voix des deſcriptions animées de l'état où nous étions réduits & de la cruauté de nos bourreaux. Il excita leur indignation par la peinture de notre aviliſſement, & leur ardeur, par

l'eſpoir de la vengeance : enfin, il enflamma tellement leur courage par l'admiration de la force d'ame qui fait braver les tourmens & qui triomphe de la puiſſance même, qu'ils l'interrompirent par des cris, & tous jurerent de nous imiter & d'être inébranlables juſqu'à la mort.

Le lendemain, ſur notre refus de travailler, nous fûmes, comme nous nous y étions attendus, très-maltraités les uns & les autres, inutilement toutefois quant à nous deux & à mes trois ou quatre compagnons de la veille, à qui nos bourreaux n'arracherent pas même un ſeul cri. Mais l'œuvre du Chevalier ne tint pas ſi bien. La conſtance de ſes bouillans compatriotes fut épuiſée en quelques minutes, & bientôt à coups de nerf de bœuf, on les ramena tous au travail, doux comme des agneaux. Outré de cette lâcheté, le Chevalier, tandis qu'on le tourmontoit lui-même, les chargeoit de reproches & d'injures qu'ils n'écoutoient pas. Je tâchai de l'appaiſer ſur une dé-

fertion que j'avois prévue & que je lui avois prédite. Je favois que les effets de l'éloquence font vifs, mais momentanés. Les hommes qui fe laiffent fi facilement émouvoir, fe calment avec la même facilité. Un raifonnement froid & fort ne fait point d'effervefcence, mais quand il prend il pénetre, & l'effet qu'il produit ne s'efface plus.

La foibleffe de ces pauvres gens en produifit un autre auquel je ne m'étois pas attendu, & que j'attribue à une rivalité nationale plus qu'à l'exemple de notre fermeté. Ceux de mes compatriotes qui ne m'avoient point imité, les voyant revenir au travail, les huerent, le quitterent à leur tour, & comme pour infulter à leur couardife, vinrent fe ranger autour de moi, cet exemple en entraîna d'autres, & bientôt la révolte devint fi générale, que le maître attiré par le bruit & les cris, vint lui-même pour y mettre ordre.

Vous comprenez ce que notre infpec-

teur put lui dire pour s'excuser & pour l'irriter contre nous. Il ne manqua pas de me désigner comme l'auteur de l'émeute, comme un chef de mutins qui cherchoit à se faire craindre par le trouble qu'il vouloit exciter. Le maître me regarda & me dit ; c'est donc toi qui débauches mes esclaves ? Tu viens d'entendre l'accusation. Si tu as quelque chose à répondre, parle. Je fus frappé de cette modération dans le premier emportement d'un homme âpre au gain, menacé de sa ruine ; dans un moment où tout maître Européen, touché jusqu'au vif par son intérêt, eût commencé sans vouloir m'entendre, par me condamner à mille tourmens. Patron, lui dis-je en langue franque ; tu ne peux nous haïr ; tu ne nous connois pas même ; nous ne te haïssons pas non plus, tu n'es pas l'auteur de nos maux, tu les ignores. Nous savons porter le joug de la nécessité qui nous a soumis à toi. Nous ne refusons point d'employer nos forces pour ton service,

puiſque le ſort nous y condamne; mais en les excédant, ton eſclave nousles ôte & va te ruiner par notre perte. Crois-moi, tranſporte à un homme plus ſage l'autorité dont il abuſe à ton préjudice. Mieux diſtribué, ton ouvrage ne ſe fera pas moins, & tu conſerveras des eſclaves laborieux, dont tu tireras avec le tems un profit beaucoup plus grand que celui qu'il te veut procurer en nous accablant. Nos plaintes ſont juſtes; nos demandes ſont modérées. Si tu ne les écoute pas, notre parti eſt pris; ton homme vient d'en faire l'épreuve; tu peux la faire à ton tour.

Je me tus; le piqueur voulut répliquer. Le Patron lui impoſa ſilence. Il parcourut des yeux mes camarades dont le teint hâve & la maigreur atteſtoient la vérité de mes plaintes, mais dont la contenance au ſurplus n'annonçoit point du tout des gens intimidés. Enſuite m'ayant conſidéré derechef. Tu parois, dit-il, un homme ſenſé; je veux ſavoir ce qui

en eſt. Tu tances la conduite de cet eſclave ; voyons la tienne à ſa place ; je te la donne & le mets à la tienne. Auſſitôt il ordonna qu'on m'ôtât mes fers, & qu'on les mît à notre chef ; cela fut fait à l'inſtant.

Je n'ai pas beſoin de vous dire comment je me conduiſis dans ce nouveau poſte, & ce n'eſt pas de cela qu'il s'agit ici. Mon aventure fit du bruit, le ſoin qu'il prit de la répandre fit nouvelle dans Alger : le Dey même entendit parler de moi, & voulut me voir. Mon patron m'ayant conduit à lui, & voyant que je lui plaiſois, lui fit préſent de ma perſonne. Voilà votre Emile eſclave du Dey d'Alger.

Les regles ſur leſquelles j'avois à me conduire dans ce nouveau poſte, découloient de principes qui ne m'étoient pas inconnus. Nous les avions diſcutés durant mes voyages, & leur application bien qu'imparfaite & très-en petit, dans le cas où je me trouvois, étoit ſûre &

infaillible dans ses effets. Je ne vous entretiendrai pas de ces menus détails, ce n'est pas de cela qu'il s'agit entre vous & moi. Mes succès m'attirerent la considération de mon patron.

Assem Oglou étoit parvenu à la suprême puissance par la route la plus honorable qui puisse y conduire : car de simple matelot passant par tous les grades de la marine & de la milice, il s'étoit successivement élevé aux premieres places de l'Etat, & après la mort de son prédécesseur, il fut élu pour lui succéder par les suffrages unanimes des Turcs & des Maures, des gens de guerre & des gens de loi. Il y avoit douze ans qu'il remplissoit avec honneur ce poste difficile, ayant à gouverner un peuple indocile & barbare, une soldatesque inquiete & mutine, avide de désordre & de trouble, qui, ne sachant ce qu'elle desiroit elle-même, ne vouloit que remuer, & se soucioit peu que les choses allassent mieux, pourvu qu'elles allassent autrement. On

ne pouvoit pas ſe plaindre de ſon adminiſtration, quoiqu'elle ne répondît pas à l'eſpérance qu'on en avoit conçue. Il avoit maintenu ſa régence aſſez tranquille : tout étoit en meilleur état qu'auparavant, le commerce & l'agriculture alloient bien, la marine étoit en vigueur, le peuple avoit du pain. Mais on n'avoit point de ces opérations éclatantes.....

FIN.





